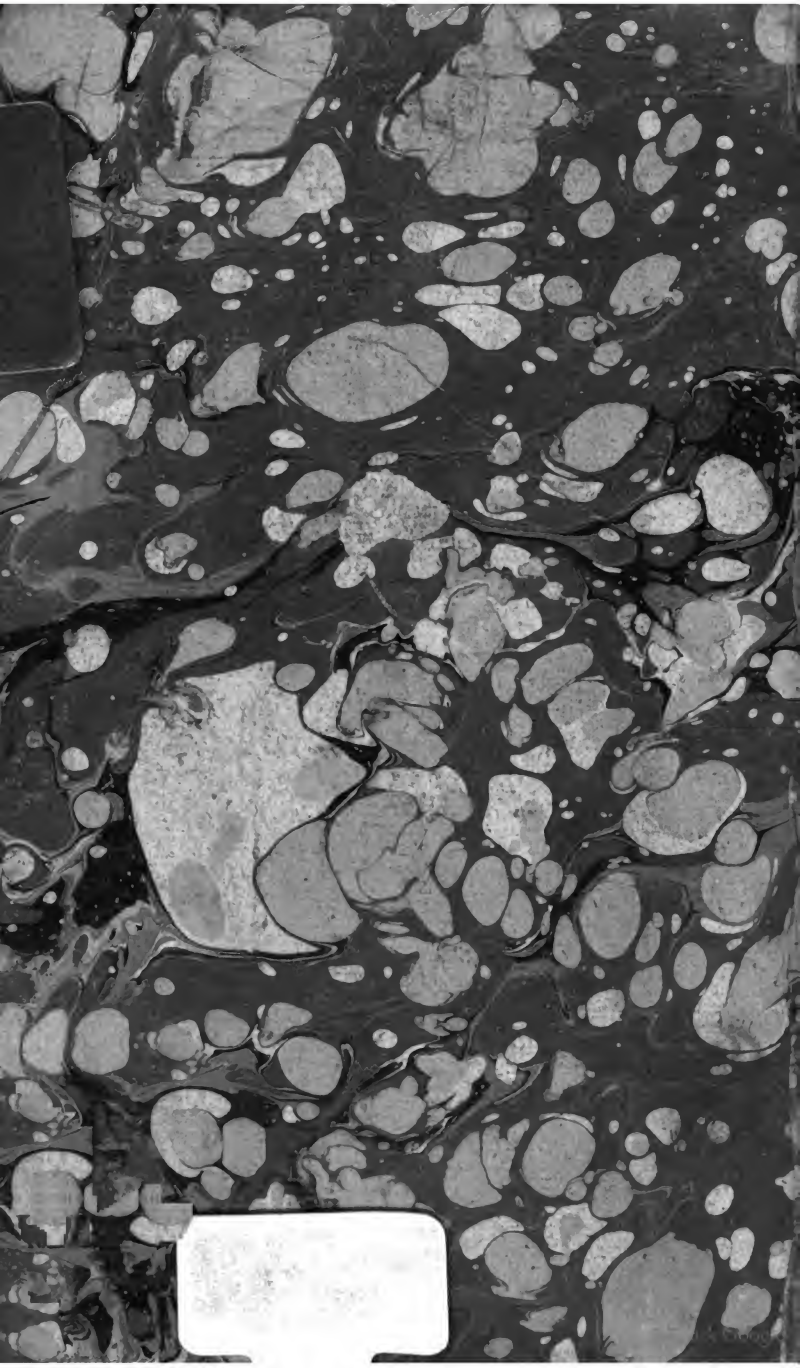
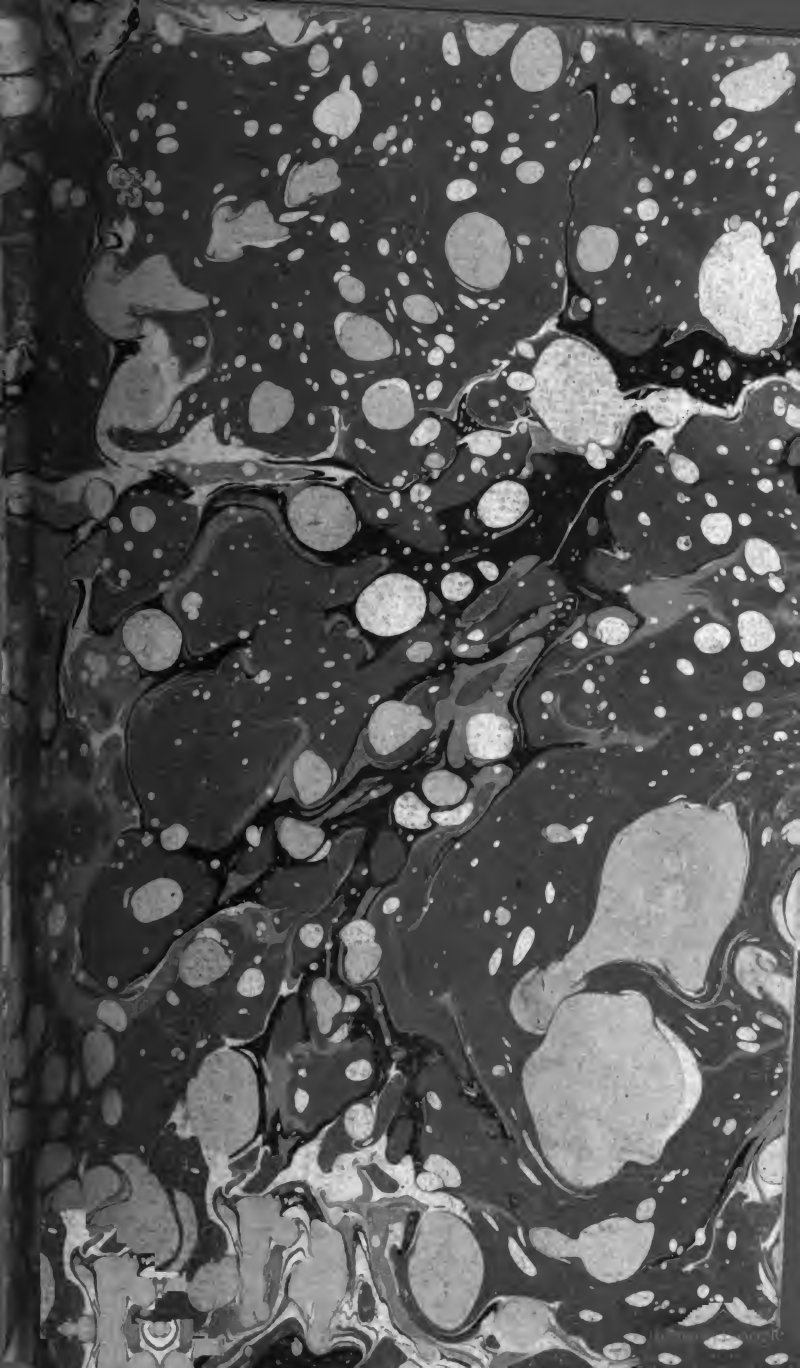
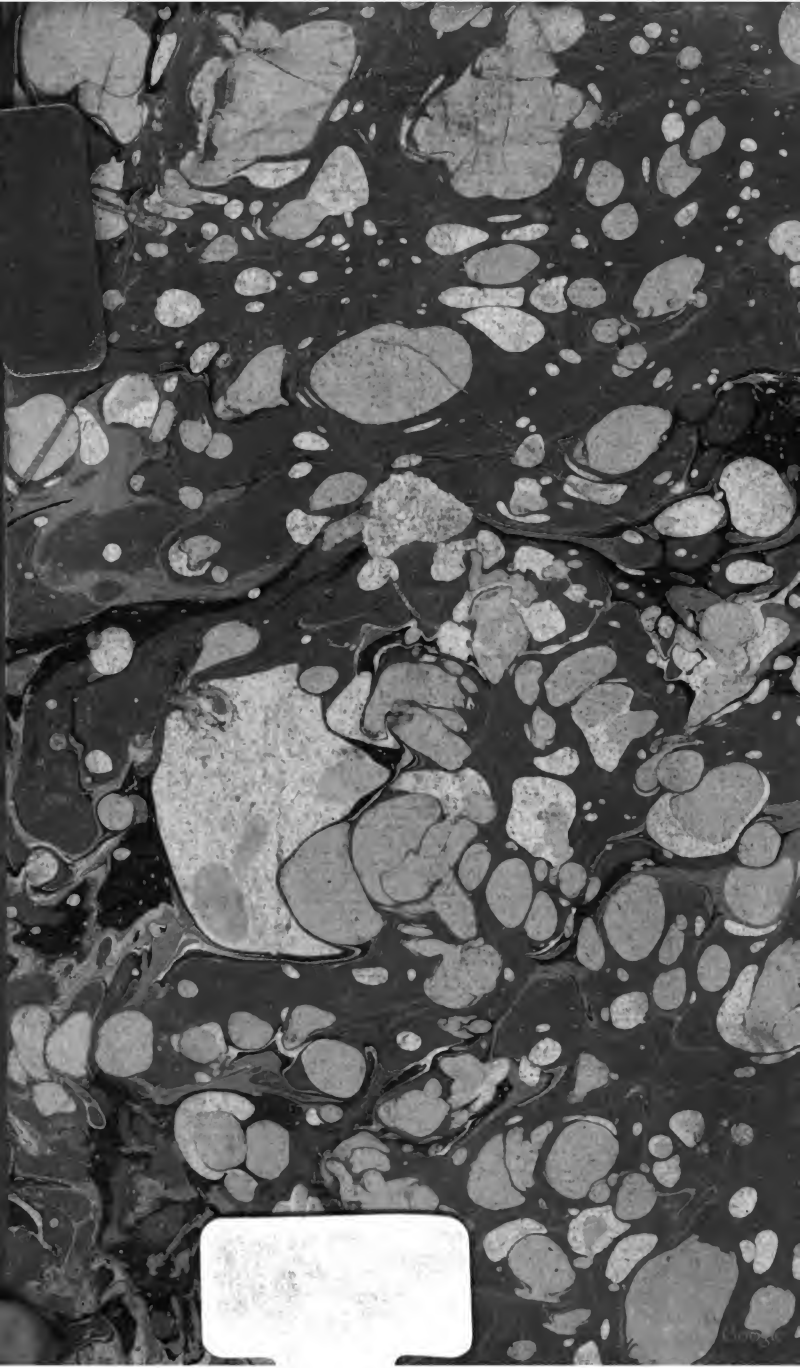
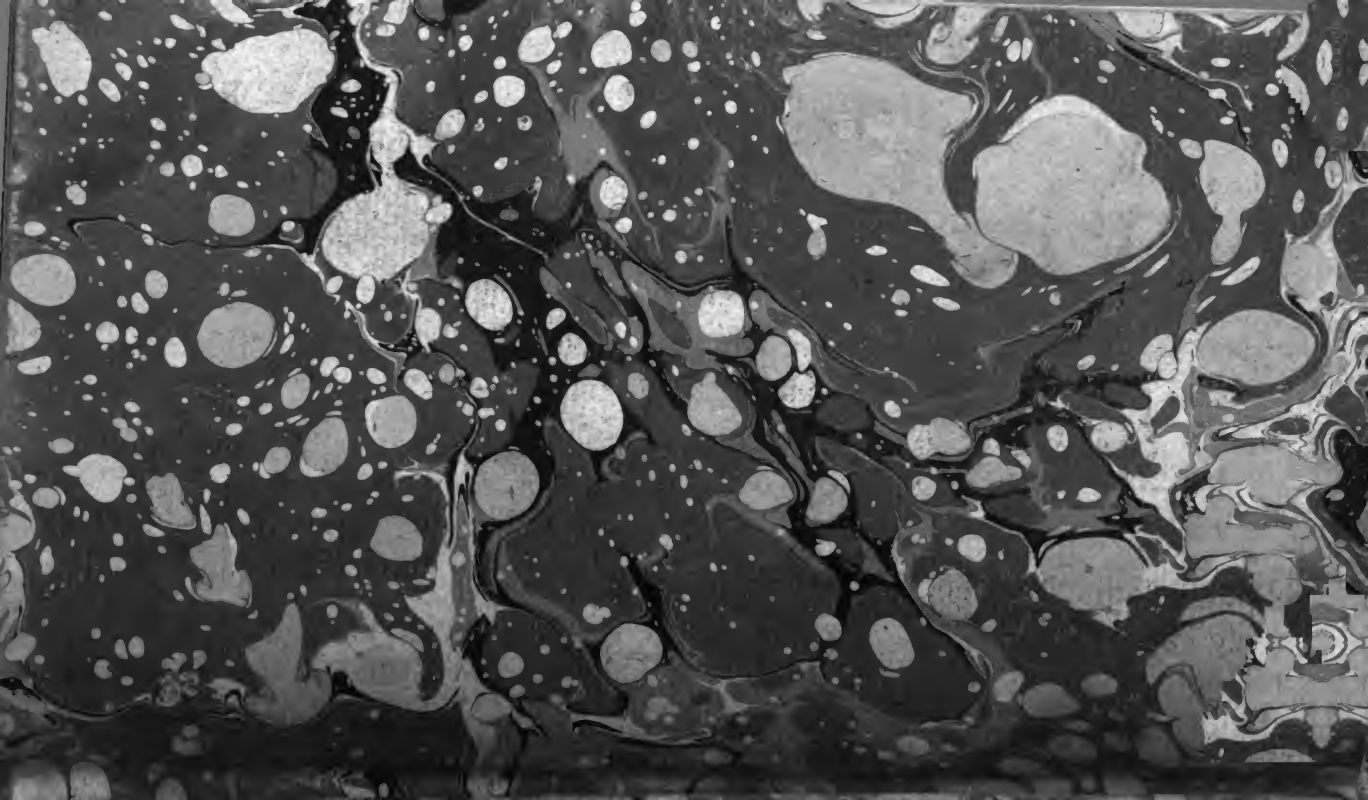








FP. 1223

Soc. 3977 e 159
3

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ARCHIVES
LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE,
OU
MELANGES DE LITTERATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Par une Société de Gens de Lettres.

SUIVIS

D'UNE GAZETTE LITTÉRAIRE UNIVERSELLE.

TOME TROISIEME.

A PARIS, chez HENRICHS, rue de la Loi, n°. 1231.

A TUBINGUE, chez COTTA.

1804.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES

DE LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

NOTICE

SUR M. CANOVA,

Sur sa réputation, ses ouvrages et sa statue du Pugilateur.

On a longtems disputé sur la prééminence de la peinture ou de la sculpture. Cette querelle occupa les beaux esprits du seizième siècle en Italie. Le plus grand nombre des célèbres artistes de cette époque, parmi lesquels on comptait aussi beaucoup de littérateurs, prit part à la querelle; toutefois elle est restée indécise comme on peut croire. Rien de plus vain, en effet, que cette recherche. Quiconque sait en quoi consiste le mérite et la valeur de l'imitation de la nature; quiconque sait que la nature est par rapport à tous les arts ce qu'est, à l'égard des artistes placés autour de leur modèle, cet être

Digitized by Google

vivant dont toutes les faces offrent des beautés et des difficultés différentes et égales tout à-la-fois; quiconque s'est convaincu que ce qui fait le point important de toute imitation est l'accord de la vérité et de la beauté, et que cet accord heureux, qu'aucune méthode ne peut enseigner, qu'aucune théorie ne peut démontrer, est aussi rare dans un genre que dans un autre, aussi difficile à saisir et à fixer avec des lignes qu'avec des couleurs, avec des couleurs qu'avec des formes, avec des formes qu'avec des sons; quiconque a réfléchi surtout cela, sait aussi que la question du mécanisme de chaque art et de sa difficulté relative, est beaucoup plus indifférente qu'on ne peut le croire. Il y a en effet compensation en ce genre, et ce qu'un art a de plus en difficultés, il l'a aussi de plus en ressources.

Je dois dire cependant qu'il s'est élevé depuis le renouvellement des arts, un genre particulier de difficulté et de défaveur à l'égard de la sculpture, et contre lequel sa rivale n'a point à lutter de la même manière et au même degré. Je veux parler de ce parallèle toujours croissant des ouvrages de l'antiquité que le tems a épargnés, que les recherches des amateurs en Italie, et surtout le zèle des souverains pontifes, ne cessent de restituer au monde savant.

A ne consulter même en ce genre que la prévention, et ce je ne sais quel charme attaché à des ouvrages sauvés, comme par miracle, des

Digitized by Google

ravages du tems, il faut avouer aussi que trois siècles d'efforts de la part de l'Europe moderne, pour lutter contre la sculpture antique, ont convaincu que la supériorité de celle-ci dépendait d'un grand nombre de causes qu'aucun pouvoir n'est à même de reproduire.

Presque toutes les routes que se sont frayé les arts chez les modernes, annoncent qu'ils sont partis d'un point très-différent, et ont visé à un but tout autre que chez les anciens. Nous ne pouvons que deviner la peinture de ceux-ci par des récits, et en conjecturer le goût que par des analogies. Elle différa sans doute aussi de celle des modernes, et eut sur elle, à coup sûr, plusieurs avantages dans les points importans. Cependant on est tenté de croire que quelques causes particulières ont mis la peinture moderne à même de développer des ressources et un système de grande composition dont on ne retrouve point les élémens dans les descriptions des auteurs anciens, seule source, à vrai dire, où l'on peut puiser une idée du génie de la peinture antique.

Beaucoup de causes trop longues à énumérer ici, ont tendu à changer les rapports réciproques des deux arts. La sculpture fut l'art nécessaire, l'art politique, l'art dominant des anciens. Je suis persuadé qu'il donna constamment le ton à la peinture. Une description de tableau antique ressemble trop à la description d'un bas-relief,

Digitized by Google

pour qu'on en puisse douter. La peinture, dans les tems modernes, a exercé la même influence sur la sculpture. Combien de bas-reliefs décrits ne ressembleraient-ils pas à des tableaux? Combien de tems l'ambition absurde des sculpteurs n'a-t-elle pas été de se mesurer avec la peinture, précisément dans les parties où la peinture n'admet point de rivalité? Cela seul prouve l'ascendant qu'elle a eu sur la sculpture.

Enfin, je ne sais si la peinture moderne n'aurait pas eu, dans son lot, quelques hommes plus rares, plus extraordinaires, plus éminens que ceux qui forment la liste des statuaires modernes. Ou peut-être faut-il tout simplement convenir, que ceux-ci ont la défaveur d'avoir à se comparer de front et dans le même genre, à des chef-d'œuvres dont la comparaison avec les ouvrages de peinture ne peut avoir lieu que d'une manière indirecte. Qu'un peintre, comme cela arrive souvent, copie de point en point une ou plusieurs figures antiques, et les transporte dans ses tableaux, le plus grand nombre des spectateurs ne s'en apercevra point; et ceux qui seront dans le secret, ou sauront gré au peintre de ce larcin, s'il est fait adroitement, ou refuseront de le croire tel, parce que la couleur ajoutée à ces figures, est toujours une partie que le peintre ne doit qu'à lui. Il n'est pas ainsi permis au sculpteur de s'aider des figures antiques. On crierait sur-le-champ au plagiaire, et

Digitized by Google

l'on aurait raison. S'il doit imiter l'antique, ce n'est pas en en copiant les statues, c'est en se rendant propre le savoir, le goût, le style et les principes de ces figures. Il n'a pas manqué d'artistes dans tous les tems et dans toutes les écoles, qui, par une compilation de têtes, de torses, de parties des statues antiques, ont fait non des imitations, mais ce qu'on appelle des singeries en ce genre, condamnées sur-le-champ à la dérision et à l'oubli.

Il est une autre manière de singer l'antique, non pas aussi mal-adroite, mais peut-être encore plus malheureuse. Elle consiste à ne saisir que les aparences de son goût, et cette manière d'être extérieure qui trompe le premier coup-d'œil. Les artistes savent ce que signifie et ce que vaut cette sorte de contrefaction qu'on opère en faisant des profils perpendiculaires, des plis qui ressemblent à des tubes, des poses roides et des corps privés de détails. Il n'y a pas d'élève qui ne puisse singer ainsi l'antique; mais il n'y a personne aussi qui ne sache combien est loin de l'imiter celui qui s'en tient à ces futiles dehors.

L'art de la sculpture antique s'est élevé si près de la nature, quant à la vérité, et à l'égard de la beauté il l'a peut-être tellement surpassée, que l'entreprise de se mesurer aujourd'hui avec ses chef-d'œuvres, offre beaucoup plus de difficultés que n'en éprouvèrent ceux qui les firent.

Digitized by Google

On ne va, dit-on, *jamais plus loin, que lorsqu'on ne sait pas où l'on va.* Les artistes grecs n'eurent aucun point déterminé dans les ouvrages des nations qui les devancèrent, et leur génie, libre de toute gêne imitative, s'éleva au plus haut degré dans les régions imaginatives de l'empire du beau. Nous avons, ce me semble, aujourd'hui trop de points de vue fixes, trop de modèles déterminés; nous voyons trop par où et jusqu'où il faut aller; nous avons peut-être trop d'aides et de soutiens. Tout cela nous empêche d'aller seuls, et nous empêche encore d'aller loin.

Je m'arrête.... car il n'y a rien de plus délicat que cette question; rien de plus facile que de dire au-delà et à côté de ce qu'on veut dire, et surtout rien de plus commun que d'être mal entendu et mal interprété dans cette matière.

J'aime mieux m'en tenir aux faits et à la théorie historique.

En analysant avec un peu d'attention les différentes manières de la sculpture moderne, on distingue, ce me semble, trois méthodes suivies par les maîtres ou par les écoles qui ont eu quelque réputation.

La première est celle qui s'est proposé plus particulièrement l'imitation des statues antiques pour point de vue et d'étude, que celle même de la nature. Parmi les maîtres de cette manière, on comptera Donatello, Ghiberti, Ben-

Digitized by Google

venuto Cellini, Jean Goujon, Jean de Bologne et quelques autres de l'école florentine. On trouve qu'en général ils ont eu de la pureté de dessin, du grand dans les formes; mais tout cela aux dépens du vrai dont ils se sont plus ou moins écartés. Quelques-uns ont outré les qualités de l'antique, et nul n'est parvenu à son inappréciable simplicité.

On peut compter dans la seconde classe, les hommes qui se sont créés une manière indépendante de l'antique et de la simplicité de la nature, soit par l'instinct de leur génie, soit par l'affectation de faire du nouveau. A la tête de ceux-ci on doit placer Michel-Ange, trop habile ou trop fier pour imiter la manière de qui que ce fût, et qui aima mieux être le premier des modernes que le dernier des anciens; le Bernin, dont la manière sert à définir négativement celle de l'antique, tant elle en est l'opposé; le Puget, en France, qui ne s'est fait aussi une réputation que par l'indépendance de son ciseau et de son goût.

Enfin la troisième manière, selon moi, est celle du siècle dernier, dont on peut parler aujourd'hui, et dont on ne parlera peut-être plus dans cinquante ans, tant il est douteux que les ouvrages de ceux qui l'ont suivi survivent à leur siècle. Je veux parler de cette méthode qui substitua à l'étude de l'antique et de la nature, l'étude trop bornée de ce que les artistes ap-

Digitized by Google

pellent *le modèle*, et au moyen de laquelle on s'était flatté de retrouver les traces des grands maîtres de l'antiquité. Je ne nommerai pas les maîtres qui ont suivi cette marche, surtout en France. Ce que l'on en peut dire, c'est qu'à l'exception d'un petit nombre, les ouvrages créés dans cette méthode sont reconnaissables par la petitesse du style, la mesquinerie des caractères de tête, la pauvreté des petits détails, le mauvais goût des draperies, des coiffures, etc. etc. Le vice de ce système tenait à un abus de mots. On prenait un modèle pour la nature; et l'on ne s'apercevait pas que la vérité de la nature est une abstraction; qu'on ne peut étudier la nature qu'en généralisant les recherches, en multipliant les points de parallèle, et en étendant la vue sur l'universalité de l'espèce, au lieu de la borner à la contemplation de l'individu.

Quoiqu'il en soit, ce goût rétréci avait prévalu, et cette méthode mesquine était devenue dominante dans toutes les écoles du siècle dernier. Cet appauvrissement de doctrine avait-t-il concouru à diminuer aussi le goût pour la sculpture? Je ne sais; mais vers la fin du siècle dernier, il ne se faisait plus de sculpture en Europe (comparativement parlant). En France, cet art ne vivait que des encouragemens systématiques du gouvernement. En Italie, les découvertes toujours croissantes de la sculpture antique, achevèrent de porter le dernier coup à la sculpture mo-

Digitized by Google

derne. Le pape Pie VI, dans un règne de vingt années, a peut-être remis sur pied deux mille statues antiques; il n'en a pas fait faire une moderne Tout se compense dans la nature. Les siècles qui font les collections, ne sont pas ceux qui en fournissent les matériaux. L'esprit collecteur n'a rien de commun avec le génie producteur, sinon d'en être le contraire. C'est ce qu'on voyait à Rome, il y a vingt-cinq ans.

Lorsque j'y arrivai pour la première fois à cette époque, je m'informai des statuaires modernes; on m'indiqua des restaurateurs d'antiques. Je demandai à voir quelqu'ouvrage de sculpture récent. Il n'y en avait point. Je me trompe. On me mena quelque tems après voir une statue que l'artiste exposait dans son atelier. Cette figure attirait les regards; on en parlait avec admiration. C'était une Flore drapée, et l'auteur était le sculpteur Cavaceppi, qui passait sa vie à refaire des antiques pour le cardinal Albani, sous la dictée de Winckelmann et de Mengs. Qui ne croirait qu'un artiste, en rapport continuel avec d'aussi grands hommes et d'aussi belles choses, n'eût dû faire passer dans ses ouvrages quelques souvenirs de l'antique? Point du tout; cette Flore n'était qu'une exagération du goût berninesque. Son exécution, aussi ridicule que sa conception, ne brillait que par ce mérite d'un travail mécanique; mérite futile qu'un outil exercé peut donner à la matière,

Digitized by Google

mais qui ne fait que mieux ressortir le vice intrinsèque de l'art.

Jusqu'à l'année 1783, on peut dire qu'il n'y avait plus de sculpteurs à Rome.

A cette époque parut un groupe en marbre, représentant Thésée vainqueur du Minotaure, qu'on annonçait pour être le coup d'essai de M. Canova, jeune artiste, qui sans maître s'était formé de lui-même. On se trompait, M. Canova avait déja produit quelques ouvrages, mais peu connus. Il n'avait pas eu de maître effectivement, mais il s'était déja formé par quelques études d'après nature, dans lesquelles il n'avait cherché que le simple vrai du modèle. Ce groupe fit plus de sensation sur les étrangers que sur les Romains eux-mêmes, encore entichés du mauvais goût de leur dernière école. Mais M. Canova passa dès-lors pour un statuaire destiné à faire revivre le bon goût, et à ramener la sculpture à ses grands principes.

Je fis alors sa connaissance, et aussi charmé des rares qualités morales qui le font chérir de tout le monde, que des talens qu'il annonçait, je ne pus m'empêcher de souhaiter qu'il aspirât et parvînt à la belle destinée que ce coup d'essai semblait lui promettre.

Je me liai de plus en plus avec lui; ma franchise excita sa confiance. Je le voyais encore indécis dans le choix de la route et du style où il devait se fixer. Je contribuai peut-être à lui

Digitized by Google

faire prendre une résolution plus hardie. Lui-même m'ayant avoué, dans le voyage qu'il a fait à Paris l'an passé, que mes pronostics, il y a vingt ans, ne lui avaient pas été inutiles; je pense qu'il me pardonnera des détails qui peuvent blesser sa modestie.

Je lui dis effectivement alors, qu'en envisageant l'état de la sculpture moderne, il y avait peut-être une belle place à y prendre, et que cette place l'attendait: qu'aucun statuaire n'avait encore entrepris de lutter avec l'antique, de la manière dont je l'entendais; c'est-à-dire, qu'il fallait se regarder comme l'élève de quelques-uns de ces grands maîtres, s'emparer de leur style, de leur goût, de leurs principes, abandonner tout-à-fait les systèmes modernes, n'avoir les yeux que sur l'antique: qu'ayant déja un savoir acquis, une facilité qui le mettait à même de renouveler les tentatives, une réputation qui lui promettait des travaux, il devait aspirer à un rang qui nécessairement le mettrait hors de pair; et que quand il ne serait que le continuateur de l'antique, cela vaudrait toujours mieux que d'être le suivant de Michel-Ange ou de Bernin.

Je ne rapporte ceci ni pour me faire un mérite de ces conseils, ni pour en faire un à M. Canova de les avoir reçus, encore moins de les avoir suivis. Je ne prétends point le juger; ce n'est guère le fait des contemporains. L'amitié

Digitized by Google

me ferait encore un devoir de me récuser. Sa réputation est parvenue aujourd'hui à un tel point, qu'il serait difficile de prononcer sans quelque sentiment de partialité. Je laisserai donc au tems, à la concurrence et à l'opinion publique en France, le soin de confirmer ou d'infirmer les arrêts de la renommée sur son compte, arrêts toujours suspects tant que l'homme est vivant.

Sa réputation, dans ce pays, sera peut-être plus difficile à établir qu'ailleurs. Il y a ici une foule de concurrens, et dans le nombre sont, sans contredit, des hommes de beaucoup de talent, et qui n'ont presque point d'occasion de le développer par de grands travaux. Ils sont d'autant plus difficiles, qu'ils se mesurent non sur ce qu'ils font, mais sur ce qu'ils se croient en état de faire. Le parallèle plus actif des chef-d'œuvres de l'antiquité, va rendre encore les jugemens plus sévères. On aura peut-être besoin de se prémunir contre un excès de rigidité qui produirait le découragement. Il faudra peut-être se dire qu'il y a au dessous du mérite des belles statues antiques, encore plusieurs degrés qu'on peut honorablement occuper, qu'il y a toujours de la gloire à lutter contre de tels adversaires, et que dans une telle lutte, c'est presqu'être vainqueur que de n'être pas terrassé.

Voilà, je pense, aussi ce qu'il est permis de dire sur les ouvrages de Canova. De très-habiles

Digitized by Google

hommes sans doute ont eu en France ainsi qu'en Italie de grandes réputations, qui n'en auraient aucune s'ils revenaient aujourd'hui, que le goût de l'antique et l'opinion de sa supériorité ont pris un ascendant exclusif. Et pour ne parler que des artistes du dernier siècle, on sait de quelle réputation a joui M. Bouchardon, le seul peut-être des sculpteurs de ce siècle (j'excepte les maîtres encore vivans), dont les ouvrages paraissent devoir survivre à leur auteur. La figure que M. Bouchardon a traitée avec le plus de soin et de prédilection, est son Amour, et il passe pour son chef-d'œuvre. Je le demande, qui est-ce qui oserait aujourd'hui en proposer le parallèle avec l'antique? Quel qu'ait été le talent de M. Bouchardon, il lui a manqué d'avoir été élevé dans les principes de la sculpture grecque. Il n'en a connu ni le style, ni les caractères de tête, ni la manière de draper, ni la grande méthode, ni le genre idéal et épuré, ni la correction, ni la grâce naïve, ni la simplicité, et toutefois M. Bouchardon avait constamment étudié l'antique. Mais c'est que l'habitude de la première éducation l'empêcha d'en adopter franchement la manière et le goût.

M. Canova a peut-être eu l'avantage d'arriver à l'étude de l'antique, sans aucune méthode préalablement adoptée ou empruntée d'aucune école. Quelle que soit la mesure de mérite que la postérité lui adjuge, il aura toujours eu celui

Digitized by Google

d'avoir embrassé pleinement et franchement la doctrine de l'antiquité, et d'avoir voulu suivre sans restriction, n'importe jusqu'à quel point, la route que ses chef-d'œuvres nous ont tracée. On lui doit encore cette justice, qu'il n'y a point de singerie, de plagiat, ni de compilation dans ses ouvrages : ils lui appartiennent. Ses statues ne sont pas faites de pièces de rapport. Il les compose, les exécute et les finit selon sa pensée et avec sa propre manière. La figure de son Pugilateur, dont on a vu ici un plâtre, prouve ce que j'avance. La statue est *une* de la tête aux pieds, et le caractère en est *un*. Tous les ouvrages que je connais de lui m'ont paru porter le même cachet. Sa figure de l'Amour, dans son groupe en pied de l'Amour et Psyché, m'a semblé, quoique dans le style antique, lui appartenir tellement, que si d'abord on croit voir l'imitation d'un ancien ouvrage, on se trouve ensuite fort embarrassé de dire d'après quel ouvrage aurait été faite cette imitation. Si ce que j'avance est vrai, M. Canova aurait encore, dans son genre, le mérite assez rare de l'originalité.

Au reste, personne ne met moins de mystère que lui dans sa manière d'opérer. Ses amis ont vu avec quelle extraordinaire promptitude il est capable de produire un modèle même colossal, de le défaire et de le recomposer en peu de jours. Cette facilité prodigieuse d'exécution

Digitized by Google

et de composition ne s'accorde pas avec la froideur du copiste et les calculs du plagiaire.

J'ai annoncé que je n'avais point le dessein de porter un jugement sur son talent et sur ses ouvrages. Cette notice n'a d'autre objet que de faciliter à ceux qui le connaissent moins, les moyens d'apprécier sa réputation.

Elle se fonde d'abord sur un très-grand nombre de travaux. La liste que je vais donner de ses ouvrages aura d'autant plus le droit de surprendre, qu'ils ont été faits dans un laps de vingt années, tous exécutés par lui-même, et que M. Canova n'est facile dans ses modèles, que parce qu'il se réserve d'être très-difficile dans le marbre.

Avant de venir à Rome, il avait fait un groupe d'Apollon et Daphné; un Orphée de grandeur naturelle; un Esculape; un groupe de Dédale et Icare; la statue du marquis Poleni, à Padoue.

A Rome, son premier ouvrage fut le groupe en marbre de Thésée et du Minotaure, dont on a déja parlé. Il fit ensuite le mausolée en marbre du pape Ganganelli, de douze pieds de haut, accompagné de deux Vertus de dix pieds de proportion. — Une statue d'Amour en marbre, d'après le jeune prince polonais Lobromischi. — La même, avec une tête idéale pour le colonel Campbell. — Une troisième pour la Hollande. — Cinq bas-reliefs, sujets pris de l'Iliade ou de l'Odyssée. — Un groupe de Vénus couchée et d'Adonis. — Un groupe de l'Amour et Psyché couchés. — Psyché seule. — Le mausolée du pape Rezzonico, dont la figure a dix-sept pieds, accompagnée de deux autres figures de douze pieds de haut, en marbre, de deux

Digitized by Google

lions; et d'un bas-relief de la Justice, la balance en main. — Un groupe en marbre de Vénus et Adonis en pied, pour Naples. — Un autre groupe en pied de l'Amour et Psyché. — Un autre des mêmes, couchés. — La Madeleine pénitente, en marbre. — Un Apollon de la proportion d'un jeune homme de douze ans. — Une déposition de croix en bas-relief, dont le marbre a été exécuté par un autre sculpteur. — La statue de Persée tenant la tête de Méduse, qui est au Muséum du Vatican. — Le pugilateur Creugas, aussi au Muséum. — Hercule tuant ses propres enfans. — Un groupe d'Hercule et de Licas. — La statue du roi de Naples. — Le mausolée de l'archiduchesse Christine, consistant en huit figures de marbre de grande proportion. — Un lion, un enfant et un portrait en médaillon, pour Vienne. — La statue du pugilateur Damoxène, en pendant à la précédente. — La statue colossale de Bonaparte. — Le portrait du pape régnant. — Le modèle en grand et idéalement ajusté de la princesse Borghèse. — Le modèle récemment terminé d'une Vénus sortant du bain. — La statue de Palamède, dont le modèle était commencé depuis longtems. — Sans compter un grand nombre de bas-reliefs et de tableaux.

Tous ces ouvrages ont été exécutés ou s'exécutent en marbre, et M. Canova n'a que quarante-sept ans.

Ce grand nombre d'ouvrages déja exécutés, ne surprendra pas ceux qui savent quelle fut la fécondité des artistes grecs et même des grands hommes modernes. La disette de travaux qu'éprouve la sculpture depuis cinquante ans en France, a peut-être contribué à ralentir le génie des statuaires. Faute d'avoir l'occasion de marcher de bonne heure, quelques-uns restent *noués*,

Digitized by Google

si l'on peut dire. L'art sans doute et sa science sont infinis; il y a toujours à apprendre, on en convient; mais ce n'est pas une raison pour rester toute sa vie dans la position d'écolier. L'artiste qu'anime la passion de la gloire, étudiera toujours dans les figures qu'il fera; mais cela ne signifie pas qu'il doive faire ce qu'on appelle des *figures d'étude.* La statue du Pugilateur dont M. Canova a envoyé ici un plâtre, n'est pas de ce genre, c'est-à-dire, que ce n'est pas une figure dans laquelle l'artiste épuise tout ce qu'il sait, pour montrer jusqu'à quel point il sait.

On a fait, autant que je peux me le rappeler, plusieurs critiques de cette figure. Quelques-uns ne lui ont pas trouvé les formes assez athlétiques, et le caractère de musculature assez prononcé. Pour moi, je présume que M. Canova a puisé le motif de ses deux Pugilateurs dans le dessin d'un vase grec (faussement dit étrusque), de la nouvelle collection de M. Hamilton, par Tischbein, tom. I, pl. 55 et 56. Je dis simplement le motif, car il n'y a et ne peut y avoir que cela à puiser dans ces dessins, peut-être cependant encore le caractère, le genre de nature et le style propre au sujet. Si cela est, on peut se convaincre, par la vue de ce dessin antique, que M. Canova a été assez fidelle à l'indication du genre de nature que les Grecs donnaient aux Pugilateurs. Il faut savoir d'ailleurs qu'en ayant fait deux, il était naturel que le

Digitized by Google

statuaire cherchât à varier ses caractères, et l'ont sait qu'il a donné au pugilateur Damoxène une constitution plus musculaire et des formes plus prononcées.

Ces deux figures ne forment point un groupe comme on l'a faussement annoncé. Elles sont simplement en rapport l'une avec l'autre. Leur action, telle que Pausanias l'a décrite, permettait de les séparer. En effet, c'est le moment où chacun des deux adversaires, selon la convention faite entr'eux (Paus. liv. VII, chap. 40.), de se porter alternativement un coup et de l'attendre, se dispose ou à le donner ou à le recevoir. Rien n'était plus favorable que ce trait, au développement de deux figures isolées, qui peuvent se considérer séparément; mais qui cependant s'expliquent et se font valoir l'une l'autre. M. Canova se dispose à envoyer ici le plâtre de la figure qui fait pendant à celle qu'on a vue, et alors les amateurs en comprendront mieux le sens et l'esprit.

On ne peut guère discuter par écrit que ce qui a rapport à la partie morale de l'imitation dans une statue. Tout ce qui tient au fond même de l'art, ce qui fait, pour les artistes surtout, le mérite intrinsèque d'un ouvrage, se lie à des détails d'observation, soit techniques, soit même théoriques, sur lesquels on ne saurait se faire entendre, parce que, d'une part, la langue qui exprime ces idées n'est parlée et entendue que

Digitized by Google

par un petit nombre ; et de l'autre, parce que ces idées ne peuvent devenir claires qu'en présence même des objets. Voilà ce qui a empêché et empêchera toujours la partie poétique ou littéraire des arts d'acquérir une certaine étendue. Il n'y a que les purs ouvrages de l'esprit qui puissent être discutés par l'esprit. Mais quant aux défauts et aux beautés des ouvrages qui s'adressent aussi aux yeux, la louange ou la censure de l'écrivain ne peut que les faire deviner.

On peut dire toutefois du pugilateur Creugas, que sa pose et son attitude ont un beau développement, que la figure offre de tous les côtés des aspects intéressans. Quelques-uns ont trouvé que M. Canova avait un peu trop aminci le bas des reins à sa figure. Lui-même m'écrit que si l'on veut comparer cette partie du corps de son Pugilateur, avec la même partie dans ce qu'on appelle le Torse, et dans le prétendu Gladiateur Borghèse, on verra que ces figures, qui passent pour classiques, auraient encore plus ce défaut que la sienne. Je pense aussi comme lui, que la position de tendre le flanc en avant et de reculer le haut du corps, ainsi que le mouvement général de la figure, doivent produire cet effet, et que cet effet n'est pas un défaut.

Il y a peut être à faire à M. Canova quelques observations critiques sur quelques points de l'étude de sa figure. Par exemple, il m'a semblé que dans la partie de l'épaule droite en avant,

Digitized by Google

c'est-à-dire, au haut du bras qui va en arrière, l'indication de la clavicule, de ses attaches et des muscles du col qui y aboutissent, n'était pas assez ressentie. Je sais qu'il y a là une forte tension, et que l'effet de cette tension dans la peau, est de *passer* et d'adoucir l'indication des muscles. Je sais aussi que nous en jugeons sur un plâtre, dans lequel certaines légèretés d'étude disparaissent quelquefois. Mais je persisterai à croire que toute cette partie est traitée trop largement.

Cette manière d'indiquer à grands et larges plans toutes les parties d'une figure, est un mérite qu'il faut reconnaître comme propre à M. Canova, et qui existe dans la statue de son Pugilateur; tout y est établi grandement, la manière est large, rien n'y est tâtonné, rien n'y est emprunté, tout y est facile et fait facilement.

Est-ce manque de matière au dessus de la tête, ou est-ce le desir de faire voir tout le développement de la main placée dessus, qui a occasionné le petit renfoncement que cette main fermée a l'air de produire dans le crâne? Je crois que M. Canova remédierait facilement à ce défaut, en remaniant ses cheveux.

A l'occasion des cheveux, je n'ai pas trouvé qu'il les ait traités dans le style large et hardi des belles statues grecques. Le marbre chez lui est coupé avec finesse, avec élégance même,

Digitized by Google

si l'on peut dire; mais on aimerait mieux, surtout dans une figure virile et athlétique, la manière *brusque* des anciens, et ces traits de trépan qui donnent tant de légèreté et de mouvement à leurs chevelures.

Les artistes ont trouvé, en général, des parties de détail très-bien étudiées, telles que les poignets, les mains, les rotules, les hanches; on y a remarqué aussi un système d'union de formes grandes puisées dans l'antique, et de vérités de détail que la nature seule inspire.

Si l'on se rappelle ce qui a été dit au commencement de cette notice, sur la difficulté qu'il y a d'être soi-même en sculpture, aujourd'hui que tant de chef-d'œuvres de l'antiquité commandent de les imiter, et sur la facilité qu'il y a de se faire le suivant de ceux qu'on imite, si l'on réfléchit qu'autant il est mal-aisé d'être original en ce genre, autant le public est avide d'originalité, et que ce mérite seul aujourd'hui, comme dans tous les tems, peut mener à la réputation, on sera peut-être disposé à reconnaître dans les ouvrages de M. Canova plusieurs des caractères qui constituent une manière tout à-la-fois originale et formée sur les grands modèles de l'antiquité.

Au reste, M. Canova comprendra lui-même que sa réputation ne peut s'établir en France que sur un certain nombre de ses ouvrages Associé à la classe des arts de l'Institut, ap

Digitized by Google

pelé à concourir par les travaux qui lui sont commandés à la gloire de notre nation, il doit en ambitionner les suffrages; il s'empressera de nous fournir les moyens de le juger tout entier. L'heureuse rivalité qui s'établira entre lui et nos artistes, nous mettra peut-être à portée d'anticiper à son égard sur le jugement de la postérité.

QUATREMÈRE DE QUINCY.

OBSERVATIONS

SUR

LA LANGUE GRECQUE.

J'AI souvent desiré qu'un littérateur, qui joindrait à la connaissance grammaticale des langues anciennes et modernes un esprit philosophique, un goût formé par les grands modèles de l'antiquité, voulût entreprendre un tableau raisonné de la langue grecque. — Sans avoir ni les ressources, ni les talens nécessaires pour exécuter une pareille idée, je crois en avoir assez appris, pour me persuader, que cette discussion suffisamment approfondie, fournirait la

Digitized by Google

preuve la plus évidente, que le matériel comme le génie de cette langue n'ont pu résulter que du plus haut degré de culture, auquel l'esprit humain soit jamais parvenu.

Trop incapable d'embrasser ce beau sujet dans toute son étendue, je me bornerai seulement à quelques réflexions isolées, mais peut-être assez frappantes, pour inviter l'attention de nos savans philologues à s'en occuper avec plus de suite et de succès.

N'est-ce pas d'abord une chose singulièrement remarquable, que dans toutes les langues vivantes de l'Europe, dans celle même, que l'on peut regarder comme une langue-mère, la langue allemande, les verbes ne se conjuguent, en grande partie du moins, qu'à l'aide des pronoms personnels et de verbes auxiliaires, plus ou moins flexibles, plus ou moins embarrassans; tandis que dans les langues mortes, chaque mode, chaque tems du mode, et jusqu'aux personnes de chaque tems, se distinguent aisément par la différence des inflexions, des augments et des terminaisons?

Il serait ridicule de vouloir regarder la grossière simplicité de nos conjugaisons modernes, comme le résultat des progrès de l'esprit philosophique, puisque l'on retrouve cette même simplicité dans les époques les plus reculées et les plus barbares de ces mêmes langues, puisqu'on la retrouve encore aujourd'hui dans l'idiôme

Digitized by Google

des peuples les plus sauvages de l'Afrique et de l'Amérique.

Les nègres et les enfans, qui commencent à balbutier une langue quelconque, de tous les modes et de tous les tems d'un verbe, ne retiennent d'abord que l'infinitif; et c'est avec ce mœuf, parce qu'il est le plus simple, mais aussi le plus vague, qu'ils essaient de construire toutes leurs phrases, et d'en diversifier encore, autant qu'il est possible, le mouvement et les nuances.

Il y a plus de modes et plus de tems dans les conjugaisons grecques, que dans celles d'aucune autre langue; et c'est sans doute une première preuve de l'ingénieuse finesse, avec laquelle la sagacité du peuple grec sut distinguer, et marquer tout à-la-fois les différens rapports, les différentes gradations, dont le même acte, la même volonté, la même impression peuvent être susceptibles.

La grande variété des signes caractéristiques, de tous ces rapports, de toutes ces gradations, suppose sans doute l'exercice d'une mémoire très-prompte et très-heureuse; elle suppose également une délicatesse, une précision, une flexibilité d'organes peu communes. Mais il ne faut pas oublier ici, que rien de ce qui pouvait faciliter ce travail à l'oreille comme à la mémoire, à la langue comme à l'ouïe, ne paraît avoir été négligé.

Les irrégularités des verbes défectueux, dont

Digitized by Google

certains tems sont empruntés, tantôt de leurs primitifs, tantôt de leurs dérivés, les anomalies de certains augments ou de certaines terminaisons, toutes les déviations des règles générales ne semblent avoir pris leur source que dans le soin scrupuleux de prévenir ou d'éviter tout ce qui pouvait embarrasser la mémoire ou blesser l'oreille.

Aussi voyons-nous encore aujourd'hui de jeunes écoliers apprendre les conjugaisons grecques avec autant et plus de facilité que celles d'aucune autre langue, et toute compliquée que doit leur paraître au premier coup-d'œil l'investigation du thème, en acquérir assez promptement l'habitude.

L'avantage des déclinaisons grecques sur celles de toutes les autres langues, n'est pas moins sensible. La diversité des cas et des genres se trouve marquée aussi dans cette belle langue par des terminaisons à-la-fois très-distinctes et très-sonores. Outre cet avantage, que la langue latine a de commun avec elle, l'usage des articles, auxquels l'indigence des langues nouvelles s'est vu forcée de recourir, et que ne connaissent point les Latins, lui sert encore à déterminer d'une manière plus particulière la signification vague de tous les noms communs et appellatifs. Par ce moyen, elle évite plusieurs ambiguités du discours, elle en rend toutes les parties plus nettes et plus précises.

Digitized by Google

Quelle langue est encore aussi riche en particules que la langue grecque ! Et dans quelle langue en a-t-on su faire un emploi plus étendu, plus facile, plus heureusement varié ! Quelle abondance d'adverbes de quantité, de qualité, d'action, de relation !

Une propriété, que je crois appartenir exclusivement à la langue grecque, est celle d'attacher aux noms même des terminaisons, qui marquent rapidement la diversité de leurs relations locales, et d'indiquer par cette seule forme le lieu où l'on est, celui d'où l'on part, celui où l'on va. οθι, οι, ον marque le lieu, où l'on est ; οθεν, le lieu d'où l'on part ; δε ou τε le lieu où l'on va. C'est ainsi qu'on dit ουρανοθι, être au ciel, ουρανοθεν, venir du ciel, ουρανοδε ou ουρανοτε, aller au ciel.

La nature des prépositions grecques doit être regardée, en général, comme une des plus grandes sources de la richesse de cette langue. Les grammairiens les distinguent en prépositions séparables, c'est-à-dire, qui peuvent se trouver seules dans le discours, et en prépositions inséparables, c'est-à-dire, qui sont toujours jointes à d'autres mots. Des premières, on en compte dix-huit, six monosyllabiques et douze dissyllabiques. — Le nombre des autres se borne à huit. — Mais toutes ensemble sont, s'il est permis de se servir de ce vieux mot, d'une nature très-compositive. Je veux dire, qu'on peut les joindre avec une facilité mer-

Digitized by Google

veilleuse à toute sorte de noms et de verbes, pour en déterminer, pour en étendre, pour en modifier la signification (1). De là cette abondance inépuisable de mots dérivés et composés, qui, après avoir enrichi la langue grecque, ont encore passé dans le dictionnaire scientifique de toutes nos langues vivantes, et dont plusieurs même sont devenus aujourd'hui tout-à-fait populaires, vu l'impossibilité de les remplacer convenablement sans une circonlocution pénible par des mots indigènes, ou par des expressions d'un idiôme moderne.

Grace à l'heureuse facilité de ces compositions de mots, de noms, de verbes et de particules, il en est une foule qui peuvent passer bien exactement ou pour des images achevées, ou pour des définitions complètes, et d'autant plus aisées à retenir, qu'elles se trouvent exprimées de la manière tout à-la-fois la plus précise, la plus abrégée, et la plus mélodieuse.

Les expressions grecques, dit M. de Voltaire dans son éloquente épître à Mde. la duchesse du Maine, peignent, d'un trait, tout ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour représenter, ou une mon-

(1) Il se trouve rarement dans les bons auteurs plus de trois noms ensemble. Ce sont les comiques, comme Aristophane, qui se sont permis d'en composer quelquefois de fort longs; on a souvent cité celui de la dernière scène de ses ἐκκλησιαζουσαι, dans la composition duquel il n'a pas fait entrer moins de vingt-huit mots.

Digitized by Google

tagne couverte d'arbres, chargés de feuilles : δενδρεις ορος, ou un Dieu, qui lance au loin ses traits : εκατηβολος, ou les sommets de rochers frappés souvent de la foudre : ακροκεραυνια

Non seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poète grec est toujours faible, sèche, indigente. C'est du caillou ou de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre.

Après avoir exposé tous ces caractères distinctifs de la langue grecque, on ne saurait se dispenser d'insister encore sur cette observation générale, c'est qu'il n'est sûrement aucune autre langue, à la formation, aux développemens de laquelle le sentiment de l'harmonie semble avoir présidé plus constamment, avec plus d'attention, de soins, et même de scrupule. Il n'en est point où le rapport des consonnes aux voyelles soit ménagé plus heureusement, où l'on rencontre une succession de voyelles pures et de diphthongues douces et sonores plus harmonieuse, et plus variée.

C'est le soin d'éviter à l'oreille toute rencontre de lettres ou de syllabes discordantes, qui, sans doute, introduisit dans la prose, comme dans la poésie de la langue grecque, l'usage assez fré-

Digitized by Google

quent des particules explétives. Quelques-unes de ces particules peuvent bien servir encore à modifier l'accent ou la nuance de certaines expressions ; mais d'autres semblent en effet n'être destinées qu'à remplir la mesure de la période, pour la rendre plus coulante ou plus musicale.

Les Latins qui, du tems d'Auguste, en devaient être d'assez bon juges, les Latins, dont la propre langue avait une prosodie très-sensible et très-bien développée, ne conviennent-ils pas eux-mêmes de l'avantage de la langue grecque sur toutes les autres et même sur la leur ? *Grajis*, dit Horace,

Grajis ingenium, Grajis dedit ore rotundo
Musa loqui. —

Etudiez la langue de trois ouvrages bien différens dans leur genre, la morale d'Aristote, les caractères de Théophraste et les comédies d'Aristophane, et voyez quelle autre langue pourra jamais vous offrir l'équivalent des expressions de toutes les nuances de rapports moraux, de vices et de vertus, que sut fournir à ces trois écrivains l'heureux génie de la leur, et tour-à-tour dans le sens le plus noble et le plus sérieux, comme dans le sens le plus vulgaire et le plus comique (1)?

---

(1) Ainsi, par exemple, comment exprimer d'un seul mot, soit en allemand, soit en français, soit en latin, δυσχερεια, μικροφιλοτιμια, αναισχυντια ? Labruyère n'a cru rendre le premier de ces mots, que

Digitized by Google

Une remarque faite encore, ce semble, pour nous frapper particulièrement, c'est que la syntaxe grecque a beaucoup plus de rapports avec celle de la langue française (1), que la syntaxe d'aucune autre langue savante, sans en excepter la latine, dont nous avons pourtant emprunté la plus grande partie de nos mots, au moins de leurs racines. — Ainsi, quoique la nature même de ses noms et de ses verbes semblât pouvoir l'en dispenser, la langue grecque suit presque toujours, dans l'arrangement de ses phrases, l'ordre le plus simple, le plus clair, et par conséquent le plus logique, toutes les fois du moins que le mouvement de la phrase n'appelle pas très-naturellement l'emploi de quelque inversion plus ou moins hardie.

La règle particulière de la syntaxe grecque, au moyen de laquelle le cas le plus saillant attire à lui un autre nom sans qu'il soit gouverné du verbe, auquel il devrait se rapporter suivant le régime ordinaire; par exemple, σαυτῷ συνήδεις ἀδικοῦντι. *Vous savez vous-même que vous faites mal;* cette règle d'attraction, imitée assez fréquemment par les Latins, semblerait n'être

---

par *caractère d'un vilain homme;* le second, par *sotte vanité;* le troisième, par *l'effronterie causée par l'avarice, etc.* Et peut-être n'est-il aucune de ces circonlocutions qui réponde parfaitement à toute l'étendue, à toute l'énergie du mot grec.

(1) *Voyez* le Traité d'Henri Etienne, de la conformité de la langue française avec la langue grecque.

Digitized by Google

qu'une faveur pour l'oreille ou pour la mémoire, si le tour de la phrase n'y gagnait pas encore un mouvement plus vif et plus rapide.

Pour prouver la sensibilité du peuple grec, relativement à la perfection du langage, ne suffit-il pas de rappeler deux anecdotes que tout le monde sait ?

Une marchande d'herbes d'Athènes ne désola-t-elle pas l'amour-propre de Théophraste en le reconnaissant pour étranger, au défaut d'atticisme de je ne sais plus quelle phrase, de je ne sais plus quel mot, qu'il eut le malheur de laisser échapper en marchandant avec elle ?

Le plus célèbre disciple de Socrate, le divin Platon, n'eut-il pas la patience de changer vingt fois le commencement de ses livres sur la république, pour en rendre la tournure ou plus claire, ou plus élégante, ou plus harmonieuse ?

En réfléchissant à toutes les perfections que réunit la langue grecque, à l'abondance comme à la justesse de ses signes, à la facilité comme à la richesse de leurs compositions, à la diversité comme à la flexibilité de ses formes, à la profonde subtilité de toute l'analyse, de toute la synthèse que suppose la formation de ses noms et de ses verbes, le développement ingénieux de tous les mœufs et de tous les tems de ses conjugaisons, la précision et la mobilité de ses différentes

Digitized by Google

particules, il paraît impossible de ne pas reconnaître dans le mécanisme, comme dans le génie de cette langue, l'empreinte admirable de tous les caractères d'un peuple doué de l'organisation la plus heureuse, et parvenu rapidement au plus haut degré de culture, qu'ait jamais atteint aucun autre peuple (1) dans l'époque même la plus brillante de sa gloire, de sa puissance et de tous les progrès de sa civilisation.

Une langue, sans doute, ne se forme pas comme un système; elle ne peut être le produit de la conception d'un seul homme; mais les élémens dont elle se compose, les formes qu'elle adopte, les ressources qu'elle trouve, ou bien auxquelles son génie est forcé d'avoir recours, les disgraces et les défectuosités qu'elle a le bonheur d'éviter ou de prévenir, sont autant de preuves de la perfection naturelle des organes du peuple qui la parle, du degré de délicatesse que ces organes ont acquis grace aux principes de son éducation, aux habitudes

(1) Je ne sais s'il est aucun peuple dans l'histoire, que l'on ait vu passer aussi rapidement que les Grecs de l'état de barbarie à celui de la civilisation la plus parfaite, et, pour ainsi dire, sans aucune interruption nuisible au développement de leurs progrès. Il semble aussi, qu'aucun autre ne soit arrivé comme ce peuple unique au plus haut degré de culture, en y portant toutes les forces de sa première jeunesse, toute la fraîcheur et toute l'énergie des impressions originales d'une nature encore neuve et sauvage.

Digitized by Google

de ses mœurs, du développement successif de ses conceptions et de ses idées, de leur étendue, de leur profondeur, de leur sagacité. N'oublions pas encore que, si le génie d'un peuple forme sa langue, le génie de cette langue doit à son tour contribuer singulièrement à modifier, à favoriser, ou bien à retarder les progrès de l'esprit, de l'imagination, de la culture et même de la moralité de ce peuple; quelque sensible, quelque supérieure encore, que puisse être l'influence d'autres causes, d'autres circonstances.

Digitized by Google

LETTRES (1)

SUR

L'ÉTAT DES SCIENCES, DES LETTRES,

DES BEAUX-ARTS

ET DES MŒURS EN DANEMARCK,

Au commencement du XIXme. siècle.

PREMIÈRE LETTRE.

Le professeur P. à son ami D.

Le..... 1803.

Depuis longtems je voulais voir de près le Danemarck. Je soupçonnais qu'il n'était pas connu au dehors autant qu'il mérite de l'être.

Il est peu de pays où les sciences, et même les arts, soient cultivés avec autant de soin ;

(1) Nous tenons les notions suivantes d'un Allemand observateur, qui a visité le Danemarck en 1802. Nous n'avons que le faible mérite de les rédiger et de leur donner une forme qui puisse les faire entrer dans notre journal. Elles sont contenues dans trois lettres que nous publierons successivement.

Digitized by Google

mais tout s'y fait dans le calme et sans ostentation. Les savans qui y abondent sont à peine connus hors de leur pays, si ce n'est de ceux qui, dans les pays étrangers, cultivent les mêmes sciences. Je n'en excepte que ma patrie, où les langues du nord, sœurs cadettes ou filles de la nôtre, sont assez familières dans la plupart de nos universités, et où nos habiles professeurs correspondent avec presque tous les corps littéraires des états voisins.

Les ressources que ceux qui cultivent les lettres trouvent en Danemarck, à Copenhague du moins, sont aussi multipliées qu'en aucune autre partie de l'Europe. La capitale a une université, une académie des sciences, plusieurs autres corps littéraires, des collèges justement estimés. Copenhague, dont la population ne s'élève guère au dessus de quatre-vingt mille ames, a trois bibliothèques publiques, dont la principale, celle du roi, contient plus de deux cent mille volumes, c'est-à-dire, au moins autant que les trois plus renommées de l'univers, celles de Paris, de Vienne et du Vatican, en comptaient il y a quarante ans.

Les deux autres beaucoup moins considérables, quant au nombre des volumes, sont précieuses quant au choix des livres. Eh! comment ne pas faire une mention particulière de l'une des deux, celle du conseiller de conférence Classen, qui est ouverte à tous les amateurs cinq

Digitized by Google

fois par semaine? Cette fondation, dont il y a peu d'exemples, est due à son frère qui, en la lui laissant, a assigné des fonds pour son entretien. Elle n'embrasse pas tous les objets des connaissances humaines, mais ne laisse presque rien à desirer de tout ce qui a trait aux sciences d'une utilité générale, économie politique, économie rurale, histoire naturelle, voyages etc.; et pour qu'il ne manque rien à cet établissement de bienfaisance publique, sa direction est confiée à un homme aussi éclairé que complaisant, le docteur Ramus, qui y fait régner le plus grand ordre, et qui va au devant des desirs de tous ceux qui y viennent puiser des lumières ou des jouissances.

On trouve en grand les mêmes facilités dans la bibliothèque du roi. Non-seulement on y est parfaitement accueilli, mais pour peu qu'on soit connu, on y envoie chercher, sur un simple reçu, et on peut garder plusieurs semaines tous les livres qu'on veut lire ou consulter à son aise. Mon amour-propre national a été flatté, je vous l'avoue, de voir que le principal garde de cette immense bibliothèque était un Allemand, le savant professeur Moldenhaver, qu'on sait apprécier même hors du Danemarck, et qui allie les qualités sociales aux connaissances les plus étendues.

Ce n'est pas la seule jouissance de ce genre que j'aie eue à Copenhague. Quoique naturalisé

Digitized by Google

en Danemarck, il appartient encore à l'Allemagne, ce savant, versé surtout dans l'histoire ecclésiastique et la connaissance des médailles, qui est en relation avec plusieurs de ses pairs en Suède, en Allemagne, à Paris, à Rome, cet homme à-la-fois méritant et modeste, le professeur Munter, qui, en 1802, a ajouté à ses nombreux et utiles travaux un ouvrage qui manquait à la littérature du Nord, *l'Histoire de la Réformation en Danemarck*, écrite dans la langue du pays, et bientôt après traduite en allemand.

Sa sœur recevra ici mon hommage en passant. Vous savez que c'est une de nos muses allemandes. Vous connaissez sans doute les poésies, les voyages philosophiques de *Frederica Brun*; et vous y avez deviné la sensibilité exquise, l'imagination brillante, et tous les autres avantages que j'ai été à portée d'observer de près en elle.

En bon Allemand, je réclamerai encore quelques hommes distingués qui appartiennent autant à notre nation qu'à la danoise. Tel est le professeur *Schlegel*, qui, jeune encore, annonce dans ses ouvrages beaucoup de connaissances et de sagacité. Il a surtout prouvé l'un et l'autre dans un écrit récent, où il a apprécié en jurisconsulte et en politique les atteintes portées par les Anglais aux immunités des pavillons neutres, et qui a été traduit en français par M. Dejuge. Tel est aussi M. *Eggers*, qui a été

Digitized by Google

employé au congrès de Rastadt par la cour de Danemarck. C'est un homme instruit et fécond, qui a remporté plusieurs prix à l'Académie de Berlin sur des questions d'économie politique. Il est occupé à écrire en allemand l'histoire de la révolution française; tâche épineuse et longue pour laquelle il faut presque autant de courage que de talent. En 1803, il travaillait à son quatrième volume, et n'était encore que dans le vestibule de l'immense édifice dont il a entrepris la construction.

Parmi les savans que l'Allemagne peut disputer au Danemarck, je dois encore citer le fils de l'infatigable auteur d'un voyage en Nubie et en Abyssinie, le jeune *Niebuhr*, véritable phénix en connaissances de tout genre; affamé d'érudition beaucoup plus que de renommée, il mène une vie si studieuse, si retirée, que bien des personnes, à Copenhague même, soupçonnent à peine son existence.

Il ne faut cependant pas croire que tout ce qui a honoré dans ces derniers tems, ou honore encore les sciences et les lettres en Danemarck, tienne de près ou de loin à l'Allemagne. Non, ce pays compte des hommes très-éclairés qui sont absolument Danois; et sans parler du baron de Holberg qui a écrit sur tant de matières, et de l'immortel *Suhm* que les érudits de toute l'Europe regrettent encore, quelle est la société savante qui n'a pas connu le philosophe, le

Digitized by Google

mathématicien, le naturaliste *Abildgaard*, que les sciences ont perdu en 1800? Il était directeur d'une école vétérinaire qu'il avait fondée, et qui ne le cède à aucune autre. Il a été remplacé, en cette dernière qualité, par un de ses élèves le professeur *Viborg*, auteur de plusieurs mémoires sur la botanique et d'un ouvrage récent sur la *connaissance de la nature pour les médecins des animaux*. Il a dédié cet utile écrit, non à quelque grand de son pays, mais à son beau-frère *Nilsen*, qui, pour n'être pas un savant proprement dit, n'en est pas moins recommandable ni surtout moins utile. Il est à la tête des haras du roi; ce qui n'est pas une place oiseuse en Danemarck. Il a, sur l'art vétérinaire et sur les diverses branches de l'agriculture, des connaissances pratiques très-étendues. J'ai été voir à Frédéricsbourg, vieux château royal à trois milles de Copenhague, un troupeau de moutons de race espagnole, prospérant sous le cinquante-sixième degré comme sous le climat de la Vieille-Castille, sans avoir rien perdu de la finesse de sa laine. J'en demande pardon à mes confrères les antiquaires; mais un cabinet de vieilles médailles m'eût fait moins de plaisir.

La seconde place, que la mort de M. Abildgaard avait fait vaquer, celle de secrétaire de l'académie des sciences, a été donnée à M. Bugge, qui s'est fait un nom par plusieurs traités relatifs aux sciences exactes, et qui tra-

Digitized by Google

vaille à un ouvrage encyclopédique de toutes les mathématiques. C'est lui qui, en 1798, fut envoyé à Paris pour concourir à l'établissement du nouveau système sur les poids et mesures. Il a publié, à son retour, les observations philosophiques, morales, critiques, qu'il avait faites pendant son voyage. Les malins de son pays, jaloux sans doute de son universalité, ont prétendu qu'il eût mieux fait de s'en tenir aux observations astronomiques.

Je ne vous fatiguerai pas de l'énumération de tous les savans danois. Je me bornerai à affirmer qu'il serait difficile de citer une seule branche des sciences (je ne dirai pas des arts) dans laquelle, surtout dans ces derniers tems, ils ne se soient pas distingués.

Mathématiques. Les deux que nous venons de citer (*Abildgaard et Bugge*), le chef-d'escadre *Lœwenœr*, à qui la marine danoise doit plusieurs savantes observations et quelques découvertes utiles pour la navigation, celle entr'autres qui tend à perfectionner les fanaux; M. de Morville, d'origine française, et plusieurs autres.

Médecine. *Callisen*, auteur du *Systema Chirurgiæ*, ouvrage connu et estimé hors du Danemarck; *Winslow*, qui porte un nom révéré des anatomistes et qui est digne de le porter.

Langues orientales. Quel est l'érudit de

Digitized by Google

France et d'Allemagne qui ne connaît pas J. G. C. *Adler*, sur-intendant à Sleswick?

Physique, Chimie. M. *de Hauch*, dont l'existence serait probablement ignorée hors de Copenhague, s'il n'était que grand-maréchal de la cour, mais qui, par ses nombreuses expériences et par quelques ouvrages utiles sur la physique, a inscrit son nom parmi les savans.

Histoire naturelle, Botanique. Le professeur Greg. *Wad*; Otto Fréd. *Muller*, mort en 1784, connu surtout par sa *Zoologia Danica*, et par les premiers volumes de la *Flora Danica*; le professeur Martin *Wahl*, dont les naturalistes de l'Europe conviennent qu'il sait, en botanique surtout, tout ce qu'on peut savoir, et qui est le principal auteur de la *Flora Danica*. Après lui, je dois nommer deux botanistes, jeunes encore, qui donnent de grandes espérances; *Schousboe*, présentement consul à Maroc, et *Horneman*, qui, après avoir utilement voyagé en France et en Angleterre, a obtenu récemment une chaire de botanique à Copenhague.

Théologie. Outre nos deux compatriotes Moldenhayer et Munter, je puis vous citer *Bastholm*, prédicateur distingué, l'estimable *Balle*, évêque actuel de Copenhague, et quelques autres.

Statistique. Le jeune *Schlegel* dont il a été

Digitized by Google

parlé plus haut, et Frédéric *Thaarup*, auteur d'une statistique du Danemarck, qui est un ouvrage parfait dans son genre.

Philosophie. Mon digne ami le professeur *Gamborg*, dont les idées un peu hardies ont effrayé les théologiens.

Erudition. Les deux *Baden*, père et fils. *Engelstoft* et *Thorlacius*, deux jeunes gens pleins de talens et de modestie, qui ont rapporté de Paris, depuis peu, une ample moisson de connaissances. Pourrais-je oublier ici le jeune *Niebuhr*, cité plus haut, et qui paraît n'ignorer rien que son propre mérite; et surtout l'illustre *Zoega*, agent du Danemarck à Rome, qui a achevé récemment un grand ouvrage sur les obélisques égyptiens?

Economie politique. *Owe Malling*, que sa place de directeur principal de la douane n'empêche pas de cultiver les sciences utiles et même les belles-lettres; *Jacob Mandix*, auteur d'un traité lumineux, qui a paru depuis peu sur les lois relatives à l'agriculture en Danemarck.

Jurisprudence. Les deux frères *Colbioernsen*, l'un procureur-général du royaume, et à ce titre rédacteur de toutes les lois; l'autre, président du tribunal suprême. Ils sont proprement norvégiens, et honorent leur pays autant par leur esprit que par leurs connaissances. Le

Digitized by Google

second est mort peu après mon départ de Copenhague.

Histoire. *Holberg* et *Suhm* ont assez prouvé à l'Europe que cette branche des connaissances humaines n'est pas négligée en Danemarck. Après eux on peut nommer Fred. *Sneedorf*, qui a donné des essais sur l'histoire de son pays, mais qu'une mort malheureuse et prématurée a enlevé pendant qu'il voyageait en Ecosse; et le professeur *Riegels*, mort depuis mon départ, qui a donné l'histoire de deux rois de Danemarck, Chrétien IV et Frédéric IV, qui, dans ces derniers tems, s'était livré avec plus de succès à l'anatomie comparative, et dont la *Philosophia animalium* a été accueillie des savans.

L'ex-ministre d'état *Guldberg*, qui a joué un rôle principal pendant la minorité du prince-royal, est auteur d'une histoire universelle, qui prouve son esprit autant que son érudition. On regrette seulement qu'il ne l'ait pas poussée plus loin que la guerre du Péloponèse.

Il a un fils très-distingué aussi par ses talens, et qui cultive les belles-lettres avec beaucoup de succès.

Mais je réserve pour une autre lettre la partie agréable des connaissances. Je ne vous parlerai plus ici que de trois institutions utiles, de genres bien différens, qui tiennent plus aux mœurs et à l'administration qu'aux sciences, et qui, toutes

Digitized by Google

trois, honorent la nation danoise et son gouvernement.

1°. Le grand hôpital, appelé hôpital Frédéric, du nom de son fondateur, est un de ces établissemens de bienfaisance, tels qu'il y en a peu en Europe. Il est situé dans le plus beau quartier de la ville, celui d'*Amalienbourg*. On y reçoit deux classes de malades : les uns *gratis*, comme dans les hôpitaux ordinaires; les autres pour une modique rétribution de neuf marcs (environ douze francs) par semaine. Il y en a deux cents de la première classe, et environ cent de la seconde. Parmi ceux-ci trouvent place tous les malades qui, sans être précisément dans l'indigence, ne pourraient pas être aussi bien soignés chez eux que dans cet établissement, où la charité prévoyante a accumulé tous les genres de secours sous les auspices des principaux magistrats, et sous la direction des plus habiles médecins et chirurgiens. Son entretien coûte annuellement quarante-trois mille rixdalers, environ cent soixante-douze mille francs.

2°. Le séminaire de Blaagaard, espèce d'école normale où se forment les instituteurs pour les campagnes. J'ai examiné en détail, avec mon ami Gamborg, cet établissement, qui ne date que de 1791, et j'en ai été édifié. On n'y apprend que ce qui peut être de quelque utilité aux habitans des campagnes, la religion, l'écri-

Digitized by Google

ture, la langue du pays, quelques élémens d'arithmétique, un peu de physique, d'histoire et de géographie ; le tout assez pour que les simples élèves que formeront ces futurs instituteurs soient mis à l'abri des erreurs grossières et des préjugés dangereux ; pas assez pour qu'ils prennent des goûts ou des habitudes qui les distrairaient en pure perte de leurs occupations principales. L'établissement a aussi un instituteur qui enseigne à chanter les chants d'église et à jouer de l'orgue. On a senti en Danemarck que la décence dans le culte divin assure les effets salutaires de la religion. Enfin, on a attaché à cette école normale des campagnes, un maître jardinier, qui donne des leçons d'agriculture pratique dans un vaste jardin, attenant à l'édifice de Blaagaard.

Cet édifice, où sont réunis les maîtres et les élèves, était autrefois une des maisons royales des environs de Copenhague. C'est là que le roi actuel, dans sa première jeunesse, venait avec quelques-uns de ses favoris, se livrer à certains passe-tems qui n'avaient pas de témoins et qui ne devaient pas en avoir. Le contraste de cette ancienne destination avec celle d'aujourd'hui, a ajouté encore au vif intérêt que m'a inspiré le séminaire de Blaagaard.

Il y en a deux autres de la même espèce, l'un en Fionie, l'autre en Norvège, près de Christiania. L'évêque de Christiansand a commencé,

Digitized by Google

il y a environ quatre ans, à donner lui-même des instructions aux maîtres d'école de son diocèse. Plusieurs prêtres du Danemarck, proprement dit, en ont fait autant dans leurs paroisses; et on est sur la voie d'étendre à presque tous les diocèses cette salutaire institution, que je voudrais bien voir adopter plus généralement dans notre Allemagne, dont elle est originaire. Car vous savez que le premier établissement de ce genre est dû à notre célèbre *Rochow*, qui a si bien mérité de l'instruction publique à Halberstadt et à Magdebourg.

Ce n'est pas une de ces chimères qu'on peut classer parmi les *rêves des gens de bien.* Il ne s'agit pas de faire des paysans une espèce de demi-savans, qui perdraient en aptitude à l'agriculture ce qu'ils gagneraient en lumières inutiles à leur état. Le seul objet de ces établismens est d'en faire des agriculteurs, qui seront d'autant plus utiles à leur pays et à eux-mêmes, qu'ils seront plus éclairés sur ce qui est de leur ressort; et, pour y parvenir, de disséminer parmi eux des instituteurs également éloignés du pédantisme et de la stupide ignorance. Avec ces modifications, je crois que les séminaires du Danemarck seraient applicables aux autres parties de l'Europe.

3°. Les comités conciliateurs sont une autre institution danoise, qui ne date que de l'an 1795,

Digitized by Google

et dont on ne peut apprendre qu'avec attendrissement les heureux et rapides résultats. Elle a pour objet de prévenir la multiplicité, la longueur des procès, les dépenses ruineuses qu'ils entraînent. Elle serait susceptible de grands détails qui ne peuvent trouver place dans une lettre. Ils sont présentés de la manière la plus satisfaisante dans un mémoire publié en français à Copenhague, en 1803 (1). Qu'il vous suffise de savoir qu'en moins de sept ans, les comités conciliateurs se sont étendus à toute la monarchie danoise, y compris les Indes occidentales, et que par-tout ils ont produit le plus grand bien. On peut en juger par le résumé suivant.

Dans le cours des trois ans qui ont précédé l'organisation des comités conciliateurs, le nombre des causes civiles, portées aux tribunaux ordinaires de première instance en Danemarck et en Norvège, a été de 25,521 ; et pendant les trois années qui ont suivi immédiatement cette organisation, ce nombre n'a été que de 9653 : différence en moins 15,868. Que de tems, que de frais, que d'anxiétés a donc épargné cette salutaire institution ! La capitale, considérée isolément, a participé à ses avantages dans une proportion beaucoup plus favorable qu'on ne

(1) Nous croyons qu'il y a à Paris quelques exemplaires de ce petit ouvrage, qui mériterait d'être plus répandu, et qui résout plusieurs objections que feront sans doute nos lecteurs.

devrait l'attendre d'un grand rassemblement d'hommes, où les passions sont en général plus exaltées, où les chicanes sont plus multipliées, plus compliquées, moins susceptibles, par conséquent de se terminer par un accommodement amiable. C'est ce que prouve l'extrait suivant, des rapports du comité conciliateur de Copenhague, pour les années 1798, 1799, 1800 et 1801.

	1798.	1799.	1800.	1801.
Causes terminées par des transactions.....	2016.	2264.	2635.	2491.
Causes non conciliées et renvoyées aux Tribunaux ordinaires.....	135.	138.	125.	136.

Ajoutons, pour expliquer en partie ces heureux résultats, et sans vouloir jeter du ridicule ou de l'odieux sur une classe d'hommes généralement recommandables par leurs lumières et leur intégrité, que d'après les statuts des comités conciliateurs, aucun avocat, ni aucun procureur ne peut en être membre.

Un autre bienfait de cette institution, c'est que, d'après les mêmes statuts, l'affaire la plus compliquée doit être terminée en huit ou tout au plus en quinze jours.

Digitized by Google

Enfin elle n'épargne pas moins la bourse que le tems des plaideurs. Une cause, quelle que soit son objet, quelle que soit son importance, ne coûte à Copenhague que douze schillings (environ 20 sous), dans les districts provinciaux du Danemarck proprement dit, dix-huit schillings; et dans ceux de la Norvège, à cause de la difficulté des chemins et de l'éloignement des lieux, trente-six schillings. Ces modiques sommes sont la rétribution que reçoivent les valets de justice chargés de porter aux deux parties contendantes les citations, par lesquelles elles sont invitées à comparaître tel jour devant le comité conciliateur. Tout d'ailleurs se fait gratuitement, audition des parties, examen des pièces, discussion, décision.

Mais où trouver, nous objectera-t-on, des hommes à-la-fois assez éclairés, assez sages, assez peu occupés, assez fortunés pour consacrer, sans autre récompense que le plaisir de faire le bien, une grande partie de leur tems à des fonctions aussi pénibles? J'aurais cru moi-même le problème insoluble, s'il n'avait pas été résolu dans toute l'étendue de la monarchie danoise. Or, j'augure trop bien de l'humanité, pour croire que ce qui a pu s'opérer en Danemarck, soit impraticable par-tout ailleurs. J'accorderai seulement que dans tel autre pays, où les hommes sages, patiens et concilians sont plus rares, où les hommes ardens, irascibles, opiniâtres sont

Digitized by Google

plus nombreux, l'institution des comités conciliateurs éprouverait plus de difficultés ; mais je soutiendrai, d'après l'exemple donné par trois millions d'hommes, qui ne peuvent être tous des êtres privilégiés, je soutiendrai qu'il n'est aucun pays où il soit impossible de l'établir.

Convenons toutefois qu'en Danemarck même, on n'en est pas venu tout-à-coup à l'espèce de perfection dont on a tant à s'applaudir. Il y a eu quelques tâtonnemens, quelques essais qui ont laissé à desirer. C'est l'expérience, par exemple, qui a fait sentir, en peu de tems, que le but auquel on tendait serait manqué, si on pouvait appeler des décisions des comités conciliateurs, et si elles n'étaient pas suivies d'une exécution juridique. Aussi ces comités ont-ils été bientôt investis de cette double faculté. Le gouvernement a dû déployer, pour la lui assurer, une énergie dont il fait rarement usage et dont il n'abuse jamais. Les opposans ont renoncé, sinon à leurs préventions, du moins aux intrigues dont ils ont reconnu l'impuissance. La jalousie, la cupidité, l'attachement aveugle à l'ancienne routine, toutes les petites passions se sont tues ; et la nation danoise bénit unanimement, depuis sept ans, la force protectrice qui lui garantit la jouissance d'un bienfait que toutes les autres doivent lui envier. Elle bénit, en particulier, les agens éclairés et persévérans, dont le gouvernement s'est servi pour triompher d'une

Digitized by Google

foule d'obstacles qui paraissaient insurmontables; et notamment le procureur-général du royaume, *Christian Colbiœrnsen*, qui a conçu, développé le plan des comités conciliateurs; le chambellan de *Moltke*, président de chancellerie, qui, pour les accréditer et les soutenir, a eu besoin de la fermeté de son caractère et du pouvoir que lui donne sa place; et le conseiller d'état *Charles Falbe*, à qui a été confiée la première direction de celui de Copenhague. Par-tout les capitales donnent l'impulsion dans tous les genres. Leur exemple fait loi. Il guérit les préjugés; il désarme la malveillance; et du siège de l'autorité suprême, comme d'un centre élevé, coulent par une pente douce, mais irrésistible, jusqu'aux extrémités de l'empire, les salutaires institutions dont elles offrent le modèle.

Je ne terminerai pas cet article sans ajouter aux trois noms qu'on vient de lire, celui du membre le plus laborieux, et par conséquent le plus influent du comité conciliateur de Copenhague, du conseiller de justice A. B. Rothe, digne fils du savant Tyge Rothe, qui a si bien mérité de tout le Nord par des recherches sur l'ancienne histoire de cette partie de l'Europe. Je l'ai vu de près, cet estimable citoyen, ce vrai patriote qui consacre tous ses momens à la tâche la plus pénible et la plus ingrate. Il m'a inspiré estime, attachement, vénération; et c'est au nom de

Digitized by Google

l'humanité que je lui paie ici un tribut qui l'étonnera d'autant plus qu'il est mieux mérité.

Je vous ai présenté dans cette lettre, le côté purement utile de la nation danoise. Les deux suivantes seront pour le côté frivole; car c'est ainsi que les hommes graves qualifient ce qui tient à la littérature proprement dite et aux beaux-arts. La matière sera plutôt abondante que riche; mais je tâcherai, comme dans cette première lettre, d'être exact sans être minutieux et impartial sans manquer à la reconnaissance que j'ai vouée à la nation danoise.

Je suis, etc.

DES MOYENS

Dont il ne faut pas se servir pour avoir des succès dans le monde.

Lettre d'une vieille femme à un jeune homme.

Vous comptez, mon cher Edouard, aller vous établir bientôt à Paris; votre projet, dites-vous, est de vous faire présenter dans le monde; votre ambition d'y obtenir de grands succès, et pour

Digitized by Google

y réussir, vous me demandez mes conseils! Ma vieille amitié peut bien, en effet, me donner quelques droits à votre confiance; mais je ne sais à quel point elle peut me rendre propre à vous diriger dans vos projets de conquêtes. Une ancienne amie ressemble bien peu à de nouvelles connaissances. Pour déterminer par quels moyens vous pourrez plaire à des gens que vous n'avez jamais vus, il faudrait me dépouiller des habitudes à travers lesquelles j'ai coutume de vous voir, et pour moi les habitudes font une bien grande partie de l'amitié. D'ailleurs ce monde où vous entrez et dont je sors, ne peut se présenter à nous sous le même point de vue. Vous et moi ne pouvons pas attacher la même importance au même genre de succès. Vous avez vingt ans, Edouard, et j'en ai soixante. Est-ce à mon âge à juger des agrémens du vôtre? Est-ce moi qu'ils sont destinés à toucher? Ai-je en moi de quoi apprécier un mérite de vingt ans? Sais-je à présent comment, il y a quarante ans, vous auriez pu me plaire? Vous auriez trouvé en moi plus de moyens de réussir; mais n'aurait-il pas fallu sacrifier aussi quelques-uns de ceux qui sont en vous?

Pour gagner mon amitié, vous avez eu à satisfaire ma raison beaucoup plus que mon goût. Ma raison vous a jugé sur toutes les qualités que vous possédez; mon goût n'aurait apprécié que celles qui auraient établi quelques rapports entre

Digitized by Google

nous; et pour faire ressortir celles-là, n'aurait-il pas fallu faire un peu oublier les autres? Tant de distance nous sépare actuellement, que mon affection n'a pu se fonder sur des motifs personnels; je jouis de vos avantages en raison des espérances qu'ils vous mettent en droit de former. A vingt ans, je n'aurais songé à en jouir qu'autant que j'aurais pu me flatter que vous seriez frappé des miens. Je vous aurais recherché pour mon plaisir, jugé d'après mon intérêt; aujourd'hui le plaisir que je trouve dans votre société tient en grande partie à l'intérêt que m'inspire votre caractère. Cette manière de réussir n'est pas la plus commune. Il faut bien du mérite pour plaire à une personne qui ne fait entrer en ligne de compte que les qualités réelles; mais si le monde tient compte de tout, aussi ne dispense-t-il de rien. Il est aussi difficile sur les agrémens que sur les vertus; il veut bien qu'on ait de bonnes qualités, mais il veut surtout qu'on les sache employer; et l'emploi des bonnes qualités, mon cher Edouard, consiste moins à les montrer toutes les fois qu'il le faut, qu'à ne les montrer que lorsqu'il le faut. Il n'est peut-être pas difficile à celui qui est bon, généreux, spirituel, de faire voir en toute occasion sa bonté, sa générosité, son esprit; il l'est beaucoup plus de ne les manifester qu'à propos. C'est là ce qui exige un soin perpétuel, et c'est de ce soin là que le monde vous dispense beaucoup moins

Digitized by Google

que des qualités qui le rendent nécessaire. Il est facile d'obtenir sa faveur, très-difficile de la conserver; ce qu'on a pu gagner près de lui sans beaucoup d'habileté, il faut beaucoup d'attention pour ne pas le perdre. L'estime ne s'acquiert pas à si bon marché que les succès; mais elle coûte moins d'entretien.

Pour être reconnu grand capitaine, un général n'a besoin que d'une belle campagne; un bon ouvrage suffit pour faire la réputation de l'homme de lettres : il faut que l'homme aimable le soit tous les jours de sa vie. Il n'y a point pour lui de quartier d'hiver, de tems de trève, ou d'espoir de retraite; toujours en présence, s'il cesse de combattre, il perd sa gloire. Avoir été aimable, recherché, à la mode, c'est n'être rien; cela est même peut-être plus fâcheux; car on vous regarde encore et l'on ne vous aperçoit plus; la réputation vous a quitté, et la célébrité vous reste; c'est perdre plus qu'on n'avait gagné.

Un homme s'était mis à la mode par une action de valeur brillante; toutes les femmes voulaient le voir, et toutes avaient quelque chose à lui dire. Se trouvait-il dans un cercle, on suivait ses mouvemens comme s'il eût été encore devant l'ennemi; au silence qui se faisait quand il commençait à parler, on eût dit qu'il allait commander une évolution militaire. Un jour quelqu'un s'est avisé de remarquer qu'il manquait d'esprit; un second l'a répété; quel-

Digitized by Google

ques autres ont cru devoir dire qu'il était un sot, cela s'est établi; s'il eût été médiocre en tout, la médiocrité de son esprit n'aurait peut-être jamais frappé personne; mais graces à ses succès, tout le monde a su qu'il était un sot, et l'on a oublié qu'il était brave. Pour en faire ressouvenir, il aurait eu besoin de se faire casser un bras ou une jambe.

Il ne faut pas exposer les mérites solides au caprice de la multitude; ils passent de mode comme les autres, et ne se rajeunissent pas si facilement. On peut se faire remarquer dans le monde par de beaux chevaux; si les beaux chevaux passent de mode, on relève sa réputation par de beaux meubles: il n'est même pas très-difficile, lorsqu'on s'est fait un nom par une certaine chaleur à soutenir une opinion quelconque, de se rendre tout d'un coup de l'éclat en établissant avec un peu d'exagération l'opinion contraire, si l'opinion contraire tend à devenir à la mode.

Celui qui a fondé son crédit sur de petits moyens, trouve toujours, pour le soutenir, de petites ressources. Mais que deviendra un homme qui n'a que son mérite, et qui l'a montré d'abord sous un jour si éclatant qu'il a pu être sur-le-champ connu, apprécié, exalté par tout le monde, en sorte qu'en quelques mois, plus ou moins, on a pensé, senti et dit sur son compte tout ce qu'on pouvait penser, sentir et dire?

Digitized by Google

C'est un homme perdu dans le monde qu'un homme dont on a tout dit.

Rien n'use l'estime comme la vogue et l'amour. Il y a telle femme qui aurait conservé pour vous la plus haute considération, si vous vous fussiez contenté de rester son ami; mais qui, à force de l'exalter en vous aimant davantage, l'a perdue toute entière, lorsqu'elle a cessé de vous aimer. A force d'enthousiasme et de passion, elle a épuisé ce que son ame pouvait lui fournir de sentiment pour vous; son estime s'est usée comme sa tendresse, et s'est évanouie de même. *Il n'y a guère de gens*, dit la Rochefoucault, *qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus.* Je ne jurerais pas qu'une telle femme ne fût un jour honteuse de vous avoir distingué. Il faut, Edouard, avoir des vertus pour soi, des qualités pour ses amis, des agrémens pour sa maîtresse, et même ses connaissances; quant à la réputation, c'est une bonne chose; mais un homme sage ne doit point la fonder sur la mode, ni la lier trop étroitement avec ses succès, de peur que la mode et les succès venant à finir, la réputation ne vienne en même tems à manquer.

Vous êtes bien heureux d'entrer dans le monde avec une jolie figure et de la fortune, ce qui vous dispense de recourir à d'autres avantages. Vous savez, Edouard, que ce qui a fait naître mon intérêt pour vous, c'est le cou-

Digitized by Google

rage que je vous ai vu dans une situation difficile ; c'est votre fermeté, votre activité dans l'infortune. J'ai vivement senti votre délicatesse envers des parens malheureux ; vos soins pour eux m'ont touchée. Avec un peu d'adresse et de talent, je pourrais faire de votre histoire un roman attendrissant, et de vous une espèce de prodige ; mais, n'ayez pas peur, je m'en garderai bien. Quand mon jeune ami aura obtenu les succès que peuvent lui mériter ses agrémens, je ne serai pas trop fâchée si on apprend, par hasard, que ces mêmes agrémens qui lui ont valu des succès, sont le moindre de ses mérites. Je veux bien qu'en vous voyant gai, aimable et frivole, on se souvienne des occasions où vous avez été bon, généreux et sensible. Mais quant à vous, ayez soin de n'en pas rappeler l'idée.

Il est permis, dans la société, de faire un peu valoir ses avantages, pourvu qu'on soit modeste sur ses vertus. Le monde aime assez à les considérer dans un lointain, propre à donner de l'effet aux petits objets qui sont plus à sa portée. Elles sont alors pour lui un heureux accessoire, comme le ciel et les montagnes qu'on place au fond d'un tableau pour faire ressortir le groupe du premier plan. Ce n'est guère que sous ce point de vue qu'elles lui appartiennent et qu'il sait les juger. S'il les voit de trop près, il manque de règle pour les mesurer ; il les exagère jusqu'à

Digitized by Google

ce qu'il s'y accoutume, et une fois accoutumé, il ne les regarde plus.

Ce n'est pas toujours, à ce que prétend la Rochefoucault, *par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillans et que les femmes sont chastes.* Ce n'est pas aussi par sensibilité ni par élévation, que les gens du monde s'attendrissent si vivement sur un grand malheur, s'exaltent si prodigieusement en faveur d'une belle action. Ce n'est pas le besoin de l'admiration, ou une passion naturelle pour les bonnes choses, qui les fait courir en foule à une belle tragédie, ou lire avec tant d'empressement un bon ouvrage. Non ; mais le monde s'ennuie, il a besoin qu'on le divertisse. Il lui faut un mouvement, n'importe lequel, un sujet de conversation, celui qu'on voudra. Dans un évènement intéressant, ce n'est pas la personne à laquelle il est arrivé qui l'intéresse, c'est l'évènement. C'est l'évènement qu'on suit, qu'on embellit, auquel on souhaite tout ce qui peut le rendre plus touchant. Racontez à une troupe de personnes sensibles, qu'un homme a été malade des chagrins que lui a causés une passion malheureuse : le moyen de ne leur rien laisser à desirer, c'est de leur apprendre qu'il en est mort. La chose en sera bien plus pathétique, et le fait plus positif. Il aurait pu se rencontrer des incrédules, on eût contesté la maladie, on l'eût affaiblie du moins. Mais l'homme

Digitized by Google

est mort ; nul doute qu'il n'ait été bien malade. Et pourquoi voulez-vous qu'un homme ait été bien malade et soit mort d'amour ? Pour avoir quelque chose à dire quand on aura discuté assez longtems sur la bonté des glaces de Carchi ou du café de Foy, sur le danger du *boguet* et l'incommodité du *cabriolet;* alors aussi on pourra bien s'entretenir d'un duel brillant qui aura eu lieu la veille au bois de Boulogne, ou des gentillesses du grand singe qu'on voit depuis quelques jours sur les boulevards. Viendra ensuite le tour de l'homme de mérite, qui occupe depuis quelque tems, par une conduite honorable, l'attention du public, ou celui de l'actrice qui l'attire par l'éclat de ses débuts. L'homme de mérite aura pourtant cet avantage, c'est que comme on ne le voit pas pour son argent, ceux qui peuvent l'approcher, en parleront plus volontiers, parce qu'ils en peuvent parler seuls, et qu'on sera nécessairement obligé de les écouter ; mais aussi on en parlera moins longtems, le grand nombre se dégoûte vîte des objets sur lesquels il est réduit à laisser la parole au petit nombre. Quand vous voudrez, Edouard, que tout le monde s'occupe de vous avec plaisir, faites qu'on vous remarque par des choses dont tout le monde puisse parler.

Ecouter est ce qu'on fait dans la société le moins qu'on peut, et ce qu'on exige le plus qu'il est possible. Pourquoi celui-ci sort-il si content

Digitized by Google

de l'entretien de cet homme connu par ses vertus? c'est qu'il se flatte de lui avoir donné une haute idée de son mérite. Cette femme sensible vous plaît, parce que vous espérez lui faire admirer la délicatesse de votre cœur. Un homme d'esprit entre dans la chambre; on est enchanté, ravi, on se presse autour de lui, deux ou trois s'en emparent, le chambrent, en veulent jouir exclusivement; est-ce pour l'écouter? point du tout; c'est pour qu'il les écoute. Et qu'est-ce qu'on l'oblige d'écouter?

« Si l'on faisait, dit Labruyère, une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter; et l'on se condamnerait, peut-être, à un silence perpétuel, ce qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, et souffrir comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent, ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentimens qui reviennent toujours les mêmes. Il faut laisser Aronce parler proverbe, Mélinde parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies. »

Voilà ce qu'il est poli d'avoir l'air d'entendre avec intérêt. Voilà les choses dont on peut parler tant qu'on voudra, et sans que personne y trouve à redire. Elles sont à la portée de tout le monde;

Digitized by Google

tout le monde est sûr d'en pouvoir dire aisément d'aussi intéressantes. Il ne faut pour ce genre de conversation, ni esprit, ni attention ; on parle sans avoir pensé, on répond sans avoir écouté ; cette nécessité de parler sans rien dire, est la loi fondamentale de la société ; c'est elle qui y maintient l'égalité, la concorde. Eh! qui pourrait mettre de la prétention à dire mieux qu'un autre, qu'il a fait plus froid cette année en mars qu'en janvier, et qu'on n'a pas tant de poussière sur la route de Mouceaux que sur le chemin de Bagatelle ?

Savez-vous, Edouard, ce que c'est qu'un homme d'esprit insupportable ? C'est un homme qui ouvre aussi souvent la bouche pour parler de choses intéressantes que les autres pour dire des niaiseries, qui écarte impitoyablement les inutilités, ramène sans relâche la conversation sur des sujets importans, force ceux avec qui il s'entretient à écouter, raisonner, réfléchir, les réduit enfin de fatigue à le laisser parler tout seul, et les laisse bien honteux et bien mécontens de ce qu'il les a ennuyés, parce qu'il a plus d'esprit qu'eux.

C'est un grand tort dans le monde d'avoir trop souvent et trop continuellement de l'esprit. On peut, une fois en passant, dans un moment de vivacité, de chaleur, emporté par une discussion, se laisser aller à raisonner fortement, conséquemment ; s'exprimer vivement,

Digitized by Google

avec énergie ; montrer tout son esprit, toute sa raison, toute son ame; mais ce premier mouvement passé, il faut les retirer et les resserrer en soi, comme une rareté qu'on renferme soigneusement dans son étui après l'avoir montrée une fois aux curieux. Ils se contenteront de savoir que vous la possédez, et vous en estimeront pourvu toutefois que vous ne les obligiez plus à l'admirer.

On dirait que cette réunion, qu'on appelle *le monde*, a été inventée pour montrer la vanité des choses humaines, pour apprendre à certaines personnes le néant de certaines qualités qui semblaient les rendre supérieures aux autres hommes, et devoir attirer leur respect ou du moins leur attention. Un homme d'un mérite supérieur peut sentir quelques mouvemens d'orgueil dans l'intérieur de son cabinet, au milieu de ses pensées, toutes justes, toutes nobles, toutes dignes de lui ; dans l'exercice d'un emploi qu'il remplit avec distinction ; au sein de sa famille qu'il entretient par son travail dans le repos et l'abondance. Qu'il aille dans le monde pour apprendre à être modeste, ou plutôt je craindrais qu'en y allant trop souvent, à la manière dont il y sera accueilli, jugé, loué, il ne finît par croire qu'il y a, pour bien faire, d'autres règles que celles que lui prescrivent sa raison et sa conscience.

Vous savez bien pourquoi tous les regards se

Digitized by Google

portent sur cet homme d'un extérieur simple, qui entre modestement dans une chambre. C'est un homme d'affaires qui vient de se faire le plus grand honneur en rendant à des enfans un dépôt que lui avait confié leur père, mort dans les pays étrangers, et dont lui seul au monde avait connaissance. Chacun lui parle à son tour, l'embarrasse par des éloges; mais il y a une chose sur laquelle on s'extasie, c'est le mot *charmant,* qu'il a dit aux héritiers en leur rendant leur bien; mot ridicule, qu'il n'a point dit, et dont il se défend le plus qu'il lui est possible.

Un auteur a fait paraître un poëme en dix chants; un de ceux qui s'annoncent pour être de ses admirateurs s'approche de lui, et lui parle avec chaleur des notes historiques qu'il y a jointes, lui demande s'il n'en aurait pas pu faire un ouvrage à part, et croit qu'en les étendant un peu, elles composeraient un volume très-piquant. N. vient de lire devant cinquante de ses amis une comédie qu'il a composée : cette comédie ne manque pas de mérite; mais il y a une situation romanesque, invraisemblable, amenée par des sentimens forcés, sûrement quelqu'un lui en fera compliment. N. vaut mieux que son ouvrage, il en sent les défauts, il esquive et veut ramener sur autre chose; la scène suivante, dit-il, peut couvrir ce que celle-ci a de faible; je sens que ce moyen n'est pas très-bon;

Digitized by Google

c'est, je vous assure, reprend l'autre, ce que j'ai trouvé de meilleur ; et ce ne sera pas seulement un de ceux qui l'ont entendu, mais trois, mais dix qui trouveront moyen de le désobliger par les complimens qu'ils lui feront encore plus que par ceux qu'ils oublieront de lui faire.

La société est-elle donc composée de sots ? Non pas, mais de gens qui travaillent à le devenir, en épuisant toute leur attention sur des choses de fantaisie, et leur légèreté sur celles qui demandent de la réflexion. On discute longtems sur la manière dont madame *** a meublé son salon ; on justifie son opinion par des faits ; on l'appuie par des exemples. On cite le meuble de L** qui a duré si longtems, et celui de sa belle-sœur qui a passé si vîte ; on s'autorise de ce qu'en a dit S** qui suit les modes, et de ce qu'en penserait G** qui en a un goût si sûr. On examine quelle couleur est la plus aisée à éclairer, convient mieux aux bois d'acajou, et fait mieux ressortir les bronzes ; mais sur un tableau, un ouvrage, une pièce, on tranche, on décide. C'est une affaire de goût, de sentiment, de ces choses qu'on ne raisonne pas, et dont tout le monde est en état de juger.

Vous ne ferez point d'ouvrages, Edouard, votre esprit ne deviendra pas le patrimoine du public, votre vie ne sera probablement pas exposée à son jugement. Votre existence dans la société dépendra beaucoup plus de son goût

Digitized by Google

que de son suffrage. Vous voulez qu'on vous recherche et non pas qu'on vous loue, et que l'accueil qu'on vous fera tienne moins à l'idée qu'on pourrait avoir de votre mérite qu'au plaisir que l'on éprouvera dans votre entretien. En effet, on ne se trompe pas là-dessus; et si bien peu de gens savent ce qu'il leur faut, tout le monde sait au moins ce qui lui plaît. Mais croyez-vous donc que dans le monde on recherche toujours ce qui plaît davantage, qu'on fasse ce qui amuse le plus, qu'on s'attache à ce qu'on aime le mieux? Il n'est pas un de ceux qui se sont donnés au monde, qui ont fait leur affaire, d'y vivre et d'y réussir, qui ne soit toujours prêt à abandonner ses impressions personnelles et particulières pour celles que voudra lui prescrire le souverain qu'il s'est choisi. N** était ce matin homme d'esprit, de goût, de jugement; ce soir il n'est plus qu'homme du monde. Il quitte une conversation spirituelle qui l'intéresse, et qu'il est en état de bien soutenir pour aller écouter M*** qui entre dans la chambre, et réunit tous les hommes autour de lui pour lui parler de chasse et de jeu. N*** n'aime ni le jeu ni la chasse; il n'y entend rien, quoiqu'il s'en mêle. Cependant voyez comme il s'échauffe; il est enchanté; il croit qu'il s'amuse. Il s'est moqué hier, avec vous, d'une opinion ridicule répandue dans la société, aujourd'hui il n'ose pas encore revenir sur ses pas; mais il l'a entendu soutenir à G***

Digitized by Google

qui donne le ton aux jeunes gens ; et des idées à son sellier ; à T*** qui vient de rapporter des pays étrangers une forme d'habits à laquelle on donne son nom ; à M. de *** chez qui se rassemble la société la plus élégante de Paris, et à madame *** qui est si jolie, qu'à force de la mettre à la mode, on a oublié combien elle était sotte. Le voilà ébranlé ; demain il sera convaincu. Je ne lui donne pas deux jours pour croire qu'il n'a jamais pu penser autrement que ne pense la bonne compagnie. Mais présentez-lui une question de morale, de goût, consultez-le sur une affaire importante, c'est lui que vous retrouvez ; vous le sortez du cercle de la mode ; sa raison a repris tout son empire. Il considère les choses en elles-mêmes et non par l'idée qu'on pourra se former de son jugement ; il redevient indépendant. Gare cependant que la mode s'étende jusques sur la morale ; les principes de N*** ont résisté à l'intérêt, aux passions ; je les garantis invincibles s'ils résistent à la mode.

On a vu l'affection des gens du monde survivre à la disgrace d'un homme en place. Des courtisans ont été en foule voir un ministre renvoyé dans son exil ; c'est que c'était la mode. La mode l'a emporté aussi quelquefois sur l'opinion publique ; des hommes que le monde méprisait ont été à la mode dans le monde. Il est possible que des hommes, généralement

Digitized by Google

aimés, n'y soient pas. Vous êtes bon, Edouard; je vous ai vu modeste, obligeant, facile; je défie que vous ne soyez pas aimé; je ne suis pas sûre qu'on vous recherche. Les jeunes gens déclareront qu'ils ne connaissent pas de meilleur enfant que vous. Les femmes se récrieront sur votre complaisance; elles vous recevront avec amitié : ce sera vous qu'elles choisiront pour leur donner le bras; leur confiance en vous ira jusqu'à la familiarité. Mais c'est à R*** qu'elles feront des coquetteries; c'est lui que les jeunes gens citeront comme autorité et prendront pour modèle. R*** n'est pourtant pas si riche que vous; il joue moins gros jeu, n'a qu'un cabriolet et point de loge au spectacle; mais tout le monde sent bien que quand il posséderait tout ce que vous avez, rien ne serait égal à son mérite; car rien ne serait au dessus de ses dédains.

Quant à vous, Edouard, qu'avez-vous fait? Je parie qu'au bal, vous avez dansé toute une nuit sans paraître fatigué, ou que peut-être au jeu vous avez porté toute la vivacité d'un homme qu'il amuse; que vous vous êtes exprimé avec chaleur sur la figure d'une jolie femme, et que vous avez marqué de l'empressement à lui rendre quelques légers services; qu'au spectacle on vous a vu applaudir avec transport, et dans la société écouter avec intérêt. Le moyen, Edouard, de vous savoir gré de toutes ces choses-là, et comment se persuadera-t-on que

Digitized by Google

vous ne les avez pas faites pour votre plaisir ? Je ne voudrais pourtant pas que vous eussiez eu l'air d'agir par complaisance. Il serait dangereux qu'on pût penser que le desir de plaire vous emporte jusqu'à faire tout ce qu'on veut. Mais n'y aurait-il pas un moyen de mettre une certaine froideur dans vos actions, un certain calme dans votre conduite, qui persuadât que tout vous est possible et que tout vous est indifférent; qui, en témoignant que vous êtes peu sensible au succès, ferait supposer que vous y êtes accoutumé; qui exciterait le desir de vous plaire par l'incertitude où l'on serait de vous avoir plu, et vous ferait rechercher avec empressement, parce qu'on n'oserait pas compter sur votre goût pour vous attirer ? Vous êtes, dites-vous, trop jeune, et d'ailleurs vous aimeriez assez à réussir sans fatuité, à faire entrer votre amabilité pour quelque chose dans vos succès, à en jouir avec la simplicité de votre caractère. Vous ne seriez pas fâché, pendant que les filles au bal desireraient être préférées par vous, que les mères vous souhaitassent pour mari à leurs filles, il vous paraîtrait doux d'être l'objet des distinctions des jeunes femmes et de la bienveillance des vieilles, et vous trouveriez flatteur qu'en même tems que les jeunes gens vous prendraient pour modèle du bon air, les gens âgés vous proposassent aux jeunes gens comme modèle de bon ton. Alors, Edouard, attendez

Digitized by Google

quelques années; que vos goûts soient assez calmés pour que vous puissiez vous y livrer sans passion, et assez raffinés pour qu'on puisse vous supposer difficile sur le choix de vos plaisirs; qu'on s'étudie à ne vous pas déplaire, parce que vous serez délicat et non parce que vous serez dédaigneux; qu'on puisse croire que vos soins sont un effet de votre obligeance pour n'y pas compter trop sûrement, et qu'on puisse penser en même tems qu'ils sont un effet de votre goût pour s'en trouver flatté. Qu'on voie dans votre complaisance le résultat d'une disposition bienveillante qui porte à vous aimer; mais que l'on en sente assez le mérite pour n'être pas tenté d'en abuser. Alors il vous sera permis d'être l'homme parfaitement aimable; parce qu'alors vous pourrez déployer toutes les qualités de votre caractère sans qu'on songe à s'en prévaloir, et toutes les grâces de votre esprit sans qu'on soit humilié d'en jouir. Alors vous serez l'homme vraiment recherché, et peut-être vraiment digne qu'on vous recherche; jusques-là, Edouard, contentez-vous, croyez-moi d'être heureux et amusé. Vingt ans est l'âge des grands plaisirs, mais peut-être pas celui des grands succès. Le monde vous plaît trop alors pour vous ménager; vous vous y livrez trop pour qu'il vous respecte. Consolez-vous d'avoir trop de jeunesse, de bonté, d'esprit, pour être encore d'ici à quelque tems un homme à la mode.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR

LE FROID DE RUSSIE.

On n'admire pas assez cette puissance universelle que l'homme exerce sur toute la nature. Il semble que ce soit de sa faiblesse même qu'il tire sa plus grande force : c'est lorsqu'il se trouve arrêté par les obstacles, assailli par les dangers, tourmenté par les besoins, que son industrie s'éveille, que son courage se déploie, que le principe intelligent et actif qui l'anime se montre dans toute son énergie. Il dompte la nature lorsqu'elle semble l'opprimer ; il fait servir à sa conservation, à ses plaisirs, même à de simples amusemens, ce qui ne paraissait destiné qu'à lui nuire.

Le froid excessif paraît le plus redoutable fléau de tous les êtres animés ; car la chaleur est le principe de la vie. Les animaux de la zône torride ne peuvent se transplanter sous les pôles ; ou si quelques-uns y traînent une vie languissante, ils perdent la faculté de la transmettre à leur espèce. Certains animaux, privés par le froid

Digitized by Google

de l'exercice presqu'entier de leurs facultés vitales, ne subsistent, pendant la rigueur des hivers, que dans un état d'engourdissement peu différent de la mort. Ceux qui naissent dans les climats septentrionaux, sont pourvus par la nature d'armes défensives contre le froid. On a observé que la plupart des quadrupèdes et des oiseaux, ainsi que certains poissons, y ont toute leur graisse entre la chair et la peau; leur chair a une plus grande abondance de sang, ce qui entretient une plus grande chaleur à la surface du corps; la graisse qui enveloppe la chair, et la peau plus épaisse et plus serrée qui recouvre le tout, empêchent la chaleur de se dissiper au dehors. Mais l'homme n'a ni duvet, ni fourrure; il n'a dans les climats du nord, ni plus de sang, ni une peau plus compacte que dans ceux du midi; et il a trouvé le moyen non-seulement de résister à l'excès du froid, mais encore d'en tirer des avantages et des plaisirs.

Ces observations sont prouvées par les relations des voyageurs. Je trouve sur ce sujet des particularités curieuses dans un ouvrage anglais, publié par M. King, de la Société royale de Londres, qui a résidé plusieurs années à Pétersbourg en qualité de chapelain de la factorerie anglaise.

Pendant les mois de décembre, de janvier et de février, le thermomètre de Réaumur est ordinairement à Pétersbourg du vingt-deux au vingt-cinquième degré au dessous du terme de la

Digitized by Google

glace, et il est descendu, en 1749, jusqu'à trente degrés; quoiqu'il tombe encore beaucoup plus bas en d'autres endroits de la Russie, il nous est difficile de concevoir comment on peut supporter un tel degré de froid. Celui de 1709 n'était en France que de quinze degrés et demi au dessous de la glace.

Pour en donner une idée à ceux qui ne connaissent pas les observations déja publiées sur ce sujet, il suffira de dire qu'en allant à l'air dans la rigueur du froid, les yeux pleurent, et l'eau qui en sort se forme en petits glaçons attachés aux cils des paupières.

Les paysans russes portent leur barbe, et le froid, en congelant les vapeurs qui s'y attachent, en fait bientôt un morceau de glace solide. Il faut observer que la barbe sert à garantir utilement les glandes de la gorge; les soldats russes qui n'en portent point sont obligés, pour y suppléer, de s'envelopper le col d'un mouchoir.

On conçoit combien les parties du visage, qui sont découvertes, sont exposées à être gelées; ce qui est remarquable, c'est qu'on ne sent pas soi-même quand cet accident arrive; et l'on risque continuellement, en marchant dans les rues, de perdre sans retour son nez ou une de ses oreilles, si l'on n'est averti par un passant charitable, qui s'en aperçoit à une certaine rougeur qui paraît sur la partie affectée. On sait que le remède est de la frotter sur-le-champ avec de la neige.

Digitized by Google

Il n'est pas rare de trouver dans les rues des ivrognes morts de froid, et des paysans, dans les grands chemins, entièrement gelés sur leurs charettes.

De l'eau bouillante jetée pendant un grand froid de la fenêtre d'un second étage, est retombée en petits morceaux de glace; et une pinte d'eau commune, exposée à l'air, a été entièrement réduite en une masse de glace solide, au bout d'une heure et un quart.

King rapporte une expérience fort extraordinaire dont il a été témoin, et qui fut faite par le prince Orloff, grand-maître de l'artillerie de Sa Majesté Impériale. Cet officier a rempli d'eau une bombe, dont il a ensuite fermé l'ouverture bien exactement avec un bouchon; dès que la congélation a commencé, on a vu l'eau, en se dilatant, s'échapper par les côtés du bouchon en forme de petits jets-d'eau. Il a fermé alors plus hermétiquement, au moyen d'un écrou, le trou de la bombe pleine d'eau; en vingt minutes l'eau, en se glaçant, a fait crever la bombe, avec un tel degré de violence, que les éclats en ont été lancés à douze ou quinze pieds de distance.

Quelque effrayante que soit la rigueur des hivers en Russie, on ne s'y plaint point des calamités du froid. A l'exception de Pétersbourg, où, comme dans toutes les grandes capitales, le pauvre est exposé à une plus grande disette et trouve moins de secours, le peuple a des moyens

Digitized by Google

si faciles de se garantir du froid, que peu de personnes en souffrent. Le bois est très-commun et peu cher. Les poêles y sont si industrieusement construits et ménagés, qu'avec un seul fagot, on entretient dans une chambre une chaleur douce et uniforme pendant vingt-quatre heures. Cette chaleur est telle, que les habitans se vêtissent assez légèrement dans l'intérieur de leurs maisons; les enfans y sont presque tous en chemise.

Quand les Russes sortent, ils sont chaudement vêtus. L'ours, le loup, le renard, l'écureuil et l'hermine leur prêtent leur fourrure; mais rien ne leur est plus utile que la peau de mouton et de lièvre. Les femmes du plus bas peuple ont leurs robes bordées de peau de lièvre, et les hommes ont presque tous des habits de peau de mouton, avec la laine tournée en dedans.

A-propos des lièvres, M. King observe, en faveur des causes finales, que, pour mieux dérober cet animal faible et timide à la poursuite de ses ennemis, la providence a sagement voulu que dans les pays septentrionaux, qui sont ordinairement couverts de neige, le poil de cet animal devînt blanc en hiver; tandis qu'en été il est brun, de la couleur de la terre. Les lièvres du nord ont aussi le poil plus long, et par conséquent plus chaud que ceux des climats plus tempérés.

Je reviens aux vêtemens des Russes. Ils portent

Digitized by Google

sur leur tête un bonnet de fourrure très-chaud, et ils ont un grand soin de garantir leurs jambes et leurs pieds, non-seulement avec de gros bas, mais encore avec des bottes fourrées, ou avec des bandes de flanelle dont ils les enveloppent. En même tems on les voit, au cœur de l'hiver le plus âpre, aller dans les rues, le cou et la poitrine nus et découverts. Est-ce instinct? est-ce habitude? On pourrait croire que les parties les plus voisines du cœur, où le sang reçoit sa première impulsion, sont moins sujettes à être endommagées par le froid, que les extrémités du corps. D'un autre côté, on voit qu'en d'autres pays, les hommes couvrent soigneusement leur poitrine; tandis que les femmes les plus délicates ont, dans les plus grands froids, la gorge presqu'entièrement découverte.

Les hivers sont fort longs en Russie, et la terre y est absolument couverte de neige pendant plus de la moitié de l'année. C'est un spectacle triste et ennuyeux pour ceux qui sont accoutumés à des climats plus doux; mais les naturels du pays trouvent, dans cette circonstance même, des avantages qui leur sont propres.

Le premier est la commodité qui en résulte pour voyager et pour transporter les marchandises d'un lieu à un autre. On sait que leurs voitures d'hiver sont des traîneaux garnis de pieds de fer, semblables à des patins. La résistance et le frottement qu'ils éprouvent sur la

Digitized by Google

glace et sur la neige durcie, est si peu de chose, qu'un traîneau très-chargé, se meut avec autant de facilité qu'un bateau dans l'eau tranquille. Un seul cheval tire une charge très-considérable à raison de sa force ; et comme les traîneaux ne suivent point les grandes routes, mais passent indifféremment à travers les rivières et les marais glacés, les communications deviennent plus promptes et moins dispendieuses.

Près de la capitale, où le commerce a plus d'activité, les routes sont réparées en hiver avec le plus grand soin. Si le dégel a formé quelque creux, on le remplit de glace nouvelle, recouverte de neige, et l'on y jete de l'eau qui se gèle par-dessus.

Si la glace se fend sur la rivière par le gonflement des eaux ou par quelque autre cause, on y fait aussitôt un pont de planches.

Ajoutez à cela que les aurores boréales qui sont très-fortes, et la réflexion de la neige donnent, en général, assez de lumière pour la nuit, lors même qu'il n'y a point de lune.

On conçoit tout ce que la richesse et le luxe ont pu ajouter de commodités à cette manière de voyager. L'impératrice Catherine avait fait faire un traîneau qui formait un petit appartement complet, et garni de toutes les commodités nécessaires au service intérieur.

Un autre avantage particulier aux climats septentrionaux, c'est la facilité de conserver les

Digitized by Google

provisions, par le moyen de la gelée, d'une manière plus agréable qu'on ne peut le faire avec les autres ingrédiens ; car le vinaigre, le sucre et le sel dont on se sert communément, communiquent trop fortement leur goût aux alimens ; au lieu que la gelée, ne faisant que fixer et envelopper les parties et les sucs, leur laisse toute leur saveur naturelle.

M. Swalow, consul-général d'Angleterre en Russie, voulant aller, pendant l'hiver, de Pétersbourg à Moscou, fit prendre des anguilles qu'on laissa, au sortir de l'eau, sur la terre, où elles se gelèrent bientôt au point de n'être plus que des morceaux de glace solide ; étant arrivé à Moscou au bout de quatre jours, il fit mettre les anguilles dans de l'eau froide, où elles se dégelèrent peu-à-peu, et reprirent le mouvement et la vie.

Le meilleur veau qu'on mange à Pétersbourg est celui qu'on fait venir gelé d'Archangel ; et il est impossible de le distinguer de celui qui vient d'être tué. On conserve de même les fruits et les légumes. Aussi les marchés des villes sont fournis, en hiver, de toutes sortes de provisions à un prix très-modique.

Tous les travaux de la terre étant suspendus en hiver, les habitans des campagnes chassent et pêchent. Leur manière de jeter des filets sous la glace pour prendre le poisson, est très-ingénieuse ; mais il serait difficile d'en donner une

Digitized by Google

idée bien nette. Pour chasser, ils ont des souliers qui ne sont qu'un morceau de bois, de cinq ou six pieds de long, sur environ quatre pouces de largeur et un demi-pouce d'épaisseur, recourbés par le bout, et au moyen desquels ils courent ou plutôt ils glissent sur la neige, tenant un grand bâton à la main, plus vîte que le gibier qu'ils poursuivent.

Après avoir parlé des avantages solides que les habitans du Nord tirent de ce qui paraît un inconvénient de leur climat, il faut dire quelque chose des moyens qu'ils emploient pour faire servir ces mêmes inconvéniens à leurs plaisirs.

Un des amusemens que les Russes aiment le plus pendant l'hiver, c'est de glisser du haut d'une montagne en bas. Ils frayent une petite route sur le côté de la montagne, en applanissant les petites inégalités du terrain avec de la neige ou de la glace; ils se laissent ensuite glisser, assis sur un petit siège, et descendent ainsi avec une rapidité surprenante.

M. King a voulu connaître par lui-même cette espèce de divertissement. La sensation, dit-il, en est plus extraordinaire qu'agréable. Le mouvement est si rapide qu'il fait perdre la respiration. C'est un mélange de surprise et de crainte, assez semblable à ce qu'on éprouverait en tombant du haut d'une maison sans se faire de mal.

Digitized by Google

Les Russes sont si amoureux de cet exercice, qu'à Pétersbourg, où il n'y a point de montagnes, ils élèvent des montagnes artificielles sur les glaces de la Néva, où ils vont glisser ainsi, surtout les jours de fêtes. Les hommes de tout état, jeunes et vieux, riches et pauvres, prennent part à ce divertissement, moyennant une bagatelle qu'ils donnent chaque fois qu'ils descendent à celui qui a construit la montagne. Cela ressemble à la manière dont on descend du Mont-Cénis à Lanebourg, en certains tems de l'année, et qu'on appelle *la ramasse*.

L'impératrice Elizabeth, qui partageait le goût général de son peuple, avait fait construire pour le même objet, à son palais de Zarskozelo, des montagnes artificielles d'une forme singulière. Il y en avait cinq de hauteur différente, fort près l'une de l'autre, et sur une même direction. La surface, toute glacée, en était fort unie, et l'on y avait pratiqué des rainures dans lesquelles se dirigeaient des espèces de traîneaux où se plaçaient deux ou quatre personnes. La première montagne d'où l'on partait avait trente pieds de hauteur perpendiculaire. La force que le traîneau avait acquise par l'accélération du mouvement, lorsqu'il était arrivé au bas, suffisait pour le faire remonter jusqu'au dessus de la seconde montagne, qui était de cinq ou six pieds plus basse, afin de compenser la quantité

Digitized by Google

de mouvement perdue par la résistance et le frottement. C'est la même force qui produit les oscillations d'une pendule. On traversait ainsi les cinq montagnes avec une vélocité singulière, et l'on allait tomber, par une inclination douce, à une petite isle formée au milieu d'une pièce d'eau. Plus il y a de personnes dans les traîneaux, plus ils ont de vitesse. Il y avait sous la montagne une machine mue par des chevaux, et qui servait à faire remonter les voitures du bas en haut. Il y a une autre manière de se laisser glisser du haut d'une montagne, en descendant par une ligne spirale; mais cette manière est effrayante, et l'on court risque d'être jeté hors de son siège.

Nous ajouterons à ces détails, qui, pour être bien sensibles, auraient besoin du secours de la gravure, une anecdote que nous avons trouvée dans une relation particulière très-authentique.

Pendant l'hiver de 1740, qui fut très-long et très-rigoureux, on construisit à Pétersbourg un palais de glace de 52 pieds et demi de longueur, sur 16 et demi de largeur et 20 de hauteur. L'architecture en était élégante et régulière. On prenait dans la Néva les blocs de glace qui avaient deux à trois pieds d'épaisseur; on les taillait et l'on y sculptait des ornemens; et lorsqu'ils étaient en place, on les arrosait en dehors d'eaux colorées qui se congelaient sur-le-champ,

Digitized by Google

et formaient des espèces de stalactites très-variées. On fit aussi six canons et deux mortiers, avec leurs affûts entièrement de glace. Les canons étaient du calibre de ceux qui portent trois livres de balle ; mais on ne leur en donna qu'un quart de livre : on les chargea d'un boulet d'étoupes et d'un de fonte par-dessus. L'épreuve s'en fit en présence de toute la cour ; le boulet alla percer à soixante pas une planche de deux pouces d'épaisseur, et le canon, qui n'avait pas plus de quatre pouces d'épaisseur, n'éclata et ne se fondit point. Ce fait singulier pourrait donner quelque vraisemblance à ce que dit Olaüs Magnus des fortifications de glaces, dont quelques peuples du Nord avaient fait usage en certaines occasions.

Un autre usage de la glace, qui, au premier coup-d'œil, paraît encore plus extraordinaire, c'est celui qu'imagina d'en faire un physicien anglais. Il tailla un morceau de glace en lentille de neuf pieds neuf pouces de diamètre, et cinq pouces d'épaisseur. Il l'exposa aux rayons du soleil, et il enflamma, à sept pieds de distance, de la poudre, du papier et d'autres matières combustibles. Il est assez singulier d'imaginer qu'on pourrait mettre le feu à un magasin à poudre avec un morceau de glace.

Digitized by Google

SUR LA TRADUCTION DE L'ÉNÉIDE PAR M. DELILLE.

SECOND ARTICLE.

L'EXAGÉRATION, l'hyperbole, l'entassement des épithètes, la transposition des idées et des images de l'original, tels sont les défauts auxquels je me suis particulièrement arrêté dans mon premier examen de l'Enéide française. J'ai remarqué aussi le goût du traducteur pour l'antithèse; ce goût et l'abus de l'esprit qui en est si voisin, se font sentir dans tout le cours de son ouvrage; mais ils ne choquent jamais autant que lorsqu'ils viennent troubler les épanchemens du cœur ou se mêler à la voix du sentiment. Lorsqu'une fois on s'est accoutumé à la manière de M. Delille, on lui passe volontiers le *luxe végétal* de l'arbre qui portait le rameau d'or; on n'est pas étonné que ces mots de Virgile : *lucos Stygios, regna invia vivis* (les bois

Digitized by Google

du Styx, empire inaccessible aux vivans) lui aient fourni cette antithèse.

Ces lieux où la *mort* règne et qu'abhore la *vie*.

Si Virgile dit qu'Enée immola une brebis noire à des divinités infernales, il peut être permis à M. Delille d'expliquer pourquoi cette victime est noire en disant que sa couleur rappelle

La *noire* obscurité de la *nuit* éternelle.

Et lorsqu'une *vache inféconde* est sacrifiée à Proserpine, pourquoi défendrait-on au traducteur de caractériser la déesse par ce vers :

Stérile déité d'un *stérile* séjour?

Ces traits et beaucoup d'autres ne sont pas dans Virgile. On peut dire aussi que celui qui doit lutter avec nos articles et nos verbes auxiliaires, contre la précision d'une langue dégagée de cet attirail, ferait beaucoup mieux de ne pas se charger de vers inutiles. Mais du moins dans les exemples cités, ces additions ne nuisent pas à l'effet général, et il suffit que les lecteurs soient prévenus une bonne fois que ce n'est pas là le goût de l'antiquité. Il en va tout autrement dans les passages où la sensibilité domine. Ainsi lorsqu'Anchise prédit la destinée du jeune Marcellus, et s'attendrit sur la mort prématurée qui le menace, lorsqu'il demande des lys à pleines mains et veut couvrir son tombeau de fleurs,

Digitized by Google

qui peut souffrir que le traducteur nous rappelle que ces *offrandes légères* sont

Brillantes comme lui, comme lui passagères?

Ce n'était pas là le moment d'avoir de l'esprit.

Le quatrième livre qui, sans doute, est le plus touchant de tous et dans lequel il me semble que M. Delille a beaucoup mieux réussi que dans tous les autres (1); le quatrième livre est aussi celui où l'abus de l'esprit est le plus frappant. Que Didon offre des sacrifices et consulte vainement sur son sort les entrailles des victimes, Virgile s'écrie : *heu! vatum ignaræ mentes!*

---

(1) La première moitié de ce livre surtout me paraît un chef-d'œuvre de poésie française. On pourrait en citer plusieurs morceaux dignes de Racine. Le premier discours de Didon à sa sœur est remarquable par sa noble simplicité; M. Delille est vraiment peintre dans ses descriptions : celle de la renommée est très-brillante, et l'on peut dire qu'il est à côté de Virgile dans son tableau du mont Atlas :

L'Atlas, l'énorme Atlas, antique appui des cieux,
Sous d'éternels frimas ses épaules blanchissent;
De bleuâtres glaçons ses cheveux se hérissent;
Son front couvert de pins, de nuages chargé
Par l'orage et les vents est sans cesse assiégé;
Et cent torrens vomis de sa bouche profonde,
Font retentir ses flancs du fracas de leur onde.

Là point d'antithèse, point d'épithète oiseuse; sept vers suffisent pour en traduire cinq de l'original, et l'on ne peut exiger une précision plus grande. C'est dommage que, dans la seconde moitié de ce livre, M. Delille n'ait pas continué à s'animer du feu de Virgile. Chez le poète latin l'intérêt va toujours croissant : je voudrais pouvoir en dire autant de son interprète.

Digitized by Google

M. Delille, à son tour, s'écrie assez heureusement :

Malheureuse ! où l'égare une pieuse erreur ?

Mais il ajoute :

La réponse des dieux est au fond de son cœur,
Leur nom est dans sa *bouche*, Enée est dans son *ame*.

Plus loin Junon dit à Vénus :

Qu'au gré de vos souhaits
Les *liens* de l'amour soient les *nœuds* de la paix.

Didon elle-même ne peut se défendre de ce penchant à l'antithèse ; elle commence fort bien son premier discours de reproches à l'infidelle Enée :

Perfide, as-tu bien cru pouvoir tromper mes yeux ?
As-tu cru me cacher ton départ odieux ?
Quoi, notre amour ! la foi que tu m'avais donnée !
Quoi, la triste Didon à mourir condamnée !
Rien ne t'arrête !

Mais avant de passer, comme dans Virgile, aux dangers de l'hiver qui menaceront la flotte d'Enée :

Quin etiam hyberno moliris sidere classem...

il faut qu'elle montre de l'esprit :

. . . . . Si tu fuis pour toujours,
Fais-moi mourir, ingrat, sans exposer tes jours.

Dans Virgile elle dit : si l'antique Troye existait encore ! (*Et Troja antiqua maneret.*)

Digitized by Google

Cela est trop simple pour M. Delille ; il traduit :

Quand Troye encor du Xanthe *ornerait* le rivage...

Plus bas ce sont les vers entiers, qui se répondent et forment opposition :

Par *l'amour* dont mon cœur épuisa *les supplices*,
Par *l'hymen* dont à peine il goûtait les *délices*,
Si par *quelques bienfaits* j'adoucis ton malheur,
Si par *quelques attraits* j'intéressai ton cœur.

Et sans quitter ce même discours, on trouverait encore plus d'une antithèse.

Mais, que penseront nos lecteurs du passage que je vais citer ? Didon parle à sa sœur de cette prêtresse des Hespérides qui doit l'aider dans ses évocations. « C'est elle, dit Virgile, qui nourrissait le dragon de miel et de pavots somnifères ; ses charmes peuvent à son choix nous délivrer des tourmens de l'amour, ou les faire entrer dans nos ames. »

. . . . . *Epulasque draconi*
Quæ dabat . . . . . .
Spargens humida mella soporiferumque papaver,
Hæc se carminibus promittit solvere mentes
Quas velit, ast aliis duras immittere curas.

Ce qu'on appelle particulièrement *avoir de l'esprit* consiste, dit-on, à apercevoir des rapports entre des idées qui n'en ont aucun en aparence, à les rapprocher et à multiplier ainsi le nombre de celles qui nous frappent à-la-fois. Si cette définition est juste, on trouvera sans doute

Digitized by Google

beaucoup d'esprit dans la manière dont M. Delille a traduit le passage précédent. « C'est, dit-il, cette prêtresse des Hespérides,

Qui d'un miel odorant mêlé de froids pavots,
Nourrissait leur dragon, et du monstre sauvage
Endormait à son choix ou *réveillait* la rage.
Son art *endort aussi* les chagrins amoureux,
Ou d'un ardent amour *réveille* tous les feux.

On voit que le seul mot *soporiferum* (somnifère) a fourni au traducteur l'idée de *réveiller* opposée à celle d'*endormir*; que d'abord il a donné cette double fonction à la prêtresse auprès du dragon qu'elle gardait, et qu'ensuite au lieu des expressions trop simples de Virgile, *solvere* et *immittere*, qui n'ont aucune liaison avec les pavots *somnifères*, il a répété celles de *réveiller* et d'*endormir*, lesquelles rattachées encore mieux à ce qui précède par la conjonction *aussi* (son art endort aussi), établissent un rapprochement inattendu entre le sommeil et le réveil de l'amour et ceux du dragon des Hespérides. En vérité, c'est bien dommage que tant d'esprit soit déplacé.

Avouons cependant que celui que M. Delille a prêté à Didon mourante l'est encore davantage. Toute la première et la plus grande partie de son discours est très-bien rendue; depuis ce vers :

Quoi, ce lâche étranger aura trahi mes feux!

Digitized by Google

On en compte cinquante pleins de force, de passion, de mouvement; par-tout on y retrouve Virgile; on y remarque à peine une seule tache (donner à *ses lambeaux* la mer pour sépulture), et je le transcrirais avec plaisir, si la plupart des journaux ne l'avaient cité, si l'Enéide française n'était pas entre les mains de tout le monde. Comment donc se fait-il que le traducteur, arrivé au moment où la passion est la plus forte, à ce vers fameux,

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,

ait tout d'un coup senti sa propre chaleur diminuer, et soit retombé dans le froid glacial de l'antithèse?

Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
Toi qui dois me venger des enfans de Teucer;
Que le peuple latin, que les fils de Carthage
Opposés par les lieux, le soient PLUS *par leur rage*!
Que de leurs ports *jaloux*, que de leurs murs *rivaux*,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre!
Qu'une haine *éternelle éternise* la guerre!
Que l'épuisement seul accorde le pardon!
Enée est à jamais l'ennemi de Didon:
Entre son peuple et *toi* point d'accord, point de grace!
Que la *guerre détruise* et que *la paix menace*!
Que ses derniers neveux s'arment contre les miens,
Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens!

Je ne m'arrêterai point à comparer minutieusement ces quatorze vers aux cinq vers de Vir-

Digitized by Google

gile dont ils sont la traduction. Les compter, c'est dire assez que tout ce que je viens de souligner dans l'interprète, ne se trouve point dans l'original : les deux derniers vers surtout ne sont là que pour rendre quatre mots de Virgile, *pugnent et ipsi nepotes.*

Un critique d'un goût délicat, qui signe ses articles de la lettre A, dans un journal très-répandu, a cité ce discours de Didon avec beaucoup d'éloges ; il a inséré dans son article deux autres traductions de ce même morceau, l'une de M. H. Gaston, l'autre de M. Parseval ; la traduction de ce dernier lui paraît évidemment la plus faible. Cependant M. Parseval, en traduisant les cinq derniers vers de Virgile, a beaucoup plus de chaleur et de rapidité. Didon n'y fait point d'antithèse ; il y a peut-être un peu trop de désordre dans ses expressions ; mais ce désordre se trouve aussi dans Virgile, et l'excès en est ici bien plus excusable que la seule aparence de la réflexion comme dans ce vers de M. Delille :

Que la guerre détruise et que la paix menace!

Ou dans celui-ci :

Que l'épuisement seul accorde le pardon.

Aussi le critique cité, en rapportant les discours des trois concurrens, s'est-il arrêté plusieurs vers avant ce passage. S'il eût été jusqu'à

Digitized by Google

la fin, beaucoup de lecteurs auraient pu appeler de son arrêt. (1).

---

(1) M. Pars eval Grandmaison, dans un poëme intitulé *les Amours épiques*, a réuni les épisodes sur l'amour, composés par les poètes épiques les plus célèbres. Son cinquième chant renferme les amours de Didon; on peut dire qu'en traduisant Virgile, il a été moins correct, moins élégant que M. Delille; on voit que son talent n'est pas encore perfectionné. Dans la première partie du chant, il est presque toujours inférieur à son illustre adversaire; mais dans la dernière, il a beaucoup plus de feu, de mouvement et d'énergie; il a beauconp moins sacrifié au goût moderne, et partout il a plus de précision; on pourrait citer plusieurs passages où l'avantage serait de son côté; tels sont les vers où Virgile compare le délire de Didon à celui de Penthée ou d'Oreste :

Eumenidum, veluti demens videt agmina Pentheus,
Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas:
Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes,
Armatam facibus matrem et serpentibus atris
Cum fugit, ultricesque sedent in limine Diræ.

M. Delille traduit :

Tel Penthée après lui traînant tous les enfers,
Voit deux soleils au ciel, deux Thèbes sur la terre,
Et cent spectres affreux qui lui livrent la guerre!
Tel Oreste éperdu croit voir à ses côtés
Sa mère secouant ses serpens irrités;
Plus loin la torche en main et rugissant de joie,
Alecton qui l'attend prête à saisir sa proie.

M. Parseval :

Tel le fougueux Penthée en des transports pareils,
Croit voir deux Cythérons, deux Thèbes, deux soleils,
Croit tourner en criant sous le fouet des furies;
Ou bien tel, expiant d'horribles barbaries,
Sur la tragique scène, Oreste épouvanté,
Quand sa mère lui tend son bras ensanglanté,

Digitized by Google

Dans ce que j'ai déja transcrit de l'Enéide française, afin de mettre en évidence le goût de M. Delille pour l'antithèse et l'esprit, on a pu remarquer aussi qu'il aime à ajouter des traits aux tableaux et aux sentimens de Virgile. Il nous sera facile d'expliquer pourquoi, et même de montrer qu'il est souvent excusable. Mais il devient quelquefois tellement diffus, qu'il est impossible de le justifier.

Dans le sixième livre, le supplice de Tytius, décrit par Virgile en six vers, en occupe douze chez M. Delille. Les passages de ce genre, où le nombre des vers est double de celui de l'original, sans que rien paraisse nécessiter cette amplification, ne sont pas rares, et je pourrais en citer un où M. Delille emploie six vers à rendre ces six mots de son modèle :

. . . . . *Fixit leges pretio atque refixit.*

Il en est enfin où beaucoup de lecteurs sauront gré au traducteur de ses additions, mais qu'il est important de noter, parce que dans l'état

---

Ses torches, ses poignards, ses couleuvres livides,
Fuit, et voit sur le seuil siéger les Euménides.

Ces deux traductions ont leurs taches ; mais il me semble que le dernier vers de M. Parseval, qui termine si heureusement ce tableau, et rend si bien celui de Virgile :

Cum fugit, ultricesque sedent in limine Diræ,

suffit pour faire pencher la balance en sa faveur.

Digitized by Google

actuel du goût, ils seraient d'un dangereux exemple. Il est difficile en effet de n'être pas charmé de ces vers du quatrième livre :

Le coursier de Didon partageant leur attente
Superbe, énorgueilli d'une housse éclatante,
De pourpre tout couvert, tout éblouissant d'or,
Et sous son noble poids prêt à prendre l'essor,
Contient, fier et soumis, l'ardeur qui le consume,
Et mord en frémissant son frein blanchi d'écume.

Le jeune homme qui se rappelle son Virgile, admirera sans doute le traducteur qui a tiré un tableau si brillant de ce vers et demi.

Ostroque insignis et auro,
Stat sonipes et fræna ferox spumantia mandit.

Il faut donc l'avertir que ce n'est pas sans cause que le poète latin n'a dit que ce peu de mots du cheval de Didon. Il avait à la peindre elle-même ; c'est sur elle seule qu'il voulait appeler l'attention et l'intérêt. M. Delille a si longtems fixé l'un et l'autre sur le coursier, qu'ils arrivent ensuite un peu affaiblis sur la reine. On ne saurait trop mettre sous les yeux des jeunes gens ce contraste du goût des anciens qui se contentaient d'ébaucher les accessoires, avec celui des modernes qui leur donnent autant de soins qu'à l'objet principal. Cette manie de perfection est opposée à notre nature ; nous ne pouvons tout regarder, tout admirer, tout sentir également.

Digitized by Google

Je laisse la comparaison suivante d'Enée avec Apollon, où M. Delille donne seize vers à la peinture de ce dieu que Virgile a terminées en six vers et demi; ou plutôt je la citerai pour en faire un reproche à Virgile même. Son traducteur avoue qu'elle n'est pas d'une grande exactitude. En effet, Enée montant à cheval pour aller poursuivre les bêtes féroces, ne devait pas rappeler Apollon descendant des sommets du Cynthe pour assister aux fêtes et aux danses de Délos (*instauratque choros*). Il est vrai que Virgile, pour rendre la ressemblance plus grande, a eu soin d'armer le dieu de son carquois, mais il s'est jeté par-là dans une autre inconvenance; le dieu qui va présider à des danses devait-il y paraître armé? Les vers qui précèdent le peignent respirant la paix et le plaisir.

Mollique fluentem
Fronde premit crinem fingens, atque implicat auro.

Pourquoi nous effrayer à présent du bruit de ses flèches? (*tela sonant humeris*) Le voici : cette comparaison n'est là qu'une pièce de marqueterie, une imitation d'Homère que Virgile n'a pu se refuser. Il avait en vue la marche d'Apollon au premier livre de l'Iliade, lorsqu'il descend de l'Olympe et vient lancer ses flèches contre les Grecs. Mais là le carquois était indispensable, le bruit des flèches naturel à chaque mouvement du dieu (*autou kinethentos*), et

Digitized by Google

ce bruit annonçait la terreur que le poète voulait répandre. Virgile, qui s'est emparé assez heureusement du tableau, n'a pas su le mettre dans son cadre. Je demande grace à mes lecteurs pour cette courte digression. J'ai cru devoir ce nouvel avis à tous les imitateurs; leur tâche est moins facile et plus méritoire qu'on ne pense. Virgile prétendait, dit-on, qu'il était aussi difficile de dérober à Hercule sa massue qu'à Homère un de ses vers. Mais ce n'est point encore assez, il faut savoir les mettre à leur place.

Si M. Delille a souvent prêté ses idées à Virgile sans nécessité, il s'est aussi permis quelquefois d'omettre des détails plus ou moins importans de l'Enéide latine. Nous en avons déja remarqué quelques exemples, et nous n'en trouverons plus d'aussi frappans que celui des quatre vers supprimés dans le discours d'Enée à Didon. Mais il en est de plus utiles à citer, par cela même qu'on les aperçoit moins aisément, et qu'ils nuisent cependant à l'effet poétique. Enée dit à Vénus chez M. Delille :

Emportant les débris et les dieux des Troyens,
Avec eux je cherchais les bords Ausoniens :
Berceau de mes aïeux, ces lieux nous redemandent,
La déesse ma mère, et les dieux le commandent.
Cependant je parcours fugitif, inconnu,
Des déserts où mon nom n'est jamais parvenu.

Quoiqu'Enée ait dit plus haut :

Enfin l'onde en courroux m'a jeté dans ces lieux ;

Digitized by Google

on sent qu'il manque ici quelque chose ; les effets plus détaillés du courroux de l'onde, et l'état où la flotte des Troyens se trouve réduite. Ouvrez Virgile : (1) « Je me suis mis en mer, dit Enée, avec vingt vaisseaux phrygiens, guidé par la déesse ma mère, et obéissant à la destinée ; à peine m'en reste-t-il sept, battus des vents et de la mer ; moi-même inconnu, sans ressources, je parcours les déserts de la Lybie »... Voilà un exposé clair et précis de la situation d'Enée, et le rapprochement de sa fidélité aux instructions de sa mère, de son obéissance aux ordres des dieux avec les malheurs qui en ont été la suite, le rend encore plus intéressant et pour le lecteur et surtout pour Vénus à qui il s'adresse. M. Delille a cru peut-être ne supprimer qu'un froid calcul de vingt vaisseaux dont il manque treize, et il a refroidi tout ce morceau.

Au second livre, lorsqu'Enée s'excuse en quelque sorte de ne s'être pas enseveli sous les ruines de Troye, le poète français le fait parler ainsi :

O vous, cendres de Troye ! et vous flammes funestes,
Qui de mon Ilion dévorâtes les restes,
Je vous atteste ici qu'affrontant les combats,
Malgré moi le destin me *sauva* du trépas :

---

(1) *Bis denis phrygium conscendi navibus æquor,*
Matre Dea monstrante viam, data fata secutus.
Vix septem convulsæ undis Euroque supersunt,
Ipse ignotus egens, Lybiæ deserta peragro.
Lib. I, v. 384—387.

Digitized by Google

Et si les dieux cruels n'eussent *sauvé* ma vie,
Que j'avais mérité qu'elle me fût ravie.

Les deux premiers vers rendent parfaitement bien celui de Virgile,

Iliaci cineres et flamma extrema meorum:

mais dans les suivans, il y a omission et addition. Virgile dit : « Je vous atteste *que dans votre chûte, je n'ai évité ni les traits des Grecs, ni aucune espèce de dangers*; et que si mon sort eût été de périr, je l'avais mérité par mon audace. » Je demande si M. Delille, en répétant que les dieux ont *sauvé* Enée, après avoir dit que le destin le *sauva*, nous donne l'équivalent du détail qu'il supprime? Ou croit-il le rendre par cette formule générale, *affrontant les combats*, formule qui ne dit rien comme toutes celles du même genre?

Je ne veux plus citer qu'une omission du Virgile français, et je la prends dans le quatrième livre. Iarbe, fils de Jupiter, vient d'adresser à son père une prière qu'il termine par ce vers :

Dieu puissant! est-ce là le prix de mes hommages?

Le traducteur continue,

Ainsi parlait Iarbe appuyé sur l'autel.
Jupiter l'entendit, et son œil immortel
Se tournant vers les lieux où pleins de leur tendresse,
Ces amans languissaient dans une molle ivresse :
C'est trop perdre, dit-il, de précieux momens,
Va, cours, vole, mon fils,.....

Digitized by Google

A qui Jupiter s'adresse-t-il ? Est-ce à son fils Iarbe? On serait tenté de le croire ; cependant comme il a tourné les yeux vers Carthage, et qu'il les fixe sur Enée et Didon, on pourrait croire aussi qu'il parle à Enée qui est au moins son petit-fils. Poursuivons :

. . . . . Sur les ailes des vents,
Va du héros troyen réveiller le courage.

Ce n'est plus Enée, ce n'est pas non plus Iarbe ; et puisqu'il s'agit de voler *sur l'aile des vents*, il est probable que c'est à un dieu que l'ordre s'adresse. Mais il nous reste à apprendre le nom du dieu ; et ce n'est qu'au seizième vers que M. Delille nous le nomme. Là, nous voyons enfin que c'est Mercure. Pourquoi ne pas nous l'avoir dit d'abord ? Voyez Virgile :

Tunc sic Mercurium alloquitur et talia mandat ;
Vade age, nate, etc.

« Il s'adresse ensuite à Mercure, et lui donne ses ordres en ces mots, va, mon fils, etc. » Il n'y a pas un seul moment d'incertitude.

Il est un autre genre d'infidélités que je ne sais comment qualifier d'un nom général, quoiqu'elles tiennent toutes à un même principe. Il consiste à remonter toujours de l'idée la plus prochaine à une idée plus éloignée ; soit en attribuant l'action du sujet à une partie de son corps, à l'instrument dont il se sert, à une de ses qualités morales ; soit en substituant la cause à l'effet ; soit en changeant

Digitized by Google

le passif en actif pour donner de l'action à des choses inanimées. Les exemples que je vais citer me feront mieux entendre. On n'y verra d'abord que certaines figures de réthorique ou de grammaire, employées ordinairement pour donner plus d'élégance au discours, plus de hardiesse aux images. Mais je prétends que l'usage déplacé de ces figures ne tend qu'à détruire l'effet pittoresque, à refroidir le sentiment, à embarrasser le discours de circonlocutions inutiles. Elles sont en poésie ce qu'est dans la conversation l'excessive politesse du langage.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que plus l'idée à laquelle on remonte est éloignée de l'idée prochaine, plus aussi l'image est affaiblie et le sentiment refroidi. Dans le combat de Darès et d'Entelle, Virgile nous dit que ces deux athlètes rejetaient leur tête en arrière pour la dérober aux coups:

Abduxere retro longe capita ardua ab ictu (1).

M. Delille traduit :

Leur tête loin des coups se rejette en arrière.

L'action passe des combattans à leur tête, et il n'y a pas grand mal à cela. Plus loin, Entelle, dans Virgile, presse Darès sans relâche, le poursuit dans l'arène, frappe à coups redou-

(1) Lib. V, v. 428.

Digitized by Google

blés, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche.

Præcipitemque Daren ardens agit æquore toto,
Nunc dextrâ ingeminans ictus, nunc ille sinistra.

Dans l'Enéide française,

Il s'élance et poursuit son terrible adversaire,
Et tantôt tour-à-tour, et tantôt à-la-fois,
Les deux cestes ligués l'accablent de leur poids.

Ici l'action passe du combattant à son arme; le ceste au lieu de *frapper*, idée la plus prochaine, *accable* Darès *de son poids*, idée plus éloignée; aussi le tableau est-il plus affaibli que dans le passage précédent. Cependant le ceste étant comme identifié avec la main, la différence ne serait pas très-sensible, si l'idée des coups (*ictus*) n'était pas aussi remplacée par celle de leur effet. Mais au commencement du sixième livre, lorsque Virgile décrit les travaux de Dédale, et nous dit que ce malheureux père voulut en vain retracer dans l'or la mort de son fils, qu'il l'essaya deux fois, et sentit deux fois tomber ses mains paternelles,

Bis conatus erat casus effingere in auro,
Bis patriæ cecidere manus.....

M. Delille est-il excusable d'avoir transporté la volonté et l'action du père, au ciseau dont il a dû se servir?

Deux fois repris en vain son *impuissant* ciseau,
Veut tracer de *son* fils l'aventure cruelle;
Et deux fois il échappe à la main paternelle.

Digitized by Google

Admire qui voudra cette espèce de prosopopée par laquelle le traducteur anime un simple outil de sculpture : quant à moi, c'est à Dédale que je prends de l'intérêt ; c'est lui que je veux voir essayant de graver ses malheurs ; je veux voir tomber ses mains paternelles, et me soucie fort peu de son ciseau.

Lorsque l'on substitue au sujet une de ses qualités morales ou physiques, on rallentit nécessairement le discours et quelquefois on détruit le tableau. Revenons au cinquième livre.

Virgile raconte les exploits de Darès, et nous dit qu'il terrassa Butès, et l'étendit mourant sur le sable :

Perculit, et fulva moribundum extendit arena.

Pourquoi traduire que Darès *terrassa sa fureur* ? Il n'y a plus là d'image. M. Delille ajoute :

Et de sa main puissante,
Coucha son front altier sur la poudre sanglante.

Je ne sais pas si l'on peut dire *coucher un front* ; mais je sais que l'expression de Virgile, l'*étendit mourant*, donne une image plus vive et plus complète. Poursuivons :

Entelle jette au milieu de l'arène les cestes d'Eryx. Tout le monde s'étonne (*obstupuere animi*). Darès, plus frappé que les autres de leur énorme poids, refuse de combattre avec ces terribles armes,

Ante omnes stupet ipse Dares longeque recusat.

Digitized by Google

Pourquoi, au lieu de ces trois mots, *stupet ipse Dares*, nous donner ce vers,

Darès même a senti *reculer son audace* ?

C'est lui-même que je veux voir reculer et refuser les cestes d'Eryx.

Entelle vainqueur, et prêt à terrasser d'un seul coup le bœuf qu'il a reçu pour prix de sa victoire, dit aux Troyens et à leur chef : voyez quelle a été ma vigueur dans ma jeunesse, et de quelle mort vous venez de sauver Darès ?

. . . . . *Cognoscite.* . . . .
Et mihi quæ fuerint juvenili in corpore vires
Et quâ servetis revocatum a morte Dareta.

M. Delille lui fait dire :

Vois par ce que je suis, ce qu'autrefois je fus,
Dans ma *jeune* saison, et quel sort *ma vieillesse*
Gardait à ce Darès si fier de sa *jeunesse*.

La *vieillesse* d'Entelle est une périphrase qui ne sert à rien (surtout après qu'il a dit, *vois par ce que je suis*), si ce n'est à amener l'antithèse de *jeunesse*, dont on pouvait très-bien se passer.

Nous trouverions dans ce même livre, des passages où la substitution de la cause à l'effet, détruit l'image poétique : Nisus qui glisse

Sur le terrain trempé *du meurtre* des taureaux.

Le terrain était trempé du sang et non du meurtre.

Digitized by Google

Entelle frappant l'air de son *effort* perdu,

Les Troyens et les Siciliens qui,

Par mille cris divers,
De joie et de regrets frappent soudain les airs.

Il fallait dire : qui de joie et de regret, frappent soudain les airs de mille cris (*consurgunt studiis... it clamor cœlo.*) L'air est frappé des cris et non des regrets ou de la joie. Nous pourrions aussi rapporter des exemples où le changement du passif en actif affaiblit les couleurs de Virgile. Un seul suffira, pris dans le second livre. Enée raconte à Didon comment, s'étant revêtu d'armes grecques ainsi que ses amis, il vengea, sur quelques-uns des vainqueurs, les malheurs de Troye.

Multaque per cæcam congressi prœlia noctem
Conserimus, multos Danaum demittimus orco.

Je lis dans M. Delille :

Par une heureuse erreur nous triomphons d'abord,
Une foule de Grecs descend au sombre bord.

Qui ne sent qu'il est plus simple, plus naturel et plus favorable au mouvement poétique de dire comme Virgile : nous envoyâmes au sombre bord une foule de Grecs ?

Une autre cause de froid dans nos poètes modernes, c'est le penchant qu'on leur remarque à personnifier les passions sans nécessité, et à les faire agir à la place des véritables per-

Digitized by Google

sonnages. Virgile en racontant la mort funeste de Polydore, assassiné par l'avare Polymnestor, nous peint ce roi passant du parti des Troyens à celui des Grecs victorieux, et rend toute l'horreur de sa trahison par ces seuls mots, *fas omne abrumpit....* (Lib. III. v. 55.) J'avoue qu'il est impossible de les traduire avec précision, parce que l'équivalent du mot *fas* nous manque. Virgile a voulu dire que Polymnestor avait rompu tous les liens les plus sacrés parmi les hommes; mais ne pouvait-on pas rendre cette idée autrement que par ces deux vers, où l'on trouve, outre l'affectation que je viens de blâmer, celle de l'esprit et de l'antithèse :

> *L'interêt* dans son cœur faisant taire la *gloire*,
> Oublia *l'amitié*, pour suivre *la victoire* ?

Je m'arrête; car pourquoi chercherais-je à multiplier les exemples de ce genre de fautes? Mon but principal est d'en marquer la source, afin qu'on puisse les éviter. Mon intention est bien moins de censurer l'ouvrage de l'illustre Delille, que le goût de notre siècle auquel il n'a pu se dérober entièrement. Tandis que les plaisans de coteries jouent sur les mots, nos poètes jouent sur les idées et sur les phrases; et de même que les premiers croiraient ne pas montrer assez d'esprit, s'ils s'arrêtaient au sens naturel des mots, les autres veulent faire preuve de génie, en ne s'arrêtant jamais aux idées sim-

Digitized by Google

ples et naturelles. Ils ignorent ou ils oublient que la poésie doit peindre, comme les arts du dessin, avec cette différence qu'elle arrive aux sens par l'imagination, au lieu que les autres arts arrivent à l'imagination par les sens. Ils ignorent ou ils oublient que le poète ne peut peindre qu'en présentant des images sensibles, en donnant un corps aux idées, au lieu de nous offrir des idées morales, des êtres abstraits ; et que par cela même que les signes dont il se sert sont plus arbitraires, en tant qu'ils représentent des corps, il ne saurait choisir ses expressions trop voisines de l'image qu'elles doivent rendre, ni parler trop directement à l'imagination. Il suit delà que la recherche, que l'abus de l'esprit, que les substitutions dont j'ai parlé des attributs au sujet, des effets aux causes, des passions aux individus, qu'en un mot, tout ce qui éloigne l'image sensible, est la mort de la poésie, de même que l'antithèse est la glace du sentiment. C'est une chose bien extraordinaire et bien digne de remarque, dans notre siècle et dans notre pays, que ce penchant de la poésie à ne parler qu'à l'esprit par des abstractions, tandis que la métaphysique ne veut s'adresser qu'aux sens, et prétend réduire, pour eux, toutes les idées en images ! Le poète et le métaphysicien ont changé de rôle ; je doute fort que cet échange ait eu de l'avantage pour aucun des deux.

Digitized by Google

Je reviens à M. Delille. Ce ne sera point pour relever quelques négligences qui lui sont échappées, des répétitions de mots, quelques incorrections, des endroits même où il me paraît avoir manqué le véritable sens de Virgile. De telles fautes sont pardonnables dans un ouvrage aussi long : elles sont rachetées par de grandes beautés de style, par de nombreux passages où l'on trouve, au degré le plus éminent, le mérite de la difficulté vaincue (1). Le premier devoir de la critique est d'être utile. On peut l'être en mettant en opposition le goût sévère des anciens et le goût brillant des modernes, en faisant voir qu'à moins de s'affranchir de celui-ci pour se pénétrer de celui-là, on ne parviendra jamais

---

(1) *Voyez* dans le premier livre, la comparaison de Neptune calmant les tempêtes avec un vieillard qui appaise une sédition :

Ainsi dans la chaleur d'une émeute soudaine, etc.

Au second livre, le tableau des Troyens qui, se croyant délivrés d'un siège de dix années, sortent en foule de leur ville pour jouir du départ des Grecs ;

Le libre citoyen ouvre toutes ses portes, etc.

Dans le livre cinquième, la course des galères ; dans le sixième, l'exposition du système du monde, tel que Virgile le concevait, et qui commence dans l'original par ce vers :

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes.

M. Delille a employé quinze vers de plus que Virgile à ce morceau ; mais ce n'était pas trop dans une matière aussi difficile. J'indiquerais beaucoup d'autres passages, si la traduction entière n'était déja suffisamment recommandée par le seul nom de son illustre auteur.

Digitized by Google

à se rendre propres les beautés sublimes et touchantes de l'antiquité. On n'est utile à personne en indiquant des fautes qui peuvent frapper tous les yeux. Je vais donc essayer de remplir une tâche moins futile et plus agréable, en montrant, comme je l'ai promis, que la plupart des reproches que j'ai faits à M. Delille, s'adressent moins à cet illustre et habile artiste qu'à l'instrument dont il avait à se servir.

CH. VG.

(L'étendue de cet article nous oblige d'en renvoyer la dernière partie au prochain numéro.)

Digitized by Google

EBAUCHE
D'UNE HISTOIRE
DE LA SIBÉRIE (1).

L'HISTOIRE de la découverte et de la conquête de la Sibérie par les Russes, offre des rapports frappans avec celles de l'Amérique, que firent les Espagnols à-peu-près à la même époque. On y voit des choses qui paraissaient impossibles, exécutées par une poignée d'hommes, qui durent leurs succès à leur témérité. Ce vaste pays, malgré l'âpreté de son climat, devint bientôt fertile et habitable sous la domination des Russes; les champs se défrichèrent et des villes s'élevèrent où, peu auparavant, s'étendaient des forêts habitées par des sauvages. Les commencemens de l'histoire de la Sibérie ne présentent rien de certain; on en ignore même les fables. Cette immense contrée était inconnue des Grecs et des Romains, et ce n'est qu'au tems du célèbre Gengiskan qu'elle commença à attirer les re-

(1) Ce morceau est traduit de l'allemand de M. Chr. Schloetzer, professeur à Moscou, et tiré d'un journal intitulé *Russische Miscellen*. Nous nous sommes contentés d'en abréger le commencement.

Digitized by Google

gards du reste du monde. Ce conquérant soumit à la domination mongole les peuples et les provinces qui ont formé depuis la Sibérie. Les pays qui touchent au Baïkal, les bords du Jenisséi supérieur et de la mer Caspienne se ressouvinrent longtems de ses conquêtes et de ses ravages, et de nombreux kourgans ou tombeaux tartares indiquent la marche de ces fléaux de l'Asie. Les fils de Gengiskan démembrèrent les vastes conquêtes de leur père; leurs querelles n'offrent rien d'intéressant; ils furent plusieurs fois chassés de leurs états par des usurpateurs, qu'ils en chassèrent à leur tour. Machmut, l'un d'eux, bâtit sur les bords de l'Irtisch, Isker, que les Russes connaissent sous le nom de Sibir. Iediger, petit-fils de Machmut, était déja tributaire des Russes; il fut détrôné par Kutschumkan, descendant de Gengiskan, et sa famille massacrée à l'exception de Seidjack, qui se sauva dans la Bucharie, d'où il essaya de recouvrer ses états.

C'est sous le règne de Kutschumkan que les Russes commencèrent à mieux connaître la Sibérie. Les contrées situées entre les monts Ural et la mer Blanche leur étaient déja soumises; excités par les récits que les Samoyèdes et les Siréniens leur faisaient des pays au delà de l'Ural, ils le traversèrent dans l'espoir d'y ramasser de grandes richesses. On s'y porta en foule, et sous le règne d'Iwan Basilowitz une armée russe

Digitized by Google

partit des bords du Wologda, et franchit les monts Ural que l'on croyait inaccessibles. Cette expédition se borna à quelques courses sur les Ostiaques, les Samoyèdes et les Wogules; l'armée revint chargée de riches pelleteries; cependant la Sibérie était déja retombée dans l'oubli sous le grand-duc Basile Iwanowitz. On avait été occupé de la conquête du Kaptschack, et c'était au czar Iwan Basilowitz, dont le règne est si mémorable pour la Russie, qu'étaient réservées la découverte et la conquête de ces importantes provinces.

Un homme fort riche, nommé Anika Stroganof, vivait alors à Slolwischetgodzka, à l'endroit où la Witschedga se jette dans la Dwina. Sa famille était de race tartare, et naturalisée depuis longtems en Russie. Son grand-père, Mirza (prince tartare), retiré en Russie sous le règne du grand-duc Démétrius Donskoi, s'était rendu célèbre, à ce que l'on dit, en y introduisant la table à calculer, dont l'usage était déja ancien chez les Tartares. Les principales richesses d'Anika consistaient en mines de sel, situées aux environs de la Witschedga, et dont les czars avaient fait présent à ses aînés, qui les lui laissèrent en mourant. Il faisait en outre un petit commerce de pelleteries avec les peuples voisins, ce qui lui fournissait l'occasion de voir souvent des hommes dont le langage, le costume et les mœurs lui étaient tout-à-fait étran-

Digitized by Google

gers. Cela lui fit naître le desir de connaître par lui-même le pays au delà de l'Ural. Il se lia avec plusieurs d'entr'eux, et sous leur conduite, il fit passer les monts à de petites troupes de ses gens. Encouragés par l'heureux succès, plusieurs parens d'Anika se résolurent, l'année d'après, à tenter le passage des montagnes avec plus de monde. Ils pénétrèrent jusqu'au fleuve Obi, et revinrent chargés de pelleteries. Le commerce réciproque devint tous les jours plus actif. Anika augmenta considérablement ses richesses; et, ayant acheté des terres et des esclaves, il s'occupa à embellir de villages, les bords de la Witschedga. Il partit en même tems pour Moscou, afin de faire part de ses découvertes au czar. En récompense de son activité et de son zèle, il fut investi de la possession de la Permie. Les colonies étaient encore fort rares dans tout le pays de Solikamsk jusqu'à la Tschussowaia; il reçut la permission d'en établir, et toutes les productions de la terre furent mises à sa disposition. Solikamsk même n'était pas bâti alors. Sa famille obtint, les années suivantes, de pareilles concessions sur les bords de la Tschussowaia et du Tobol, et les Stroganof surent en tirer le meilleur parti. Le lecteur qui réfléchit, voit avec plaisir ce pays si rude et si sauvage, devenir habitable et florissant entre leurs mains créatrices, et les entreprises dont nous parlons présentent Iwan Basilowitz dans un tout autre

Digitized by Google

jour que ses expéditions militaires. Celles-ci ne nous le font connaître que comme un conquérant farouche ; les autres nous le montrent comme un digne prédécesseur de Pierre-le-Grand, occupé non-seulement à conquérir des provinces, mais à en créer, pour ainsi dire, de nouvelles par de sages institutions. La colonie d'Anika formait un petit état libre, qui ne faisait que relever de la Russie. On lui avait abandonné l'administration intérieure. Il pouvait entretenir une armée et prendre toutes les mesures nécessaires à sa défense. Mais il s'était aussi engagé à protéger les Wogules tributaires contre les attaques et les incursions des Tartares, et à chercher l'occasion de faire quelque tentative sur les possessions des Tartares de l'Irtisch. Le succès de cette entreprise était fort incertain. Il pouvait se passer encore bien des années avant qu'il en pût venir à son but. Mais un hazard inattendu donna à cette affaire une toute autre tournure.

Par la conquête du Kaptschak, la Russie touchait à la mer Caspienne, et avait des relations avec la Perse. Des caravannes de marchands allaient souvent d'un royaume à l'autre. Les richesses qu'elles portaient excitèrent l'avidité des Cosaques du Don. Les ambassades du czar n'étaient pas même en sûreté contre leur brigandage. Lorsque l'on connaît l'ancienne histoire de ce peuple remarquable, l'on n'est point

Digitized by Google

étonné de l'esprit de licence qui régnait parmi eux. Les Cosaques devaient leur origine aux tems orageux de la domination tartare. Un grand nombre de Russes dépouillés, à cette époque, de leurs biens et de leurs honneurs par des conquérans étrangers, prirent la fuite et se retirèrent sur les bords peu habités du Don et du Dniéper. Ils se formèrent en corps, sous le nom de Cosaques, et par leur intrépidité, ils se firent bientôt connaître au monde dont ils devinrent la terreur. Leur caractère offrait la réunion la plus singulière de noblesse, de bravoure et d'amour du pillage; et en cela ils ressemblaient entièrement aux chevaliers allemands des tems de la féodalité, ou aux Arabes bédouins qui existent aujourd'hui. La loi de l'honneur était la seule à laquelle le Cosaque voulût se soumettre. La guerre était toute son existence. Les dangers et la fatigue ne lui causaient aucune crainte, et il redoutait beaucoup plus un travail uniforme et suivi; aussi peu d'entr'eux se livraient-ils à l'agriculture. Ceux qui habitaient les bords des fleuves, s'occupaient de la pêche; et tous, sans exception, étaient adonnés au brigandage. Les Cosaques du Don s'étaient particulièrement rendus redoutables. Les pays où coule le Wolga étaient sans cesse exposés à leurs excursions. Leur licence effrénée ne s'accordait pas avec l'esprit d'ordre et de sévérité qu'Iwan Basilowitz voulait introduire dans son empire.

Digitized by Google

Le czar, furieux de leur désobéissance, envoya contre eux une armée considérable (de 1573 à 1574). Les Cosaques furent ou massacrés, ou dispersés, ou pris et transportés dans d'autres pays. Six mille environ s'enfuirent du côté de la Kama, et cherchèrent, dans les déserts, un asyle contre le courroux du czar.

L'ataman ou chef de ces Cosaques, était Jermak Timofew. C'est ainsi que l'histoire nomme le brigand heureux, ou si l'on veut, le héros à qui il était réservé de réaliser les projets qu'Iwan Basilowitz avait formés depuis longtems sur la Sibérie. Jermak, en fuyant avec sa troupe, arriva par hasard à Orel Gorodok, petite ville nouvellement bâtie dans les états des Stroganof. Un petit-fils du célèbre Anika, Maxime Stroganof, en était possesseur. Celui-ci, dans la crainte du pillage, fit un bon accueil à l'ataman et fournit à sa troupe tout ce qui lui était nécessaire. Jermak passa chez lui paisiblement tout l'hiver et une partie de l'été. Il profita de ce tems pour acquérir des peuples voisins des lumières sur la Sibérie. Dès qu'il eut appris qu'il était aisé d'y parvenir par la Tschussowaia, et que ce pays renfermait toutes sortes de richesses, l'idée lui vint d'y tenter une expédition. Dans tous les cas il pouvait y gagner beaucoup et n'avait rien à perdre. En effet, s'il restait sur le territoire russe, il devait craindre de tomber entre les mains du czar irrité, et une mort cruelle l'attendait alors

Digitized by Google

ainsi que ses compagnons. Au contraire, la Sibérie lui présentait de glorieux combats, et après le succès, les richesses, l'honneur et l'abondance.

(1578.) Vers la fin de l'été, Jermak, approvisionné de tout par les soins de Stroganof, s'embarqua sur la Tschussowaia pour la Sibérie. Ne connaissant pas le pays, il se trompa de route et entra dans la Silva qui tombe dans la Kama. Il s'aperçut trop tard de son erreur, et l'hiver qui commençait l'empêcha de continuer son voyage. Il résolut d'hiverner où il était, choisit un terrain convenable, et s'y fortifia par des remparts et des fossés. Ce lieu porte encore en son honneur le nom de Jermakomo Goroditsche (petite ville de Jermak.) Pour ne pas passer l'hiver dans une entière oisiveté, il envoya contre les Wogules, ses voisins, quelques partis qui revinrent avec un butin considérable. Du reste, il maintenait un ordre et une discipline sévères. Il punissait de mort les déserteurs et les criminels. De moindres peines furent infligées au libertinage. Pour célébrer plus commodément le service divin, on construisit avec le secours de quelques moines transfuges, une maison de prières. Tous ces petits traits paraissent dignes d'être remarqués ; ils donnent une idée du caractère primitif des Cosaques. La piété paraît être encore aujourd'hui un de leurs traits distinctifs.

Digitized by Google

Jermak continua sa route à l'entrée du printems avec la plus grande partie de sa troupe. Environ mille de ses compagnons restèrent avec son consentement dans le pays qu'il abandonnait, et fondèrent la première colonie russe, qu'on ait établie dans ces régions sauvages. Cependant Jermak reconnut bientôt l'impossibilité de pénétrer plus avant, sans être pourvu de munitions de guerre et de bouche; il se détermina à la retraite et à retourner vers Stroganof. Il en obtint, par ses menaces, la promesse de lui fournir des armes, de la poudre et des vivres. Stroganof lui donna une quantité considérable de munitions, et tout ce qui regarde l'entier équipement d'une armée, ce qui donne une haute idée de l'état florissant de sa colonie. Jermak s'engagea à abandonner à Stroganof une riche part du butin, dans le cas où il terminerait heureusement son expédition.

L'armée cosaque, devant marcher contre des idolâtres et des infidèles, n'avait pas oublié les étendarts bénis. Ainsi pourvu de tout, Jermak se mit en route. On embarqua les provisions sur des bateaux, et on fut obligé d'en laisser une partie qu'ils ne purent contenir. Ce fut vers le milieu de juin que les Cosaques abandonnèrent la colonie de Stroganof. Pour ne pas se tromper une seconde fois de route, Jermak prit avec lui des guides Siréniens. On entra en marche dans le plus grand ordre.

Digitized by Google

Toute l'armée était divisée à la manière européenne, en grands et petits corps, depuis cent hommes jusqu'à mille. Jermak avait sous lui plusieurs autres chefs. On observait la discipline la plus sévère. Fidèle à ses plans, Jermak suivait toujours le cours des fleuves. Le Cosaque du Don, accoutumé dès son enfance à nager et à ramer, se trouvait dans son véritable élément. Je ne vois pas qu'aucun des historiens de la conquête de Sibérie fasse mention de cette circonstance importante, et elle est cependant à remarquer. La conquête de la Sibérie, par une poignée de monde, eût été toujours impossible, malgré l'avantage que leur donnèrent leurs armes et leur tactique européenne, si de nombreuses rivières n'y avaient pas facilité la communication par eau dans presque toute son étendue, et si les Cosaques du Don n'eussent eu cet heureux talent de voyager, habiter et combattre aussi bien sur l'eau que sur la terre. Comment auraient-ils pu transporter avec eux toutes ces énormes provisions, qui leur étaient indispensables dans les déserts de l'Ural ?

Il leur restait encore assez de difficultés à combattre. Des fleuves dont les eaux étaient fort basses, les arrêtèrent souvent dans leur marche; pour y remédier, ils tendaient une grande quantité de voiles en travers d'un bord du fleuve à l'autre, et formaient une espèce de

Digitized by Google

digue, où l'eau venait s'amasser. C'est ainsi qu'après avoir vaincu beaucoup d'obstacles, ils arrivèrent à l'embouchure de l'Ulka inférieur, ruisseau considérable, qui se jette dans la Tschussowaia. Jermak espérait n'avoir plus que peu de chemin à faire par terre pour arriver à un fleuve peu éloigné, qui ouvre une communication avec le Tobol. Mais il se vit trompé dans ses espérances. Il rencontra plusieurs obstacles et se vit forcé à entrer dans un autre fleuve, qui tombe dans la Tschussowaia, et que la transparence de ses eaux, fait nommer le fleuve d'*Argent* (Serebraenka.) Mais on était déja en hiver, et l'on fut obligé de songer à un camp pour le passer. Comme l'hiver précédent, on fit des incursions chez les peuplades nombreuses des Wogules, qui n'étaient pas éloignées. Les partis, qui étaient chargés de ces expéditions, en revenaient ordinairement avec des provisions de viandes, de poissons secs et d'autres vivres dont on commençait à manquer. Les Cosaques ne connaissaient aucune borne au pillage. Les Wogules qu'ils rencontraient étaient entièrement dépouillés. Un grand nombre de ces malheureux erraient sans secours dans les forêts, et y périssaient de froid et de faim. D'autres se réunirent sous la conduite d'un Mirza ou prince tartare; surprirent une partie des Cosaques qui s'étaient trop éloignés du camp de Jermak, et les massacrèrent presque tous. L'armée de Jer-

Digitized by Google

mak, de seize mille hommes, se trouvait réduite à mille six cents par le froid, le besoin et les petits combats ; et ce fut avec ce peu de monde que le Pizarre russe continua sa marche au printems suivant. En quittant la Serebraenka, il avait à-peu-près dix werstes à faire par terre jusqu'au fleuve le plus voisin, la Barantscha, qui fournissait une communication par eau avec le Tagil. Dans cette position difficile, il forma d'abord un plan, qui rappelle ce qu'avaient coutume de faire les Normands dans leurs expéditions militaires. Il essaya de traîner avec lui les bateaux légers, mais la difficulté l'en empêcha. Il se vit forcé de les abandonner et d'en construire d'autres sur les bords de la Barantscha, ce qui le retint plusieurs semaines. Il pénétra ensuite, sans trouver d'autres obstacles, par le Tagil dans la Tura, et jusques dans le pays où est aujourd'hui la ville de Turinsk. Il y régnait alors un petit prince tartare, Iepantscha, dont les Wogules étaient tributaires. Il chercha à s'opposer avec peu de troupes aux progrès de Jermak ; mais ses armes grossières ne purent résister à l'effet destructeur des armes à feu. Jermak remporta une victoire facile, et livra au pillage, les habitations que Iepantscha avait abandonnées. Il traita de même les villages tartares situés sur la Tura, et vers la fin de l'été, il arriva devant la petite ville tartare de Dschingidi, qui est aujourd'hui Tumen. Il s'en

Digitized by Google

empara sans résistance. L'agrément du pays, ses richesses en grain et en bétail, l'engagèrent à y passer l'hiver. Il envoya aussitôt des partis de tous côtés pour exiger des Tartares un tribut de vivres et de fourrures. Un de ces partis parvint à Tarchanskoi Ostrog, qui est à présent une ville. La domination de Kutschumkan s'étendait jusques-là, et il résidait à Sibir sur l'Irtisch. Le hasard fit qu'il se trouvait alors à Tarchanskoi Ostrog, un envoyé du Kan qui venait lever l'impôt, auquel étaient soumis les peuples des pays voisins. Jermak s'empara de sa personne, mais il le traita avec bonté, et fit son possible pour lui cacher ses vues hostiles. Pour lui donner une idée de la supériorité des armes européennes, il fit tirer devant lui cinq de ses meilleurs arquebusiers. Le Tartare fut frappé de ce spectacle nouveau pour lui. Jermak le garda plusieurs jours, et le congédia avec de riches présens. Il le chargea aussi de beaucoup d'assurances d'amitié pour le Kan son maître. Celui-ci ne se laissa cependant pas séduire par la dissimulation de Jermak. Il avait déja été informé des courses et des ravages des Cosaques; et lorsqu'il en apprit les dernières circonstances, il ne lui resta plus aucun doute. Il trembla d'un danger aussi imminent. Il envoya sans délai des couriers pour avertir les Mirzas de l'état des choses, et les exhorter à se défendre.

Digitized by Google

(1581.) Sur ces entrefaites, Jermak parvint à l'embouchure de la Tura, et il fut menacé d'un nouveau péril. Un corps tartare, commandé par six Mirzas (1), s'opposa à son passage. Le combat fut vif et longtems incertain. Enfin la victoire se déclara pour Jermak. Un butin considérable tomba entre ses mains. Mais sa perte fut assez forte. Il se trouva réduit à onze cents hommes, de seize cents qu'il avait. Et c'était avec ce peu de monde qu'il lui restait à exécuter la partie la plus importante de son entreprise. Beaucoup de ses soldats perdaient courage, et comme l'on atteignait l'embouchure de la Tarda et que les guides Siréniens apprirent qu'en la suivant, l'on pouvait retourner aisément en Russie, on délibéra sérieusement pendant quelques jours, sur le parti qui restait à prendre. Les plus courageux entraînèrent les autres dans leur opinion. On résolut de terminer ce que l'on avait entrepris, ou de mourir d'une mort glorieuse, comme il convenait à de braves Cosaques.

Cependant la troupe victorieuse s'approchait à grands pas de Sibir, résidence de Kutschumkan. Le Kan n'était pas resté oisif. Il avait redoublé les fortifications de Sibir, embarrassé

(1) Le nom de trois d'entr'eux s'est conservé dans ceux de trois villages tartares, sur les bords de la Tura et du Tobol. Ils se nommèrent Karchkasa, Warwara et Maitmass.

Digitized by Google

d'abatis les deux bords de l'Irtisch, et placé de fortes gardes à l'embouchure du Tobol. Le prince Mehemetkul, parent du Kan, rassembla une armée de Tartares, Ostiaques et Wogules, près de l'embouchure de la Tarda, aux environs d'un village tartare, appelé aujourd'hui Babusanskie Jurti, du nom de son ancien possesseur, le Mirza Babusan. Ce fut-là que se livra le combat. Un hasard accéléra l'engagement. Un bateau cosaque, en allant à la reconnaissance, s'était trop éloigné du reste de la petite flotte. Il fut tout-à-coup, enveloppé par l'ennemi; cependant il se défendit vaillamment. Les autres bateaux se hâtèrent de venir le soutenir, et le combat devint général. Ce fut le 21 juillet et les jours suivans, qui décidèrent de la conquête de la Sibérie. Les Cosaques remportèrent une victoire complète. Le nombre des morts du côté des ennemis était si grand, que les cavaliers avaient de la peine à fuir à travers les monceaux de cadavres. Malgré cette perte, l'armée se rallia encore une fois à l'embouchure de la Turba. Mais elle s'efforça inutilement de résister aux Cosaques, et cette seconde attaque fut suivie d'une nouvelle défaite. Une grande étendue de pays se trouvait sans ennemis. Jermak arriva sans obstacles à la demeure de Karatschin, prince tartare, qui habitait les bords d'un lac à quelque distance de l'embouchure du Tobol et sur la droite. Ce lac s'appelle encore Karats-

Digitized by Google

chinskoe Osero, du nom de son ancien maître. On trouva chez le Mirza beaucoup d'or, d'argent, de perles, de pierres précieuses, et une grande quantité de bled, de bétail et de miel. Un si riche butin enflamma le courage des Cosaques. Le carême était arrivé, et Jermak, par un saint zèle, le fit observer pendant six semaines entières, et le rendit, par-là, plus long qu'il ne l'est ordinairement. Lorsqu'il fut fini, il se remit en marche. Il retrouva des ennemis à combattre sur les bords de l'Irtisch, et la victoire fut encore de son côté. Cependant les combats fréquens diminuaient beaucoup sa petite troupe. Un grand nombre de ses Cosaques se demandaient de nouveau, s'il ne serait pas plus prudent de renoncer aux richesses de la Sibérie, et de retourner tranquillement dans sa patrie? L'esprit d'abattement et de découragement était sur le point de s'emparer de toute la troupe. Jermak en redouta les suites funestes. Il rassembla, autour de lui, ses compagnons d'armes, les fit réfléchir sur l'espace immense qui les séparait de leur patrie, leur représenta les dangers sans nombre, qui les menaçaient dans leur retour au travers de déserts sans bornes, et ceux qu'ils avaient encore plus à redouter de la colère du czar, après qu'ils auraient franchi ces déserts. « Oui, continua-t-il, il est encore plus facile d'achever ce que nous avons entrepris. Là, vous êtes sûrs d'une mort

cruelle et honteuse ; ici, au moins, notre perte n'est que probable. » Ce dernier argument décida même ceux qui avaient montré le plus grand découragement. La peur fut surmontée par la peur. On résolut d'hiverner et de se remettre en marche au printems. Pendant cet hiver, Kutschum envoya de tous côtés des partis qui coupèrent les vivres au petit corps des Cosaques, tandis que lui-même campait à quelque distance d'eux. Le besoin qui se faisait sentir de plus en plus, obligea enfin les Cosaques à livrer un combat. Jermak sortit de son camp à la tête de sa petite troupe, et s'écriant, *Bog snami* (Dieu est avec nous), il fondit avec intrépidité sur l'ennemi. L'armée de Kutschum et de Mehemetkul se défendit courageusement ; mais les armes à feu des Cosaques décidèrent la victoire. Les chefs ennemis s'échappèrent, suivis seulement de quelques personnes. Ce succès coûta cher aux Cosaques ; cent sept restèrent sur le champ de bataille ; on fait encore tous les ans à Tobolsk, un service solemnel à leur honneur.

Les suites de cette victoire furent importantes. Tous les Ostiaques qui habitent les pays de l'Irtisch inférieur, abandonnèrent le parti de Kustchum, et se retirèrent dans leurs foyers. Un grand nombre firent hommage au vainqueur, et offrirent volontairement de lui payer tribut. Jermak voyait ouvert devant lui le

Digitized by Google

chemin de la capitale du Kan, si l'on peut donner ce nom à une petite place fortifiée. Elle était située sur la rive occidentale de l'Irtisch, environ seize werstes au dessous du Tobol. D'un côté de la ville coulait un petit ruisseau, que les Russes ont nommé Sibirka. Les Tartares n'appelaient pas cette place Sibir, mais Isker. Il est, en général, assez vraisemblable que les pays où coulent l'Irtisch et le Tobol étaient déja connus sous le nom de Sibérie avant la conquête de l'Asie septentrionale. Le site de Sibir était naturellement très-fort. Mais il avait été encore plus fortifié par l'art, comme le prouvent les restes encore existans de ses remparts et de ses fossés. Quelques éminences que l'on aperçoit dans l'intérieur de son enceinte, donnent aussi à croire que Sibir renfermait différens bâtimens; cependant d'après tous les renseignemens qui existent, cette ville n'a jamais dû être que très-médiocre.

Jermak la trouva déserte quand il y arriva, le kan n'ayant pas jugé à propos de se défendre. La conquête des provinces tartares était comme terminée. L'ataman des Cosaques voyait son entreprise hardie justifiée par le succès; de chef de brigands, il était devenu le souverain glorieux d'un nouvel état. Les Wogules et les Ostiaques continuèrent à rendre hommage au vainqueur. Il eut la précaution de se les attacher par une transaction formelle. Un grand nombre de Tar-

Digitized by Google

tares revinrent aussi et reçurent l'assurance de sa protection. Tout penchait à la paix. Ce n'était que rarement qu'il se passait encore des scènes sanglantes. Une troupe de Cosaques, s'étant un jour hasardée trop avant dans le pays, fut surprise par Mehemetkul et taillée en pièces. Jermak en fut à peine informé, qu'à la tête d'un petit corps, il poursuivit Mehemetkul et lui tua beaucoup de monde. Il rapporta avec lui les corps des Cosaques qui avaient été tués, et les enterra avec beaucoup de pompe. On fait encore un service annuel dans la cathédrale de Tobolsk en l'honneur de ces Cosaques.

Quoique cet évènement et d'autres pareils ne portassent à la troupe de Jermak qu'un préjudice fort peu considérable, ils l'avertirent cependant de réfléchir sur sa position. Menacé d'un côté des attaques sans cesse répétées de son ennemi, étant hors d'état de recruter ses troupes dont le nombre diminuait tous les jours, il vit l'impossibilité de conserver ses conquêtes. Il désira donc de rétablir une communication avec sa patrie. En conséquence il fit partir pour Moscou Iwan Kolzof, un de ses officiers, pour supplier le czar Iwan Basilowitz de prendre possession des conquêtes qu'il avait faites *en son nom* en Sibérie, et de lui accorder sa grace ainsi qu'à ses compagnons d'armes, en faveur des services qu'ils venaient de rendre à leur pays. Pour donner plus de poids à cette prière,

Digitized by Google

il y ajouta une grande quantité de fourrures précieuses. Kolzof partit effectivement dans le mois de décembre de la même année. Il se servit pour ce voyage de petits traîneaux longs, étroits, et fort légers, tirés par des rennes ou des chiens; ils sont encore en usage en Sibérie. Des Wogules le précédaient, marchant avec de longues raquettes (1) pour lui frayer le chemin. Il suivit ainsi, en le remontant, le cours de la Tarda, et passa les montagnes aux environs de Tschendin.

A cette même époque, les Wogules des bords du Pelim avaient fait des incursions et porté le ravage dans la colonie de Stroganof, sur la Tschussowaia. Les habitans de cette colonie se trouvant trop faibles pour résister à des attaques réitérées, avaient demandé du secours à la ville de Tschendin dont ils étaient proches. Mais au lieu de l'appui qu'ils avaient espéré, ils ne reçurent que de fortes réprimandes du czar qui avait été informé de tout ce qui s'était passé, et qui leur reprochait d'avoir osé donner asyle à une troupe de brigands dont les pillages en Sibérie avait soulevé les Wogules. Telle était la disposition de la cour du czar, lorsque Kolzof

(1) Ces raquettes sont des semelles de bois très-longues et recourbées; qui s'adaptent à la chaussure; elles sont garnies de peaux de rennes, dont le poil est tourné du côté du talon, ce qui les rend très-propres à glisser et à aller fort vîte sur la neige.

Digitized by Google

y arriva. Mais il se fut à peine acquitté de la commission de Jermak, que le czar changea de sentiment; Kolzof fut reçu avec bonté. Le czar ordonna une fête d'actions de graces pour l'heureux succès des armes russes en Sibérie. Par ses ordres, Kolzof et ceux qui l'avaient suivi furent pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pendant leur séjour à Moscou. On conçoit aisément que la grace demandée fut accordée sans peine. On donna à Kolzof, avant son départ, deux riches harnois de chevaux, une coupe d'argent, une pelisse que le czar lui-même avait portée, et une pièce de drap; le tout destiné pour Jermak. A ces présens était jointe une lettre du czar, qui assurait le chef des Cosaques de sa plus grande faveur, et qui lui confiait toute l'administration, jusqu'à ce qu'un autre général fût arrivé en Sibérie.

(1582). Jermak n'avait pas passé ce tems là dans l'inaction. Il avait trouvé l'occasion, par une attaque imprévue, de se saisir du prince Mehemetkul aux environs du lac de Kular, près de l'Irtisch. C'était le premier prisonnier de distinction qui tombait entre ses mains. Il le fit conduire aussitôt à Sibir, et delà il l'envoya au czar à Moscou, sous l'escorte de l'ataman Iwan Grosa, qui était chargé d'y porter les tributs.

(1583). Mehemetkul n'y arriva que sous le règne du czar Fédor Iwanowitz. Il ne fut pas reçu comme un prisonnier, mais comme le

Digitized by Google

parent d'un puissant souverain ; sa conduite contribua, dans la suite, à lui assurer ces égards. Il déploya la plus grande bravoure dans plusieurs campagnes contre les Suédois et les Tartares de la Crimée. On ne le connaissait en Russie que sous le nom du Zarewitz de Sibérie (fils de roi.)

Plusieurs victoires suivirent encore cette heureuse entreprise ; les Tartares de l'Irtisch inférieur furent contraints de payer le tribut, et l'on tenta une première campagne dans le pays des Ostiaques. On s'occupa l'année suivante à reconnaître les pays où coule l'Obi. Dans cet intervalle, le prince Iwan Gluchof était parti de Moscou avec cinq cents hommes pour la Sibérie, dont il fut le premier gouverneur, nommé formellement par le czar. Gluchof suivit le même chemin qu'avait pris Jermak, et parvint cette même année à Sibir. A son arrivée, la fortune parut vouloir abandonner les Cosaques qu'elle avait si constamment favorisés. Ils furent en proie à toutes les horreurs de la famine. Le waiwode même en fut la victime. La position critique où se trouvèrent alors les Russes, enhardit Karatschin, prince tartare des bords de l'Irtisch, à prendre les armes, après avoir d'abord massacré une quarantaine de Cosaques.

(1584.) Il s'avança jusques devant Sibir, où il fut cependant complètement défait dans une sortie que firent les Cosaques. Cet heureux suc-

Digitized by Google

cès mit Jermak en état de reprendre l'offensive. Il tourna ses pas du côté de l'Irtisch supérieur, et pénétra jusques dans le pays où l'on a bâti depuis la ville de Tara. Plusieurs princes tartares se soumirent volontairement. Un d'eux lui proposa même sa fille en mariage, ce que Jermak n'accepta pourtant pas. Ayant appris qu'une caravanne de marchands de Bucharie était en marche, et que Kutschum l'arrêterait pour se venger, il abandonna sans délai l'Irtisch supérieur, et se rendit sur les bords du Vagai près duquel devait passer cette caravanne. Il y fut surpris par Kutschum dans une nuit où les ténèbres, l'orage et la pluie semblaient rendre impossible toute expédition militaire. Presque tous ses soldats furent égorgés dans le sommeil. Pour lui, s'étant précipité dans le fleuve avec très-peu de monde, pour gagner les bateaux, il fut entraîné au fond de l'eau par le poids de son armure et se noya.

Ainsi mourut cet homme remarquable, qui, avec une poignée de monde et dans le court espace de quatre ans, conquit de vastes provinces, et poursuivit les anciens oppresseurs de la Russie jusques dans leurs asyles les plus reculés. Les annales du tems le représentent de grande taille, et d'une santé de fer, qui supportait aisément le froid, le chaud, la faim, la soif, en un mot, toute sorte de fatigues. Il avait d'ailleurs l'esprit hardi et entreprenant,

Digitized by Google

également propre à former un projet et à l'exécuter. La fortune le favorisa presque toujours. Et l'on peut croire que dans le cours de sa carrière militaire, il ne lui manqua qu'une armée plus nombreuse et un théâtre plus digne de ses exploits, pour mériter d'être mis au rang des premiers conquérans.

Après cette dernière défaite, le reste des troupes russes, faisant environ cent cinquante hommes, qui avaient été sous les ordres de Gluchof, se trouva trop faible pour conserver ses conquêtes. On résolut de retourner en Russie, mais par un autre chemin que celui que l'on suivait ordinairement, c'est-à-dire, en descendant l'Irtisch et l'Obi et se dirigeant vers la Petschorn; en prenant la route ordinaire, on craignait d'être poursuivi par Kutschum. En effet, celui-ci ne tarda pas à faire prendre possession de Sibir à son fils Alei, qui ne put cependant pas s'y maintenir longtems. Seidjak, dernier rejeton de la famille régnante, détrôné par Kutschumkan, l'en chassa après avoir trouvé le moyen de rassembler une armée.

Tous ces évènemens étaient ignorés de la cour du czar, de sorte qu'on n'avait fait aucune difficulté d'envoyer à Sibir un second waiwode, Manzurof, avec cent hommes et quelques pièces d'artillerie. Ayant appris en route ces fâcheuses nouvelles, il ne lui resta rien de mieux à faire que de revenir sur ses pas. Il n'arriva sur l'Obi

Digitized by Google

que vers la fin de l'automne, et se vit obligé d'y passer l'hiver. Il avait à peine terminé le petit *ostrog* (forteresse de bois) qui devait lui servir ainsi qu'à ses soldats pour son hivernage, qu'il fut assailli par une horde considérable d'Ostiaques. Il eut beaucoup de peine à se défendre, et il ne dut son salut qu'à un simple hasard. On remarqua que les Ostiaques avaient appuyés leurs idoles contre un arbre autour duquel ils se tenaient. Manzurof fit pointer un canon vers cet endroit, et le coup fut si heureux qu'il abattit l'arbre. La peur s'empara des Ostiaques. Ils regagnèrent, en fuyant, leurs habitations, et revinrent, chargés de présens, faire hommage à Manzurof dans sa forteresse.

Le fruit de cette victoire fut de rendre de la considération aux armes russes en Sibérie. Les Ostiaques de l'Obi se soumirent entièrement. Un de leur chef se rendit même en personne à Moscou pour se mettre sous la protection du czar Fédor Iwanowitz, en se réservant différens privilèges, qui lui furent en effet garantis expressément par une lettre du czar. (1) Mais tout cela ne pouvait pas changer la situation gé-

(1) Les Ostiaques de Beresow conservent encore cette lettre, qui est un des actes les plus anciens de la Sibérie ; entr'autres privilèges il est accordé aux Ostiaques de ne point livrer leur tribut à des percepteurs dans leur propre pays ; mais de le porter eux-mêmes sur le Wync.

Digitized by Google

nérale des choses, et Manzurof se vit obligé de se mettre en route le printems suivant, pour retourner dans sa patrie, où il arriva sans autres évènemens. Ainsi les dernières troupes abandonnèrent la Sibérie, et l'on perdit en peu de mois les conquêtes qui avaient coûté tant de fatigues et de dangers à Jermak pendant quatre années.

TRADUCTION

D'UNE ODE ALLEMANDE (1)

DU COMTE FRÉDÉRIC L. DE STOLLBERG.

TEL que dans une nuit sereine et sans nuages,
Le voyageur prudent suit les astres des cieux ;
Tels environnés d'ombre, ami, tu vois les sages
Aux célestes lueurs ouvrir aussi les yeux.

(1) Cette ode est pleine de cet esprit religieux et platonique qui respire dans la plupart des poésies lyriques du comte Fr. de Stollberg : elle est entièrement allégorique. Il est inutile de faire remarquer à nos lecteurs que la *Psyché*, dont il est question dans les deux dernières strophes, n'est autre chose que notre ame, qui soupire après l'immortalité. L'auteur de cette ode et son frère aîné le comte Chrétien de Stollberg, ont pris rang parmi les meilleurs poètes allemands, par des odes, des ballades, des élégies, etc. L'aîné a traduit en vers les tragédies de Sophocle, et le comte Frédéric, quatre tragédies d'Eschyle et l'Iliade. La liste de leurs ouvrages, tant originaux que traductions, est trop considérable pour l'insérer dans cette note.

CH. VG.

Digitized by Google

L'insensé les néglige et s'égare sans cesse :
L'un dans la nuit profonde erre les yeux baissés ;
L'autre plus imprudent, court dans sa folle ivresse
Après des feux trompeurs de la fange élancés.

Mais le plus insensé se croit sage ; il se vante
De mépriser des cieux la lointaine clarté ;
Et lui-même il s'alume une lampe tremblante,
Jouet du moindre vent dont l'air est agité.

Oui, cette nuit, ami, de la vie est l'image.
Levons les yeux au ciel ! ils sont constans et saints
Les flambeaux de sa voûte ; ils brillent pour le sage,
Et de qui les consulte éclairent les chemins.

Ils assurent nos pas dans le vallon des larmes ;
Ils nous montrent en haut des champs plus lumineux.
Oh ! comme notre cœur soupire après leurs charmes !
Comme Psyché languit dans ses liens honteux !

Impatiente, en vain son aîle se déploie :
Elle pleurt et sourit, s'agite, espère et sent
Qu'ici-bas des desirs font seuls toute sa joie,
Que toute sa science est un pressentiment.

Digitized by Google

GAZETTE LITTERAIRE.

JUILLET 1804.

ÉTATS-UNIS.

Il n'y a point de pays peut-être où l'instruction publique soit plus générale et mieux répartie entre toutes les classes de la société que dans les Etats-Unis. On jugera de l'importance qu'y attachent les gouvernemens, par un décret que vient de rendre la législature de la Caroline du Sud, et dont voici les dispositions.

« La législature considérant que l'instruction est la base la plus solide des bons gouvernemens et la garantie la plus sûre de la liberté publique, décrète ce qui suit : l'Etat de la Caroline du Sud sera divisé en 119 cantons, où il sera établi un pareil nombre d'écoles. Une somme de cent dollars (525 francs) est allouée à chacun de ces cantons pour la construction du bâtiment propre à cet usage; et une autre somme annuelle de 150 dollars sera mise à sa disposition, pour l'entretien de son maître d'école. »

Catalogue of Books printed in the United-States, etc. Catalogue des livres imprimés dans les États-Unis de l'Amérique. — Boston, 1804, 1 vol. in-8.

Ce catalogue est un phénomène bien digne d'attention, car il nous fournit des bases pour évaluer les progrès littéraires d'un peuple destiné, par l'ordre des choses, à jouer un très-grand rôle entre les nations.

La masse des habitans des États est principalement composée d'Anglais et d'Allemands. Comme ces derniers, ils viennent d'établir deux foires annuelles de livres, à Philadelphie et à New-Yorck, qui rappellent les foires du même genre de Leipsick et de Francfort; comme les Anglais, ils viennent de publier un catalogue général de leur librairie nationale, avec les prix à l'instar du *London catalogue*, et qui, comme celui-ci, doit être réimprimé tous les deux ans, avec les additions et changemens nécessaires.

Digitized by Google

Ce catalogue, disent les éditeurs, est destiné à indiquer tous les livres qui sont en vente, imprimés dans les États-Unis, tant originaux que réimprimés, afin que le public puisse juger des progrès rapides de l'imprimerie dans un pays où, il y a vingt ans, elle était encore dans l'enfance. Les brochures qui n'ont d'importance que celle du moment ou du lieu, ont été généralement omises. Quelques-uns des livres de ce catalogue sont devenus rares, et les éditions de quelques autres sont entièrement épuisées.

On espère que l'époque n'est pas éloignée où l'on pourra former des bibliothèques choisies, composées seulement d'éditions américaines de livres bien imprimés et proprement reliés.

Les ouvrages contenus dans ce catalogue, sont au nombre de treize cent dix-neuf, et, à l'exception de trois, ils sont tous écrits en anglais. Ils ne sont pas classés dans l'ordre des sciences, comme dans le *London catalogue*, mais dans celui des professions. Tout ce qui n'est pas destiné à une profession lettrée, est compris dans la classe des mélanges. Ces professions sont en Amérique au nombre de quatre : 1°. les gens de loi ; 2°. les médecins ; 3°. le clergé de toutes les sectes ; 4°. les instituteurs. C'est dans cet ordre que les livres sont distribués. Les Bibles viennent à la suite des livres de religion, et les ouvrages de musique après les livres à l'usage des écoles. Tout le reste est compris dans la classe des mélanges. La classe de jurisprudence contient trente-trois articles, et celle de médecine soixante-quatre. Les ouvrages de religion de toutes les sectes chrétiennes suivies en Amérique, sont au nombre de deux cent quarante-sept, et il y a vingt-quatre éditions américaines de la Bible. La classe des livres élémentaires à l'usage des écoles, contient cent onze articles ; celle de musique vingt-cinq, et celle des mélanges sept cent quatre-vingt-seize. Dix-neuf ouvrages qui avaient été omis à leurs places, font un supplément au catalogue.

Environ la neuvième partie de ces ouvrages sont des originaux américains ; les autres sont des réimpressions de livres anglais d'Europe, ou d'ouvrages traduits en Angleterre de différentes langues.

Les détails de ce catalogue sont fort curieux, et donnent lieu à bien des observations, qui pourront trouver place dans ces Archives dans une autre occasion.

Digitized by Google

RUSSIE.

Nouvelles.

On vient de mettre en loterie à Moscou, avec la permission de l'empereur, un fonds de livres russes estimé 500,000 roubles. Le catalogue de ces livres a 145 pages d'impression, et contient 2,612 articles avec leurs prix; il offre un aperçu complet de la littérature russe, et sous ce point de vue, il est extrêmement curieux. Le gros lot sera de 10,000 roubles, en livres. Le nombre des billets est de 35,000. L'empereur en a pris mille pour son compte; mais il destine les livres qu'il pourra gagner, à différens établissemens d'éducation.

On vient d'affecter un uniforme à toutes les universités russes, et d'accorder le rang d'enseigne à tous les étudians. L'uniforme est le même pour les étudians et les professeurs, et la différence ne consiste que dans le plus ou le moins de broderie. Le pro-recteur a le rang de brigadier.

On a reçu des nouvelles de l'expédition autour du monde, commandée par M. de Krusenstern. Le 22 novembre dernier, il se trouvait entre le cinquième et le sixième degré de latitude septentrionale, faisant route pour le Brésil, où il devait relâcher. Il fut rencontré à cette hauteur par un bâtiment américain qui se chargea de ses dépêches.

On assure que l'Académie des sciences de Pétersbourg, voulant profiter du séjour de M. Robertson dans cette ville pour faire une ascension uniquement consacrée aux sciences, a chargé ce physicien de construire un nouvel aérostat, que tous les amateurs des arts ont couru admirer dans la grande salle de Liors, et qu'il ont appelé *la Minerve*. L'Académie a destiné 2,000 roubles aux frais de cette ascension. M. le conseiller Lovitz, chimiste célèbre et membre de l'Académie, accompagnera M. Robertson pour faire des expériences.

L'empereur vient d'établir une nouvelle organisation pour l'enseignement et l'exercice public de la médecine et de la chirurgie dans ses États. Il est soumis à un directoire général impérial. On trouve les détails de cette sage réforme dans le recueil officiel des actes publics.

Digitized by Google

La noblesse de l'Ukraine, par une résolution aussi unanime que généreuse, a voté une somme annuelle assez considérable, pour l'établissement et l'entretien d'une nouvelle Université à Charkow. Les négocians de cette ville ont aussi voulu y contribuer. Deux ukases de l'empereur Alexandre applaudissent à cette honorable détermination. Il a donné à ses auteurs un nouveau gage de sa bienveillance, en nommant chevalier de l'ordre de Ste.-Anne M. Artakow, gouverneur civil de l'Ukraine; en appelant M. Urjupin de Charkow, à la fonction d'*assesseur du collège*, et en adressant une *médaille d'or* à M. *Anikejeff*, citoyen de la même ville.

La noblesse du gouvernement de Pensa, dans le dessein de coopérer au progrès de l'instruction, a assigné, sur le revenu d'un capital qui lui appartient, une somme de 2,500 roubles pour l'entretien du collège de cette ville. Cette résolution a mérité l'approbation et les éloges de l'empereur.

Il vient de se former à Pétersbourg, par les soins du chambellan Nowosiltzoff, un *institut pédagogique*, ou séminaire d'instituteurs. 42,702 roubles sont destinés à l'entretien annuel de cet établissement; chaque professeur a 2,000 roubles de traitement. En sortant de ce séminaire, les élèves, après un examen convenable, seront placés comme instituteurs dans les écoles publiques. Le directeur est M. de Koch, conseiller d'état. L'établissement est déja en pleine activité.

Un jeune officier du corps des cadets de marine, le lieutenant de Print, vient d'imaginer un pont à bascule, qu'on juge supérieur à ceux d'Angleterre, et dont le modèle s'exécute.

Le *Dictionnaire géographique de l'empire russe*, entrepris depuis 1801 à Moscou, par *Maxime Witsch* et quelques autres savans géographes, vient d'être repris, et nous promet des descriptions aussi détaillées que curieuses, et des cartes parfaitement exactes de toutes les parties de ce vaste empire.

L'Académie des sciences publie un journal technologique, dont l'objet est de familiariser le public avec les nouvelles découvertes dans les arts et métiers, et d'indiquer leurs applications. Il en paraît chaque année un vol. en 2 cahiers.

Un paysan de Satka, qui ne sait ni lire, ni écrire, et qui était

Digitized by Google

employé à porter du bois dans une forge, a imaginé, pour faire mouvoir huit souflets, une roue qui tient la place de quatre autres, et exige la moitié moins d'eau ; il l'a exécutée lui-même avec tant d'exactitude, que l'architecte n'y a rien trouvé à redire.

Théâtre.

Les dernières pièces jouées sur le théâtre de Moscou, sont deux traductions de Kotzebue, *La Peyrouse* et la *Veuve rusée* (*die schlaue Witwe*), et deux opéra-comiques de Waesmitinow, *Iwan Czarowitz* et la *Nouvelle Famille*; les *Russes en Italie*, pièce originale, ont eu beaucoup de succès. On a aussi donné, pour la première fois, une comédie russe, écrite il y a plusieurs années, mais que l'impératrice Catherine n'avait pas permis de représenter. Elle est intitulée : *Emin innocent et pourtant punissable*. M. Iljin, auteur de *Lise*, *ou le Triomphe de la reconnaissance*, a enrichi le théâtre russe d'un nouveau drame, *Les Recrues*, *ou la Générosité*. Cette pièce a des beautés qui justifient le succès extraordinaire dont elle jouit ; mais elle est pleine d'allusions et de localités qui permettraient difficilement de la transporter sur une scène étrangère.

On a joué, sur le théâtre de l'Hermitage, *Aliné*, *reine de Golconde*, avec une musique nouvelle, composée par M. Boyeldieu. Le succès de cet opéra a été le même devant la cour et sur le théâtre de la capitale où il a ensuite été donné.

Journaux.

Un journal qui se publie à Pétersbourg, en langue russe, et qui a pour but de faire connaître le progrès des lumières dans l'empire, a donné lieu, à un critique allemand, de communiquer au public une remarque assez singulière. Le journal russe est divisé en plusieurs sections, dont la dernière est destinée à recevoir des morceaux sur les sciences ou la littérature que l'on voudra bien communiquer aux éditeurs, et ceux-ci invitent les jeunes étudians à contribuer, en effet, à remplir cette partie de leur journal, du fruit de leur veilles. C'est cette invitation que blâme le critique. « En Russie, dit-il, où il n'y a pas d'enfant qui n'ose présenter au public ses *exercices* par la voie de l'impression, où la moindre maison d'éducation a ses auteurs ou ses traducteurs, il vaudrait mieux ré-

Digitized by Google

primer la manie d'écrire que lui donner de l'aliment. » On n'aurait pas soupçonné que cette manie fût poussée aussi loin dans un pays qui était encore barbare, il y a un siècle ; et la remarque est d'autant plus frappante qu'elle est faite en Allemagne, c'est-à-dire, dans le pays du monde où l'on imprime le plus. Un autre résultat que le même critique tire du journal cité, n'est pas moins remarquable. Les établissemens d'éducation et d'instruction publiques coûtent en Russie 1,319,450 roubles par an ; encore faut-il observer qu'on ne fait pas entrer dans ce calcul, les nouvelles universités de Dorpat et de Wilna, non plus que les collèges et écoles des gouvernemens de Finlande, Estonie, Livonie, Courlande, Grodno, Minsk, Wolhinie, Podolie et Kiow, qui ont leurs revenus particuliers.

Beaux-Arts.

Il est question d'élever un monument à la gloire de deux illustres amis qui, au commencement du dix-septième siècle, délivrèrent la Russie des troubles et de l'anarchie qui la déchiraient, et placèrent sur le trône la maison de Romanow. Minin et Pojarski, l'un négociant, l'autre guerrier, achevèrent ce grand ouvrage, l'un par ses trésors, l'autre par ses talens militaires. L'artiste qui doit exécuter le monument est M. Martoz, professeur à l'académie impériale des beaux-arts de Pétersbourg. Il réunira Minin et Pojarski dans le monument, comme ils l'ont été pendant leur vie. On les verra allant ensemble au secours de Moscou. Les figures seront en bronze, une fois plus grande que nature, et porteront le costume russe. La base sera ornée de deux bas-reliefs, représentant une action particulière de chacun des deux héros. Les deux autres côtés porteront des inscriptions historiques. Le monument sera placé sur une place de Moscou; M. Martoz en a publié le programme. Cet artiste vient d'achever le mausolée que l'impératrice douairière a fait élever à ses parens ; il a douze pieds de haut. L'architecture est en marbre gris, les statues et les bas-reliefs en marbre blanc d'Italie, et l'obélisque en granit russe. Il sera placé à Paulosk au milieu d'un temple funèbre. M. Martoz va exécuter aussi un mausolée pour l'archiduchesse-grande-duchesse Alexandra, dont il a déja fait le dessin.

Digitized by Google

Librairie.

On vient d'imprimer à Pétersbourg, chez Schnor, aux frais du gouvernement, le *Voyage de l'ambassade impériale russe à la Porte Ottomane, en* 1793. L'auteur est M. Reimers, qui était du voyage en qualité de gentilhomme d'ambassade. L'ouvrage a trois volumes in-4°. d'une très-belle impression. Il est orné de six belles gravures, représentant les plus belles vues de Constantinople; d'un portrait du grand-seigneur actuellement régnant, et d'une carte des côtes d'Europe et d'Asie, voisines de Constantinople. On y trouve des détails très-exacts sur cette ambassade; une description des provinces russes et tartares qu'elle traversa, et beaucoup de renseignemens nouveaux sur Constantinople et ses environs, sur les mœurs des Turcs, sur le cérémonial des audiences, sur la navigation de la mer noire, etc. etc. (Prix 20 roubles.)

SUÈDE.

Nouvelles.

L'Académie royale des sciences et d'histoire avait proposé pour sujet de prix, *le tableau historique et critique de tous les livres et écrits, soit imprimés, soit manuscrits, qui ont eu des personnes royales pour auteurs.* Ce sujet a été traité avec autant de sagacité que d'érudition, par M. *Olof-Sembel*, qui a été couronné. La reine Christine et le roi Gustave III occupent le premier rang dans ce tableau.

Dans le nombre des nouveaux sujets de prix proposés par cette société, on remarque *une nomenclature exacte et complette de toutes les anciennes traditions islandaises relatives à l'histoire du nord de l'Europe.*

L'Académie suédoise a décerné les deux prix d'éloquence à MM. *Geyer* et *Granberg;* le sujet était l'éloge de *Sten-Sture.* — L'éloge du chancelier *Axel-Oxenstiern*, a été mis au concours pour cette année.

Le prix de poésie a été décerné à MM. Valérius et Wallin. Le second est l'auteur d'une traduction d'Horace en vers suédois. L'Aca-

Digitized by Google

démie a regretté qu'une traduction très-distinguée et très-honorable pour la poésie suédoise de la fable de Phaëton, d'Ovide, soit arrivée trop tard pour partager le prix.

Les deux prix de poésie, décernés par la Société royale des sciences et des arts, ont été obtenus par MM. *Teyner* et *Granger*, auteurs de deux odes, l'une sur le *caractère du sage*, l'autre sur l'*immortalité de l'ame*.

Il existe depuis 1769, à Stockholm, une *Académie militaire*, qu'il ne faut point confondre avec l'école des cadets établie dans le château de Calberg. Cette Académie, l'unique qui existe de ce genre en Europe, est composée des militaires les plus distingués par leurs lumières et leurs services; elle a eu pour fondateurs les deux généraux de *Sinclair* et de *Siegroth*. C'est une véritable société savante, dont les travaux ont un double objet: le perfectionnement de l'art de la guerre, et l'histoire militaire de la Suède. Cette Académie a élu pour son président, pendant l'année 1804, M. G. W. Tibell, qui a accompagné Bonaparte dans les campagnes d'Italie, et a servi avec beaucoup de distinction.

Madame Amélie d'Imhoff, aujourd'hui Madame Helwig, connue par différens ouvrages de poésie, a été reçue membre de l'Académie des arts de Stockholm.

On trouva en 1800, à 2 milles de Stockholm, dans des fouilles faites sur le sommet d'une colline et sous une grosse pierre, quatre instrumens de cuivre, un anneau en spirale, un couteau recourbé et deux vases angulaires. Ils viennent d'être décrits par M. J. Hallenberg, auquel ils ont fourni le sujet d'une dissertation très-savante. Il paraît qu'ils ne sont point d'origine suédoise, mais qu'ils ont été apportés par des navigateurs initiés dans les mystères de Samothrace, mystères auxquels ces instrumens étaient destinés. Cette explication fournit des rapprochemens assez curieux aux commentateurs.

Le monument élevé à Upsal au Pline moderne, sous le nom de *Temple de Linnée*, est presque achevé; il est placé dans le nouveau *Muséum d'histoire naturelle*, fondé par Gustave III, et dont le dessin a été donné par Desprez. La salle qui porte proprement ce nom et qui est destinée aux cours publics, occupe toute l'étendue d'une des deux ailes de l'édifice; sa grande entrée s'ouvre sur le jardin botanique. Un portique majestueux de huit colonnes d'ordre

Digitized by Google

dorique est placé en face. La statue de Linnée s'élève dans une niche éclairée d'en haut, à laquelle on monte par plusieurs gradins de marbre noir et blanc. La chaire est en avant, les bancs des deux côtés. Des ornemens allégoriques, des bas-reliefs sculptés par Desprez, ornent toute l'étendue de la salle. Au Nord est une seconde salle contiguë destinée au règne animal; au Midi, une serre chaude. Lorsqu'on s'avance du jardin botanique, très-riche en productions les plus rares, sous les ombrages d'une grande allée, l'œil est frappé d'admiration et de surprise en rencontrant le portique extérieur du temple et les magnifiques colonnes qui le décorent. Si les portes s'ouvrent, on aperçoit la statue du vénérable législateur des sciences naturelles; les rayons de lumière qui, descendant de la voûte, viennent frapper son image, semblent donner à cet aspect une espèce de solemnité, et pénètrent d'un respect religieux l'ame du spectateur.

La Société militaire suédoise a proposé, conformément à ses statuts, cinq sujets de prix pour l'année courante; sur la disposition des corps de troupes, les fortifications, l'artillerie, l'habillement des soldats, etc.

DANEMARCK.

Annonces.

Monsieur le professeur Munter a lu, dans une des dernières séances de la Société royale des sciences de Copenhague, un mémoire fort intéressant sur les pierres tombées du ciel.

Cette Académie a décerné la médaille d'argent à MM. *Kahrs* et *Moenster*; au premier, pour une nouvelle méthode de lever les côtes de la mer; au second, pour la découverte d'une nouvelle manière de tremper les ressorts d'acier.

On publie depuis trois ans à Copenhague, un ouvrage périodique exclusivement consacré à la science forestière. Il est écrit en allemand, et rédigé par MM. Hartmann et Laurop.

M. Rahbek vient de publier une traduction en vers danois du Tancrède de Voltaire. Il se propose de faire le même essai sur la tragédie de Mahomet.

Digitized by Google

Nécrologie.

Les lettres viennent de faire une perte sensible par la mort de M. *Jacques Baden*, ancien professeur d'éloquence et de langue latine à l'Université de Copenhague. Ce savant très-estimable, est mort dans un âge assez avancé, après avoir rempli avec beaucoup d'honneur différens emplois auxquels il a été appelé par le gouvernement de son pays. Il était attaché depuis 1779, à l'Université de Copenhague, où il n'a cessé d'être éminemment utile aux étudians par ses profondes connaissances, son goût sûr et sa critique savante. La littérature lui doit plusieurs éditions d'auteurs et de poètes latins, enrichies de notes savantes, et une traduction de Tacite, où il a imité très-heureusement la précision de l'original, sans nuire à l'exactitude. On peut dire que peu de langues possèdent une traduction aussi parfaite de cet auteur. La langue danoise lui aura d'éternelles obligations, non-seulement pour sa grammaire danoise et les autres travaux qu'il a entrepris dans la vue de porter sa langue maternelle à la perfection où elle est arrivée; mais aussi pour ses critiques, qui, depuis trente ans et davantage, ont été le guide le plus sûr de tous les auteurs danois. On lui doit également le meilleur dictionnaire allemand et danois qui existe, et plusieurs autres ouvrages. Dans ses dernières années, il avait été forcé de renoncer à ses travaux publics, et le gouvernement danois toujours juste et généreux, lui avait accordé une retraite honorable.

HONGRIE.

Il vient de paraître pour la première fois, en langue hongroise, un ouvrage sur la jurisprudence du pays; c'est le *Code patriotique* de M. Elias Geotsch, professeur à l'Académie de Presbourg, production précieuse à la littérature, autant qu'utile à tous les habitans du royaume.

Digitized by Google

ALLEMAGNE.

Sociétés savantes.

La Société économique de la Marche de Brandebourg, a proposé un prix pour le moyen le plus sûr et le plus applicable en grand, de détruire les chenilles communes. M. Kuhlwein de Sonnersbourg est l'auteur de ce concours, qui sera fermé en mai 1805.

On a publié à Wurtzbourg le programme suivant :

Un protecteur illustre des sciences, et un ami du bien public, propose les quatre sujets de prix suivans, et assigne pour chacun 500 florins.

1°. Quels sont les moyens d'améliorer encore les vignobles dans la Franconie ; 2°. donner une nouvelle activité aux manufactures sur les rives du Rhin ; 3°. procurer le meilleur emploi des produits minéraux du territoire de Wurtzbourg, et 4°. perfectionner les instituts d'éducation de cette principauté ?

Les mémoires doivent être adressés, avant le 1er. mai 1805, à M. Wagner, juge et co-recteur en second de l'Université de Wurtzbourg.

On a su que ces sujets de prix sont dus à la générosité de l'électeur archi-chancelier, qui a résolu d'employer à cet usage respectable les revenus dont il jouit en qualité de prévôt du chapitre de Wurtzbourg.

Le concours ouvert à Leipsick, sur la proposition de M. le conseiller Bastide, relativement aux *moyens de perfectionner l'agriculture*, a attiré dix-neuf réponses. Le prix a été décerné à M. *Paschaly*, conseiller de guerre à Breslaw, et à M. le professeur *Harl*, dont la dissertation *sur les progrès de l'industrie* avait été couronnée par la Société économique de St.-Pétersbourg. Un des trois *accessit* a été obtenu par le duc de Holstein-Beck, connu par ses écrits économiques, et qui avait joint à sa devise l'envoi de dix ducats d'or pour la publication d'un *manuel sur les élémens de l'agriculture à l'usage des écoles des campagnes*. M. Paschaly a abandonné la moitié du prix pour un nouveau concours.

Digitized by Google

Nécrologie.

Les gazettes allemandes nous annoncent la mort récente de dix ou douze savans ou gens de lettres, dont près de la moitié sont morts octogénaires. Dans leur nombre se trouve M. *Beauclair*, né à l'Isle-de-France, conseiller du Landgrave de Hesse-Darmstadt, directeur d'un institut d'éducation à Darmstadt, mort à 69 ans. Il avait publié plusieurs ouvrages en français. Le dernier était son *cours de gallicismes*, imprimé à Francfort en 1794, in-8.

Théâtre.

Le théâtre de Vienne est presque le seul qui nous fournisse des nouveautés pour cet article. Le 17 mai on y a donné la première représentation d'un opéra-héroïque, intitulé : *Samori*, écrit par M. Fr. X. Huber, et mis en musique par l'abbé Vogler. A juger du poëme par la courte analyse qu'en donnent les journaux, il paraît qu'à Vienne, comme ailleurs, la tragédie lyrique tend assez fortement à se rapprocher du mélodrame. La musique est, dit-on, facile et agréable; mais on remarque des bizarreries dans l'emploi des instrumens, et l'on cite entr'autres une ariette qui n'est accompagnée que par les basses; on loue beaucoup les décorations et les costumes. L'ouvrage a eu un plein succès.

Il n'en est pas ainsi d'un essai de M. Treitschke, qui a voulu transporter de Paris à Vienne un genre entièrement français, la comédie mêlée de couplets, ou le vaudeville. Cette nouveauté n'a pas réussi; il est vrai qu'on s'y est pris tout-à-fait au rebours de la manière française. Au lieu de composer des couplets sur des airs connus, on a pris des couplets connus de Voss, de Burger et autres poètes, et on les a fait mettre en musique par Wranitzky. Ajoutez à cela que le petit drame ne valait pas grand'chose, et sa chûte n'aura rien de surprenant. Il s'appelait *Sympathie* (Mitgefühl).

Défiance et Malice, traduit en vers rimés par M. Stoll, a eu un meilleur sort; et l'on a aussi souffert sur le théâtre de Vienne une traduction du *Médecin turc*, soutenue de la musique de Boyeldieu.

On a joué le 22 juin pour la première fois, à Berlin, une imitation de l'*Irato*, avec la musique de Mehul. Ce chef-d'œuvre a obtenu le succès qu'il méritait.

On vient d'imprimer à Berlin une tragédie de Coriolan, en cinq

Digitized by Google

actes et en vers, par M. Collin. Ce jeune auteur en avait déja donné deux autres, Régulus et Polixène, dont la première surtout avait fait concevoir de grandes espérances de son talent. Coriolan n'est pas non plus sans mérite : on y loue des caractères pleins de vérité et dessinés fortement, des scènes bien conçues et bien conduites, un langage élégant et noble, une grande richesse d'idées. « Il semble, dit le critique allemand que nous copions, que les pièces de M. Collin soient faites pour donner un air de justesse à cette fausse assertion de certains connaisseurs : qu'il n'est point nécessaire qu'un ouvrage de l'art soit pathétique. On est entraîné par la lecture de Coriolan, et l'on ne songe pas à l'effet qu'il pourrait produire sur la scène. Oui, mais aussi toutes les pièces de ce genre, et elles sont nombreuses en Allemagne, n'en produisent aucun. Notre critique l'avoue et en cherche les raisons, pour Coriolan, avec beaucoup de sagacité. Sans entrer avec lui dans les détails, nous dirons, en général, que l'Allemagne n'aura un théâtre que lorsque ses auteurs dramatiques travailleront pour des spectateurs, lorsqu'ils auront sans cesse sous les yeux leur parterre. Jusqu'ici les favoris de la Melpomène allemande, les Schiller et les Goethe n'ont songé qu'à des lecteurs ; il en est résulté que leurs succès obtenus dans le cabinet, n'ont jamais été durables sur la scène. Le *Guillaume Tell* de Schiller se promène à présent sur tous les théâtres de la Saxe ; une lettre que nous recevons de Leipsick, nous explique pourquoi on l'admire, et pourquoi il ne réussit pas. C'est que l'effet dramatique est toujours manqué ; c'est qu'il y a de très-beaux détails et un mauvais ensemble :

Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet....

c'est que le poète se met sans cesse à la place de ses acteurs pour débiter de belles phrases. Ainsi le fils d'un malheureux à qui le tyran Gessler a fait crever les yeux, s'écrie : Quoi, cette lumière qui vivifie tout l'univers, que toutes les créatures regardent comme un bienfait, vers laquelle les plantes même se tournent sans cesse..... mon père en est privé ! Qui diable serait tenté de s'attendrir de cette douleur naturaliste ? L'esprit de parti, le mauvais goût, une certaine vanité nationale peuvent faire applaudir pendant quelque temps à cet étalage ; mais l'ennui triomphe bientôt de ces petites considérations, et le froid qui, selon Voltaire, tue toutes les pièces nouvelles, ne fera pas grace longtems à ces héros déclamateurs.

Digitized by Google

Nouvelles.

On vient d'établir dans le ci-devant séminaire de Saint-Venceslas, à Prague, une école polytechnique, particulièrement consacrée à l'étude des hautes mathématiques.

On a placé aussi dans le même local, un Musée de mécanique, et on y a joint une école pratique pour les arts et métiers.

Les Voyages d'Acerbi en Suède et en Laponie, ont déja donné lieu à plusieurs réfutations des faits ou des opinions qu'il avance; mais il n'en est pas de plus forte et de plus piquante que celle qui vient d'être publiée à Halle, par M. Fr. Ruhs, comme traduite du manuscrit d'un savant Suédois. L'idée principale, ou, si l'on veut, le *cadre* de cet ouvrage, est fort original. L'auteur suppose un étranger nouvellement arrivé en Suède, et qui cherche à s'y orienter au moyen des voyages d'Acerbi. Il tombe par-là dans une foule de méprises très-comiques. Il s'informe auprès des savans de quelques rois et grands hommes de Suède, dont personne ne connaît le nom. A Stockholm, il veut faire connaissance avec plusieurs académiciens dont parle Acerbi. Les uns sont morts depuis longtems; les autres n'ont jamais été membres de l'Académie. La rencontre la plus grotesque est celle que l'auteur a feinte de son étranger avec l'oculiste Odhélius, qu'il croyait au bord de sa tombe d'après le récit d'Acerbi. Notre voyageur donc rencontre dans la rue un homme très-fort et très-agile, et le prie de lui enseigner la demeure du célèbre Odhélius. Le Suédois fait la grimace. L'étranger croit que son ignorance en est la cause. Je sais, ajoute-t-il, que cet habile homme, autrefois si célèbre, a survécu à sa réputation, et que la vieillesse l'a réduit au point de n'avoir même plus le sentiment de son existence.... Il allait continuer toujours d'après Acerbi; mais à ces derniers mots, le Suédois fit un pas en arrière, le toisa de la tête aux pieds, et saisissant plus fortement sa canne, lui cria d'une voix qui n'était nullement cassée : c'est moi qui suis Odhélius!... M. Ruhs, ou son auteur original, reprochent aussi à M. Acerbi des erreurs beaucoup plus graves, et surtout ses censures injustes contre la Suède, et la manière dont il a outragé des corps entiers, des individus et jusqu'à des personnes royales. Le censeur de M. Acerbi a peut-être mis lui-même trop d'amertume dans ses réfutations; mais son zèle patriotique doit l'excuser, et son ouvrage sera toujours un supplément nécessaire *des Voyages* dont il relève les erreurs.

Digitized by Google

Voici comment s'exprime la *gazette générale de littérature* de Iena relativement à l'*essai* de M. Charles Villers, *sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther.*

« Honneur et gloire à l'Institut national de France qui a proposé, en 1800, un tel sujet de prix ! Honneur et gloire à la classse qui, en 1804, a couronné un tel ouvrage ! C'est une chose bien heureuse ; c'est un signe éclatant de l'esprit de tolérance qui règne aujourd'hui dans une nation catholique, de l'éclat des lumières dans ce pays, de la sagesse de son gouvernement, qu'un tel concours et un tel suffrage, au sein de la première société savante de la France, d'une société composée en très-grande partie de catholiques. »

Le rédacteur pense qu'on pourrait rectifier, completter, ou modifier quelques détails de cet écrit, en portant dans son examen une scrupuleuse sévérité ; mais c'est à l'ensemble qu'il s'attache, et il ne pense pas que sous ce rapport il existe encore en Allemagne un ouvrage aussi fécond en vues, aussi nourri de faits, aussi fortement pensé.

Les secrets de la nature se révèlent de plus en plus aux heureux disciples de Fichte et de Schelling. Dans un livre sur *la nature des choses*, publié à Leipsick, M. J. J. Wagner s'est trouvé assez inspiré pour expliquer et démontrer *à priori*, les phénomènes de la physique et de la chymie, que les *misérables observateurs* se bornent à constater par l'expérience. Il a pénétré tous les mystères de la végétation, de la réproduction. *Il établit que les sens de l'homme et de l'animal, ne sont que des capacités différentes d'oxidation qui ont chacun leur polarité particulière, etc. La faculté de penser n'est qu'un organisme ; qui est précisément à celui du sentiment comme celui-ci est à celui de la végétation animale. Il n'est pas plus difficile de comprendre comment les abeilles construisent des alvéoles à six côtés, que de concevoir comment le salpêtre se crystallise en poliedres à six faces* ; M. Wagner découvre encore ses deux pôles *dans les sens électriques du goût et de l'odorat. Dans le jugement, la raison s'empare de l'imagination, comme l'oxigène de la base acidifiable. Si l'on trouve le moyen d'appliquer l'appareil galvanique au centre du cerveau*, M. Wagner ne doute pas *qu'on ne puisse exciter des idées opposées, à l'aide de l'appareil de Volta, etc.* et nous ne doutons point aussi que le monde savant ne s'empresse d'accueillir et d'appliquer ces grandes découvertes.

Digitized by Google

Les *Souvenirs de Paris* de M. Kotzebue, paraissent avoir un succès général en Allemagne, et l'on remarque avec plaisir que parmi les éloges qu'on lui donne, on applaudit particulièrement au ton décent de son ouvrage; on l'oppose à l'inconsidération et à l'indiscrétion de quelques voyageurs allemands, « manie qui a sa principale source, dit une feuille allemande, dans des spéculations mercantiles, mais qui est réellement funeste aux progrès du bon goût, et qui concourt à la corruption de notre littérature. »

Le jugement de l'Institut national, qui a couronné l'ouvrage de M. de Villers sur l'influence de la *réforme*, et le monument qui va s'élever en Allemagne par souscription, à la gloire de Luther, semblent avoir réveillé tous les genres d'intérêt en faveur de cet homme célèbre. Un libraire de Helmstaedt (Fleckeisen) annonce, aussi par souscription, une édition des œuvres de Luther qui étaient restées inédites. Elles formeront six volumes in-8., et seront principalement composées de sermons sur les derniers chapitres de St.-Mathieu et de lettres particulières de Luther, et de quelques autres réformateurs ses contemporains. Le prix de la souscription est très-modique.

L'électeur de Bavière a interdit la publication et l'usage de tout calendrier qui renfermerait des lignes astrologiques, sous peine de confiscation et d'amende.

Annonces.

Biologie, ou philosophie de la nature vivante, par M. Treviranus, professeur à Brêmen.

Faire dériver la science de la nature et la médecine de la philosophie; examiner les ressorts à l'aide desquels la force organique agit dans l'univers; expliquer, en un mot, le principe et les lois de la vie végétale et animale; tel est l'objet de cet ouvrage dont le but annonce peut-être quelque hardiesse, mais dont on loue la méthode et la clarté. Le professeur Tréviranus semble avoir, dans les problèmes qu'il se propose, quelque analogie avec la nouvelle école de *Schelling*; il s'en distingue essentiellement par l'étude des faits et son respect pour l'expérience.

L'Autriche n'est point aussi étrangère qu'on pourrait le croire à tout nouveau système de philosophie. On vient de publier à Vienne

Digitized by Google

un ouvrage qui porte ce titre : *Projet d'une philosophie pure, où l'on essaie de fonder sur une nouvelle base, les recherches de la raison relativement à la nature et à la morale.*

Toutefois il n'y a guère autre chose de neuf dans ce système que quelques combinaisons de mots; les idées en sont souvent empruntées de Kant, quoique dans un sens opposé au sien. L'auteur ne manque ni d'esprit, ni de connaissances; il a des intentions pures. Mais ce qui lui manque, c'est précisément ce que promettait son titre : la nouveauté et la solidité.

Essai de philosophie populaire et scientifique, par M. Michel Engel.

Si le préjugé qui, chez les nations étrangères, fait supposer tous les ouvrages de philosophie allemande, pleins d'oiseuses abstractions, écrits dans un style obscur, barbare et dépourvu de sel, si ce préjugé pouvait être détruit, ce serait par des ouvrages tels que celui-ci; écrit avec élégance, noblesse et pureté, il est plein d'observations fines et judicieuses, et de résultats utiles.

Histoire de la ligue anséatique, par M. G. Sartorius.

Cette intéressante partie de l'histoire moderne a trouvé, dans M. Sartorius, un écrivain aussi distingué par ses connaissances en politique et en économie publique, que par son érudition. Il divise cette histoire en trois périodes; la première commence à l'époque de la formation de la ligue, s'étend jusqu'à la paix avec Woldemar III, en 1370; la seconde embrasse le tems des succès de la ligue; la troisième sa chûte. Nous ne possédons encore que les deux premiers volumes de cet ouvrage, qui en aura deux de plus; mais ils suffisent pour en donner l'idée la plus favorable.

L'histoire de l'église chrétienne, par M. J. M. Schrœck, commencée depuis 34 ans, touche à son terme. On vient de publier les volumes 33 à 35. Le mérite de M. Schrœck comme historien, et les soins qu'il a portés dans ce travail, font considérer cet ouvrage comme le meilleur dans son genre qu'on ait encore publié en Allemagne, et comme une des plus importantes productions dont elle se soit enrichie dans ce siècle.

Instruction sur les beaux-arts, par M. Gagels. (Vienne.)

Cet ouvrage n'est guère qu'une réunion des idées de Sulzer,

Digitized by Google

Eschenbourg, Humboldt, Blair, etc. mais il se distingue par le but auquel il est destiné. C'est une espèce de manuel à l'usage des jeunes gens, des femmes et des écoles publiques. L'auteur a voulu mettre ses lecteurs en état d'apprécier les chef-d'œuvres des arts.

M. le professeur Conrad Levezow entreprend la description, accompagnée de commentaires, des marbres et bronzes antiques qui composent les collections royales de Prusse. Il vient de commencer par une dissertation sur les statues auxquelles on a donné le nom de *famille de Lycomède*, mais que ses judicieuses critiques dépouilleront de ce titre, en rectifiant les fausses idées qu'on s'était faites de ces monumens.

M. Ant. *Dexel*, professeur et bibliothécaire à Landshut, en Bavière, vient de publier un écrit destiné à ranimer, parmi ses compatriotes, le zèle pour l'étude des anciens. Cet écrit renferme des vues piquantes sur les rapprochemens qu'on pourrait établir entre les écrivains de l'antiquité et les écrivains les plus modernes, sous le rapport de la morale, des sciences, des beaux-arts, et particulièrement de la politique.

Encyclopédie usuelle pour les artistes, manufacturiers et fabricans, par M. *Brodhagen*, professeur de mathématiques à Hambourg.

Cet ouvrage est aussi utile par son but que par son exécution; il réunit l'exactitude à la clarté, et le mérite des connaissances à celui des applications.

Histoire du Droit criminel en Bavière, par *F. J. Lipowski*, membre de l'Académie des sciences de Munnich, etc.

Ouvrage très-précieux pour la Bavière, utile même pour tous les autres pays, surtout à une époque où l'on s'occupe généralement de la réforme du code criminel.

Du sommeil et de la chambre à coucher dans leur rapport à la santé. (Weimar.)

Sujet presque neuf en médecine, que l'auteur a traité d'une manière judicieuse, et sur lequel il a recueilli beaucoup d'observations trop négligées.

Il paraît en Allemagne, sans nom d'auteur ni date d'impression, *un Coup-d'œil historique sur la dîme en nature et ses pernicieux*

Digitized by Google

effets, écrit avec beaucoup de chaleur, mais plein de recherches curieuses sur l'établissement et les effets de cette contribution dans les pays germaniques.

ANGLETERRE.

Nouvelles.

Lord Stanhope, disent les feuilles anglaises, est enfin venu à bout par son zèle infatigable et ses secours désintéressés, de porter au dernier degré de perfection l'imprimerie *stéréotype*. On en fera le premier essai sur un ouvrage de piété, traduit de l'allemand, ouvrage dont les dames de la famille royale font depuis longtems un usage journalier, et que la reine permet à présent de publier.

Il sera précédé d'une préface écrite par un prélat distingué de l'église anglicane. Cette édition aura encore cela de remarquable, qu'elle sera imprimée sur un papier de nouvelle fabrique, dont le méchanisme permet de donner à chaque feuille une longueur presque illimitée et une largeur très-considérable. On se flatte aussi que la pâte sera beaucoup plus égale et plus homogène que dans tous les papiers connus.

Les petits-enfans du célèbre Richardson, auteur de *Clarisse*, *Grandisson*, etc., viennent de publier *la vie et la correspondance* de leur illustre aïeul. La correspondance est composée de ses lettres et de celles de plusieurs personnages distingués, ses contemporains. Il la destinait à l'impression et l'avait mise en ordre lui-même; mais en la léguant à ses filles, il avait exigé que l'édition ne s'en fît qu'après leur mort. Miss Anna Richardson était la seule qui vécut encore au commencement de cette année. Sa mort, que nous avons annoncée dans le numéro 2 de cette Gazette, a levé le dernier obstacle qui s'opposait à la publication qui vient d'avoir lieu.

Le goût des langues orientales est tellement à la mode à l'université de Cambridge, qu'il s'est présenté quatre concurrens pour la place de professeur d'arabe, vacante par la mort du célèbre Carlisle. Ce sont MM. Gemingham, Clarke, Holden et Palmer.

Digitized by Google

Théâtre.

On a donné récemment sur le théâtre de *Hay-Market* une nouvelle pantomime à grand spectacle (*A new grand pantomime*), qui a obtenu le plus brillant succès. On l'appelle l'*Isle enchantée ;* c'est le sujet de la *tempête* de Shakespear. On desirait depuis longtems qu'il fût mis en pantomime, parce qu'il prête beaucoup à l'art du décorateur. L'auteur, M. Fawcet, a très-bien senti, dit-on, qu'il était difficile dans ce genre de drames d'expliquer l'avant-scène, puisqu'on n'y peut faire de récits En conséquence, il a tout mis en action. Dans le premier acte, on voit Prosper abdiquer le gouvernement ; puis tout-à-fait détrôné par son frère à l'instigation du roi de Naples, on le voit s'échapper dans une barque avec sa fille Miraude, qui n'est encore qu'un enfant, et aborder, après un naufrage, dans l'isle enchantée ; on le voit enfin délivrer Ariel de sa prison, soumettre Caliban, et demeurer maître de l'isle. Le second acte, séparé du premier par un espace de douze années, est un résumé des cinq actes de Shakespear, avec cette différence que Caliban y joue encore un plus grand rôle. Les Anglais eux-mêmes ont trouvé qu'on leur donnait un peu trop de ce monstre favori de leur auteur favori ; ils desirent, ce qui est assez naturel, qu'on étende un peu le rôle de l'amoureux aux dépens de celui du monstre. Ils n'ont rien trouvé d'ailleurs à redire à cette bizarre composition, dont tous les défauts ont été rachetés par la pompe du spectacle.

Une pièce nouvelle de M. Dibdin, intitulée *Guilty or not Guilty* (Coupable ou non coupable ?) a eu beaucoup de succès ; elle est prise du *journal d'Engelmann*, par Aug. Lafontaine.

Annonces.

On annonce une seconde édition augmentée des poésies d'Edouard Williams, poète gallois. On y joindra une dissertation sur les anciens poètes Bretons et sur les Druides, sur leurs ouvrages, leur morale, leurs arts, etc. On donnera comme supplément quelques airs gallois auxquels différentes chansons du poète sont adaptées.

M. R. Parkinson, connu par son ouvrage du *Fermier expérimenté* (*The experienced Farmer*), annonce par souscription le *Voyage du Fermier expérimenté en Amérique*, dans lequel il exposera ses observations sur l'agriculture des Etats-Unis.

Digitized by Google

Il semble que depuis quelque tems on eût épuisé tout ce qu'il y avait à dire sur les plaines de Troie. Un M. Gell se propose cependant de publier un ouvrage sur ce sujet, et l'on assure qu'il y a rassemblé quelques données nouvelles qui ne seront pas sans intérêt pour les amateurs de l'antiquité.

On prépare ; depuis quelque tems, un nouvel ouvrage périodique, qui paraîtra une fois par mois sous le titre d'*Histoire générale des voyages par terre et par mer*. Il contiendra la traduction des meilleurs voyages qui paraîtront dans toutes les langues de l'Europe, et des extraits des voyages anglais dont le prix ne sera pas à la portée du commun des lecteurs. L'étendue de cette entreprise et les frais considérables qu'elle demande, font croire qu'elle sera conduite par le libraire Philipps. On sait d'ailleurs qu'il a déja acquis à des prix considérables, les manuscrits de quatre voyages intéressans, dont l'un regarde le Pérou, et un autre l'intérieur de l'Afrique.

On attend un ouvrage du docteur Harrington, dans lequel il promet de ruiner entièrement la chimie française, par des preuves aussi claires que satisfaisantes de la défectuosité de ses principes.

Le voyage de déeouvertes du capitaine Broughton, pendant les années 1795 à 1798, a paru au commencement de juin. Ce navigateur s'est occupé exclusivement de reconnaître les côtes du Japon au nord, au sud et à l'est, ainsi que les isles de Loutschou, de Madgicosemah, et la côte de la Corée. Son ouvrage est précieux pour la géographie ; mais il n'offrira qu'une lecture peu intéressante à quiconque n'est pas géographe ou navigateur.

Un autre voyage purement technique, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est celui du colonel Thornton dans le nord de l'Angleterre et dans une partie des montagnes d'Ecosse. Il est intitulé *Sporting-Tour*, et n'est en effet qu'un voyage de chasse. Il sera très-intéressant pour les Anglais, chasseurs de renard (*Fox hunters*) ; mais il est probable que le reste du public, même en Angleterre, ne s'amusera point à lire les hauts-faits de chasse et de pêche du colonel, non plus que le menu de ses repas, qu'il communique à ses lecteurs avec une vanité très-ingénue. Le colonel aurait eu pourtant un bon moyen de se faire lire : que ne mêlait-il son récit de quelque conte, ou mieux encore de quelques méchancetés ? Son voyage alors aurait ressemblé à beaucoup d'autres.

Chalmers vient d'achever son édition des classiques anglais (*Bri-*

Digitized by Google

tish classicks) qui ont écrit en prose, c'est-à-dire, des auteurs qui se sont distingués dans le genre de l'*Essai* cultivé avec tant de succès en Angleterre. Il a enrichi sa collection de préfaces, d'introductions et de tableaux du caractère des auteurs, Addisson, Steele, Hawkesworth, Jonhson, et autres. On cite avec éloge le parallèle qu'il a tracé entre Johnson et Addisson. Le recueil forme 45 vol. et se vend 9 liv. sterl. chez le libraire Johnson.

Les *lettres de Junius* avaient offert jusqu'ici une énigme inexplicable à tous les curieux qui veulent absolument percer le mystère dont s'enveloppent les auteurs anonymes. Cet ouvrage célèbre avait été attribué tantôt à Sam. Dyer, tantôt à W. G. Hamilton, à Edmond Burke, H. Boyd, au général Lee, à un ecclésiastique nommé Rosenhagen. M. Heron, qui avait déja éclairci la question dans une première édition de ces lettres, vient de la décider dans une seconde en faveur du feu lord Ashburton (John Dunning.) Son édition est d'ailleurs recommandable par les introductions qu'il a écrites pour chaque lettre, ainsi que par les notes et dissertations qu'il y a jointes pour en faciliter l'intelligence. Ce qu'il en avait déja publié avait obtenu l'approbation de tous les critiques.

Librairie.

Sciences. *A system of theoretical, etc.* Système de chimie théorique et pratique, par Fr. Accum, 2 vol. in-8. avec figures. (Prix 18 sch. ou 21 fr. 60 c.)

Medical Sketches, etc. Esquisses médicinales de l'expédition des Indes en Egypte, par J. Mac Gregor. 1 vol. in-8. (Prix 7 sch. ou 8 fr. 40 cent. Murray.)

Histoire, Littérature, etc. *The history of Athens, etc.* Histoire d'Athènes, avec un commentaire sur les principes, la politique et la conduite des gouvernemens républicains, et sur les causes d'élévation et de décadence qui agissent dans les états libres et commerçans, par sir Will. Young, 1 vol. in-8. (Prix 10 schel. ou 12 fr. Bulmer.)

The history of Canada, etc. Histoire du Canada depuis sa découverte, avec un précis des premiers établissemens faits dans la Louisiane, par G. Heriot, un vol. in-8. (Prix 12 schel. ou 14 fr. 40 cent. Longman.)

Digitized by Google

Memoirs of eminently pious Women, etc. Mémoires de plusieurs femmes distinguées par leur piété, qui sont l'ornement de leur sexe, une bénédiction pour leur pays et un exemple édifiant pour l'église et le monde; par Th. Gibbons, 2 vol. in-8. (Prix 18 schel. ou 21 fr. 60 cent. Ogle.)

Voyages. *The scenery, antiquities and biography, etc.* Paysages, antiquités et biographie de la partie méridionale du pays de Galles, d'après des matériaux rassemblés dans ce pays en 1803, par B. Heathmalkin, 1 vol. in-4. (Prix, 2 liv. sterl. 12 schel. 6 d. ou 63 fr. Longman.)

A description of the condition, etc. Tableau de l'état et des mœurs, ainsi que du caractère moral et politique, et de l'éducation des paysans irlandais, tels qu'ils étaient depuis 1780 jusqu'en 1790, époque où l'on suppose que l'Irlande avait atteint son plus haut point de prospérité, par R. Bell. (Prix 2 schel. ou 2 fr. 40 cent. Vernon et Hood.)

Le *Voyage du capitaine Broughton* dont nous avons parlé plus haut, forme un volume in-4., orné de planches et de cartes, gravées sous la direction de M. Arrowsmith. Il se vend 1 liv. sterl. ou 24 fr. en feuilles. (Cadell et Davies.)

Poésie. *The Highlanders, etc.* Les Montagnards, poëme où l'on décrit le pays, les mœurs, les coutumes et les préjugés de ce peuple singulier, avec un court récit des malheurs du prince Charles-Edouard Stuart en Ecosse, en 1746. On y a joint la traduction de quelques fragmens galliques de Morduth, par madame Grant. 1 vol. in-8. (Prix, 10 schel. 6 d. ou 12 fr. 60 cent. Longman.)

HOLLANDE.

Sociétés savantes.

La Société teylorienne de Harlem, a proposé les deux sujets de prix suivans, pour le terme d'avril 1805.

1°. Quelle analogie peut-on assigner avec certitude entre le principe de la chaleur et celui de la lumière?

2°. Démontrer d'une manière convaincante, par des exemples pris dans l'étude de la nature, qu'une considération sérieuse et appro-

Digitized by Google

fondie de ses productions, ne nous conduit pas seulement à la persuasion de l'existence du créateur, mais tend aussi à nous donner les plus hautes et plus justes idées de ses perfections, et qu'ainsi, selon le jugement des plus grands philosophes, l'auteur de toutes choses se relève lui-même, et se peint dans la nature pour ceux qui prennent la peine de l'étudier attentivement. Le prix est de 400 florins hollandais. Les mémoires peuvent être écrits en hollandais, en latin, en français, en anglais, ou en allemand.

La Société des sciences de Middelbourg a prorogé, jusqu'au premier janvier 1805, le prix qu'elle avait proposé relativement *à l'emploi qu'on peut faire de l'huile dans les dangers de mer.*

Cette Société à décerné une médaille d'or à M. J. de Kanter, pour l'envoi de ses *nouvelles tables écliptiques*, en langue hollandaise.

Annonces.

M. *Kluit* continue son histoire du gouvernement hollandais. Il vient de publier le troisième volume qui embrasse depuis 1588 jusqu'en 1795, époque de l'entrée des Français en Hollande. L'ouvrage est accompagné de pièces justificatives, dont plusieurs sont d'un assez grand prix. L'auteur nous annonce un quatrième volume.

Un auteur, auquel la littérature hollandaise devait déja beaucoup, vient de publier dans la même langue, sous le titre de la *richesse*, la *médiocrité*, la *pauvreté*, trois traités qui ont pour but d'énumérer les inconvéniens, les dangers, ou les avantages de ces trois principales conditions de la vie humaine. Ils respirent une morale pure et élevée, et annoncent une profonde connaissance du cœur humain. Madame *Moëns*, avantageusement connue par ses poésies sacrées, y a joint trois poëmes sur les mêmes sujets, où l'on retrouve cette élévation de sentiment qui caractérise tout ce qui sort de sa plume.

La Société médicale d'Amsterdam vient de publier le quatrième volume des mémoires qu'elle a couronnés. On distingue dans le nombre une dissertation sur l'*anevrisme*, par M. Martin Dingeman, médecin de la marine.

Digitized by Google

SUISSE.

Monsieur Sécrétan, professeur de philosophie à Lausanne, vient de publier un écrit sur l'*instruction publique dans ses rapports avec l'état social*, dans lequel on trouve d'excellentes vues exposées avec beaucoup de clarté et de méthode. C'est l'ouvrage d'un ami de la morale. On remarque en particulier ses vues sur l'*emploi des vacances*, sur *les moyens de remplir les intervalles de l'instruction*, sur *la correspondance des parens avec les instituteurs*; sur *les écoles d'industrie et de charité*. On trouve dans ce dernier paragraphe des détails intéressans sur les écoles de charité de Lausanne.

ITALIE.

Sociétés savantes.

La Société italienne de Modène a proposé les deux sujets de prix suivans : 1°. *établir les fondemens de la métaphysique du calcul des probabilités ;* 2°. *déterminer une méthode plus sûre et moins pénible que celles qui ont été employées jusqu'ici pour empêcher le retour des fièvres périodiques qui ont déja été coupées par le quinquina.* La méthode devra être fondée sur des expériences décisives et bien constatées. Le prix, pour la première de ces questions, sera une médaille d'or du poids de 60 ducats, et pour la seconde, une autre médaille du poids de 90 ducats.

Annonces.

Le R. P. Nicolas Papini, natif de S. Giovanni dans le Val-d'Arno, va publier un ouvrage intitulé : *Scriptores Ordinis Minorum vulgo conventualium* (Les écrivains de l'ordre des frères-mineurs, vulgairement appelés conventuels.) Il sera imprimé à Assise, patrie de St.-François, par Sgariglia. L'auteur est déja connu par un autre ouvrage intitulé : *Etruria Francescana* (l'Etrurie Franciscaine), dont le second volume paraîtra incessamment. Les Franciscains n'ont point vu avec ingratitude tous ces travaux du R. P. Papini pour la gloire de leur ordre. Ils l'ont nommé leur général.

Dans une suite de *mémoires historiques sur les cardinaux de la*

Digitized by Google

sainte-église romaine, qu'a publié dernièrement à Rome M. *Lorenzo Cardella*, curé de St.-Vincent et St.-Anastase, *alla regola*, on remarque le rapprochement suivant sur les cardinaux sortis des différens ordres monastiques.

Les Bénédictins en ont fourni au sacré collège.....	130
Les Franciscains.....	50
Les Dominicains.....	*Id.*
Et les Jésuites seulement.....	10
On remarque aussi que la nation française en a donné.....	362

c'est-à-dire, beaucoup plus qu'aucune autre, excepté l'italienne qui en a toujours fourni au moins les deux tiers.

Apologia, etc. Apologie de M. Solari, évêque de Noli contre le cardinal Gerdil, un volume in-12. Gênes 1804.

Le concordat a mis un terme aux divisions de l'église en France; mais les vagues, excitées par la tempête, se font encore sentir au loin. M. Solari, dominicain, évêque de Noli, dans la république ligurienne, était un des évêques ultramontains qui avaient approuvé la constitution civile du clergé de France. Le cardinal Gerdil avait soutenu la conduite de la cour de Rome, et attaqué l'évêque de Noli, qui se défend dans cet ouvrage, et attaque à son tour les prétentions de cette cour, et les argumens du cardinal. Quelque opinion que l'on ait sur le fond de la question, il est toujours vrai que M. Salari montre dans ce livre beaucoup de savoir et de courage. Les curieux d'anecdotes historiques en trouveront d'intéressantes dans les pièces justificatives qui terminent cet ouvrage.

ESPAGNE.

Librairie.

REFRANES ou proverbes en espagnol, réunis et expliqués par le commandeur Fernand-Nunez, et publiés par maître frère Luis de Léon; ouvrage où l'on trouve aussi quelques proverbes français, italiens, portugais, galicéens, asturiens, valenciens et catalans, mis par ordre alphabétique, et où l'on a suivi pour ces différens idiômes l'orthographe usitée en 1555, époque de la première publication de ce recueil. Il paraît déja les deux premiers volumes in-8. de cet

Digitized by Google

ouvrage, qui vont jusqu'à la lettre M. (Madrid, Nea Castello et Perez. Prix, 24 réaux, en carton, et 20 seulement en parchemin.)

Le roi Edouard, comédie en 3 actes, représentée au colisée de la Calle de la Cruz. (Madrid, Fuentenebro et Quiroga, 3 réaux.)

Réflexions sur l'usage intérieur et extérieur des eaux thermales de Trillo, par D. Luis Guarnerio et Allevena, médecin de S. M. à St.-Ildephonse. (Madrid, chez Castello. Prix, 6 réaux.)

PORTUGAL.

Le prince régent a formé le projet de composer une *Bibliothèque universelle*, qui réunisse les ouvrages publiés chez les principales nations de l'Europe, dans leur langue originale, et a chargé les divers agens diplomatiques de Portugal d'en rassembler les matériaux.

FRANCE.

Institut national.

La première classe de l'institut ayant à nommer un associé étranger, à la place de M. Priestley, avait à choisir entre les savans les plus distingués de l'Europe. On proposait M. Klaproth, chimiste à Berlin, connu entr'autres par la découverte de trois nouveaux métaux et de quatre terres; c'est lui qui a eu la préférence. Il avait pour concurrens MM. Piazzi, astronome de Palerme, à qui nous devons la découverte d'une planète qui porte son nom; Jacquin, botaniste à Vienne; Scarpa, anatomiste à Pavie; Walh, botaniste à Copenhague; Mascagni, anatomiste à Sienne; Watt, mécanicien en Angleterre; Verner, minéralogiste à Freiberg; Dalrymple, géographe à Londres; Humboldt, voyageur prussien.

Dans la séance du 6 messidor (Voyez le numéro 6 de cette gazette.) Après la proclamation du prix décerné à M. Piazzi, astronome de Palerme, connu par la découverte de la planète Cérès et par un grand catalogue d'étoiles qu'il vient de publier, on a entendu la notice des travaux de la classe pendant l'année entière, par les deux secrétaires perpétuels, M. Delambre et M. Cuvier, qui, étant

Digitized by Google

chargés de rendre compte des travaux dont leurs confrères ont enrichi le domaine des sciences, se trouvent obligés par leurs fonctions d'exposer aussi au public les nouvelles richesses qu'ils ont apporté eux-mêmes au trésor commun. Dans le tableau abrégé que M. Delambre a présenté des travaux faits en mathématiques et en physiques, on a distingué les recherches mécaniques de MM. Carnot et Prony; les efforts heureux que M. Laplace a faits pour perfectionner sa théorie de Jupiter et Saturne; les travaux astronomiques de MM. Messier, Delambre et Bouvar; les opérations de M. Méchain en Espagne, pour la prolongation de la méridienne.

M. Cuvier a rendu compte ensuite des travaux de la classe dans les sciences naturelles. Nous ne pouvons qu'indiquer les résultats de son rapport.

MM. Fourcroy et Vauquelin ont découvert dans la platine un métal nouveau, et M. Klaproth une nouvelle terre qu'il a nommée *Ochroite*. M. de Rumford a fait, avec un instrument fort sensible, qu'il nomme *termoscope*, des expériences très-délicates et très-ingénieuses, sur le froid et la chaleur. M. Desmarets a fixé trois époques pour les éruptions des volcans anciens, et décrit en particulier ceux dont on trouve les traces en Auvergne. M. Cuvier a découvert dans les carrières de nos environs, les débris de huit ou neuf espèces d'animaux terrestres inconnus. M. Lacépède a décrit les reptiles et les poissons de la Nouvelle-Hollande, et a publié l'histoire des cétacées, et le cinquième et dernier volume de celle des poissons. M. Guyton a donné de nouveaux développemens à son moyen de désinfecter l'air par le gaz muriatique oxygéné. Une commission a fait l'examen du nouveau fébrifuge de M. Séguin, la gélatine, sur plus de cinquante malades, et a trouvé que ce remède a évidemment la vertu de diminuer les accidens qui accompagnent le frisson, et que sa vertu fébrifuge a déja une grande probabilité.

Les moutons d'Espagne, dont l'importation a été fort encouragée, réussissent partout. Plusieurs espèces d'animaux étrangers ont été importés en France, et les lamas ont produit à Malmaison, etc.

Nouvelles.

M. La Doucette, préfet des Hautes-Alpes, avait ordonné l'hiver dernier de faire des fouilles à Labatie-Mont-Saléon, où existaient

Digitized by Google

quelques débris de bâtimens antiques. Ces recherches ont fourni la preuve que cet endroit est la véritable place qu'occupait *Mons Seleucus*, ville romaine au pays des Voconces, dont il est parlé dans l'*Itinéraire de Jérusalem*. On y a découvert un grand nombre de maisons, dont deux sont des édifices assez vastes, plusieurs pavés en mosaïque, des bains, des colonnes en pierre, quelques petites statues en marbre, en albâtre, en bronze, plusieurs centaines de médailles, des inscriptions, des vases, ainsi que des outils et ustensiles de tout genre.

Les fouilles que l'on continue sur le plateau du Mont-Auxois, dans l'arrondissement de Sémur, n'ont pas été non plus sans succès. On a retiré de la terre une aiguière d'argent pleine encore de médailles, une tasse en or et des pièces de même métal, dont les unes sont de Théodose, et les autres de Théodebert. On évalue à 12,000 francs les objets métalliques qui ont été enlevés à la terre en très-peu de jours. (Du 15 au 25 messidor.)

On a aussi trouvé à Mâlain, village qui était jadis la capitale des Insubriens, un ancien monument; c'est une pierre votive, ayant trois pieds de haut sur vingt pouces de large. L'inscription qu'elle porte indique un vœu fait au dieu Mars par Cœlius Patritus, pour la conservation de son fils Patrianus. (*Publiciste.*)

M. l'avocat Vandoor flaer, propriétaire et cultivateur à Altère, sur le canal de Bruges, à quatre lieues de Gand, a trouvé, dans un champ voisin de ce village, une très-belle médaille de Vespasien, en or, du poids d'environ 25 fr. Elle offre d'un côté la tête de cet empereur, ceinte d'une couronne de lauriers, et au revers une femme à côté d'un autel, avec la légende PAX AUG.

M. Denon, directeur-général des musées, vient d'acquérir, pour l'établissement du Musée Napoléon, une belle tête en bronze de l'empereur Vespasien.

L'Académie royale de Madrid a admis M. Cadet-de-Vaux au nombre de ses correspondans. Ce même savant ayant fait hommage à S. M. le roi de Prusse de son *Dictionnaire de Chimie*, en a reçu une lettre très-flatteuse; et M. de Lucchesini a été chargé de lui remettre une médaille d'or du poids de six onces, portant d'un côté le portrait du roi de Prusse, et de l'autre cette légende : *Scientiarum et litterarum incremento.*

Digitized by Google

L'*athénée de Toulouse* vient de changer son nom en celui d'*Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres*.

La dépouille mortelle de Fénélon, que l'on croyait avoir été dérobée à l'asyle où elle reposait, dans la métropole de Cambray, pendant l'orage de la révolution, vient d'être retrouvée intacte dans son caveau, qui n'avait pas été démoli avec le reste. On dit qu'il sera ouvert une souscription pour élever à l'immortel auteur de Télémaque un monument digne de lui.

Nécrologie.

La France vient de perdre un de ces hommes rares qui, en portant leur art à la plus haute perfection, ajoutent quelque chose à la gloire nationale, et contribuent à la prospérité de l'état. Ambroise Didot, qu'on peut regarder comme le restaurateur de l'art typographique en France, est mort dans le mois de messidor dernier, à l'âge de 84 ans.

François Didot, son père, habile imprimeur lui-même, et homme instruit, l'éleva dans l'amour de l'art qu'il devait exercer, et l'initia de bonne heure à toutes les connaissances nécessaires pour s'y distinguer. Le jeune homme s'enflamma bientôt de ce zèle qui seul fait fructifier les connaissances, et ces avantages réunis à un goût exquis, le mirent en état de donner aux presses françaises la supériorité qu'on leur reconnaît aujourd'hui.

Depuis longtems l'imprimerie anglaise avait excité l'admiration des connaisseurs, tandis qu'en France aucun imprimeur n'était sorti de la routine ordinaire, lorsque M. Didot fit paraître l'ouvrage de Durtus *sur les pierres gravées*. C'en fut assez pour donner à ses compatriotes l'espérance de voir bientôt revivre les talens des Etienne et des Elzévirs. Comblé d'éloges mérités, M. Didot redoubla de soins, et l'on remarqua de nouvelles perfections dans chaque édition qui suivit celles de *Pierres gravées : le Traité des Délits et des Peines, l'Art de vérifier les dates, Isocratis opera, la Collection des moralistes, etc.* en fournissent les preuves. Quoique imprimés avec d'anciens types, ces ouvrages offrent, indépendamment de la beauté du tirage et du papier, une régularité de fonte que l'on chercherait en vain dans les caractères des tems antérieurs, et une extrême correction de texte sans laquelle la plus belle édition n'a aucun mérite.

Baskerville à Londres avait donné une forme nouvelle aux caractères d'imprimerie ; Ambroise Didot chercha à leur en donner une

Digitized by Google

plus agréable encore. Il établit chez lui une fonderie dont il surveilla toutes les opérations. Il inventa le typomètre au moyen duquel il parvint à donner aux caractères une juste proportion et une parfaite correspondance entr'eux.

Non content d'avoir obtenu des types plus élégans que ceux de nos voisins, il s'occupa du perfectionnement des papiers. Il fit des recherches sur ceux nommés vélins, que l'on employait déja en Angleterre; et, graces à ses soins constans, à ses sacrifices nombreux, on est parvenu à fabriquer en France cette sorte de papier dont il fit faire à ses frais les premiers essais dans les papeteries d'Annonay.

Il imagina ensuite des presses plus égales que celles dont on avait fait usage jusqu'alors. Il porta un œil observateur sur toutes les parties du mécanisme de son art; et en les perfectionnant successivement, il fit paraître les chef-d'œuvres que l'on recherche encore aujourd'hui avec tant d'empressement. Ses succès attirèrent sur lui les regards de la cour, et il fut chargé de l'impression des livres destinés à l'éducation du Dauphin.

Ambroise Didot a laissé deux fils qui ont succédé à sa réputation comme à ses talens. MM. Pierre et Firmin Didot sont connus dans toute l'Europe par leurs chef-d'œuvres typographiques, et par les nouvelles perfections qu'ils ont su donner à leur art, même après que leur père semblait avoir posé les bornes de la carrière.

Librairie.

Sciences. *Manuel du galvanisme*; description et usage des divers appareils galvaniques employés jusqu'à ce jour, tant pour les recherches physiques et chimiques, que pour les applications médicales, par Joseph Izarn, 1 vol. in-8. avec six planches, contenant 125 figures. Prix, 5 fr. chez Barrau.

Cet ouvrage, rédigé avec méthode et clarté, est un indicateur commode pour le physicien qui veut étudier et vérifier les faits relatifs au galvanisme; c'est en même tems un recueil exact et précis, où toutes les classes de lecteurs peuvent prendre, sans travail, une juste idée de l'une des plus intéressantes découvertes modernes.

Les Elémens de géométrie d'Euclide, traduits littéralement, et suivis d'un traité du cercle, du cylindre, du cône et de la sphère, de la mesure des surfaces et des solides, avec des notes, par F.

Digitized by Google

Peyrard, bibliothécaire de l'école polytechnique, 1 vol. in-8. Prix, 6 fr. chez F. Louis.

Atlas de l'Empire français, pour servir à l'intelligence de la statistique de la France, par Croisey, ingénieur hydrographe de la marine. Prix, 15 fr. enluminée, chez l'auteur, rue de la Huchette, n°. 80.

Cet atlas, composé de cinq cartes, présente la division de la France : 1°. en cent neuf départemens avec leur population ; 2°. en vingt-sept divisions militaires et six arrondissemens maritimes, 3°. en onze archevêchés et cinquante-sept évêchés ; 4°. en trente-un arrondissemens de cours d'appel et de sénatoreries ; 5°. en vingt-neuf arrondissemens forestiers. Il indique leurs chef-lieux, ceux des tribunaux de première instance et de commerce, ainsi que les rivières principales, les canaux de navigation et les routes de postes. On y trouve aussi les pays et les états limitrophes de la France. Les divisions ont été faites d'après les traités, lois et arrêtés qui les ont circonscrites. L'auteur a eu recours aux cartes les plus estimées et les plus récentes, en assujettissant son travail aux observations astronomiques. Les côtes et la partie hydrographique ont été traitées d'après les cartes publiées par le dépôt général de la marine.

Littérature, etc. *Discours sur la réformation de Luther*, ouvrage dont il a été fait mention honorable dans la dernière séance publique de l'institut national, par M. Malleville, fils in-8. chez Le Normand.

Il paraît une nouvelle édition du *Voyage du jeune Anacharsis*, 7 vol. in-18. imprimée par Didot jeune. La réputation de l'ouvrage est établie depuis longtems, celle des presses de Didot l'est aussi. Cette édition est faite sur celle in-4. la plus parfaite de toutes, et contient en outre des améliorations. L'ouvrage est précédé des Mémoires sur la vie et sur quelques-uns des ouvrages de Jean-Jacques Barthelemy, écrits par lui-même en 1792 et 1793.

Nouveau Dictionnaire allemand-français et français-allemand, par Chret. Fred. Schwan, 4 vol. grand in-4. de 400 feuilles, ou 3,200 pages d'impression. Prix, 30 fr. chez Cotta, à Tubingue ; et chez Henrichs, à Paris.

Ce nouveau dictionnaire, dont le mérite est déja connu, se recommande encore par la modicité de son prix ; il renferme plus du double de matières du dictionnaire des deux nations, qui se vend 27 fr. chez Koenig.

Digitized by Google

NOTICE

Sur la personne et les ouvrages du comte VITTORIO ALFIERI (1).

VITTORIO ALFIERI, qui a donné un nouveau genre de célébrité à un nom déja ancien et illustre dans sa patrie, naquit à *Asti*, et fut élevé à *Turin*. Il manifesta de bonne heure trois penchans bien décidés : l'amour de la gloire, l'instinct de l'indépendance, le goût des voyages. Il fit ses premières études en France, et les premiers essais de sa plume furent aussi en langue française. Il y renonça ensuite quand il eut pris le parti de se consacrer à la poésie italienne ; et il rompit enfin tout commerce avec la langue

(1) Ainsi que nous l'avions annoncé dans le premier numéro des Archives littéraires, nous avions préparé diverses notes sur la vie et les ouvrages du célèbre Alfieri ; mais nous préférons offrir au public une notice qui nous a été adressée par un des littérateurs les plus distingués de l'Italie, par un écrivain qui, par la sévérité de son goût, ses relations particulières avec l'illustre poète, une connaissance approfondie du génie de la langue italienne, nous présente un jugement et un témoignage extrêmement précieux, M. de Fallette Barrol, membre de l'Académie de Turin, etc.

Note des Editeurs.

Digitized by Google

comme avec la nation française, lorsque les excès de la révolution vinrent corrompre l'une et égarer l'autre. Ce double anathème, originairement fondé sur des opinions particulières, trouva dans les évènemens publics, et dans quelques circonstances personnelles, des motifs puissans, ou du moins des prétextes spécieux; et l'impossibilité de cultiver en même tems avec succès deux langues, entre lesquelles l'identité d'origine et la différence de caractères établissent des analogies souvent trompeuses, frappait vivement un esprit naturellement porté aux extrêmes. Pour moi, je regarde une pareille association comme moins dangereuse qu'il ne se l'était imaginé, surtout pour un poète. Il étudia à vingt ans le latin, dont il avait à peine appris les premiers rudimens dans son enfance, et il entreprit à cinquante le grec, dont il n'avait aucune notion préliminaire. Persuadé, comme *Démocrite*, *Socrate*, et plusieurs autres grands personnages, parmi lesquels on pourrait compter *Voltaire* lui-même; persuadé, dis-je, que l'on n'est jamais trop vieux pour apprendre, il se livra au grec avec cette ardeur et cette opiniâtreté qui étaient inhérentes à son caractère, et il ne tarda guère à traduire en vers l'*Alceste* d'*Euripide* et le *Philoctete* de *Sophocle*. J'ai eu sous les yeux une de ces traductions avec le texte grec à côté, en colonne, et copié de sa propre main. Je sais qu'il se proposait de

Digitized by Google

composer des vers latins; en attendant, il s'était exercé à traduire l'Enéide en vers italiens. Il avait fait, dans sa première jeunesse, des notes sur l'histoire ecclésiastique de *Fleury*, et ensuite le précis d'un livre qui en a grand besoin, c'est-à-dire, *de l'esprit* d'Helvétius. J'ai eu entre les mains ces différens cahiers, qui me paraissaient presqu'étonnés de se trouver ensemble. Dans le tems où son génie flottait encore dans une sorte d'indécision, il s'exerçait à écrire, en français, des dialogues, des allégories, et des lettres dans le goût du spectateur anglais; et ses premiers essais de poésie italienne furent des épigrammes et des contes. Une passion violente, dont il cherchait à se distraire, le métamorphosa toup-à-coup en auteur, en poète tragique. Cette même passion lui fournit, si non le sujet, du moins l'idée d'une *Cléopâtre*, qu'il n'a pas jugée digne de l'impression, et que l'on ne pouvait regarder que comme une première tentative. Il est bon de remarquer que *Corneille*, dans un cas à-peu-près semblable, se livra à un genre de distraction plus aimable et plus gai, auquel nous devons *Mélite*, si je ne me trompe. Son amour pour une dame anglaise, ses aventures avec elle, deux voyages en Angleterre, ne lui inspirèrent pas le moindre desir d'en apprendre la langue, cette langue dont l'étude est devenue presque un objet de mode depuis trente ans. Peut-être pourrait-on applaudir à cette espèce

Digitized by Google

de singularité, qui se pique de résister au torrent de l'exemple. Il rendait aux Anglais l'indifférence que plusieurs d'entr'eux affectent de montrer pour d'autres langues vivantes, qui ne sont pas moins riches en productions et moins fécondes en beautés. Au reste, on pourrait observer plusieurs traits de conformité entre la tournure de son esprit, et celle de ces mêmes Anglais, dont il affectionnait les modes, et dont il partageait les goûts, surtout l'amour de la singularité. Comme la plupart d'entr'eux, il aimait passionnément les chevaux; il se plaisait dans sa jeunesse à converser avec les siens; comme les héros d'Homère, il les contemplait avec affection, et leur prodiguait toute sa tendresse.

L'une de ses premières productions théâtrales fut une parodie de quelques mauvaises pièces du savant *Bartoli*, qui fourmillent de vers durs et entortillés; ce qui ne l'empêcha point d'en insérer dans ses premières tragédies un grand nombre, que l'on aurait pu attribuer à ce savant, et qu'il corrigea, du moins en grande partie, dans les éditions postérieures. Son enthousiasme pour le *Dante*, et la crainte de paraître imiter *Métastase*, l'avait rejeté, sans qu'il s'en aperçût, dans cet extrême : *In vitium ducit culpæ fuga*, etc.... A l'exemple des trois plus grands poètes tragiques dont la France s'honore, il a fait des comédies; il a aussi composé des satyres. Ni les unes, ni les autres n'ont vu le jour

Digitized by Google

jusqu'à ce moment; mais j'ai lieu de présumer que si elles viennent à paraître, l'on trouvera moins de gaîté comique dans les satyres, que de sel et de ton satyrique dans les comédies; celles-ci me paraissent se rapprocher du goût d'*Aristophane*. Nous avons de lui un grand nombre de sonnets, dont quelques-uns me paraissent admirables. Quoiqu'il se soit exercé avec succès en différens genres de poésie, j'oserais dire néanmoins qu'il n'a été poète, et même auteur dramatique, que parce qu'il l'a voulu fortement, et parce que l'amour de la gloire l'ayant une fois lancé dans cette orageuse et brillante carrière, une volonté efficace l'y retint malgré tous les obstacles. Je serais tenté de croire que ce génie pénétrant et vigoureux, quoique propre à différens objets, avait néanmoins une impulsion secrète, une tendance particulière qu'il a méconnue. Cette impulsion, dont le cours a peut-être été détourné par des causes accidentelles, devait l'entraîner, à mon avis, sur les traces de *Tacite* et de *Machiavel;* et il était fait, ce me semble, pour reproduire sous des formes nouvelles un composé de ces deux célèbres écrivains. Il eût puisé dans l'étude raisonnée de l'histoire, de grandes lumières et d'heureux préservatifs; et à l'égard du style qui convient à ce genre, sa traduction italienne de *Salluste*, qui n'a point encore été imprimée, prouve assez qu'il chérissait par-dessus tout

Digitized by Google

l'énergie et la brièveté de cet excellent original. Au surplus, il ne lui eût pas été difficile de fondre dans sa manière d'écrire, ce je ne sais quoi de dramatique qui vivifie le style, en lui donnant plus de mouvement, et qui embellit la narration de tout le charme et de tout l'intérêt qu'il sait y répandre.

Vittorio Alfieri avait dans le caractère de la force et de l'élévation; incapable d'envie, de bassesse, de méchanceté, supérieur à la ruse, à la tromperie, à l'intrigue, la noblesse de son ame se peignait dans son extérieur. Il n'était point pétri de bile et de fiel comme on s'est quelquefois plu à le représenter. Plein d'ambition et non d'orgueil, il n'était ni vain, ni modeste; son tempérament mélancolique se réconciliait quelquefois avec la gaîté, et quoique naturellement fort impétueux, il avait su acquérir du calme, du sang-froid, de l'empire sur lui-même. Enclin au sarcasme et à l'ironie, il se montrait ennemi de la médisance. Fait pour exercer le plus grand ascendant sur les personnes qui le fréquentaient, il l'obtint constamment sans avoir l'air de le rechercher. Son indifférence pour beaucoup de choses, sa répugnance à dire des riens, ou à y prendre part, l'habitude de méditer et d'observer, peut-être aussi le faible de vouloir fixer exclusivement l'attention des spectateurs, tout cela lui donnait souvent dans la société un maintien froid, taciturne, même un peu

Digitized by Google

dédaigneux ; mais il ne sortait presque jamais de ce recueillement silencieux que par des sentences profondes, par des traits inattendus, quelquefois même par des tirades éloquentes. Capable d'un attachement solide et constant, il concentrait ses affections dans un très-petit nombre d'objets ; mais le rare mérite des personnes qui ont joui de sa confiance et de son amitié, rendra toujours un témoignage honorable à ses sentimens. Il leur a été enlevé à l'âge de près de cinquante-six ans, lorsque son génie éclairé semblait avoir acquis toute sa maturité.

Les tragédies d'Alfieri ont été très-diversement jugées, suivant la diversité des dispositions. L'influence des opinions politiques n'a pas été étrangère à ces jugemens. Alfieri d'ailleurs ne peut être bien apprécié que par ceux qui l'ont lu dans sa propre langue ; la traduction qui en a été donnée en français est trop faible, trop molle, et a trop défiguré l'original pour avoir pu le faire véritablement connaître. L'Italie, vrai tribunal compétent, ne pouvait guère porter que des jugemens vagues et incertains sur les nouvelles productions du seul art qui fût resté jusqu'alors enveloppé des langes de l'enfance dans cet antique et illustre berceau de tous les arts. Unité d'action, simplicité de moyens, marche rapide, intérêt soutenu, voilà ce qui caractérise particulièrement, à mon avis, les tragédies d'*Alfieri ;* mais l'on y admire encore une con-

Digitized by Google

duite pleine d'art, de sagesse et de vraisemblance, un dialogue animé, plein de sens et de vigueur, des vers saillans, des caractères bien dessinés et fortement prononcés, des situations vraiment tragiques, et tous ces développemens qui annoncent une profonde connaissance du cœur humain. L'on ne saurait lui disputer la gloire d'être le vrai créateur de la scène en Italie. Ses défauts essentiels se réduisent à quelque chose de trop haché et de trop continuellement tendu dans son style, de trop sentencieux et en même tems assez monotone dans le ton ordinaire de ses dialogues, par le retour trop fréquent des mêmes idées et des mêmes maximes; ce qui arrive plus fréquemment, qu'on ne serait tenté de le croire, aux auteurs sentencieux et épigrammatiques; témoins dans d'autres genres, *Sénèque* et *la Rochefoucault*. On ne saurait disconvenir d'ailleurs qu'il ne soit assez varié dans les plans, comme dans le choix des sujets; mais l'on dirait que, mettant des bornes à la fécondité naturelle de son imagination, il a pris plaisir à circonscrire volontairement sa pensée dans un cercle donné, et qu'il a voulu qu'un petit nombre d'idées dont il était fortement pénétré, lui fournît les élémens d'un très-grand nombre de combinaisons. C'est apparemment dans cette vue, et afin de n'être tenté d'imiter personne, qu'il avait resserré dans la même proportion la sphère de ses lectures et

Digitized by Google

de ses entretiens. Peut-être cette méthode exclusive qu'il portait en toutes choses, et qui tend à isoler l'ame, en la concentrant dans l'emploi solitaire de ses propres forces; peut-être, dis-je, une pareille méthode lui devint-elle aussi défavorable à quelques égards, qu'elle lui donna d'ailleurs d'énergie et d'originalité; car si elle contribua dans un certain sens à imprimer un caractère plus original à ses productions, elle dut le priver en même tems des inépuisables ressources d'une imitation libre, heureuse, éclairée. Peut-être ne s'apercevait-il pas que c'est par instinct et presque sans le savoir, que l'on est vraiment original, nullement par choix et par réflexion; que les circonstances d'ailleurs y influent beaucoup, et qu'à l'époque où nous vivons, il ne suffit pas, pour être original, de le vouloir.

J'avouerai que son style me paraît en général trop dénué d'images, manquant quelquefois de noblesse, souvent d'harmonie, plus souvent encore de facilité; je ne trouve pas, en un mot, dans le poète italien, cette véritable poésie née d'un heureux accord du cœur et de l'imagination, qui a contribué à rendre *Racine* immortel, que le genre dramatique admet avec mesure, qu'il commande même en quelque sorte dans une langue naturellement poétique, dans une langue dont les muses elles-mêmes ont pris plaisir à moduler tous les accens. Je sais bien

Digitized by Google

que l'austérité tragique de *Vittorio Alfieri* tenait à une crainte salutaire, et qu'il redoutait à l'excès les dangereux écueils du genre lyrique et du mélodrame ; mais je sais aussi qu'un esprit aussi juste et aussi réfléchi que le sien, avait moins à redouter cet écart, que l'excès contraire. Persuadé que *Melpomène* doit faire briller sans cesse son poignard aux yeux des spectateurs, et qu'elle ne doit se montrer que les cheveux épars, et dans un costume simple et antique, il ne lui permet presque jamais d'étaler ces riches vêtemens et ces atours dont elle paraît ornée quelquefois sur d'autres théâtres, sans rien perdre de sa magie, ni de sa dignité. L'on dirait qu'il cherchait à dépouiller la scène de ces couleurs locales qui appartiennent aux mœurs et à l'histoire, et qui, sobrement employées, servent toutes à augmenter l'effet, à soutenir l'attention, à rendre les émotions plus vives, en ménageant au spectateur quelques instans de repos. Il est assez ordinaire qu'un homme dont l'ame ardente et sensible avait essuyé tous les orages des passions, ait presque dédaigné d'introduire l'amour dans la tragédie, ou que du moins il ne l'y employe qu'avec une sorte de retenue, de sévérité, qui en exclut nécessairement les peintures les plus touchantes et les mouvemens les plus passionnés; comme nous le remarquons, par exemple, dans *Philippe*, dans *Antigone* et dans *Agamemnon*. Il faut avouer néanmoins,

Digitized by Google

et ce mérite là n'est pas commun, que l'amour dans ces mêmes pièces, quoique ne présentant qu'un intérêt secondaire et subordonné, n'est pas toutefois accessoire et épisodique, mais qu'il s'y montre essentiellement lié à l'action et identifié à l'intérêt principal; qu'il le renforce, bien loin de l'affaiblir. D'ailleurs quelques traits épars çà et là prouvent assez que l'homme, qui savait si bien exprimer toutes les passions, ne manquait pas du talent nécessaire pour peindre la plus puissante de toutes. Peut-être la regardait-il comme un ressort trop usé. Aussi, dans la seule de ses pièces, où il a jugé à propos de lui faire jouer le rôle principal et qui porte le nom de *Myrha*, elle y paraît douée d'un caractère si étrange, que tout l'art de l'écrivain ne saurait en écarter ce qu'elle y offre de bizarre et de révoltant. Il a réussi, ce me semble, d'une manière bien plus satisfaisante à peindre l'amour conjugal dans la tragédie de *Saül*; les teintes douces qu'il y emploie, produisent un contraste heureux avec le coloris tour-à-tour brillant et sévère qui domine dans cette composition vraiment originale, dont le but principal était, si je ne me trompe, de représenter une des plus anciennes luttes qui aient eu lieu entre le sacerdoce et l'empire. Et quant à l'amour conjugal, j'ai lieu de croire qu'il paraîtra avec toute la douceur et toute la tendresse généreuse dont il est susceptible dans *Alceste*, si elle voit le

Digitized by Google

jour. Peut-être aussi la mort d'*Abel, mélo-tragédie*, que l'on attend avec une égale impatience, offrira-t-elle des détails et des morceaux de poésie propres à développer tout ce que le sujet a de pathétique et de touchant. Si la célébrité de ses tragédies a si fort contribué à la gloire de *Vittorio Alfieri*, il n'est pas douteux que leur premier succès n'ait été dû en partie à la réputation qu'il avait déja su conquérir par d'autres productions ; mais leur influence morale et politique, à laquelle cette double célébrité avait contribué d'abord, ne tarda guère à étendre la réputation de l'auteur et de ses ouvrages. Si l'on considère ces derniers sous ce nouveau point de vue, l'on verra peut-être qu'ils ont joui d'une singulière destinée ; car, tandis que les tragédies anciennes et modernes ont été en général bien plus soumises à l'empire des mœurs, des croyances et des institutions dominantes, qu'elles n'ont exercé elles-mêmes d'influence sur l'esprit public, celles-ci, au contraire, en tâchant de se soustraire à cet empire, en ne reproduisant d'anciens évènemens que pour laisser entrevoir des perspectives nouvelles, ont excité dans les ames ardentes et dans les esprits exaltés une sorte de fermentation dont on apercevra longtems les traces. Ce n'est pas qu'à cette époque, certaines idées mises depuis longtems en circulation, certaines opinions qui allaient serpentant de tous côtés, n'eussent déja

Digitized by Google

introduit dans les esprits cette effervescence qui précède, et qui annonce l'embrasement. Mais en revêtant ces dogmes spéculatifs des formes les plus imposantes et des couleurs les plus fortes, surtout en les mettant en action, le *Sophocle* italien n'a pas peu contribué à les étendre et à les propager. Ennemi du mal, il en a fait sans le vouloir et sans le prévoir; passionné pour un bien chimérique, il n'a pu atteindre au but que son ame courageuse se proposait quelquefois dans ses sublimes élans. Il est étonnant que l'on puisse allier tant de justesse et de profondeur dans l'esprit avec des opinions aussi exagérées, tant de connaissance des hommes avec certaines vues politiques que l'histoire et une expérience aussi récente que mémorable démentent formellement. La pensée d'Alfieri s'arrêtait plutôt sur ce qui devrait être que sur ce qui est. Aussi les tristes évènemens dont il a été le témoin, n'avaient point changé ses principes, comme on a affecté de le répandre; ils l'avaient seulement indigné contre ceux qui en avaient abusé; ils l'avaient découragé sur la possibilité de leur application : il continuait de porter le même jugement sur les choses, mais il espérait moins des hommes. Si les circonstances politiques ont beaucoup contribué à l'enthousiasme qu'ont excité ses écrits, il est certain toutefois que les éminentes beautés qu'ils renferment, et qui acquerront chaque jour un nou-

Digitized by Google

vel éclat à mesure qu'ils seront mieux étudiés, veilleront au maintien de sa gloire, et lui rendront au tribunal de l'impartiale postérité, les avantages qu'il pourra perdre à d'autres égards.

C'est en me transportant d'avance à cette époque, que j'ai essayé de présenter quelques vues sur le mérite de ses ouvrages. J'ose croire qu'ils porteront du moins l'empreinte d'une sincérité qui n'a pu être altérée par mes sentimens particuliers pour l'homme vraiment rare dont la république des lettres déplore la perte et consacre glorieusement le nom dans ses annales.

OBSERVATIONS

DE BENJAMIN FRANKLIN,

Sur la presse des Matelots en Angleterre, écrites à l'occasion de l'apologie de cette pratique par Foster, publiée dans l'édition des œuvres de ce jurisconsulte.

PARMI les abus du pouvoir et les exemples d'oppression de la liberté civile, qui ont lieu dans les nations les plus policées, on cite avec raison la presse des matelots, telle qu'elle est exercée en Angleterre.

Digitized by Google

Cette idée se présente souvent à l'esprit, en lisant dans les papiers publics, tout ce qui se commet de violences de ce genre en Angleterre ; mais dans tous les tems, la presse a été dans ce pays l'objet des réclamations de tous les amis de la liberté ; tandis que la politique a été constamment occupée à la défendre et à la justifier.

Le jurisconsulte Blackstone, traitant ce sujet, cite avec éloge un ouvrage du chevalier Michel Foster, qui a, dit-il, démontré très-savamment et très-clairement, que l'usage de la presse est très-ancien, et que le pouvoir que l'amirauté donne à ceux qui l'exercent, est autorisé par une suite non interrompue de réglemens, de manière que ce pouvoir fait partie du droit coutumier de la nation.

Blackstone, ainsi que la plupart des jurisconsultes, ici comme dans tout son ouvrage, confond ou plutôt identifie le droit et le fait, et conclut celui-ci de celui-là. Mais le philosophe remonte plus haut, et demande si les gouvernemens peuvent légitimer une violation des droits naturels que l'homme a voulu s'assurer en entrant dans une société politique ?

Benjamin Franklin, l'un des fondateurs de la liberté civile et politique établie aujourd'hui dans les États-Unis, a fait sur l'ouvrage de Foster, loué par Blackstone, quelques observations qui nous sont tombées dans les mains, et

Digitized by Google

que nous croyons de quelque intérêt pour nos lecteurs.

M. Foster, dit M. Franklin, assimile faussement le service qu'on demande à un matelot pressé sur les vaisseaux du roi, à celui qu'on exige de l'homme de mer sur les vaisseaux marchands. Les vaisseaux de commerce naviguent désarmés, et les matelots ne sont pas obligés de combattre, mais seulement de transporter des marchandises; sur les vaisseaux du roi, ils courent tous les hasards et tous les dangers de la guerre. Les maladies sont bien moins fréquentes, et moins dangereuses sur les vaisseaux marchands. A la fin du voyage, le matelot recouvre sa liberté; celle du matelot pressé est perdue pour lui pour tout le tems de la guerre; enfin les salaires des matelots marchands sont beaucoup meilleurs.

On fait valoir, en faveur de la presse, l'impossibilité où serait le commerce maritime de continuer ses opérations sans ce moyen, parce que si la nation payait les matelots des vaisseaux du roi autant et plus que ne fait le commerce en tems de guerre, le commerce n'en aurait plus ou n'en aurait qu'à des prix exhorbitans. En cela, on met en balance deux inconvéniens qui ne peuvent se comparer, je veux dire, le tort que peut éprouver le commerce et l'injustice faite aux hommes de mer qu'on presse; mais pour épargner au commerce de toute une nation

Digitized by Google

un inconvénient de ce genre, on n'est pas en droit d'exercer une injustice envers un seul individu.

Si les négocians peuvent souffrir quelque chose du défaut de matelots que le roi aura attirés en les payant mieux, c'est à eux à leur offrir d'autres gages assez forts pour les engager à donner leurs services volontairement.

Il faut, dit M. Foster, que celui qui souffre d'un mal particulier qui empêche une calamité nationale, prenne son mal en patience. Mais je demande dans quel code de bonnes lois et de bonne police cette maxime se trouve, et comment on peut en faire une règle de conduite, si elle est contraire au bon sens? Si l'on disait que celui qui souffre d'un mal particulier, qui prévient une calamité nationale, doit être généreusement dédommagé par la nation, cela peut s'entendre; mais se contenter de dire qu'il doit supporter avec patience le mal qu'il éprouve pour le bien de la nation, c'est une absurdité.

Quand cet auteur parle de la presse, il affaiblit, autant qu'il le peut, l'horreur qu'inspire cette pratique, en nous présentant le matelot volontaire comme faisant un métier bien rude en certains momens, et il oppose à ce mal particulier le dommage qu'éprouverait, dit-on, le commerce de tout le royaume, si la presse n'avait pas lieu en tems de guerre; mais examinons la condition de ce matelot et la perte qu'il éprouve.

Digitized by Google

Lorsqu'en tems de guerre, il est pressé et obligé de servir pour la défense du commerce sur les vaisseaux du roi pour un salaire de 25 sh. par mois, il pourrait communément gagner sur un vaisseau marchand 3 liv. st. et 15 sh. Vous lui dérobez donc, par votre violence, 50 sh. par mois, et si vous employez cent mille matelots ainsi pressés, vous dépouillez cette nombreuse partie de la société et leurs pauvres familles de 250,000 st. par mois, et de 3 millions st. par an. Vous les obligez, en même tems, de risquer leur vie en combattant pour la défense de votre commerce, pour laquelle tous les citoyens doivent en effet contribuer, et les matelots comme les autres, mais en proportion des profits et avantages que le commerce leur apporte. Ces 3 millions que vous prenez aux matelots, sont certainement plus que leur part dans cette contribution, quand même ils ne payeraient pas de leurs personnes; mais lorsque vous les forcez de servir et de combattre en personne, vous ne devriez pas encore leur prendre leur argent.

Mais, dit-on, si le roi était obligé de donner aux matelots, qu'il emploie sur ses vaisseaux, les mêmes gages que les marchands donnent aux leurs, cette dépense coûterait trop à la nation, et ne pourrait être soutenue qu'en augmentant de beaucoup les taxes. La question se réduit donc à ceci : dans une société politique,

Digitized by Google

est-il juste que les plus pauvres soient forcés de combattre pour la défense de la personne et de la propriété des plus riches, pour des salaires, tels qu'il plaît à ceux-ci de les régler, et qu'ils soient punis s'ils refusent leur service à ces conditions ? Notre auteur nous dit que cela est légal. Je ne suis pas assez savant dans les lois pour lui contester ce point; mais je ne puis me persuader que, légale ou non légale, cette maxime soit équitable.

Je veux bien cependant lui accorder, pour un moment, que la presse est légitime si elle est nécessaire; mais il n'en sera pas plus avancé pour la justifier, parce qu'il me sera aisé de réfuter cette prétendue nécessité, et de faire voir qu'on peut arriver au même but, la défense de la société, sans se rendre coupable de l'horrible injustice contre laquelle je m'élève ici.

Pour me faire entendre, je mets en avant deux principes. Le premier est, que *la nation peut avoir tous les hommes de mer dont elle a besoin, en les payant suffisamment.* La preuve en est que, pour servir sur le même vaisseau, fournir aux travaux et essuyer les mêmes dangers, on n'a jamais besoin de presser les capitaines, les lieutenans, les sous-lieutenans, les bas-officiers, les écrivains et autres, parce que les profits de leurs places et leurs salaires sont des motifs suffisans pour les attirer. Il ne s'agit donc que d'avoir assez d'argent pour faire

Digitized by Google

de tous les matelots des volontaires, comme une plus haute-paie fait autant de volontaires de tous les officiers.

Le second de mes *postulata* est, que 25 sh. par mois et une ration de bœuf salé, de lard et de fèves suffisant à la subsistance d'un matelot vigoureux, et qui supporte toutes les fatigues de la mer, suffiront aussi à celle d'un homme d'étude ou d'un homme de loi, ou de tout officier civil payé par le gouvernement, gens qui mènent une vie sédentaire et peu active en comparaison de celle des hommes de mer.

D'après ces deux données, je propose de former une caisse publique pour fournir à l'encouragement des gens de mer. Pour cela, je presse d'une autre manière, infiniment plus douce, tous ceux qui ont des offices civils, et qui reçoivent de la nation de forts salaires. Cette presse consistera, pour eux, à les obliger de remplir chacun les fonctions de leur office pour 25 sh. par mois, et la ration ordinaire d'un matelot en mer. L'excédent de leurs salaires sera versé dans la caisse pour l'encouragement des matelots.

Si l'on veut bien me charger de l'exécution de mon projet, je commencerai par presser quelque procureur de Bristol, ou M. le juge Foster lui-même, parce que j'ai besoin de l'exemple édifiant qu'il ne manquera pas de me donner de la résignation avec laquelle un bon citoyen

Digitized by Google

doit souffrir la presse; je ne doute pas qu'il ne trouve par sa propre expérience que, quoique ce soit *un mal particulier* pour lui d'être réduit à 25 sh. par mois, ce mal doit être supporté avec patience *pour prévenir une calamité nationale.* Après cela, je presserai de même les autres juges, et en ouvrant le calendrier de la cour, je presserai tout officier civil recevant du gouvernement depuis 50 liv. jusqu'à 5,000 liv. de salaires annuels, ce qui versera de suite dans ma caisse une somme immense, sans donner à ces messieurs aucun sujet raisonnable de se plaindre, puisqu'ils recevront très-régulièrement tous les mois leurs 25 sh. et leur ration en bœuf salé, lard, pois et fèves, etc. et cela, sans être obligés de se battre. Enfin, je presserai. . . . . .

(L'imprimeur est trop bon sujet du roi pour publier le reste.)

MORELLET.

Digitized by Google

ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE LA PRINCESSE D'AHLEN,

Epouse du prince électoral d'Hanovre, (depuis roi de la Grande-Bretagne, sous le nom de Georges I.)

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de la vie privée des princes offre peu d'évènemens aussi intéressans, que celui qui donna lieu à l'exil de l'épouse du prince électoral d'Hanovre, depuis roi de la Grande Bretagne, sous le nom de Georges I, et qui fut cause de la fin tragique du comte de Koenigsmarck. La malheureuse princesse, dont nous allons tracer l'histoire, ayant fini ses jours dans le château d'Ahlen, en a tiré le nom qui sert à la distinguer des autres personnes qui entrent dans la généalogie de la maison de Brunswick-Lunebourg. Peut être ses persécuteurs ont-ils cru que cette distinction séparerait leur victime de sa famille, comme un membre indigne de lui appartenir. Mais le nom de la princesse d'Ahlen rappellera long-tems, aux habitans du pays d'Hanovre, le souvenir d'une femme aimable, égarée peut-être, mais non coupable, et celui d'un de ces actes arbitraires de l'au-

Digitized by Google

torité souveraine, auxquels le mépris des formes judiciaires imprimera toujours un caractère odieux, quelque juste que le motif en puisse avoir été en lui-même. Heureusement ces actes sont rares dans l'histoire du pays, et la reconnaissance des sujets pour un gouvernement qui s'est montré, en général, sage, juste et modéré, a contribué peut-être, autant que le gouvernement lui-même, à ensevelir cet exemple du contraire dans l'oubli, par un silence qui l'a en quelque sorte privé de tout monument authentique.

Cependant l'évènement n'est pas resté tout-à-fait inconnu aux étrangers ; les mémoires du tems, même ceux qui ont été publiés en France, en ont parlé. Le duc de St.-Simon dans les siens, M. Anquetil dans son ouvrage intitulé : *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, en ont fait mention. Mais ils n'entrent dans aucun détail, et défigurent même les faits qu'ils rapportent. Si une pareille catastrophe ne doit pas être perdue pour la postérité, il est à desirer au moins qu'elle lui soit conservée avec toute l'exactitude, et avec tous les détails nécessaires pour porter un jugement assuré sur les causes qui la préparèrent.

Une autre considération nous a encore engagés à faire des recherches propres à remplir ce but, et à en publier le résultat dans ces archives. Un intérêt particulier paraît devoir fixer les yeux des Français sur le sort de la malheureuse princesse d'Ahlen : elle tenait à leur sang par sa mère qui était Française.

Cependant, nous devons l'avouer, il nous a été impossible de nous procurer des documens vraiment historiques. Rassembler les traditions, les rapprocher, les confronter, pour ainsi dire, et choisir les plus vraisemblables d'après la connaissance que nous avons de l'histoire du pays et du caractère des hommes en général, voilà à quoi a dû se borner notre travail. Il aura servi du moins à com-

Digitized by Google

pletter et rectifier les récits de nos prédécesseurs; et il offrira le précis de tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur ce sujet, si non de plus vrai, au moins de plus vraisemblable.

Mais avant d'entrer en matière, disons un mot des sources où nous avons puisé.

D'abord nous avons cru ne devoir pas négliger les témoignages recueillis dans le pays même, de personnes très-âgées, dont la jeunesse datait du tems où la princesse d'Ahlen vivait encore, et où son sort inspirait un intérêt général. Puis, nous avons consulté les traditions écrites, déposées dans des ouvrages composés du vivant de la princesse, ou peu de tems après sa mort. Elles se réduisent à trois principales :

1°. On nous a communiqué un manuscrit de feu M. B***, ministre de Louis XV à Hanovre, auprès du roi d'Angleterre Georges I. Il porte le titre d'*Histoire de la princesse de Zell, épouse du roi d'Angleterre, Georges I, et du comte de Kœnigsmark, avec une anecdote concernant le comte et la comtesse de Platen.* La simplicité, et, nous osons le dire, le caractère négligé du style, semblent parler pour la vérité du rapport, et l'autorité sur laquelle l'auteur s'appuie, n'est pas absolument méprisable. C'est d'une dame attachée à la cour d'Hanovre, aimée du roi, et proche alliée de cette comtesse de Platen, qui joue un rôle principal dans notre histoire, que M. B***. prétend tenir les faits qu'il raconte.

Nous avions d'abord conçu le projet de donner son mémoire au public dans toute son étendue, en l'accompagnant de quelques notes. Mais nous y avons bientôt reconnu tant de lacunes et d'erreurs, qu'il a fallu renoncer à cette idée, et nous borner, au contraire, à tirer des notes de ce rapport, au lieu d'en faire notre texte (1).

(1) Les personnes un peu instruites apercevront d'abord que la

2°. On s'accorde dans le pays d'Hanovre à trouver une des meilleures sources pour l'histoire de la princesse d'Ahlen, dans un roman historique intitulé : l'*Octavie romaine* (1). C'est un ouvrage très-volumineux, du genre de ceux qui occupaient la plume de mademoiselle de Scudery et de la Calprenède. Le duc Ulric de Wolfenbuttel en est l'auteur. Ce prince s'amusait à conserver les anecdotes de son tems, en les prêtant aux héros du roman qu'il écrivait, et en changeant ainsi les tems et les lieux. Il n'a pas oublié l'histoire de la princesse d'Ahlen, qui était sa contemporaine et sa proche alliée; circonstances qui donnent une certaine autorité à son récit, malgré la forme romanesque qu'il lui a donnée.

Nous avons lu son livre; mais nous regrettons de ne l'avoir pas sous les yeux pour le citer à l'appui de nos assertions. Nos regrets, à cet égard, seraient plus forts, si nous n'avions pas entre nos mains un autre ouvrage dans lequel les circonstances principales avancées par le duc de Brunswick se trouvent assez fidellement recueillies.

3°. Ce livre, qui porte le titre d'*Histoire secrète de la princesse d'Hanovre, épouse de Georges I, roi de la Grande-Bretagne* (2), est écrit en français, et généralement at-

---

manuscrit de M. B***. fourmille d'inexactitudes, et même de méprises. Cela va si loin que, pour sauver l'authenticité de la pièce en général, il faut supposer qu'elle a été écrite sur des réminiscences très-affaiblies, par l'intervalle qui s'est passé entre le récit qu'il a entendu faire à la dame qui lui sert d'autorité, et la composition de son mémoire. Cette supposition paraît d'autant plus vraisemblable, que l'auteur parle du roi de Prusse Frédéric II, comme actuellement régnant, et tout le monde sait que ce prince n'est monté sur le trône qu'en 1740, tandis que la mission de M. B***. auprès du roi Georges I, ne peut tomber que dans un tems antérieur à 1727, année où ce prince est mort.

(1) *Die rœmische Octavia.*

(2) Voici le titre en entier : *Histoire secrète de la duchesse*

Digitized by Google

tribué à un seigneur de la cour de Prusse, qui avait d'étroites liaisons avec celle d'Hanovre (1). On accorderait plus facilement à ce livre l'autorité que son titre réclame, sans quelques erreurs qui s'y sont glissées, et si l'auteur ne s'était pas amusé à broder le fond de son histoire (2); mais cela ne suffit pas pour le faire négliger. Au contraire, nous avons cru devoir le consulter souvent, et en faire de fréquentes citations. En effet, ce livre ayant été confisqué, est devenu rare (3). Une notice détaillée d'un tel ouvrage sera toujours un morceau curieux, et ce que nous en avons pris, contiendra à-peu-près tout ce

---

d'Hanovre, épouse de Georges premier, roi de la Grande-Bretagne; les malheurs de cette infortunée princesse; sa prison au château d'Ahlen où elle a fini ses jours; ses intelligences secrètes avec le comte de Koenigsmark, assassiné à ce sujet, Londres, 1732.

(1) Le livre dont nous parlons est assez généralement attribué au baron de Bielefeld, connu par d'autres ouvrages, et chargé d'affaires de la cour de Prusse auprès de celle d'Hanovre. D'autres le donnent au baron de Poelnitz, qui avait beaucoup de relations avec le pays d'Hanovre, et se trouvait également attaché à la cour de Prusse. Son nom est fort connu. Quoi qu'il en soit, M. de Bielefeld et M. de Poelnitz étaient intéressés à justifier la mère de leur souveraine des fautes qu'on lui reprochait dans sa conduite.

(2) Le desir d'exciter et de soutenir l'intérêt du lecteur, a visiblement engagé l'auteur à mêler à l'histoire des traits de pure invention. On y trouve des scènes, des discours entiers, dont les détails n'ont pu venir à la connaissance de celui qui les raconte. Une très-grande partie du livre est remplie du récit que l'auteur fait faire à l'électrice de l'histoire de Gertrude, fille du duc de Dévon (qui est l'histoire d'Elfride), et de celui de la révolution arrivée en Angleterre sous Charles I. La forme du livre même le rapproche du genre des romans historiques; et c'est dans cette classe qu'il se voit rangé dans les catalogues de plusieurs bibliothèques.

(3) On le trouve cependant, à Paris, à la bibliothèque nationale et à celle de l'arsenal.

Digitized by Google

qui mérite d'en être connu. Nous osons ajouter encore que les principales circonstances qu'il nous conserve de l'histoire de la princesse d'Ahlen, sont conformes aux traditions les plus accréditées dans le pays. En cherchant à élaguer tout ce qui porte le caractère d'une imagination romanesque, ou celui d'une partialité marquée pour la princesse d'Ahlen (mère de la reine de Prusse, à laquelle l'auteur se trouvait attaché), nous croyons trouver dans le livre dont nous parlons, le seul fil qui nous reste pour guider nos pas dans la route obscure que nous avons à parcourir.

O.

GEORGES-GUILLAUME, duc de Brunswick-Lunebourg, régnait vers le milieu du dix-septième siècle, sur cette partie des états appartenans à sa maison, qu'on désigne ordinairement sous le nom de duché de Lunebourg-Zell (1). Dans un voyage qu'il fit en Hollande, il devint éperduement amoureux de mademoiselle d'Olbreuse, française d'origine. Elle avait quitté sa patrie pour cause de religion, et s'était réfugiée à Breda ; ce fut là que le duc fit sa connaissance.

Mademoiselle d'Olbreuse était née de parens nobles du Poitou. Mais cette naissance était toujours bien inférieure à celle du duc, sorti d'une

---

(1) Tout le monde sait que la maison de Brunswick est divisée en deux lignes principales ; celle de Brunswick-Wolfenbuttel et celle de Brunswick-Lunebourg. Dans le tems dont nous parlons, les états affectés à cette dernière ligne se trouvaient partagés entre deux frères, dont l'un résidait à Zell, et l'autre à Hanovre.

Digitized by Google

des plus anciennes et des plus illustres maisons souveraines de l'Europe.

Son mariage avec elle ne pouvait être considéré que comme une mésalliance odieuse à sa famille, et désagréable à ses sujets. Mais l'amant, passionné des vertus et des charmes de mademoiselle d'Olbreuse, passa sur ces considérations, et lui offrit sa main. Elle résista d'abord à cette proposition. La crainte d'un repentir tardif de la part du duc, autorisait ses scrupules (1). L'amour sut les vaincre : elle accepta la main du duc qui, quelques années après, la fit élever au rang de princesse de l'empire Germanique.

Une fille unique fut le fruit de cet hymen. Héritière présomptive des biens allodiaux de son père (2), dès qu'elle fut en âge d'être ma-

---

(1) Le manuscrit de M. B***. porte « que mademoiselle d'Olbreuse ayant perdu sa beauté par les effets de la petite-vérole, avait répondu au duc, *que ce qui l'avait séduit en elle ne subsistant plus, elle se croyait obligée de renoncer à un si grand honneur.*; mais que cette réponse n'avait servi qu'à enflammer davantage l'amant, plus touché de son caractère et de son esprit, que de sa figure. » Les ravages que la petite-vérole peut avoir exercés sur les charmes de mademoiselle d'Olbreuse, n'étant appuyés sur aucune autre tradition, nous avons cru devoir nous en tenir à la raison que l'auteur de l'histoire secrète allègue, et que nous trouvons aussi naturelle que suffisante.

(2) M. B***. et l'auteur de l'histoire secrète s'accordent à dire, que la princesse était héritière du duché de Zell; mais cela est visiblement faux. Le duché de Zell, qui est un fief de l'empire, devait retomber, en cas que le duc vînt à mourir sans laisser de progéniture mâle,

Digitized by Google

riée, elle se vit recherchée par plusieurs princes voisins. On songea d'abord à la marier à celui de Brunswick-Wolfenbuttel, son allié; et ce parti se trouvait appuyé par la duchesse, sa mère. Mais l'électrice d'Hanovre (1), instruite à tems de ce projet contraire aux vues d'agrandissement de sa maison, sut le faire rompre par un de ces traits hardis qui peignent trop le caractère de cette femme extraordinaire (2), pour que nous puissions le passer sous silence.

L'électeur d'Hanovre, Ernest-Auguste, était frère du duc de Zell, Georges-Guillaume. Ils s'étaient partagé les états affectés à leur maison, et particulièrement à leur branche. L'électeur avait des fils, le duc n'en avait pas, et les états gouvernés par ce dernier, d'après les lois féodales, devaient, après son décès, retomber à

à son frère et à ses fils. Les princesses n'héritent qu'au défaut de mâles dans la maison de Brunswick, des biens féodaux dont elle est investie.

(1) Nous avons conservé le titre d'électrice à la princesse dont nous parlons, d'après l'auteur de l'histoire secrète, quoique la cour impériale, dans le tems dont nous parlons, n'eût pas encore expédié les lettres patentes de cette dignité au prince son époux. Il est cependant vrai que leur expédition n'était arrêtée que par des difficultés qui s'élevèrent sur le mode de faire entrer le duc dans le collège électoral. Nous avons préféré un petit anachronisme à une exactitude sévère, pour mieux distinguer les personnes de la maison d'Hanovre de celles de la maison de Zell.

(2) Le nom de l'électrice Sophie sera toujours cher à ceux qui s'intéressent aux progrès de la philosophie et des lettres : elle protégea Leibnitz.

Digitized by Google

ses neveux, à l'exclusion de sa fille. Mais les biens allodiaux auraient suivi la princesse, et seraient sortis de sa branche, dans le cas où elle aurait épousé le prince de Wolfenbuttel. Il s'agissait donc de conserver ces biens à la maison d'Hanovre, en ménageant un mariage entre la princesse de Zell et le prince héréditaire de l'électorat.

Cependant, malgré l'étroite alliance qui subsistait entre les souverains de ces deux pays, et malgré la courte distance qui séparait leurs résidences, un éloignement marqué et réciproque avait pris la place de l'intimité qui régnait entre les deux frères, avant que Georges-Guillaume eût épousé mademoiselle d'Olbreuse (1). Il fallait pourtant se rapprocher, si l'on voulait se procurer les avantages que l'union des enfans semblait promettre : intérêt majeur et d'état, devant lequel celui d'un ressentiment particulier devait s'évanouir, et la cour d'Hanovre sentit fort bien que c'était à elle à faire les premières démarches (2).

---

(1) L'auteur de l'histoire secrète prétend que le duc de Zell avait fait une promesse à son frère de ne se point marier. Si elle a eu lieu, au moins elle n'a pas été faite d'une manière valide.

(2) L'auteur de l'histoire secrète dit que l'électeur d'Hanovre regardait le prince de Wolfenbuttel comme son ennemi ; qu'il avait songé lui-même depuis long-tems à faire la demande de la princesse pour le prince Georges, son fils ; qu'il n'avait été retenu dans ce dessein que par considération pour l'électrice sa femme, qui, fière de sa naissance, regardait la fille de la duchesse de Zell comme

Digitized by Google

L'électrice se chargea de cette négociation, et s'en acquitta en femme habile. Persuadée, comme elle l'était, qu'une entrevue personnelle contre laquelle son beau-frère, naturellement bon, mais faible, n'aurait pas pu se mettre en garde, lui assurerait le succès de son entreprise, elle partit secrètement et de nuit d'Hanovre, et se trouva à Zell dès le lever de l'aurore (1). Elle alla droit au château, força les portes de l'appartement où couchaient le duc et la duchesse, et se trouva assise au chevet de leur lit, presqu'au moment de leur réveil. Là, usant de tous les avantages que lui donnaient la surprise du duc, l'ascendant qu'elle avait toujours conservé sur son esprit, et les bonnes raisons qui secondaient l'objet de sa mission, elle la termina dès sa première entrevue (2). Le duc était secrètement attaché à la grandeur de sa maison et à la personne de son frère. Il était charmé de pouvoir contribuer à la première, en se réconciliant avec ses plus proches parens. L'union de sa fille avec son neveu supposait l'approba-

---

un parti indigne de son fils, et qu'il ne fit consentir l'électrice à ce mariage, qu'après bien des représentations sur les véritables intérêts de leur maison.

(1) Zell n'est éloigné d'Hanovre que de huit à neuf lieues, tout au plus.

(2) L'auteur de l'histoire secrète nous donne les détails de cette entrevue, comme s'il avait écouté aux portes. Nous éviterons jusqu'à l'apparence d'une pareille indiscrétion.

Digitized by Google

tion de celle qu'il avait contractée avec mademoiselle d'Olbreuse. Il prévoyait enfin que, dans le cas de son prédécès, sa veuve pourrait s'attendre à un traitement plus favorable de la part de son gendre, s'il succédait également à ses fiefs et à ses biens allodiaux.

Le mariage projeté avec le prince de Wolfenbuttel fut donc rompu, et le prince héréditaire d'Hanovre, le même qui monta dans la suite sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Georges premier, obtint la main de la princesse.

Cet hymen, très-avantageux du côté de la politique, ne fit pas le bonheur personnel des deux époux. La princesse de Zell, en changeant de séjour, entra dans une position très-difficile. Pour s'y maintenir, il lui aurait fallu beaucoup de prudence, beaucoup de souplesse, et surtout beaucoup de patience ! Malheureusement pour elle, c'étaient précisément les qualités qui lui manquaient, entre toutes celles dont la nature l'avait douée.

Gaie et vive de son naturel, gâtée par l'éducation qu'elle avait reçue de parens qui l'adoraient comme leur fille unique, la princesse était aussi inconséquente dans ses actions qu'entière dans ses opinions. Une susceptibilité outrée s'alliait chez elle à un penchant irrésistible à la raillerie, et ce caractère aussi prompt à supposer des attaques qu'ardent à les provoquer,

Digitized by Google

ne trouva que trop d'exercice dans le lieu où il devait se déployer.

La cour de Zell formait, pour ainsi dire, une colonie française (1). Les réfugiés qui étaient venus en foule s'associer au sort heureux d'une de leurs compatriotes, y avaient introduit, avec cette aisance dans les mœurs propre à toute leur nation, cette gaîté folâtre qui tient particulièrement au sol méridional de la France, dont la plupart tiraient leur origine (2). C'étaient moins les titres de noblesse, que ceux de Français et d'homme aimable, qui donnaient l'accès à la cour, et y frayaient le chemin aux premières places. Quel contraste entre le ton de cette société, et celui que la

(1) C'est une anecdote souvent répétée, qu'un jour que la table du duc se trouvait entièrement occupée par des Français, l'un d'eux lui dit : « Monseigneur, il n'y a que vous d'étranger parmi nous. » Ce trait, souvent cité comme un exemple d'orgueil national et de légèreté de caractère, paraît plutôt prouver le ton de gaîté et de plaisanterie qui dominait dans cette cour.

(2) Il paraît que cette gaîté folâtre, qui tombait quelquefois dans ce que notre siècle nomme de la *grosse joie*, s'est beaucoup perdue partout dans les rangs supérieurs. L'accroissement du luxe, qui a amené l'augmentation des besoins ; l'admission prématurée des enfans aux plaisirs de la société des hommes faits ; une fixation plus sévère des règles de la bienséance, que le relâchement des mœurs a rendue nécessaire ; le progrès des lumières, qui a émoussé l'imagination en cultivant la raison ; le ton sentimental qui a dominé dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, et peut-être même l'esprit sceptique, qui a ébranlé jusqu'aux idées les plus propres à conserver la sérénité de l'ame, tout cela a contribué à produire ce changement.

Digitized by Google

princesse allait retrouver dans son nouveau séjour! Ici régnait l'étiquette froide et la morgue aristocratique, apanage assez ordinaire des petites cours d'Allemagne, mais renforcées particulièrement à Hanovre par la perspective d'une couronne à acquérir, et par l'obligation où l'on croyait être d'affecter, dès à présent, des airs de hauteur analogues à l'élévation future (1).

L'électeur Ernest-Auguste, prince d'un caractère faible, soupçonneux et violent, cédait facilement aux impulsions que lui donnaient deux femmes, dont l'une devait l'empire qu'elle exerçait sur lui à son esprit, et l'autre à ses charmes.

L'électrice Sophie, son épouse, avait eu pour mère cette fille du roi Jacques I d'Angleterre, dont l'ambition avait fait le malheur de son époux. Frédéric, électeur palatin, cédant à ses instances, avait accepté la couronne de Bohême, qu'il fut bientôt forcé d'abandonner, et dont la perte entraîna celle de ses états héréditaires. Leur fille trouva dans l'adversité même où elle était née, une excellente école pour ses mœurs et ses études. Elle alliait des connaissances étendues à beaucoup d'humanité et à

(1) Les Anglais ont encore reproché à Georges II, petit-fils de l'électeur dont nous parlons, des airs de hauteur que Chesterfield nomme : *electoral pride*, orgueil électoral. Frédéric II, fils de la sœur de Georges II, fait le même reproche à son oncle.

Digitized by Google

un grand esprit de conduite. Cependant on peut la soupçonner d'avoir hérité de l'ambition de sa mère : ce fut à son impulsion et à ses sages soins que la maison d'Hanovre dut la dignité électorale, et l'assurance de la succession au trône d'Angleterre. On peut présumer encore, que son caractère ambitieux ne s'était plié qu'avec peine aux considérations de fortune, qui lui avaient fait ménager pour son fils une union qui, d'après les idées du tems et du pays, devait être considérée comme une mésalliance. Mais quand même la philosophie de cette femme peu ordinaire aurait pu vaincre les préjugés avec lesquels elle était née, il y avait au moins trop peu d'analogie entre son âge, ses goûts, son caractère, et ceux de la princesse, pour faciliter un rapprochement entre elles. L'électrice n'eut jamais pour sa belle-fille que ces procédés froids, dont la prudence lui faisait un devoir, et que la susceptibilité de l'autre repoussait comme des marques d'un mépris mal voilé pour sa naissance.

L'autre femme qui exerçait un empire plus absolu encore sur l'esprit de l'électeur, était sa maîtresse en titre d'office, la comtesse de Platen. La tradition fait un portrait hideux de cette femme. Mais gardons-nous d'en charger les couleurs. Dans un tems où les maîtresses étaient le fléau de presque tous les états de l'Europe, où il était du bon ton parmi les souverains d'en

Digitized by Google

entretenir, et de se faire gouverner par elles; l'indignation des peuples foulés se fit presque partout la même justice, en formant, si nous osons nous exprimer ainsi, la même caricature de la cause commune de leurs malheurs. On prête à toutes les maîtresses alors en évidence aux cours de Berlin, de Dresde, etc., les mêmes vices, et presque les mêmes anecdotes (1). On les peint toutes altières, impérieuses, emportées, vindicatives, dépensières, et également infidèles à leurs époux et à leurs amans souverains. On dirait, en écoutant ces récits, que ces femmes avaient toutes l'esprit d'un état qui leur était devenu particulier.

Nous ne nous hasarderons pas à dérober la comtesse de Platen à cette renommée commune, à laquelle elle n'a pas échappé. Mais nous remarquerons qu'une hauteur insultante, une façon de penser commune, et des manières grossières, défauts dont on ne peut pas la justifier, auront pu grossir le nombre et l'acharnement de ses ennemis, et ajouter à des vices réels, d'autres vices qu'on ne faisait que lui prêter.

La jeune princesse souffrit avec impatience les airs de hauteur que la comtesse prenait avec elle, et qui marquaient visiblement que cette

(1) On raconte, par exemple, de toutes ces femmes, qu'elles se sont baignées dans du lait, pour rendre leur peau plus blanche, et qu'elles ont cru faire une grande charité en donnant ensuite ce lait aux pauvres, pour leur servir de nourriture.

Digitized by Google

femme, issue d'une famille distinguée par l'ancienneté de son origine, fondait des prétentions sur cette naissance, qu'elle croyait pouvoir contester à la fille d'une étrangère, dont les quartiers n'étaient pas sévèrement prouvés. La princesse s'en vengea par des railleries sur la personne et la conduite de cette femme, aussi dissolue qu'orgueilleuse; et ces railleries aussitôt rapportées à la comtesse, lui en firent une ennemie également dangereuse et implacable (1).

Le prince Georges, son époux, n'était pas dépourvu de qualités. Il n'était surtout ni dur ni haineux de son naturel (2). Mais ce naturel était froid et indolent, et l'étrange situation

---

(1) L'auteur de l'histoire secrète dit : « La princesse supportait impatiemment les airs hautains de cette favorite, qui lui manquait souvent de respect; et d'ailleurs, par une faiblesse que sa grande jeunesse excusait, elle ne pouvait voir sans jalousie une personne dont on vantait la beauté, et qui, disposant des trésors de l'électeur, osait s'égaler à elle et la surpasser même en magnificence. Aussi ne laisait-elle passer aucune occasion de la mortifier. Elle en parlait avec le dernier mépris, sans réfléchir sur les chagrins que cette conduite pouvait lui attirer. »

(2) M. B***. et l'auteur de l'histoire secrète diffèrent surtout dans le portrait qu'ils font de Georges I. Le premier, ne lui donne aucune part aux évènemens qui nous occupent, ne nous dit pas si son mariage a été malheureux ou non, et attribue tout ce qui est arrivé à la princesse, à son attachement pour le comte de Kœnigsmark, dont nous parlerons dans la suite. Mais à la fin de l'histoire de la princesse, il ajoute quelques anecdotes relatives à ses rapports avec le duc d'Hanovre, dans le tems qu'il y résidait, et surtout avec le prince Georges, alors roi d'Angleterre. Il nous dit « que

Digitized by Google

dans laquelle il se trouvait à la cour de son père, le forçait à beaucoup de réserve et de circonspection. Cette cour était divisée en différens partis, dont nous développerons les motifs dans la suite. Les intérêts du prince exigeaient qu'il s'appuyât du crédit de la comtesse de Platen, et ce fut peut-être autant par politique que par goût, qu'il s'attacha d'abord à une de ses parentes, qui devint même sa maîtresse en titre d'office (1); car dans ce tems-là tous les princes devaient en avoir.

---

le roi aimait à aller seul et sans suite dans la maison de la comtesse de Platen, belle-fille de celle dont nous avons parlé; que là il voulait être traité en particulier, et conversait familièrement avec toutes les personnes de la société. Il nous dit encore que le roi ayant appris le dessein que lui, M. B***., avait formé de voir la princesse d'Ahlen, il lui avait dit : *Je ne désapprouve pas votre curiosité; vous auriez vu une très-belle princesse. Si vous n'avez pu la voir, vous pouvez voir son portrait, il est dans la galerie de madame la comtesse de Platen.* » Tout cela ne marque pas un caractère haineux et dur, mais indolent et facile.

L'auteur de l'histoire secrète, au contraire, cherche à rejeter toute la faute de la conduite de la princesse sur celle que son époux observa à son égard. Comme il écrivait son histoire en forme de roman, il était naturel qu'il cherchât à intéresser ses lecteurs au sort de la princesse, et voulût atténuer à leurs yeux les faux pas qu'elle fit dans la suite. Il prétend donc « que le prince Georges, entièrement préoccupé des charmes de sa maîtresse, n'avait pu avoir que de l'indifférence pour tout ce qui n'était point elle; qu'il avait marqué à sa jeune épouse une froideur signalée le soir même des noces; que cette froideur lui était restée même après la naissance du fils qu'elle lui avait donné; et que s'il avait encore conservé quelque considération pour elle, la bienséance y avait eu plus de part que tout autre motif.

(1) Nous n'avons pas voulu fixer le degré de parenté entre la

Digitized by Google

Le prince traita son épouse avec insouciance dès le commencement de leur mariage. Il paraît cependant que cette froideur aparente n'était ni la suite de son attachement pour une autre femme (1), ni la marque d'un éloignement pour la personne de la princesse. Il en eut deux enfans : il lui a conservé de l'estime ; il a eu des retours de tendresse pour elle, même après la terrible catastrophe qui les sépara pour toujours. Mais les imprudences de son épouse, et ses différends avec la comtesse de Platen, lui donnèrent bientôt de l'humeur, qui, jointe au sérieux naturel de son caractère, répandit un air d'indifférence, et même de sévérité sur ses procédés envers la princesse.

Toutes ces circonstances contribuèrent à rendre le séjour d'Hanovre fort désagréable à la jeune épouse. Elle chercha à s'en dédommager par de fréquentes visites qu'elle fit à ses parens, à Zell ; mais les consolations passagères

---

maîtresse du prince Georges et celle de son père. Nous n'avons pas même voulu la nommer. L'auteur de l'histoire secrète dit qu'elle s'appelait madame de Wic, et qu'elle était sœur de la comtesse de Platen. Cela est faux. M. B***. parle d'une comtesse de Platen, maîtresse du roi Georges dans le tems où M. B***. se trouvait à Hanovre. Il dit qu'elle était belle-fille de cette comtesse de Platen qui maîtrisait l'électeur, et mère de madame de St.-Florentin et de madame de Bulow. Il est très-sûr que cette dernière comtesse de Platen n'était pas la maîtresse du prince Georges dans les premiers tems de son mariage.

(1) L'auteur de l'histoire secrète avoue lui-même, que la prin-

Digitized by Google

qu'elle y trouva, lui firent sentir doublement les dégoûts de son séjour ordinaire (1).

C'est avec ces dispositions qu'elle revit un ami de son enfance. Le comte de Kœnigsmark, jeune seigneur suédois, arriva à la cour d'Hanovre, où il avait des intérêts à solliciter. Frère de la célèbre Aurore de Kœnigsmark, maîtresse du roi de Pologne, il ressemblait à sa sœur par les agrémens de sa figure et de son esprit, mais aussi par la légèreté de son caractère. Elevé avec la princesse à la cour de Zell (2), tous les deux y avaient puisé les mêmes mœurs et les mêmes goûts; et parmi ceux dont la ressemblance les entraînait l'un vers l'autre, il faut compter aussi celui de la plaisanterie et de la satyre.

---

cesse paraissait plus animée contre la comtesse de Platen, que contre la maîtresse de son époux, qui, selon l'expression dont il se sert, « à la vérité, en usait plus respectueusement avec elle. »

(1) Nous passons sous silence les raisons politiques qui engagèrent l'électeur à faire un assez long séjour à Zell auprès de son frère, et pendant lequel la princesse accompagna son beau-père. L'auteur de l'histoire secrète les développe au long. Mais nous avons cru que ces intrigues de petites cours, qui datent de plus d'un siècle, étaient étrangères à notre sujet, et ne pourraient qu'ennuyer nos lecteurs.

(2) Les connexions qu'un seigneur suédois pouvait avoir à la cour de Zell, paraîtront moins extraordinaires, quand on se souviendra que les duchés de Brême et de Verden étaient alors sous la domination de la Suède, et que plusieurs familles suédoises y avaient acquis des possessions. La famille des Kœnigsmark avait des raisons particulières pour s'attacher à la maison de Brunswick-Lunebourg, qu'il est inutile de développer ici.

Digitized by Google

Tant de liens, augmentés encore par l'espèce d'abandon dans lequel la princesse vivait à Hanovre, et le besoin qu'elle sentait d'avoir un ami qui méritât toute sa confiance, suffisent pour expliquer la grande intimité qui s'établit bientôt entr'elle et le comte de Kœnigsmark: Sans approfondir la nature de leur liaison, nous ne nous croyons pas obligés de recourir à la supposition d'une passion criminelle pour l'expliquer (1).

Jusques là la vanité seule avait établi entre la princesse et la comtesse de Platen, cette concurrence qui dégénérait en inimitié. Mais bientôt

---

(1) L'auteur de l'histoire secrète donne à l'attachement du comte de Kœnigsmark pour la princesse, la couleur de cet amour timide et réservé, de ces combats éternels du respect contre la passion, qui, dans tous les romans, doivent distinguer le paladin amoureux d'une dame d'un rang supérieur au sien. La princesse, selon le même auteur, ne s'est pas même doutée de la vraie nature des sentimens que le comte lui portait. Tout cela est dans la règle d'un roman. Pour nous, qui écrivons une histoire, nous trouvons très-naturel qu'un jeune homme, frère d'une maîtresse d'un roi, ait cherché *à placer son cœur en haut lieu*, comme disaient les troubadours; et nous trouvons aussi naturel qu'une jeune princesse ait été flattée de l'impression qu'elle avait faite sur un homme très-distingué par lui-même, et qui devait l'intéresser par plusieurs raisons particulières. D'après cela, nous doutons également que le comte ait enseveli ses sentimens dans un silence éternel, et que la princesse ait pu se tromper sur leur nature. Mais, d'un autre côté, nous avons pour nous l'opinion des contemporains et de la postérité, qui n'ont jamais supposé à la princesse une intrigue criminelle avec le comte. Il y a bien des degrés entre ces deux extrêmes, et nous n'osons pas fixer celui où ces deux personnes se sont arrêtées.

Digitized by Google

d'autres passions, celles de l'amour et de la jalousie qui s'allumèrent dans l'ame de la comtesse, donnèrent un nouvel accroissement à leur haine mutuelle. Madame de Platen devint éperduement amoureuse de Kœnigsmark. On prétend qu'il jouit de ses faveurs, et qu'il la sacrifia à la princesse qui devint l'objet des calomnies de sa rivale (1). Ce qu'il y a de sûr, c'est que les tracasseries de la cour augmentèrent depuis cette passion de la comtesse pour Kœnigsmark, que la princesse s'y trouva enveloppée, et que ses différends éternels avec la favorite éloignèrent d'elle davantage le prince son époux, qui craignait de s'y trouver compromis. Elle tenta vainement de le ramener. Un jour que son état de grossesse lui fit espérer de trouver l'ame du prince

(1) L'auteur de l'histoire secrète nous donne des détails sur les avances que la comtesse fit au comte de Kœnigsmarck; sur la manière dont il y répondit dans un rendez-vous qu'elle lui donna; sur les remords qu'il en eut, et sur la confidence qu'il fit à la princesse de cette intrigue, *en dissimulant néanmoins ce qui était à dissimuler.* Il ajoute que la princesse l'exhorta à profiter de la bonne volonté de la comtesse, afin de pouvoir empêcher cette femme de la desservir elle-même auprès de l'électeur. Tous ces détails nous paraissent de pure invention; et nous nous contentons de rapporter les faits qui sont appuyés d'une tradition unanime. M. B***. parle également de la passion que Kœnigsmark inspira à la comtesse; mais il ajoute que le comte ne répondit à ses avances que par des marques de mépris, qu'elle ressentit vivement. Il ne paraît pas vraisemblable que le comte, qui avait de grands intérêts à ménager à la cour d'Hanovre, eût voulu traiter de cette manière une favorite toute-puissante.

Digitized by Google

plus accessible aux marques de sa tendresse, elle le surprit dans son cabinet, et après lui avoir fait des reproches sur ses procédés, elle finit par lui demander ce qu'elle devait faire pour mériter son estime? Vous tranquilliser, répondit brusquement le prince; et sans dire un mot de plus, il lui tourna le dos, et la laissa seule en proie à sa douleur. Tant de dureté altéra la santé de la princesse. Elle eut une maladie grave dont elle ne releva que pour faire des couches, dont les suites mirent de nouveau sa vie en danger.

Cette crise amena cependant quelque adoucissement au sort de la princesse. L'électrice en eut compassion, et l'emmena à la campagne pour le rétablissement de sa santé. Mais ce répit ne fut pas long. A son retour à Hanovre, la comtesse de Platen sut lui susciter de nouveaux chagrins.

Le prince Georges s'était attaché davantage à sa maîtresse. Le commerce de cette femme, d'une humeur égale et assez douce, convenait à son caractère. L'habitude et le sentiment des services qu'elle lui rendait auprès de la maîtresse de son père, et qui de jour en jour lui devenaient plus nécessaires par des raisons que nous expliquerons dans la suite, renforcèrent ces liens. La comtesse de Platen, qui s'en aperçut, se servit de l'influence que sa parente commençait à exercer sur l'esprit du

Digitized by Google

prince, pour attiser sa haine contre son épouse, et pour attirer à celle-ci des humiliations qu'une jeune femme, du caractère de la princesse, pardonne moins que toute autre offense.

Un jour, un bijoutier étranger qui passa par Hanovre, offrit à la princesse l'acquisition d'un superbe collier de diamans. Elle le demanda à son époux, mais elle eut le double chagrin d'éprouver un refus, et de voir le même soir sa rivale parée de l'objet de ses vœux. Outrée de chagrin, elle fit au prince des reproches amers qui le mirent en fureur; il se permit vis-à-vis de sa femme des violences indignes de son rang et de son sexe (1).

Que l'on considère à présent que ce triste sort était celui d'une jeune princesse aimable, gâtée par ses parens, et accoutumée aux mœurs douces et polies des Français, parmi lesquels elle avait été élevée; que l'on considère que cette même femme avait apporté de grands avantages à son époux, et qu'après une longue suite de dégoûts qu'elle avait éprouvés de la part de femmes perdues qui cherchaient à l'humilier et à lui dérober le cœur du prince, elle se voyait sacrifiée à ses rivales, et exposée aux traitemens les plus avilissans; et l'on ne

(1) L'auteur de l'histoire secrète dit, qu'il la saisit par la gorge et la pressa si vivement, que les femmes accourues à ses cris eurent bien de la peine à la délivrer de ses mains. Il ajoute que le prince la quitta en la menaçant pour jamais de son indignation.

Digitized by Google

s'étonnera pas, qu'oubliant désormais la tendresse qu'elle avait portée à son époux, et les regrets que lui avait causés sa froideur, la princesse n'ait plus écouté que son indignation et les sentimens de haine auxquels elle se croyait autorisée.

Le comte de Kœnigsmark ne se trouvait pas à Hanovre à cette époque. Il avait suivi le prince Charles, un des fils de l'électeur, en Hongrie, pour y servir avec lui dans la guerre contre les Turcs. Le prince y perdit la vie. On avait répandu la nouvelle que Kœnigsmark avait péri avec lui. Mais elle se trouva fausse. Le comte revint à la cour d'Hanovre. Son retour, qui devait servir de consolation à la princesse, ne fut pour elle que la source de nouveaux malheurs.

Fière de son innocence, aigrie par les injustices qu'elle croyait avoir éprouvées, cette femme malheureuse crut pouvoir braver ses ennemis et montrer également le mépris qu'elle leur portait, et l'énergie de son caractère, en passant par dessus les convenances qui dirigent l'opinion publique. Elle s'était trop imprudemment livrée à la douleur que lui avait causée la fausse nouvelle de la mort de Kœnigsmark: trop imprudemment, elle se livra à la joie qu'elle sentit de son retour. Les soupçons s'élevèrent. La princesse les nourrit par le reste de sa conduite. Emportée par le besoin impérieux d'épancher librement son cœur devant un ami sûr et

Digitized by Google

fidèle, de lui parler de ses malheurs, et de recevoir ses consolations et ses conseils, elle eut avec le comte, des entrevues fréquentes, qui, par la nature même de leur objet, eurent l'air du mystère et de l'intrigue.

Ce fut dans ce tems-là que la comtesse de Platen, après plusieurs brouilleries passagères, rompit enfin entièrement avec Kœnigsmarck. La raison en est douteuse. Les uns allèguent le refus qu'il fit d'épouser sa fille; d'autres les soupçons toujours plus affermis sur sa liaison avec la princesse. Au moins fit-elle naître ces derniers dans l'ame du prince Georges et de l'électeur qui, depuis ce tems-là, observèrent de plus près toutes les démarches de la princesse.

Cependant celle qu'elle fit peu de tems après, marque assez qu'elle n'avait alors aucune idée de lier son sort à celui du comte, et qu'en songeant à se séparer de son époux, elle voulait en même tems mettre sa conduite à l'abri de la calomnie. Elle fit un voyage à Zell, et se jeta aux pieds de son père, pour lui demander un asyle dans ses états. La bonté avec laquelle le duc la traita, prouve assez qu'il n'avait aucun reproche fondé à lui faire; mais le refus qu'il fit de consentir à sa séparation d'avec le prince, prouve en même tems qu'il mettait une partie des torts, dont elle se plaignait, sur le compte de son caractère et de sa conduite.

La connaissance de ce voyage infructueux,

Digitized by Google

qu'on eut aussitôt à Hanovre, empira la position de la princesse, et un évènement politique, qui arriva peu après, mit le comble à ses désagrémens.

Nous avons dit que la cour d'Hanovre se trouvait divisée en différens partis. Nous avons promis d'en développer les différens intérêts. Mais pour les mieux comprendre, il faut se souvenir de l'influence que la cour impériale de Vienne exerçait encore, dans ce tems-là, sur les petites cours d'Allemagne, et de la force des idées religieuses, qui servaient à la première de moyen et de prétexte pour seconder et voiler ses vues ambitieuses.

A peine un demi-siècle s'était écoulé depuis l'échec que l'autorité de l'empereur d'Allemagne avait souffert par la paix de Westphalie. Des droits de souveraineté, souvent contestés, avaient été assurés aux vassaux de sa cour; l'exercice libre de la religion protestante avait été accordé à leurs sujets. Le cabinet de Vienne, qui ne s'est jamais facilement consolé de ses pertes, cherchait encore à les réparer. Mais trop impuissante pour user de force ouverte, cette cour employait l'adresse et l'intrigue. Elle entretenait la discorde dans les familles des princes allemands, et y faisait naître des différends dont elle s'établissait l'arbitre. Elle cherchait surtout à affaiblir le parti protestant parmi ces princes, persuadée que leur religion, différente de la

Digitized by Google

sienne, leur servait de ralliement, de réveil et d'appui contre ses vues despotiques. Elle travaillait conjointement avec la cour de Rome, à obtenir des églises et le libre exercice de la religion catholique dans les pays protestans. Elle flattait les esprits par l'idée d'un accommodement auquel les partisans des deux religions se prêteraient, en abandonnant réciproquement quelques-uns de leurs dogmes, et qui les réunirait tous à une seule église. Elle réussit à faire embrasser la religion catholique à plusieurs princes protestans, et le duc de Brunswic-Wolfenbuttel venait d'en donner l'exemple dans la maison même dont les évènemens nous occupent. Mais ce relâchement de zèle religieux et de vigilance politique d'une partie des protestans, ne tarda pas à alarmer l'autre, et de l'engager à se roidir doublement contre le joug de la domination autrichienne, qu'on avait eu tant de peine à secouer. C'était surtout la cour d'Hanovre qui s'y trouvait intéressée. Ses espérances au trône d'Angleterre, tenaient de près à l'opinion que l'on se formerait dans ce pays, de l'attachement non-équivoque des souverains d'Hanovre à la religion protestante.

Cependant la philosophie avait fait trop de progrès à cette cour, pour que le zèle des sectaires y pût acquérir une grande force. L'électrice Sophie elle-même paraît avoir été prévenue en faveur d'un projet de réunion entre

Digitized by Google

les partis religieux; idée dont on sait que la plume du célèbre Leibnitz a été quelque tems occupée. Sans en apprécier la solidité, on peut dire qu'elle annonçait au moins une disposition des esprits à se prêter à un changement de religion, aussitôt que des avantages politiques seraient entrés dans la balance; et ces avantages se trouvaient dans le projet que le prince Maximilien, fils cadet de l'électeur, avait formé sur l'héritage des états, gouvernés alors par son oncle, le duc de Zell.

Jusques-là les états affectés à la ligne des ducs de Brunswick-Lunebourg, avaient été souvent partagés entre différentes branches. On avait souvent projeté d'établir le droit d'aînesse (le majorat) dans l'ordre des successions, et de réunir tous ces états entre les mains d'un seul héritier.

L'acquisition de la dignité électorale fit sentir la nécessité d'agrandir le territoire sur lequel elle reposerait. Il était à prévoir que le duc de Zell ne laisserait pas de descendans mâles, et cette occasion paraissait très-favorable pour exécuter le dessein projeté. C'est alors que la partie des états qu'il gouvernait, devait retomber à l'électeur d'Hanovre, qui en transmettrait la succession avec celle de ses propres états à son fils aîné le prince Georges, et établirait pour toujours le même ordre de succession dans sa famille.

Digitized by Google

Cet arrangement ne convenait guère au prince Maximilien, fils puîné de l'électeur. Il mit tout en œuvre pour hériter des états du duc de Zell; et voyant que son frère, appuyé par les vues d'agrandissement de sa maison, et par le crédit de la comtesse de Platen, l'emportait sur lui auprès de son père, il intrigua auprès de la cour de Vienne, en lui assurant l'introduction de la religion catholique dans les états dont il desirait la possession. Il serait difficile de dire jusqu'où cette négociation avait été poussée, lorsqu'on vint à bout d'en arrêter les suites. Les détails de cette affaire n'ont jamais percé dans le public que d'une manière vague et incertaine; mais il est sûr que le confident du prince Maximilien, le baron de Molk, fut décapité comme coupable d'avoir conspiré contre l'état et contre la religion, et que le prince Maximilien fut obligé de chercher son salut dans la fuite.

On jugera du degré d'animosité, auquel la mésintelligence entre le prince Georges et son épouse, était parvenue par l'inculpation qu'on fit à cette dernière, d'avoir favorisé les projets du prince Maximilien, au préjudice de ses propres enfans (1). Si elle s'en justifia aux yeux des juges impartiaux, le seul soupçon d'un tel excès

(1) L'auteur de l'histoire secrète dit, que le comte de Platen avait tenté d'engager Molk à accuser la princesse d'avoir eu part à la conspiration.

Digitized by Google

de haine contre son époux devait suffire pour alimenter l'aigreur que celui-ci ressentait contre elle, et pour exciter l'indignation de la princesse. Peut-être y céda-t-elle trop en conservant auprès d'elle, malgré les représentations qu'on lui fit à ce sujet, mademoiselle de Molk, sa dame d'honneur, et sœur de celui qui avait perdu la tête sur un échafaud. Elle crut, sans doute, mettre au jour, par cette conduite, le sentiment de son innocence. Mais ses ennemis y trouvèrent des raisons pour accréditer leurs calomnies, et elle s'attacha malheureusement un conseil, dont les instigations perfides flattaient, en même tems, la haine que la princesse portait à son époux, et le desir de vengeance que mademoiselle de Molk respirait contre l'auteur du supplice de son frère.

Ce fut alors que la princesse prit le malheureux dessein de se réfugier en France avec le comte de Kœnigsmark, et mademoiselle de Molk.

On assure qu'il entrait dans ses projets de changer de religion et de se retirer dans un couvent. On pourrait en douter, en ne considérant que le zèle avec lequel les protestans réfugiés tenaient ordinairement à leurs dogmes. Mais nous avons déja dit que l'esprit du tems avait déja diminué chez beaucoup de personnes de sa secte, leur ancienne aversion pour la religion catholique. La réunion à l'église romaine

Digitized by Google

était un moyen bien sûr de se procurer la protection de la cour de Vienne, et celle de ce roi, alors très-dévot (Louis XIV), dans les états duquel elle cherchait un asyle. L'entrée dans un couvent mettait sa fuite à couvert des calomnies, et était assez du goût de la princesse dont la conduite postérieure a bien prouvé celui qu'elle avait pour la retraite.

D'ailleurs l'aversion insurmontable avec laquelle son père, prince très-débonnaire, mais très-dévot, la traita après la découverte de ses desseins, paraît venir à l'appui de notre opinion. L'obstination qu'il mit pendant le reste de sa vie à ne la pas revoir, ne peut être expliquée que par l'horreur que lui inspira le projet de sa fille de renoncer à la religion de ses pères, pour satisfaire sa haine contre son époux.

Mais quels qu'aient été les motifs de la princesse, il est très-sûr qu'elle projeta sa fuite conjointement avec mademoiselle de Molk et le comte de Kœnigsmark. Ce dernier fut chargé des préparatifs nécessaires. Les difficultés qui se présentaient pour l'exécution, obligèrent les personnes intéressées d'avoir plusieurs entrevues, qui ne pouvaient avoir lieu que de nuit, après que tout le monde était retiré (1). On

(1) M. B***. fait sur ces visites nocturnes la réflexion suivante : « On aura de la peine à croire que ces fréquentes visites entre deux jeunes gens qui s'aimaient, aient toujours été innocentes. Cependant bien des personnes de la cour d'Hanovre m'ont assuré, que

Digitized by Google

prétend qu'elles ne purent être si secrettes que la comtesse de Platen n'en eût quelque connaissances, et qu'elle en avertit l'électeur. Mais il faut que les preuves n'aient pas paru suffisantes, puisque cet avertissement n'eût alors aucune suite(1).

Il importait surtout à la princesse d'amasser les fonds nécessaires pour passer en France, et le comte, après avoir vainement tenté de se procurer des emprunts à Hambourg, passa à la cour de Dresde, où sa sœur jouissait de la plus haute faveur. C'est là que son projet fut découvert comme on va le voir, et communiqué à la cour d'Hanovre.

Le roi de Pologne qui aimait assez les orgies, admit le frère de sa maîtresse à une de celles qui eurent lieu à Dresde pendant le séjour qu'il y fit. Vers la fin du banquet et quand tous les convives se trouvèrent déja pris de vin, le roi proposa que chacun racontât ses bonnes fortunes. Kœnigsmark eut l'indiscrétion de parler des faveurs qu'il avait reçues de la comtesse de Platen,

---

dans les soirées qui ont donné lieu à tous les malheurs de la princesse, elle n'avait jamais été tête à tête avec le comte, et que des dames d'honneur très-respectables avaient toujours été les confidentes et les témoins de leurs entretiens : ils ajoutent que l'excessive imprudence de la princesse venait précisément de ce qu'elle n'avait rien à se reprocher. »

(1) L'auteur de l'histoire secrète prétend que l'électeur aurait sans doute éclaté dès-lors contre la princesse, s'il avait pu se déterminer sur la manière de la punir. Mais cette raison ne paraît pas suffisante pour expliquer le délai qu'il mit à sa vengeance.

Digitized by Google

et le discours étant tombé sur cette femme célèbre dans son genre, tout le monde s'empressa de lui demander des détails sur sa personne. Kœnigsmark qui était en train de parler, raconta toutes les infidélités qu'elle avait faites à l'électeur, s'égaya beaucoup sur son compte, et se déchaîna contre la persécution qu'elle faisait éprouver à la princesse. Cédant au mouvement d'indignation qui l'emportait, il se vanta inconsidérément qu'il délivrerait bientôt cette intéressante victime des mains de ses ennemis; et entraîné d'une indiscrétion à l'autre, il finit par découvrir à l'assemblée le projet de fuite dont il s'occupait. Peut-être regretta-t-il le lendemain ses imprudences de la veille; mais ce fut trop tard. Un seigneur du pays d'Hanovre, disgracié de sa cour, s'étant malheureusement trouvé présent à cette conversation, profita de l'occasion pour rentrer en grace, et écrivit à la comtesse de Platen tout ce qui s'était passé. D'autres disent que le roi de Pologne lui-même, craignant qu'on ne le soupçonnât d'avoir prêté la main au projet de Kœnigsmark, donna avis à l'électeur, des propos du comte.

Il serait difficile de peindre la colère de la comtesse de Platen, à la réception de ces nouvelles. L'électeur la partagea d'autant plus vivement qu'il crut l'honneur de sa maison outragé. Cependant Kœnigsmark, dont le caractère était fort léger, se rassura bientôt sur les suites que

Digitized by Google

son indiscrétion pouvait avoir eues, et il revint tranquillement en Hanovre.

L'accueil glacé de l'électeur lui donna bientôt des inquiétudes, vagues à la vérité, mais suffisantes pour lui faire sentir la nécessité de ne plus différer l'exécution de son projet. Tous les préparatifs étaient faits : il ne s'agissait plus que de recevoir les ordres de la princesse sur le jour et l'heure du départ.

Ce fut chez l'électrice que Kœnigsmark trouva la princesse, qui ne fut pas assez maîtresse de ses mouvemens pour ne pas laisser apercevoir l'émotion que la vue du comte lui causait. Elle appela mademoiselle de Molk, et lui donna secrètement l'ordre d'avertir son ami de se rendre à minuit à son appartement. Mademoiselle de Molk s'acquitta de sa commission, et Kœnigsmark était trop intéressé à voir la princesse, pour ne pas promettre d'obéir.

Tous ces mouvemens et ces chuchotteries avaient été remarqués par la maîtresse du prince Georges qui se trouvait chez l'électrice, et qui ne manqua pas d'en faire part à la comtesse de Platen et à l'électeur. On ne douta pas qu'il ne s'agît de renouveler ces entrevues nocturnes entre Kœnigsmark et la princesse, dont on n'ignorait plus le motif. Le prince Georges était absent (1), mais l'on crut qu'il ne fallait

(1) M. B***. dit que le prince Georges avait fait un voyage en

pas attendre son retour pour venger un outrage fait à toute la maison de l'électeur, et surtout pour arrêter les suites d'une intrigue, qui plus tard n'aurait pas pu être déjouée sans éclat. Il est plus que probable qu'on espéra, qu'en faisant secrètement assassiner le comte, toute cette affaire serait assoupie, et resterait à jamais inconnue au public.

Le comte se rendit réellement chez la princesse à l'heure convenue. Il y resta longtems. Nous ne hasarderons pas de prononcer avec certitude sur le résultat de leur conversation. On dit que la princesse éprouva des remords à l'approche du moment décisif, et qu'elle résista aux instances que Kœnigsmark lui fit de partir dès le lendemain. Il se retira donc, à ce qu'il paraît, sans avoir obtenu ses derniers ordres, et ce fut pour trouver la mort (1).

Hongrie. Nous n'avons jamais entendu parler d'un tel voyage du prince Georges. L'auteur de l'histoire secrète dit qu'il était à Berlin, ce qui est plus vraisemblable.

(1) Nous avons conservé, dans le récit que nous venons de faire, les circonstances principales qui nous ont été transmises par l'auteur de l'histoire secrète, parce que les traditions les plus reçues dans le pays les confirment. Mais nous devons avouer que le récit de M. B***. nous paraîtrait plus vrai, parce qu'il est plus simple, s'il s'accordait davantage avec les circonstances qui ont précédé et suivi la catastrophe de la princesse. Pour mettre nos lecteurs en état d'en juger, nous le placerons ici, en nous permettant cependant de l'accompagner de quelques remarques.

Après avoir appris le mépris avec lequel le comte de Kœnigsmark

Digitized by Google

En se glissant par un de ces corridors sombres, longs et tortueux qui servent de commu-

répondit aux avances de la comtesse de Platen, M. B***. continue ainsi :

« Le prince Georges, quelques années après son mariage et après la naissance de ses deux enfans, fit un voyage en Hongrie. Le comte de Kœnigsmark profita de son absence, prolongea ses séjours à Hanovre, et redoubla d'assiduités auprès de la princesse. La comtesse de Platen le fit épier, et sut que la princesse, qui feignait deux ou trois fois la semaine d'avoir des migraines pour se retirer dans son appartement, y recevait le comte de Kœnigsmark; qu'elle lui faisait apporter à souper; qu'ils restaient ensemble jusqu'à deux ou trois heures du matin, et que le comte se retirait par un escalier dérobé qui était à gauche de la grande porte du palais. »

M. B***. nous assure ensuite que ces visites avaient été innocentes, (*Voyez la note de la page* 188.) et ajoute : « Quoi qu'il en soit, la comtesse de Platen donna avis au duc d'Hanovre de ce qui se passait, et il fit savoir indirectement au comte de Kœnigsmark que la longueur de son séjour à Hanovre commençait à déplaire, et qu'on desirait qu'il s'éloignât. Le comte annonça donc son départ; mais il mit beaucoup de lenteur dans ses préparatifs, et le différa sous divers prétextes. Enfin le jour fut fixé, les malles étaient faites, les voitures chargées, les chevaux de poste commandés pour trois heures du matin. Ce dernier jour, la princesse eut encore la migraine, c'est-à-dire, que le comte eut un dernier rendez-vous. A peine fut-il introduit chez elle, que la comtesse de Platen en fut instruite, et en informa le duc. On crut, ou l'on feignit de croire, que le comte de Kœnigsmark ne voulait point partir, et ne partirait pas. On fit entendre au duc que cette conduite était une insulte, que c'était le braver à sa cour, et que son honneur exigeait qu'il en tirât une vengeance éclatante. Enfin on profita du moment de sa colère, pour le décider à faire périr le comte, à l'issue de son rendez-vous. »

Voilà le récit que nous fait M. B***.; en l'examinant de près, nous le trouverons plein d'invraisemblances. D'abord cette longue absence du prince Georges pendant son voyage supposé en Hongrie, est un fait destitué de fondement. Puis ces entrevues régulières,

Digitized by Google

nication aux appartemens de l'antique demeure des souverains d'Hanovre, Kœnigsmark fut as-

répétées deux ou trois fois la semaine ; ces soupers fins, prolongés bien avant dans la nuit, sont bien bourgeois, et ne paraîtront guère praticables au milieu d'une cour asservie à l'étiquette. Mais enfin passons sur tout cela, passons sur cette intrigue si commune qui ôte tout l'intérêt que la malheureuse princesse peut inspirer, et demandons quelle idée le duc (ou l'électeur) a-t-il attachée à cette intimité qu'il voyait régner entre Kœnigsmark et sa belle-fille ? A-t-il supposé un commerce criminel ? alors il n'est guère probable qu'il se soit contenté de faire savoir indirectement au comte qu'on desirait son départ, et cette indulgence est en contradiction avec la sévérité qu'il a employée plus tard. A-t-il supposé, au contraire, que la conduite du comte vis-à-vis de la princesse était plutôt imprudente que criminelle ? mais alors la vengeance qu'il exerça sur lui est d'une atrocité révoltante, et d'autant moins motivée que le comte avait déja fait tous les préparatifs du départ qu'on lui ordonnait. Le duc, qui s'était tu sur tant de visites nocturnes que le comte avait faites à la princesse, pouvait bien encore lui permettre celle dans laquelle il lui fit ses derniers adieux.

L'auteur de l'histoire secrète nous a encore servi de guide dans le récit de la mort du comte de Kœnigsmark. M. B***. la conte tout autrement. « Le garde de porte qui était de jour, dit-il, eut ordre d'arrêter le comte à son passage sur le petit escalier, de le forcer, le pistolet à la main, à le suivre, et de le conduire et de l'enfermer dans un des souterrains du château ; ce qui fut exécuté. Ce souterrain, dont le garde lui-même ignorait l'usage, était un réservoir qu'on pouvait remplir d'eau à volonté, en lâchant une écluse. On n'y manqua pas. Dès que le comte y fut enfermé, il fut noyé de cette manière, et l'on brûla son corps dans un four. J'ai encore vu le garde de porte qui avait été chargé d'arrêter le malheureux comte. Il m'a dit qu'il ne se consolerait jamais d'avoir eu part à un crime aussi odieux. »

Il n'est guère probable qu'un seul garde de porte ait pu forcer le comte, connu pour sa bravoure, à se faire enfermer dans un souterrain. Il l'est encore moins qu'on se soit reposé sur un seul homme pour l'exécution de ce dessein. Apparemment que ce garde de porte

Digitized by Google

sailli dans un recoin par quatre hommes masqués. C'étaient des hommes choisis tirés de la garde de l'électeur. Un cinquième masque commanda l'attaque. On dit que c'était l'électeur lui-même. Le comte mit l'épée à la main, et aurait chèrement vendu sa vie, si des coups de hallebarde, portés de loin, ne l'avaient fait tomber presqu'aussitôt qu'il fut assailli. Les derniers mots du comte furent en faveur de l'innocence de la princesse. Le corps mutilé du malheureux fut jeté dans des latrines qui se trouvaient près du lieu où il tomba, et qu'on eut soin de faire murer le lendemain.

L'espoir que l'électeur avait conçu que cet assassinat ne ferait aucun éclat, et que la disparution du comte terminerait toute l'affaire, fut entièrement déçue. Les domestiques du comte l'ayant longtems attendu en vain, allèrent

---

auquel M. B***. a parlé dans la suite, a été du nombre de ceux qui ont attaqué le comte. La circonstance du souterrain est visiblement fausse. On montre encore au château d'Hanovre la place qui fut murée, et qui était tout simplement l'entrée des lieux, dont le tuyau, destiné à emporter les immondices, communiquait avec la rivière nommée *Leine*, qui borde le château. Cet endroit est au haut d'un escalier, au premier ou second étage. On était sûr que les restes du malheureux comte seraient emportés par le courant du fleuve. On n'avait donc pas besoin de brûler son corps dans un four. Ce qui prouve encore pour le genre de mort que nous avons cru devoir adopter, c'est cette superstition qui a long-tems subsisté parmi le peuple, que les traces du sang, dont quelques gouttes avaient teint le mur, ne pouvaient pas être effacées, et reparaissaient malgré le soin qu'on prenait de faire blanchir ce mur tous les ans.

Digitized by Google

le chercher par-tout, et poursuivirent leurs recherches jusqu'aux portes du palais. C'est là qu'ils apprirent qu'on avait entendu, pendant la nuit, dans les corridors, un grand bruit, le cliquetis des armes, les gémissemens d'un mourant; et qu'à la pointe du jour, on avait trouvé beaucoup de sang répandu sur le plancher et sur les murs. On combina les circonstances, et dès le matin la nouvelle de l'assassinat du comte de Kœnigsmark courut toute la ville, et parvint jusqu'au lit où la princesse dormait encore. Ses regrets, son indignation contre les auteurs de cette noire action, l'emportèrent sur les inquiétudes qu'elle aurait pu avoir sur son propre sort. Elle ne garda aucune mesure dans l'expression de son désespoir, et ce fut en vain qu'on chercha à l'appaiser (1). On vit bien qu'on n'éviterait pas l'éclat que cette affaire devait produire. Cependant les papiers du comte qu'on avait enlevés, fournirent d'abord quelques moyens de présenter cette catastrophe sous un jour moins atroce. On y trouva les lettres que la princesse avait écrites au comte durant son voyage. Elles

(1) M. B***. dit « que la princesse ne garda aucun ménagement, et qu'elle se livra publiquement à son désespoir. Il ajoute que le duc, son beau-père, alla chez elle avec la comtesse de Platen, sans doute dans l'espérance de lui en imposer; mais que leur présence avait redoublé sa fureur : qu'elle les traita de barbares et d'assassins; qu'elle leur déclara qu'elle ne vivrait jamais au milieu des monstres dont elle était entourée, et qu'elle parut même disposée à se tuer. »

Digitized by Google

annonçaient le projet de fuir avec lui, et étaient remplies de railleries, d'invectives et de plaintes contre les personnes de la cour d'Hanovre, et même contre celle de son père, qu'elle traitait de vieux tyran, imbécille jouet de son frère et de son neveu.

Muni de ces pièces, l'électeur se rassura et crut qu'il n'avait plus de ménagemens à garder. Il fit arrêter mademoiselle de Molk, et consigner la princesse dans son appartement. On envoya le comte de Platen à Zell, pour mettre le duc au fait de ce qui venait d'arriver, et un courier au prince Georges pour le faire revenir.

Le duc de Zell approuva tout. Le prince Georges, au contraire, désapprouva l'éclat qu'on avait fait, et ne consentit que par respect pour les ordres de son père, aux mesures ultérieures qu'on voulait prendre contre la princesse (1).

Il fut convenu entre les deux cours de Zell et d'Hanovre, que la princesse serait renvoyée à son père. Elle se prêta avec plaisir à un arrangement qui l'éloignait d'un lieu qui lui faisait horreur. Arrivée dans les états du duc, ce fut au

(1) M. B***. et l'auteur de l'histoire secrète s'accordent assez sur ce point, très-intéressant pour fixer l'idée qu'on doit se faire du caractère du prince Georges, et même de la conduite de son épouse. Cependant l'auteur de l'histoire secrète prétend que le premier, après la lecture des lettres, changea d'avis, approuva non-seulement tout ce qui s'était fait, mais résolut même de pousser sa femme à bout.

Digitized by Google

château d'Ahlen, à quelques lieues, de Zell qu'elle fut confinée (1).

Une commission composée de quelques secrétaires d'état fut chargée de l'interroger sur deux points; savoir : si, à la honte du ducde Zell et de l'électeur, elle n'avait pas eu dessein de se retirer avec Kœnigsmark en France, et si elle n'avait jamais eu de commerce criminel avec lui?

Elle répondit à la première question, que les mauvais traitemens de son époux l'avaient réellement forcée à la résolution de se retirer en France dans un couvent, et que Kœnigsmark avait dû l'accompagner comme le seul homme en qui elle eût confiance. Mais quant au commerce, dont on l'accusait, elle prit Dieu à témoin de son innocence.

L'opinion publique s'est constamment prononcée en sa faveur sur cet article. Le traitement qu'elle éprouva jusqu'à la fin de sa vie paraît prouver, que les personnes les plus intéressées à la trouver coupable, n'ont pas osé pousser leurs accusations au delà de celles d'un excès de haine contre son époux, et d'une grande imprudence. Il est vrai que le duc son père n'a pas pu se résoudre à lui pardonner, et même à la revoir : qu'il s'est constamment re-

(1) M. B***. qui confond tout, prétend que ce fut le duc d'Hanovre qui la fit conduire au château d'Hall. Ce château s'appelle Ahlen, et n'appartenait pas au duc d'Hanovre dans ce tems-là.

Digitized by Google

fusé aux instances réitérées de la duchesse son épouse, qui le suppliait de remettre sa fille en liberté. Mais, nous l'avons déja dit, cette dureté tirait probablement sa source d'un zèle religieux mal entendu.

Il est très-sûr que le prince Georges a songé plusieurs fois à se réunir avec elle, et qu'il lui a fait faire différentes propositions à ce sujet (1).

On dit, et c'est de personnes très-âgées et très-dignes de foi que nous tenons ce récit, qu'un jour le prince Georges lui-même, travesti en marchand de modes, s'était présenté au château d'Ahlen, et avait été introduit dans l'appartement de son épouse à l'aide de ce déguisement; que là s'étant jeté à ses genoux, en se faisant reconnaître, il l'avait conjuré de revenir auprès de lui; mais que la princesse, après être revenue de son premier saisissement, lui avait répondu avec autant de fermeté que de noblesse : « Après ce qui s'est passé entre vous et moi, il ne peut plus y avoir de réunion : si je suis coupable, je suis indigne de vous; si je suis innocente, vous n'êtes pas digne de moi! » Et qu'après ce discours, elle s'était retirée, sans vouloir reparaître devant son époux (2).

---

(1) C'est en quoi M. B***. et l'auteur de l'histoire secrète s'accordent, à cette différence près, que le dernier ne parle que d'une seule proposition faite à la princesse de se réunir à son époux, et qu'il ajoute que l'électeur y avait engagé son fils par des raisons d'état.

(2) Cette réponse de la princesse est également rapportée par

Digitized by Google

Il est très-probable que des raisons d'état et de politique ont contribué à engager le prince à faire ces tentatives. Destiné à régner sur une nation qui s'intéresse vivement au bonheur domestique de ses souverains, il n'aura pas voulu leur présenter une mésintelligence publique entre lui et son épouse ; mésintelligence dont les

---

M. B***. et par l'auteur de l'histoire secrète. Mais ils diffèrent dans les circonstances et dans les personnes auxquelles elle fut faite. L'auteur de l'histoire secrète dit tout bonnement que la princesse adressa les paroles citées dans le texte à quelqu'un qui vint lui parler de la part du prince. M. B***. nous donne des détails plus circonstanciés, quoique peu vraisemblables, de la scène qui donna lieu à ce propos. « Après la mort de la reine Anne, dit-il, le prince devenu roi, fit encore des tentatives qui n'eurent pas un meilleur succès. Cependant, à cette époque, les raisons d'état lui firent desirer encore plus ardemment cette réunion ; et n'ayant pas pu l'obtenir en traitant lui-même, il pensa qu'un intermédiaire y réussirait mieux. Quelques seigneurs anglais qui lui étaient attachés, allèrent, avec son agrément, trouver la princesse. Ils lui dirent que c'était non-seulement en leur nom, mais comme les interprètes des vœux de toute la nation anglaise, qu'ils venaient rendre hommage à celle qu'ils voulaient regarder comme leur reine. Ils lui représentèrent qu'une mésintelligence publique entre elle et le roi, pourrait avoir un jour des suites fâcheuses pour ses enfans, dans un pays où pour une moindre cause on avait révoqué en doute la naissance de Jacques II. Ces raisons n'ébranlèrent pas la princesse, qui leur répondit : Je ne sais pas feindre, messieurs, vous venez ici me traiter en captive ; et moi je n'ai qu'une réponse à vous faire : si je suis coupable, je suis indigne d'être votre reine ; mais si je suis innocente, votre roi est indigne d'être mon époux. » Il paraît, au reste, que les personnes de condition qui cherchaient à s'approcher de la princesse, se déguisaient le plus souvent en marchands. M. B***. voulut se servir du même moyen, quand un incident assez léger arrêta l'exécution de son projet. Le roi qui le sut, le trouva tout naturel.

Digitized by Google

causes ne parlaient pas clairement en sa faveur. Les refus obstinés de la princesse l'engagèrent enfin à soumettre sa cause à la décision des consistoires réunis d'Hanovre et de Zell, et ceux-ci prononcèrent une sentence de divorce, qui fut toute en sa faveur (1).

La princesse finit ses jours dans ce château d'Ahlen, qui lui a donné son nom (2). Elle y jouissait d'un état convenable à son rang, et après la mort de son père, on lui laissa même l'usufruit des biens qu'elle pouvait hériter de lui (3). Elle avait une petite cour composée d'un chambellan et de deux dames d'honneur, qui dînaient avec elle, ainsi que l'officier qui était de garde. Elle avait la permission de se promener en carrosse à une lieue autour du château. Mais on ne laissait approcher d'elle aucune per-

(1) Ce fait est positivement assuré par l'auteur de l'histoire secrète. Il est trop marquant pour supposer que l'auteur l'ait avancé sans en être bien sûr. Comme il ajoute que le jugement avait porté défense à la princesse de se remarier, en laissant cette liberté à son époux, c'est une raison de plus pour croire ce qu'il avance. Cette circonstance suppose que le consistoire réuni des deux pays avait trouvé la princesse coupable, et quelque partial qu'on puisse le croire, son opinion jette toujours un faux jour sur la conduite de la princesse. Si le fait n'avait pas été notoire, notre auteur l'aurait sûrement passé sous silence, lui qui fait tout pour blanchir son héroïne du plus léger soupçon.

(2) M. B***. dit que le roi lui-même donnait ce nom à la princesse, quand il en parlait.

(3) M. B***. dit qu'elle jouit de tout le revenu du duché de Zell, ce qui est absolument faux.

Digitized by Google

sonne de distinction (1), à l'exception de sa mère, qui allait la voir de tems en tems (2).

Après la mort de son beau-père, il lui aurait été facile d'obtenir plus de liberté, mais elle dédaigna d'en faire la demande (3). Sa résignation avait un caractère de fierté, mais elle était sans affectation. Jamais on ne la vit s'emporter en invectives et en murmures; et jusqu'à la fin de sa vie, elle conserva une sérénité et même une gaîté qui semblaient également prouver le sentiment de son innocence et le goût qu'elle prenait au genre de vie auquel elle était condamnée. Elle s'occupa beaucoup des lettres et d'une correspondance très-étendue, mais surtout des libéralités qu'elle exerçait dans les environs de sa demeure. Elle conserva sa beauté jusques dans un âge très-avancé.

Ses vertus, sa tendresse pour ses enfans, jointes à la noblesse, à l'affabilité avec laquelle elle traita tous ceux qui avaient le bonheur de l'aborder, lui valurent l'adoration de ses contemporains (4), et l'intérêt de la postérité.

---

(1) Nous nous en rapportons sur ceci à M. B***. qui pouvait en être instruit, puisqu'il était à Hanovre dans le tems.

(2) Voyez l'auteur de l'histoire secrette.

(3) Manus. de M. B***.

(4) M. B***. s'accorde avec l'auteur de l'histoire secrette, sur les éloges donnés à la princesse. Nous avons même suivi le premier de préférence, dans ce que nous avons dit de la conduite de la princesse pendant sa captivité. L'attachement marqué de M. B***. pour le roi

Digitized by Google

Elle survécut à l'électeur et à la comtesse de Platen, qui moururent tous les deux de tristes maladies. Le prince Georges, devenu électeur, monta encore du vivant de la princesse, sur le trône d'Angleterre, et assura à son fils la succession à cette couronne. Elle vit sa fille mariée au roi de Prusse; mais elle eut le chagrin de perdre sa mère, sa plus chère consolation; et cette mort la fit penser à la sienne, qui arriva quelque tems après, en 1726 (1).

Georges, le rend moins suspect, et il parle d'un tems qui tombe dans l'époque où il se trouvait dans les environs.

Nous devons cependant ajouter encore ce que M. B***. dit d'un reproche qu'on faisait dans ce tems à la princesse d'Ahlen, sur l'emploi de ses revenus. M. B***. après nous avoir dit qu'elle en employa une partie à meubler son château avec élégance, mais surtout à faire de grandes libéralités à tous ceux qui l'entouraient, continue ainsi : « Ces petites dépenses ne consommaient pas à beaucoup près ses revenus, et on croit qu'elle en faisait passer la meilleure partie au prince de Galles son fils (depuis roi sous le nom de Georges II), avec qui elle entretenait une correspondance très-suivie.

» On sait que ce prince a été longtems à Londres le chef de l'opposition, et on a voulu croire que c'était par haine contre le roi son époux, qu'elle fournissait à son fils de quoi soutenir ce parti. Mais il semble qu'on peut se dispenser de lui prêter cette intention odieuse. Il est si naturel qu'une mère donne à son fils un revenu qui lui est inutile, qu'on n'a pas besoin pour expliquer sa conduite, de lui attribuer d'autres motifs. »

Nous ajouterons à l'appui de la remarque de M. B***. que le prince de Galles ne serait pas allé loin, en Angleterre, avec l'argent que la princesse sa mère pouvait lui envoyer de son superflu; ses revenus ne passaient sûrement pas 400,000 fr.

(1) L'auteur de l'histoire secrette dit : « que le roi Georges apprit la nouvelle de cette mort avec sa froideur ordinaire, qu'il ne daigna pas en prendre le deuil, et trouva mauvais que le roi de Prusse, son

Digitized by Google

La compagne de ses infortunes, mademoiselle de Molk, avait été enfermée dans la tour d'une forteresse du pays. Elle eut le courage de se laisser couler en bas de la hauteur de cent quatre-vingts pieds; de faire à pied quatorze milles d'Allemagne pour sortir des états d'Hanovre, et de se réfugier ensuite à Vienne. Elle y reçut un accueil qui accrédita les soupçons qu'on avait déja conçus sur le rôle secret que cette cour avait joué dans les troubles domestiques de celle d'Hanovre.

---

gendre, fît cet honneur à la princesse.» Mais nous avons déja remarqué que cet auteur fait tout ce qui est en son pouvoir pour rendre le roi Georges I odieux à ses lecteurs, et pour augmenter l'intérêt qu'il veut leur inspirer pour la princesse. C'est à cette partialité qu'il faut attribuer encore les traits de dureté qu'il reproche à l'électeur et au prince Georges, contre la mère de la princesse, après le décès de son époux le duc de Zell: traits que nous avons cru devoir omettre, comme suspects et étrangers à notre récit.

Digitized by Google

PRÉSERVATIF

CONTRE

LES TROUBLES DE L'AME.

Poëme sanscrit.

C'est à Williams Jones que l'on doit la publication en sanscrit, et la traduction en anglais de la petite pièce suivante, intitulée dans l'original : *le Marteau de l'illusion.* Elle est fortement empreinte de ce goût contemplatif, de cette doctrine du détachement de soi-même, de cette philantropie universelle, qui sont les traits caractéristiques des livres des Indoux sur la religion et la morale, et qui, de ces livres, ont passé dans d'autres doctrines philosophiques ou religieuses.

Cette petite pièce n'est pas seulement remarquable par l'élévation, la douceur et la pureté des sentimens et des idées ; elle est encore intéressante par une grande noblesse et une grande simplicité d'expression. On y trouve aussi quel-

Digitized by Google

ques-unes de ces images particulières à la poésie des divers peuples orientaux, et que les Indoux, polis par une plus longue civilisation et dirigés par un meilleur goût, ont dépouillées de la recherche et de l'exagération qui plaisent tant aux Persans et surtout aux Arabes, et qu'ils ont ainsi réduites à n'être que la peinture naïve d'une nature riche et sublime, ou l'expression fidelle de sentimens un peu monotones, mais touchans et profonds, sur l'homme et sur sa destinée. Mais on sent bien qu'il est impossible que le caractère de ce morceau ne soit pas affaibli ou dénaturé dans une traduction qui n'a pas même l'avantage d'être immédiate.

---

1. O mortel égaré, ne te laisse pas consumer par la soif des richesses. Exerce ton corps, ta raison et ta volonté à les dédaigner. Fais du bien, si tu veux amasser un trésor dont ton ame puisse être éprise.

2. As-tu une épouse, as-tu un fils? qu'ils soient le sujet de tes pensées. Médite aussi sur les merveilles de cet univers dont tu fais partie; et demande-toi quelquefois d'où tu viens.

3. Ne sois pas vain de ton opulence, du nombre de tes esclaves, de ta jeunesse: ce sont des

Digitized by Google

illusions qui s'évanouissent en un clin-d'œil. Fixe ton ame sur les vestiges de Brahma; hâte-toi d'acquérir la connaissance de Brahma (1).

4. As-tu vu une goutte d'eau glisser en tremblotant sur une feuille de *lotos* (2)? C'est l'image de l'instabilité de la vie. On ne jouit ici bas de la société de l'homme vertueux que pendant un instant, l'instant que met notre vaisseau à traverser l'océan du monde.

5. Le corps chancèle; la tête a blanchi; la bouche n'a plus de dents; le bâton léger tremble dans la main qui le porte; et cependant la coupe de la convoitise n'est pas encore épuisée.

6. Combien peu de tems il nous faut pour naître! Combien peu pour mourir! Combien est long notre séjour dans le sein maternel! Combien est grande la part du méchant dans ce monde! Pourquoi donc, ô homme, te complaire ici bas?

7. Le jour et la nuit, le matin et le soir, le printems et l'hiver, se succèdent sans relâche.

---

(1) Dieu considéré dans son attribut de créateur de l'univers.

(2) Espèce de lis qui croît dans les eaux; c'est une des plus belles plantes de l'Indostan, et une de celles qui fournit le plus d'images à la poésie des Indoux.

Digitized by Google

Le tems se joue de nous ; la vie s'écoule ; et cependant le vent de l'espérance ne cesse pas de souffler.

8. Habiter au pied d'un arbre ; avoir pour toît l'immensité des cieux, pour vêtement une enveloppe où l'on puisse se cacher, pour lit la terre, renoncer à tous les plaisirs des sens ; quelle sublime dévotion ! Qui pourrait n'en être pas épris ?

9. N'attache point ton cœur tout entier ni à un ami, ni à un ennemi, ni à un fils, ni à un parent, ni à la paix, ni à la guerre ; conserve en tout une parfaite égalité d'ame, si tu aspires avec ardeur à la nature de Vichenou (1).

10. Les huit montagnes primitives et les sept mers, Brahma et Indra (2), le Soleil et Rudra (3), voilà ce qui est permanent dans l'univers ; mais ni toi, ni moi ne le sommes ; ni ce peuple, ni cet autre ne le sont. Pourquoi donc l'agitation entre-t-elle dans nos ames ?

---

(1) Dieu considéré dans son attribut de conservateur de l'univers.

(2) Dieu subalterne qui commande aux vents, aux tempêtes, et préside à toutes les révolutions de l'air. On le regarde comme le chef des bons génies.

(3) Rudra est encore un des noms de la divinité considérée comme présidant aux changemens de forme, aux altérations brusques ou graduelles de la matière.

Digitized by Google

11. Vichenou réside en toi, en moi, dans toute créature. Tu es donc un insensé, si tu as de la malveillance contre moi, si tu ne peux supporter ma présence. Reconnais dans ton ame, l'ame de tes frères ; et renonce à la vaine opinion d'être d'une autre nature qu'eux.

12. L'enfant est si longtems occupé de ses jeux; le jeune homme si longtems absorbé par le souci de fléchir celle qu'il aime; le vieillard passe tant d'années à gémir sur les infirmités de la vie, qu'il ne reste à personne le loisir de méditer sur l'Être suprême.

13. Voici, en douze versets, la leçon des sages; que reste-t-il à dire à celui que cette leçon ne pénétrera pas d'une piété profonde?

F.

Digitized by Google

LETTRES ORIGINALES

DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

A FEU Mr. LE DOCTEUR ZIMMERMANN.

Ces lettres sont imprimées, comme pièces justificatives, à la suite d'un livre qui vient de paraître en Allemagne, sous le titre de (1) *Relations de Zimmermann avec l'impératrice Catherine II, par M. Marcard.* L'auteur, ami de Zimmermann, a eu pour objet de le défendre contre les accusations d'un autre médecin nommé Weikardt, employé à la cour de Russie qui, dans une espèce de libelle, a prétendu prouver que Zimmermann, loin d'avoir mérité l'estime de l'impératrice et de l'avoir obtenue, en était plutôt méprisé. Sans nous engager avec M. Marcard, dans l'examen d'une accusation dictée peut-être par l'envie, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant quelques lettres et fragmens de lettres de l'impératrice à Zimmermann. Elles prouvent une véritable estime pour cet homme célèbre, qui était non-seulement un médecin habile et un savant littérateur, mais qui possédait toutes les qualités de l'homme du monde. Il ne sera pas

(1) *Zimmermanns Verhæltnisse mit der Kaiserin Catherine II, von Herrn Marcard.*

Digitized by Google

cependant hors de propos de dire un mot de l'occasion qui donna lieu à cette correspondance.

Zimmermann était né en Suisse. Il fut appelé à Hanovre en 1768, comme médecin du souverain (*Leib-Medicus*). Dès-lors sa réputation s'étendit dans le Nord de l'Europe, et il se vit recherché et traité avec distinction par ce qu'il y avait de plus grand. Il obtint surtout l'estime particulière du grand Frédéric, et l'on sait que ce monarque dut à Zimmermann les secours qui adoucirent les dernières heures douloureuses de sa vie. Dès l'année 1780, le prince Orloff était venu de Russie à Hanovre avec son épouse, dont la santé était très-chancelante, pour demander des conseils à Zimmermann. Le prince trouva en lui plus qu'un médecin, et devint bientôt son ami. Il voulut l'engager à le suivre en Russie, et lui fit les offres les plus brillantes au nom de sa cour ; mais il ne put réussir. En 1784, l'impératrice fit une nouvelle tentative, par l'intermédiaire de son médecin Weikardt, avec aussi peu de succès. Zimmermann déclara franchement qu'il jouissait à Hanovre d'une indépendance qu'il ne pouvait pas se promettre à Pétersbourg. Ce fut à-peu-près à la même époque que Catherine perdit son favori, le général Lanskoy. Elle y fut si sensible, qu'elle renonça aux affaires, et vécut dans une retraite où sa douleur devint une mélancolie profonde. Le livre de Zimmermann, *sur la Solitude*, lui tomba alors entre les mains, et ce fut à cette lecture qu'elle attribua sa guérison. Elle chargea son envoyé à Hambourg, d'engager Zimmermann à venir passer quelques mois auprès d'elle. Il refusa cette nouvelle invitation; mais la lettre qu'il écrivit à l'impératrice, pour s'excuser, commença la correspondance dont nous allons donner quelques parties, et qu'on peut, à tous égards, nommer *familière*. Catherine joignit à ses lettres plusieurs autres marques de sa faveur, et conféra au docteur Zimmermann l'ordre de Saint-Waladimir de la troisième classe.

Digitized by Google

LETTRE Ier.

A Pétersbourg, ce 22 février 1785.

Je viens de recevoir, monsieur, votre lettre du 28 janvier, par laquelle vous m'accusez la réception du paquet que vous avez reçu par la voie de mon ministre à Hambourg. Vous ne vous doutez pas même de la reconnaissance que je vous ai. Votre livre sur la solitude, qu'au premier abord j'ai craint d'ouvrir, parce que, d'après son titre, j'appréhendais qu'il n'augmentât les dispositions hypocondres auxquelles je me sentais encline depuis quelques mois; ce livre, dis-je, est la première chose qui en ait empêché et puis diminué l'accroissement. *In diesem Buche ist Kraft und Macht, und Reitz der Seele* (1). C'est, je crois, le meilleur antidote pour ou plutôt contre les dispositions hypocondres qu'on puisse imaginer, à en juger par l'effet que ce livre précieux a fait sur moi. Tout bon médecin devrait l'inscrire sur le registre des prescriptions de son art, et souvent il sera plus efficace que bien des drogues, pour lesquelles votre ami Weikardt pourra vous dire que je ne suis point du tout portée, de façon que les comptes annuels de l'apothicairerie pour

(1) Ce livre a de la force, de la vigueur et du pouvoir sur l'ame.

Digitized by Google

mon personnel, passent rarement trente sous. Quoique les gazettes m'aient dit morte, mourante, agonisante, et dans un état valétudinaire, rien de tout cela n'a existé jusqu'ici. Aussi, lorsque j'ai souhaité que vous vinsiez ici, aucune consultation de l'art ne guidait ce desir, mais bien celui de faire la connaissance d'un homme d'esprit, de capacité, et de connaissances non communes. Telle est l'idée que j'ai conçue de vous, monsieur. Le feu prince Orlof, *notre ami commun*, et bien d'autres, n'ont pas peu contribué à me la donner, mais surtout vos écrits. La franchise et la candeur qui règnent dans vos lettres augmenteraient mon envie de vous voir de plus près; mais comme je vois que vous ne pouvez vous exposer, sans risque pour votre santé, au mouvement de la voiture, durant un aussi long voyage, et le voyage de mer pouvant aussi avoir ses risques, je me fais une conscience de vous presser davantage sur cet article, d'autant plus que peut-être la vie d'un grand nombre de vos malades dépend de vos habiles soins, et qu'ici, quoique je sois bien décidée à ne pas vous dire un mot de médecine, assurément d'autres vous accableraient de consultations, et par conséquent vous rendraient moins heureux que je ne desirerais de vous voir. Je préfère donc, *quoiqu'à regret*, ce qu'il y a de plus sûr pour vous, au plaisir de vous voir, monsieur, *quelque envie*

Digitized by Google

que j'en aie. Portez-vous bien et jouissez en plein de la réputation que vos talens vous attirent. Je me contenterai du plaisir de vous écrire de tems en tems, lorsque l'occasion s'en présentera. Adieu.

IIe.

A Pétersbourg, ce 9 mai 1785.

Je viens de recevoir votre charmante lettre, monsieur, du 29 mars. Je suis enchantée de voir que la mienne a dissipé les nuages dont vous étiez entouré. Elle vous a rendu en quelque sorte le même office que j'ai reçu de votre livre; les épines que vous m'avez montrées, m'ont tirée de la solitude dans laquelle, près de neuf mois, je m'étais presque confinée, et dont j'ai eu de la peine à sortir. Vous ne vous douterez guère de ce que j'y faisais; pour la rareté du fait, je vous le dirai. Je noyais mon ennui dans un fatras innoui jusqu'ici. J'ai fait un registre de deux à trois cents mots radicaux de la langue russe; ceux-ci je les ai fait traduire dans autant de langues et jargons que j'ai pu trouver: le nombre déja en dépasse la seconde centaine. Tous les jours je prenais un de ces mots, et je l'écrivais dans toutes les langues que je pouvais ramasser. Ceci m'a appris que

Digitized by Google

le celte ressemble à l'ostiaque; que ce qui veut dire ciel dans une langue, signifie nuage, brouillard, voûte, dans d'autres; que le mot Dieu, dans de certains dialectes, désigne le Très-Haut ou le bon; dans d'autres le soleil ou le feu (1). *Dieses Stecken-Pferdchens wurde ich überdrüssig, nachdem das Buch von der Einsamkeit durchgelesen war.* Mais comme cependant j'aurais eu du regret de jeter au feu une si grande masse de papier, la salle de dix toises de long, que j'habitais en guise de cabinet dans mon hermitage, étant d'ailleurs assez chaude, je fis prier le professeur Pallas de venir chez moi, et après la confession exacte de ma part, de ce péché, nous sommes convenus de rendre, par l'impression, ces traductions utiles à ceux qui auraient envie de s'occuper de l'ennui d'autrui; on n'attend plus à cet effet que quelques dialectes de la Sibérie orientale. Y verra, ou n'y verra pas qui voudra, des choses lumineuses de plus d'un genre; cela dépendra de la disposition d'esprit respective de ceux qui s'en occuperont, et ne me regarde plus du tout.....

(1) Je me sentis fatiguée de cette manie, après avoir lu le livre *sur la Solitude.*

Digitized by Google

III.e

A Pétersbourg, ce 10—21 janvier 1786.

J'ai vu avec plaisir, monsieur, par votre lettre du 8 novembre, que vous étiez content des édits que j'ai fait publier au mois d'avril de l'année passée. Vous m'en parlez de la manière du monde la plus agréable, et tout ce que votre ami Weikardt me communique de votre part m'est infiniment intéressant. Ce m'est un vrai plaisir de voir ce que votre esprit étendu, juste et chaud vous dicte. En général, je trouve qu'une bonne tête fournit toujours un charmant spectacle à celui qui la contemple avec réflexion. Mais, à propos de spectacle, il faut que je vous dise qu'il vient de paraître ici deux comédies russes; l'une a pour titre *les Trompeurs*, et l'autre *les Trompés* (1). La première représente Caliostro (que je n'ai jamais vu, encore moins sa femme, quoiqu'ils aient été ici) au naturel, et l'autre ses dupes; notre public raffole de ces deux pièces qui sont en effet très-plaisantes. Je vous dis ceci afin que vous sachiez comment les illuminés sont traités chez nous. On dit que l'Allemagne en est inondée; c'est, je crois, par mode, parce que les Français sont épris de ces balivernes...

(1) Deux pièces de la composition de l'impératrice même.

Digitized by Google

I Ve,

... Je suis bien aise que M. Kalifalkgerston vous ait amusé; tout ce que vous dites de cette pièce est très-flatteur pour l'auteur; il a donné, immédiatement après cette comédie, une autre intitulée *le Trompé*. Je ne me souviens pas trop si je vous en ai envoyé la traduction; en tous cas, je joins à cette lettre-ci un second exemplaire. Une troisième est sur le métier, c'est le Schaman de Sibérie; l'article *Theosophe* de l'Encyclopédie en a fourni le canevas; vous l'aurez en son tems. Les deux premières ont eu chez nous un prodigieux succès; le parterre ne voulait plus d'autres pièces, et elles ont rapporté au delà et beaucoup au delà de vingt mille roubles aux entrepreneurs.

Adieu, soyez assuré de ma très-parfaite estime.

Ve.

(Pendant le voyage de Tauride.)

A Moscow, ce 1 juillet 1787.

J'ai reçu chemin faisant, monsieur, votre lettre du 12 juin; je suis revenue ici le 24 juin (vieux style), et demain ou après demain je pars d'ici

Digitized by Google

pour Pétersbourg. Je ne sais pourquoi l'on se donne la peine de dire trop de bien et trop de mal de ce voyage. Il a été projeté, il y a trois ans, pour dissiper l'accès d'hypocondrie que votre livre, *Von der Einsamkeit*, a radicalement dissipé. Je suis partie en hiver pour profiter du trainage; j'ai attendu le printems à Kiof; il a été tardif à venir; je me suis embarquée sur le Boristhène, parce que, sur un voyage de six mille werstes, quelque centaines à faire commodément dans un bateau, ne sont pas une chose à mépriser. De tout cela, le monde s'est plu à faire un voyage romanesque, pittoresque, héroïco-comique, et à attacher à tout cela une importance que je n'ai jamais pu imaginer qu'il aurait eue. Me voilà revenue, et je ne suis pas fâchée du tout d'avoir entrepris ce grand voyage, et de l'avoir presqu'achevé, sans aucun inconvénient pour qui que ce soit de tout ceux qui sont venus avec moi. J'ai vu les plus beaux pays et les plus beaux climats du monde; j'ai vu par-tout une très-grande quantité de vieillards: ce qui prouve, selon moi, que ces climats, et nommément celui de la Tauride, ne sont pas aussi dangereux qu'on le croit; ils sont chauds pendant le jour et assez froids dès que le soleil se couche. Je crois qu'en buvant du vin modérément, et uniquement pour fortifier l'estomac affaibli par les transpirations fréquentes, et en se couvrant plus le soir que pendant la journée, on peut

Digitized by Google

éviter les fièvres dont on s'est plaint jusqu'ici. Ces fièvres sont bilieuses, la chaleur est grande, elle impatiente, la moindre chose émeut la bile; alors, nous nous fâchions tous pour la moindre bagatelle, et le moment d'après, nous nous moquions de notre colère. A Baktchisarai, l'ancienne résidence des Khans, il y avait une mosquée vis-à-vis mes fenêtres, où cinq fois la journée les Imans à grands cris appelaient le peuple à la prière. Je ne sais si le ciel est sourd à leur prière, mais je sais bien qu'on voudrait l'être pour ne pas entendre le train qu'ils font dans leur mosquée; il faut une grande coutume pour supporter les hurlemens de cette force-là. Il y en a parmi eux qui tournent jusqu'à s'évanouir en criant: *Alla hue.* Ceux-ci sont proches de l'inspiration, et par conséquent pas fort éloignés des schamans de Sibérie et d'Allemagne. Je ne sais si. . . . sera assez hardi pour réimprimer *le Schaman*, *le Trompé* et *le Trompeur;* je pense que ces pièces sont déja contrebande dans l'esprit du tems présent. J'ai vu dans les gazettes d'Hambourg le démenti que vous avez donné aux magnétiseurs de Strasbourg, et la mention que vous avez faite, dans ce démenti, des schamans de Sibérie. Je me flatte que dans peu on en fera venir de ce pays-là dans ceux où l'on a un goût si décidé pour cette sorte de charlatans; je puis assurer d'avance qu'ils seront à meilleur marché, et qu'on en aura meilleur mar-

Digitized by Google

ché que des Caliostro et consorts. Mais il y a plus d'une sorte de moulin à vent à la mode, et plus d'un Don-Quichotte aussi qui aime à s'en forger pour les combattre. Les pires de tous sont les moulins à vent politiques et leurs champions; ceux-ci soufflent par-tout l'animosité, et quand on regarde les choses de près, l'on ne peut pas se dispenser de convenir que ces chimères sont les productions d'une couple de têtes qui les ont inventées pour donner du relief à leur individu qui n'en aurait guère sans cela. Ma santé est meilleure, et ma dépense moindre que les gazettes d'Hollande ne l'annoncent, et je suis remplie d'estime pour vous.

VIe.

A St.-Pétersbourg, ce 3 décembre 1787.

Vous direz, monsieur, que je réponds bien tard à votre lettre du 4 septembre; mais encore vaut-il mieux tard que jamais. A dire la vérité, ces trois derniers mois ont été bien remplis. Peu de tems après mon retour de Moscou, il a plu à la sublime Porte et à ses non-sublimes conseillers de me déclarer la guerre, comme il vous est connu; ainsi soit-il. Jusqu'ici le mal n'est pas encore bien grand. Si je parviens à battre mes

Digitized by Google

ennemis, j'espère que les uns et les autres en seront plus contens; et comme j'ai pour maxime que, quand il s'agit de coups, il vaut beaucoup mieux en donner que d'en recevoir, j'ai tâché de faire mes arrangemens en conséquence; cela fait, je prends la plume pour répondre à votre lettre. Mon voyage de Tauride présentement me paraît un songe. On a proposé tout simplement à mon ministre à Constantinople de la rendre, cette Tauride, petite bagatelle fort aisée à dire, mais où il ne manquait que deux choses, d'un côté le sens commun, et de l'autre la possibilité d'acquiescer. Outre cela, on ne regarde point encore chez nous pour un bonheur de perdre une ou plusieurs provinces. Les états, nous semble, ne sont point de la nature des fossés qui s'agrandissent à mesure qu'on en tire de la terre. Il est vrai qu'à la façon de traiter les choses à la sublime Porte, il est difficile de reconnaître des traces de manières européennes. Mais retournons au voyage dont vous me parlez. J'ai passé si vîte par la Tauride, et j'avais tant de choses à voir et une si bonne compagnie, que je n'ai pas eu le tems de faire toutes les réflexions que cette contrée, aussi riche en évènemens que fertile, aurait pu et dû m'inspirer. Cependant je me souviens très-bien du vallon d'Almazie et des Européens que j'y vis, et auxquels mon illustre compagnon de voyage (l'empereur Joseph II) parla pour moi, tandis que, mourant

Digitized by Google

de chaud, j'étais enchantée de me taire un moment. Ces nouveaux habitans de la Crimée sont aisés à contenter, je l'avoue, puisqu'un sourire leur a fait autant de plaisir. Si le bonheur se répandait par la gaîté sur un pays, alors ce voyage aurait pu faire bien des heureux ; car il est difficile d'en faire un plus gai et en meilleure compagnie. Le mal qu'on a dit de l'air mal-sain de la Tauride, ce sont les Européens qui l'ont dit, écrit et imprimé. Ces gens là, venus dans cette province, s'y ennuient et ne suivent pas les usages des natifs, qui sont bien portans, deviennent vieux et multiplient considérablement, surtout les Imans ; ceux-ci font plus de la moitié souvent de la population d'un village, dont ils reçoivent la dîme. A propos d'Imans, l'on m'a envoyé les trois comédies dont vous avez vu, monsieur, les premières feuilles à Pyrmont. On dit que tous les Schamans des nouvelles sectes sont allés en Suisse ; nous verrons si les échos des montagnes retentiront des sons de l'apostolat. Chez nous, tous les projets ont fait place à un seul : c'est celui de la défense de l'état attaqué injustement. Il est singulier quel vil moyen nos envieux emploient contre nous; à toutes les postes ils s'amusent à mentir ; ils donnent de l'argent aux gazetiers, et nous font battre régulièrement deux fois par semaine dans les gazettes. On en faisait autant dans la guerre passée ; mais les évènemens, et surtout la paix,

Digitized by Google

ont démontré qui étaient les menteurs et les battus. Si l'on vous dit Kinbourn de l'isle de Taman pris par les Turcs, Taganrock et Asoph assaillis, la flotte de Sevastapol détruite, n'en croyez pas un mot. Cette dernière a souffert d'un coup de vent pendant l'équinoxe; elle a perdu même un vaisseau et une frégate; la flotte turque a souffert au delà du double de cela, encore est-ce compter trop modestement; mais, au reste, nous n'avons pas perdu un seul pouce de terre.

Adieu, monsieur, portez-vous bien, et soyez bien assuré de mon estime.

VIIe.

A Czarskocelo, ce 6 mai 1788.
(Expédiée le 28 mai.)

....Je n'ai point reçu encore votre ouvrage, monsieur, qui est entre les mains de M. Gross à Hambourg. Les jugemens des courtisans sont ordinairement de la classe de ceux qui méritent le moins d'attention. Ces gens-là, quoiqu'ils portent le nez haut, ont la vue courte et gâtée par la lorgnette dont ils font continuellement usage. Ils ressemblent à ceux qui se tiennent au pied d'une tour; les choses qui sont au

Digitized by Google

haut de la tour, à vue d'oiseau, communément leur échappent.

Si votre imagination ne quitte point la route de Constantinople, vous courrez risque de ne pas nous rencontrer, et de vous heurter contre ceux qui desirent ardemment de nous embarrasser le chemin.

Vous me dites, monsieur, que j'ai pour moi, *le zèle et les vœux de tout ce qui, dans chaque pays, raisonne sans préjugé et sans passion;* assurément il me serait flatteur d'avoir un tel parti, mais il faudra convenir aussi qu'il ne sera pas fort nombreux.

Trois choses m'ont fait toujours grand bien dans le monde : 1°. la passion qu'avaient contre moi mes envieux ; 2°. les mauvais moyens, la duplicité et les mensonges de mes ennemis ; 3°. comme les uns et les autres commençaient par se remplir l'imagination de chimères, ils agissaient en conséquence, ils se trouvaient loin de la raison et de la vérité à laquelle ils ne voulaient pas donner de croyance, parce qu'elle n'était pas de leur goût.

Je crois les disciples de Caliostro aussi bien épaulés que ceux de Mahomet, et leurs visions plus en vogue que jamais : c'est la secte des esprits faibles et fanatiques. J'ai lu avec plaisir le poëme intitulé : *an Elisa*, que vous m'avez envoyé. Je vous remercie de votre paraphrase ; elle me fait trop d'honneur. Ci-joint

Digitized by Google

vous trouverez l'Alcoran imprimé à Pétersbourg, que vous me demandez pour la bibliothèque de l'université de Goettingue ; je trouve qu'il ne saurait être mieux placé. Je vous prie de l'envoyer ensemble avec la première nouvelle que je vous manderai de quelques succès sur les Turcs.

Vos ouvrages assurément n'ont rien à craindre de ma bonne ni de ma mauvaise humeur ; d'ailleurs, mon humeur est comme ma santé, très-égale. Naturellement, je suis fort gaïe ; quand je suis incommodée même, je fais volontiers rire ceux qui m'entourent. Votre livre *sur la Solitude* m'a guéri, il y a quatre ans, de l'hypocondrie que m'avait donnée trop de sensibilité, qu'on avait augmentée en voulant la détruire et en s'y prenant trop maladroitement. Je vous envoie une comédie sortie pendant cet hiver de la fabrique des trois précédentes ; je souhaite que vous l'honoriez d'un sourire, et que vous n'ayez jamais vu ni rencontré dans le monde de caractère qui ressemble de près ou de loin à ce *Hausloffer*, dont il est ici question. L'on dit qu'il est plus nouveau au théâtre que dans l'univers. Au reste, soyez assuré des sentimens d'estime que vous me connaissez pour vous.

Je finis cette lettre, ce 28 mai 1788.

Digitized by Google

VIIIe.

A Czarskocelo, ce 27 juin 1788.

Je vous ai promis, monsieur, de vous faire part des nouvelles que je recevrais ; en voici quelques-unes qui me sont arrivées coup sur coup. Le 7 juin (vieux style), soixante navires à rames sont entrés dans le Liman d'Otchakof, sous le commandement du capitan-pacha lui-même : nos vaisseaux à rames, commandés par le prince de Nassau, et nos vaisseaux à voiles, sous les ordres du contre-amiral Paul Jones, leur ont livré un combat de plusieurs heures. Beaucoup de navires turcs ont été coulés à fond, d'autres sont volés en l'air (1); en tout, leur perte se monte à dix-huit navires ; le reste s'est retiré fort endommagé sous les canons d'Otchakof. Le 17 du même mois, le capitan-pacha est rentré dans le Liman avec ce qui lui était resté de navires à rames et ce qu'il avait pu raccommoder: huit vaisseaux de guerre turcs de 74 et 60 canons soutenaient cette attaque. Leur intention était non-seulement d'exterminer nos bâtimens venus du Boristhène, mais aussi de faire une nouvelle entreprise sur Kinbourn; mais ils furent si bien reçus, que des huit vaisseaux de guerre qu'ils avaient amené, six volèrent en l'air, et deux furent pris. Des vaisseaux à rames, il n'y en eut que trente qui se sauvèrent sous la

(1) C'est un germanisme, qui exprime ce que nous rendons par *sauter*.

Digitized by Google

forteresse d'Otchakof. Nous avons fait près de quatre mille prisonniers turcs ; le capitan-pacha et son vice-amiral ont perdu leurs vaisseaux, et l'étendart de l'empire turc est tombé entre nos mains. Ce qu'il y a d'extraordinaire en ceci, c'est que des vaisseaux à rames, secondés, il est vrai, par les batteries de la pointe de terre de Kinbourn, aient pu détruire une flotte aussi considérable ; car nos vaisseaux à voiles ont été manœuvrés par des rameurs cosaques aux ordres du brigadier Alexiano, ayant eu constamment le vent contraire, et, par conséquent, n'ayant pas pu presque agir. Le prince Potemkin m'a envoyé cette seconde nouvelle par le comte Apraxin, capitaine-lieutenant aux gardes Preobragensky, qui n'a pas quitté le prince de Nassau pendant toutes les deux actions. Le maréchal prince Potemkin va tout de suite commencer le siége d'Otchakof, et la communication entre la flotte et l'armée est parfaitement libre sous les retranchemens d'Otchakof. J'espère que ces excellentes nouvelles vous réjouiront. Notez que la flotte de Sevastapol n'a eu aucune part à ces deux actions. Après vous avoir parlé d'aussi agréables nouvelles, je m'en vais vous en donner d'une autre nature. Le roi de Suède ayant appris que j'armais une partie de ma flotte de Kronstadt pour l'envoyer dans la Méditerranée, il a plu à S. M. suédoise de faire semblant d'en prendre de l'ombrage ; il a

Digitized by Google

commencé à armer par terre et par mer, faisant accroire à ses sujets, et répandant par-tout, que c'était pour sa défense, parce que je voulais l'attaquer, quoique, sur mon honneur, de ma vie je n'aie pensé à lui envier ses arides rochers. Notez que, selon les lois fondamentales de la Suède, sa majesté, sans la permission des états, ne doit attaquer personne. Mais sa majesté n'est pas scrupuleuse. Ayant une fois armé par terre et par mer pour sa défense, le voilà présentement qui m'attaque en pleine paix et sans déclaration de guerre. Mon ministre ayant saisi à Stockholm l'occasion de déclarer au ministre du roi de Suède, que je n'avais aucune intention hostile, contre lui, ni sa nation, sa majesté a jugé à propos de trouver mal qu'on nommât sa nation à côté de lui, et il a ordonné à mon ministre de partir de Stockholm en huit jours. Ayant appris cela, j'ai renvoyé le sien ; et depuis quatre jours, j'apprends qu'il a fait attaquer le fort de Nischlod dans la Finlande russe. Je me flatte que, malgré les....., l'Europe me rendra justice. Jamais cause ne fut plus juste que la mienne : justice, raison et vérité sont de mon côté ; du reste, il plaira à la providence d'en décider. Jamais manque de foi, du côté d'un ennemi, ne fut plus manifeste que l'est celui du roi de Suède envers moi. Je donnerai hardiment mon cas à décider à toutes les universités de l'univers. Adieu, monsieur, portez-vous bien.

Digitized by Google

I X^e.

A St.-Pétersbourg, ce 29 janvier 1789.

Vous êtes assurément, monsieur, le premier médecin qui ait demandé à quelqu'un la permission de l'envoyer dans l'autre monde. Vous faites plus, vous l'accompagnez aux Champs-Elysées. Je ne demanderais pas mieux que d'y aller en aussi bonne compagnie, à condition toutefois d'y choisir ma société, qui pourrait devenir singulièrement amusante. La harangue que vous m'adressez, je vous l'avoue, serait assez de mon goût, si je pouvais être bien sûre qu'elle n'est pas trop flatteuse. Voici à-peu-près ce que j'aurais à y répondre : Si mon siècle m'a craint, il a eu grand tort; je n'ai jamais voulu inspirer de la terreur à personne; j'aurais souhaité d'être aimée et estimée ce que je vaux, et rien de plus. J'ai toujours pensé qu'on me calomniait, parce qu'on ne me comprenait pas. J'ai vu beaucoup de gens qui avaient infiniment plus d'esprit que moi. Je n'ai jamais haï ni envié personne. Mon desir et mon plaisir auraient été de faire des heureux; mais comme chacun ne saurait l'être que selon son caractère ou sa fantaisie ou entendement, mes souhaits souvent ont trouvé en ceci des obstacles auxquels je ne comprenais rien. Mon ambition

Digitized by Google

assurément n'était pas méchante, mais peut-être ai-je trop entrepris que de croire les hommes susceptibles de devenir raisonnables, justes et heureux. La race humaine, en général, penche au déraisonnement et à l'injustice; avec cela l'on ne saurait guère être heureux. Si elle écoutait la raison, la justice, on n'aurait pas besoin de nous autres. Pour le bonheur, comme je l'ai dit ci-dessus, chacun l'entend à sa manière. J'ai fait cas de la philosophie, parce que mon ame a toujours été *singulièrement républicaine;* je conviens que c'est peut-être un singulier contraste que cette trempe d'ame avec le pouvoir illimité de ma place; mais aussi personne en Russie ne dira que j'en ai abusé. J'aime les beaux-arts par pure inclination. Pour mes écrits, je les regarde comme peu de chose; j'ai aimé à faire des essais en différens genres; il me semble que tout ce que j'ai fait est assez médiocre; aussi n'y ai-je jamais attaché aucune importance, passé l'amusement. Pour ma conduite politique, j'ai tâché de suivre les plans qui m'ont paru les plus utiles pour mon pays et les plus supportables aux autres; si j'en avais connu de meilleurs, je les aurais adoptés; l'Europe a eu tort de s'alarmer de mes desseins, auxquels, au contraire, elle ne pouvait que gagner. Si j'ai été payée d'ingratitude, du moins personne ne dira-t-il que j'ai manqué de reconnaissance; souvent je me suis vengée de mes

Digitized by Google

ennemis en leur faisant du bien, ou en leur pardonnant. L'humanité, en général, a eu en moi un ami qui ne s'est démenti en aucune occasion. Ici finit le dialogue des morts, revenons aux vivans....

X.

A Czarskocelo, ce 23 mai 1789.

J'ai reçu, monsieur, depuis trois jours, votre lettre du 18 avril. Je vois avec plaisr que vous êtes content de ma réponse à votre discours qui me supposait dans les Champs-Elysées; en attendant que j'y descende, je me promène beaucoup ici, où je n'ai fait que bâtir et planter depuis 22 ans, et je laisse faire au..... et compagnons tout le mal qu'ils peuvent faire et qu'ils font. Je suis très-fort de l'avis de ceux ou de celui qui est persuadé que jamais Frédéric II n'aurait approuvé une conduite aussi contraire à celle qu'il a tenue constamment depuis l'année 1762. Présentement..... on a adopté en politique les principes de M. de Choiseul, dont Frédéric II s'est tant moqué. Tout le monde sait ce que la politique du duc de Choiseul nous a valu. Sa crainte chimérique de la grandeur de la Russie couvrait sa passion, sa haine, son envie et sa

Digitized by Google

duplicité. Il voulut me nuire, et il ne fit que dévoiler sa propre foiblesse et celle des Turcs qu'il mit en jeu. Il avait toujours à la bouche la balance de l'Europe, cette bagatelle métaphysique de l'Europe, qui a toujours mis hors de l'équilibre toutes les puissances qui se sont appuyées sur cette phrase. Elle sert à jeter de la poudre aux yeux de la multitude, et à masquer les vues et les intentions vicieuses et inconséquentes, quand celles-ci ont pris la place de la justice, qui est la base de tous les états et le lien de la société humaine. Je crois et je suis persuadée que la réputation des cabinets est de même que celle des particuliers; que celui qui souffle la discorde à droite et à gauche dans les maisons voisines, ne saurait inspirer aucune confiance, ni mériter d'autre réputation que celle de boute-feu. La duplicité est un mauvais chemin pour marcher à la gloire, et ceux qui l'emploient ne peuvent qu'être la dupe de leur propre ouvrage; mais beaucoup de personnes ne connaissent que deux choses en politique : jeter de l'huile sur le feu et pêcher dans l'eau trouble; et c'est ce qui embrouilla dans tous les siècles ces pièces sanglantes appelées guerres, dont les princes d'un esprit fougueux, ou menés par des ministres de ce caractère, ne sentent le repentir que lorsque leurs sujets en sont les victimes. J'espère que, dans peu, vos vœux seront accomplis, que les Turcs et sa majesté suédoise seront

Digitized by Google

battus par mer et par terre, de quoi ceux qui les ont fomentées, qui les appuient et les soutiennent, ne manqueront pas, j'espère, de me féliciter pour soutenir leur rôle. Je viens d'apprendre que le voyage du roi d'Angleterre est remis jusqu'à un autre tems, etc....

CATHERINE.

SUR LE JEU D'ECHECS DES CHINOIS,

PAR Mr. EGLES-IRWIN;

Dans une lettre écrite de Canton, le 14 mars 1793 (1).

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

PENDANT un long séjour aux Indes orientales, où l'on croit assez généralement que les échecs ont été inventés, j'ai souvent ouï parler du jeu d'échecs chinois, et de quelques différences entre ce jeu et le nôtre. Les bramines, qui en-

(1) Tiré des *Mémoires de l'Académie de Dublin, tome V.*

Digitized by Google

tendent fort bien celui-ci et avec qui j'y jouais souvent, par manière d'étude, ont connaissance de ces différences, et disent qu'elles sont relatives à la marche du roi et à l'aspect général du champ de bataille. Mais ce qu'ils en savent n'est qu'une simple tradition ; et toutes mes informations à ce sujet, ne purent me procurer aucune certitude. En vain je m'adressai aux personnes qui avaient voyagé à la Chine, en vain je consultai les relations publiées sur ce pays-là, je ne pus pas même m'assurer que le jeu d'échecs y fût connu ; je ne trouvai qu'un mot de CHAMBERS, qui dit, dans son *dictionnaire*, que ce jeu est un amusement favori des dames chinoises ; mais cette assertion légère n'est appuyée d'aucune autorité.

Enfin, quelques circonstances imprévues m'ayant fait aller à la Chine, je résolus de constater le fait que les bramines m'avaient attesté. Si la difficulté qu'éprouve un étranger à obtenir, dans ce pays-là, la moindre information n'était pas très-connue en Europe, je n'oserais presque avouer que je désespérai longtems de satisfaire ma curiosité. Le défaut d'interprètes est un obstacle moins difficile à vaincre que ceux qu'oppose à toute tentative de ce genre la jalousie du gouvernement ; et si le hasard ne m'avait servi, peut-être n'aurais-je point obtenu, sur un objet aussi indifférent, les lumières que je desirais. Un jeune mandarin, militaire, d'un esprit

Digitized by Google

actif et curieux, me faisait de fréquentes visites. Ce que mes questions n'auraient point pu lui arracher, la vue d'un jeu d'échecs l'amena tout naturellement à le dire. J'appris de lui que les Chinois avaient un jeu semblable; et sur l'exposé qu'il me fit, je vis avec plaisir que le rapport des bramines ne m'avait pas induit en erreur. Le jour suivant, le jeune mandarin m'apporta son échiquier et les pièces avec lesquelles on y joue. L'échiquier est coupé par une rivière qui le traverse par le milieu et sépare les deux armées ennemies. Le roi est retranché dans un fort. Il ne sort point de cette enceinte, où il peut se mouvoir en tous sens. Mais ce dont je n'avais jamais ouï parler, et qui, je crois, est absolument ignoré hors de la Chine, ce sont deux pièces, dont la marche diffère de celles des pièces de notre jeu indien ou européen. Le mandarin répond à notre fou, soit par sa place, soit par sa marche oblique; mais il ne peut (à cause de son grand âge) traverser la rivière; et il y a un artificier (office existant encore dans les armées chinoises) placé dans chaque armée, entre les deux lignes, qui a exactement la marche d'un artifice. Il voltige par dessus les pièces, et va saisir son adversaire à l'autre extrémité de l'échiquier. Au lieu de reine, le roi a près de lui ses deux fils pour le défendre. A tout autre égard, le jeu est pareil au nôtre.

Mon jeune mandarin était d'une humeur obli-

Digitized by Google

geante et communicative. Comme en ce tems-là, il faisait ses études au collège de Canton, je le priai de consulter quelques livres anciens, pour voir à quelle époque les échecs furent introduits à la Chine, soupçonnant dès-lors que ce jeu y avait pris naissance. L'antiquité reconnue de l'empire chinois, la forme immuable de ses coutumes, et plus encore la simplicité du jeu, tel que les Chinois le pratiquent, donnaient du poids à cette conjecture. L'évènement l'a justifiée, et la traduction littérale d'un manuscrit que mon ami Tingua me communiqua, ne laissera, je crois, aucun doute à cet égard. Ce mandarin m'assura, de la manière la plus positive, que le passage en question était fidèlement transcrit sur le livre cité, et la traduction en a été faite avec le plus grand soin : en sorte que je crois pouvoir la présenter avec confiance comme un titre authentique.

En faisant cette petite recherche, je me flatte d'avoir rencontré, par hasard, une vérité plus importante. Il me semble qu'il résulte de ce qu'on va lire, que c'est aux Chinois qu'appartient, sans constestation, l'invention de la poudre à canon, dont les Européens leur ont voulu ravir la gloire. L'artificier de leur jeu d'échecs est, en leur faveur, un argument de la plus grande force. On peut aussi remarquer que ce jeu marque une époque qui est, dans l'histoire de la Chine, de la plus haute importance, puis-

Digitized by Google

qu'il fut inventé au tems où le Shensi fut réuni à cet empire; qu'à cette époque, ce grand royaume prit sa forme, et son chef le nom d'*empereur*. Tous ces faits sont attestés dans l'extrait suivant, tiré des Annales de l'empire, et qui m'a été transmis comme je viens de le rapporter.

Je hasarderai de tirer de ces faits quelques conséquences. Et d'abord il est probable que le jeu d'échecs est d'origine chinoise. La situation et les fonctions du roi confirment cette conjecture : celui du jeu chinois rappelle leurs anciens monarques et ceux de tous les peuples primitifs qui n'exercent qu'une autorité limitée. En s'avançant vers l'Occident et passant par les tems modernes, la prérogative royale s'est accrue, et enfin elle n'a plus reconnu de bornes. C'est en cet état que ce jeu nous est parvenu. Les princes du sang royal occupent, au jeu chinois, la place de la reine, et cela doit être; car à la Chine, les coutumes ôtent aux femmes toute influence. En passant de la Chine en Perse, ces deux princes se transformèrent en visir, et ce ministre fut revêtu de toute l'autorité que, dans la Perse, le souverain a coutume de leur déléguer. Les nations européennes, par un esprit de galanterie qui leur est propre, placèrent une reine sur leur échiquier. L'artificier dut être supprimé par deux raisons. D'abord, il ne représentait rien d'intelligible aux nations

Digitized by Google

qui ne connaissaient pas l'usage de la poudre ; ensuite, une pièce aussi forte que le visir ou la reine devait rendre inutiles quelques pièces inférieures. Les pièces supprimées furent remplacées par des pions, afin de ne point laisser de place vide. Enfin, à mesure que la discipline devint meilleure, on en représenta l'effet, en serrant les lignes, qui, sur l'échiquier chinois, sont fort écartées. Quant à la rivière qui coupe celui-ci, elle représente parfaitement l'aspect général du pays, où l'on ne peut guère livrer une bataille sans rencontrer un tel obstacle. Il faut donc que le soldat le reconnaisse et s'accoutume à le surmonter. Mais lorsque le jeu passa en Perse, l'échiquier changea avec la nature du pays, qui est généralement sec, et n'offre point aux combattans des rivières à traverser. J'ajoute que je ne crois pas qu'aucun des récits par lesquels différens peuples expliquent l'origine des échecs, ait autant de liaison et de consistance que celui que j'ai tiré des Annales de la Chine.

Les Indiens disent qu'un bramine l'inventa pour dissiper la mélancolie de la fille d'un rājah. Ma mémoire ne me fournit pas la fable inventée à ce sujet par les Persans : il est probable que, si elle offrait des rapports intéressans, je l'aurais mieux retenue. Quoi qu'il en soit, ce que rapportent les Chinois a une apparence de vérité. Ce jeu fut inventé par un guerrier, et il

Digitized by Google

est entièrement relatif à l'art militaire. Il n'était pas question de dissiper les vapeurs d'une femme, ou de lui donner des leçons sur l'art de la guerre, leçons fort inutiles à son sexe; mais de calmer des soldats, de faire taire leurs murmures, d'employer un tems de loisir et de retraite à étudier leur métier, et de nourrir l'esprit de conquête dans le sein des quartiers d'hiver. Cette invention, selon les Annales chinoises, précéda de deux siècles l'origine de l'ère chrétienne. Je crois leur témoignage plus sûr que les prétentions de quelques peuples, qui ne sont fondées sur aucun titre, ni document digne de foi. Les échecs sont appelés en chinois *Chong Ké*, c'est-à-dire, le *Jeu royal.*

Traduction d'un extrait du Concum, ou Annales chinoises, relatif à l'invention du jeu d'échecs, tel qu'il m'a été remis par Tingua, mandarin militaire de la province de Fokien.

Trois cent soixante-dix-neuf ans après Confucius, ou mille neuf cent soixante-six ans avant l'époque actuelle, Hung Cochu, roi de Kianguan, envoya contre le pays de Shensi une armée sous les ordres d'un mandarin, nommé Hansing,

Digitized by Google

dans le but d'en faire la conquête. Après une campagne heureuse, les soldats furent mis dans les quartiers d'hiver. Là, souffrant du froid et n'étant pas accoutumés à une saison si rude, privés de leurs femmes et de leurs familles, ils commencèrent à s'impatienter, et demandèrent hautement qu'on les ramenât dans leurs foyers. Hansing, réfléchissant sur sa situation, comprit que, s'il cédait, sa faiblesse aurait des suites fatales. Il fallait appaiser promptement les troupes, leur rendre supportable la position où elles se trouvaient réduites, sous peine de faire manquer les opérations de la campagne prochaine. Hansing n'était pas un simple guerrier : c'était un homme de génie. Ayant rêvé quelque tems sur ce sujet, il inventa le jeu des échecs, autant pour amuser ses gens dans leurs heures de loisir, que pour accroître leur ardeur guerrière; car ce jeu est entièrement fondé sur les principes de l'art militaire. Le stratagême réussit au gré de ses desirs : le jeu plut aux soldats. Ces combats, où chaque jour ils se disputaient la victoire, leur firent oublier les désagrémens de leur situation. Le général entra en campagne au printems, et en peu de mois, il ajouta au royaume de Kianguan, le riche pays de Shensi, par la défaite et la prise du roi de ce pays-là, le fameux Choupaynen (1). A l'occasion de cette

(1) On conte de ce prince des prodiges de valeur, que les romanciers chinois se sont plus à exagérer.

Digitized by Google

conquête, Hung Cochu prit le titre d'empereur, et Choupaynen, réduit au désespoir, termina volontairement sa vie.

Position, valeur et marche des pièces au jeu d'échecs chinois, dit Chong Ké, *ou* Jeu royal.

Comme il y a, à ce jeu, neuf pièces, au lieu de huit, qui forment l'arrière-garde, elles sont placées sur les lignes qui séparent les cases de l'échiquier et non dans les cases mêmes. Ainsi, c'est sur ces lignes de division que le jeu se joue.

Le roi (*chong*) est placé sur la ligne du milieu de ce dernier rang. Sa marche est la même que celle de notre roi; mais il ne peut sortir de l'enceinte de la forteresse qui est tracée autour de lui.

Les deux princes (*sou*) sont à ses côtés, se meuvent comme lui, et observent les mêmes limites.

Les mandarins (*tchong*) répondent à nos fous et ont la même marche qu'eux, mais ils ne peuvent point passer l'eau indiquée par un espace blanc au milieu de l'échiquier. Ainsi ils ne sont pas propres à harasser l'ennemi par leurs attaques; mais ils se tiennent sur la défensive.

Digitized by Google

Les cavaliers (*enaa*) ne diffèrent en rien des nôtres.

Les chariots de guerre (*tchè*) ressemblent à nos tours.

Les artificiers (*pao*) sont des pièces dont la marche et la force nous étaient jusqu'ici tout-à-fait inconnues. Elles se meuvent comme des artifices lancés de loin, et ne peuvent prendre aucune pièce à l'ennemi, s'il n'y a entr'elles et eux quelque pièce ou quelque pion qui les en sépare. Pour se défendre de leur attaque, il faut ouvrir son jeu, et ôter les pièces intermédiaires, soit qu'il s'agisse d'éviter l'échec au roi, ou de sauver quelqu'autre pièce que l'artificier couche en joue. Du reste, leur marche est celle de la tour. Leur place est entre les pièces et les pions.

Les cinq pions (*ping*) ajoutés aux pièces précédentes font en tout le nombre de seize, par conséquent le même nombre que celui de nos échecs. Les pions chinois ne prennent point de côté; mais ils prennent comme ils marchent, c'est-à-dire, en faisant un seul pas en avant et sans jamais rétrograder. Un autre point essentiel en quoi ils diffèrent de nos pions, c'est qu'une fois parvenus aux quartiers de l'ennemi, ils y restent fixés pour toujours. En général, les pièces chinoises sont plus nombreuses et plus fortes que les nôtres. Il arrive de là que c'est entr'elles principalement que le combat se livre.

Digitized by Google

Cette circonstance ôte au jeu une partie de sa beauté et de sa variété; car elle ne permet pas aux pions de soutenir la lutte, de passer par tous les grades, et de changer tout-à-coup, comme au jeu d'Europe, la fortune du jour. La place des pions est à l'avant-garde.

SUR LA TRADUCTION

DE L'ÉNÉIDE

PAR M. DELILLE.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

On a beaucoup écrit sur les avantages et les défauts de la langue française, et mon intention n'est pas d'en renouveler ici l'examen. Cette langue est devenue aujourd'hui presqu'universelle en Europe. C'est là peut-être ce qu'on peut dire de mieux en sa faveur. Cependant, tant de causes étrangères à ses beautés ont contribué à lui assurer ce privilège, que les langues qui l'ont perdu, l'italienne et l'espagnole, ne doivent pas pour cela lui céder la supériorité. Ce qu'on pourrait en conclure avec le plus de rai-

Digitized by Google

son, c'est que notre langue est la plus propre de toutes à la conversation, aux discussions philosophiques; que le dialogue a dû se perfectionner plus que par-tout ailleurs chez le peuple qui, plus que tout autre, jouit des agrémens de la société. L'excellence de nos ouvrages dramatiques, le nombre et le mérite de nos bons écrivains en prose, serviraient à confirmer cette opinion; c'était à-peu-près celle de Jean-Jacques, qui pensait qu'on ne devait faire des vers français que pour s'exercer à manier la langue. En effet, en la regardant du côté poétique, il s'en faudra bien qu'elle puisse soutenir ses droits au premier rang parmi les langues modernes; et si l'on suivait le sentiment des Anglais, qui ne comptent point les auteurs dramatiques parmi les poètes, je ne sais quelle place occuperaient les muses françaises sur le Parnasse européen. Heureusement pour notre gloire, cette classification n'est adoptée que par les Anglais; et, s'ils avaient un Racine, je doute qu'elle eût été reçue, même parmi eux. Mais en la laissant pour ce qu'elle vaut, je crois que nous devons convenir de deux choses: de notre infériorité dans l'épopée, à l'égard des nations modernes qui l'ont traitée avec succès, et de la supériorité des langues anciennes sur la nôtre pour la poésie et la versification.

Si ces aveux sont fondés, quelle gloire pour

Digitized by Google

M. Delille d'avoir mieux rendu Virgile que Dryden et Annibal Caro! Quelle excuse de toutes les fautes où il a pu tomber en maniant une langue si inférieure à celle de Virgile!

Les Français n'ont pas la tête épique, disait un vieillard à Voltaire qui commençait sa *Henriade*, et ce vieillard avait vu le beau siècle de Louis XIV. Je ne dirai pas qu'il avait raison; mais s'il eût dit: Notre siècle n'est point épique, et notre langue l'est bien peu; je serais assez de son avis. Au reste, que nos opinions et nos mœurs soient plus ou moins analogues au génie épique, c'est ce qui importait fort peu au traducteur de Virgile; c'est au siècle d'Auguste qu'il devait nous transporter. Il n'en est pas ainsi de la langue; et pour justifier le reproche que je viens de faire à la nôtre, M. Delille lui-même me fournirait seul une assez bonne autorité.

Tout poëme épique est nécessairement semé de discours, de même qu'on trouve des récits dans le poëme dramatique; mais ce qui distingue le premier, non pour la composition et l'ordonnance, mais pour la forme, c'est de peindre et de raconter. Dans la tragédie, je veux plus de sentimens; dans l'épopée, plus d'images; dans celle-là, des dialogues, et dans celle-ci, des narrations. Or, comment raconter avec précision, avec rapidité dans une langue où, selon l'observation de M. Delille (*Discours*

Digitized by Google

préliminaire des Géorgiques), on a besoin pour décliner des articles *de*, *du*, etc., *le*, *la*, etc.; pour conjuguer des verbes auxiliaires *être* et *avoir*, des pronoms *je*, *tu*, *il*, etc.? dans une *langue qui se traîne lentement, chargée de tout cet attirail*? Comment varier les tours d'un récit avec *l'obligation de ranger toujours nos phrases dans le même ordre de construction?* Voltaire s'est plaint aussi de toutes ces entraves, et dans les notes de son discours à l'Académie française, il a fait, si je ne me trompe, d'autres observations également justes. Il en est une que je ne puis m'empêcher de rappeler ici. Elle porte sur les misérables équivoques si difficiles à éviter dans l'usage des pronoms *son*, *sa*, *ses*, *leur*. J'en ai reproché l'abus à M. Delille; mais, en vérité, rien n'est plus embarrassant. Les enfans rient au collège lorsqu'on leur explique qu'il faut dire: *Petrus invenit columbam in nido ejus*, et non pas *in nido suo*, parce que la colombe a été trouvée dans son nid, et non pas dans le nid de Pierre. Ils peuvent rire, car Pierre n'ayant pas de nid, ils ne voient pas la nécessité d'éviter une équivoque; mais si l'on vous dit: Pierre a trouvé Jeanne dans son lit, entendrez-vous le lit de Jeanne ou le lit de Pierre? On s'en tirait autrefois en disant *d'icelle* ou *d'icelui*; on s'en tire encore aujourd'hui dans la langue du palais par les mots *dudit* ou *de ladite*; mais en poésie,

Digitized by Google

et même en prose, comment éviter l'équivoque, autrement que par des circonlocutions? J'en appelle à tous ceux qui s'amusent à rédiger des billets à la troisième personne : *M. un tel souhaite le bon jour à M. un tel*, etc. Que de tours de force il leur faut faire pour éviter la confusion!

Les difficultés deviennent peut-être encore plus grandes lorsque le poète veut peindre; je dis *peindre*, et non pas *décrire*; car cela est bien différent. Décrire un objet matériel par l'énumération de ses parties, n'est pas une chose très-difficile; il est vrai que de ces descriptions, il ne résulte souvent aucune image, ou que du moins, si le poète rend successivement présentes aux yeux du lecteur les différentes parties qu'il dénombre, l'ensemble du tableau est toujours manqué. Mais nous ne traitons pas ici de la poésie descriptive : elle entre pour peu de chose dans l'épopée. Ce poème veutcependant des détails, mais le poète ne s'y arrête pas; il peint, pour ainsi dire, en courant, les objets qu'il nous présente; l'épithète pittoresque est le principal moyen dont il se sert. Or, c'est surtout en ce genre d'épithètes que notre langue est excessivement pauvre.

Quiconque est un peu versé dans la lecture de Virgile, et surtout dans celle d'Homère, n'aura pas besoin d'exemples pour se confirmer dans une opinion qui doit être depuis longtems la sienne.

Digitized by Google

Prenons seulement un passage du second livre de l'Enéide, où Virgile nous représente Pyrrhus prêt à forcer le palais de Priam.

Vestibulum ante ipsum, primoque in limine Pyrrhus,
Exultat, telis et luce coruscus ahenâ.

Comment traduirez-vous les trois derniers mots, dont deux sont des épithètes ? Quand même vous pourriez dire *rayonnant d'une lumière d'airain*, vous auriez encore un participe, au lieu d'un adjectif, et un génitif pour une épithète (*ahenâ*), mais cela même ne vous est pas permis. Voyons M. Delille :

Devant le vestibule, aux portes du palais,
Pyrrhus, le cœur brûlant d'une audace guerrière,
De ses armes d'airain fait jaillir la lumière.

C'est une périphrase ; mais il y a plus : ce qui n'est dans Virgile, qu'un trait dont le poète se sert pour peindre Pyrrhus plus terrible, devient, chez M. Delille, une action de Pyrrhus même ; il semble qu'il soit occupé à faire jaillir la lumière de ses armes d'airain.

La comparaison qui suit de Pyrrhus avec un serpent qui, à la fin de l'hiver, sort rajeuni de dessous terre, nous fournirait des remarques semblables. M. Delille n'a pu rendre l'épithète *tumidum* ; il y a substitué celle d'*affreux*. Le *positis novus exuviis* n'était pas moins difficile à traduire ; *renouvelé après avoir quitté ses dépouilles*, était trop long et ne pouvait pas se

Digitized by Google

dire ; M. Delille l'a supprimé. *Nitidus juventâ* est rendu chez lui par *rayonnant de jeunesse* : rayonnant n'est pas le mot propre ; mais nous n'en avons pas d'équivalent à *nitidus*. Quant à l'expression *lubrica terga*, elle est tout-à-fait intraduisible, ainsi que l'*arduus ad solem* ; et l'épithète *trisulcis* dans le même vers, manque aussi à notre langue. En voila donc, si je ne me trompe, six dans l'espace de cinq vers latins, *tumidus*, *novus*, *nitidus*, *lubricus*, *arduus* et *trisulcus*, qui n'ont pu être rendues en français avec exactitude, ou qui ne l'ont été que par des périphrases :

Tel un *affreux* serpent qui, nourri de poison,
Sous la terre dormait dans la froide saison,
Tout-à-coup reparaît, rayonnant de jeunesse,
S'étale avec orgueil, *se roule*, *se redresse*,
Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil (1).

On voit que M. Delille s'est efforcé de rendre *novus* par *tout-à-coup reparaît* ; *lubrica terga*,

(1) *Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus,*
Frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventa,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.
Lib. II, v. 471 et seq.

Je n'insiterai point sur le quatrième vers, *lubrica convolvit, etc.* qui peint si admirablement la marche des reptiles. Comment le traduire en vers français, lorsque je vois à peine le moyen de le rendre exactement en prose ?

arduus ad solem, par *se roule, se redresse, et de son corps vermeil allume les couleurs, etc.* On voit qu'il a rendu très-heureusement, et même avec plus de brièveté que l'original, le *linguis micat ore trisulcis* (darde un triple aiguillon); En un mot, on vient de lire de beaux vers qui ne sont inférieurs à ceux de Virgile, que par la faute de la langue et non par celle du traducteur; et l'on a pu se faire une idée des difficultés d'une pareille traduction.

Les épithètes que nous venons de citer, sont de celles que l'on nomme *pittoresques*, parce qu'elles servent à peindre un objet, à nous le mettre sous les yeux. Dans celles qui n'ont pas cet usage, et qui parlent plutôt à l'esprit qu'à l'imagination, ce sont les nuances qui nous manquent. Nous disons presque toujours trop ou trop peu. Voyez le moment qui précède la mort de Didon, dans le quatrième livre :

At trepida *et cœptis* immanibus effera *Dido.*

Voilà trois épithètes qu'il est impossible de traduire. Je lis dans l'Enéide française,

Dans l'accès violent de son dernier transport,
Toute entière livrée à ses projets de mort....

lisez même, avant ces deux vers, ceux qui les précèdent :

. . . . . Alors de son injure,
L'affreux ressouvenir aigrissant sa blessure,
Dans l'accès violent, etc.

Digitized by Google

tout cela ne produira point l'effet des épithètes *trepida et cœptis immanibus effera*.... A commencer de ce vers, j'en compte six dans Virgile, qui en ont coûté quatorze à M. Delille, sans qu'il ait pu approcher de son modèle ; mais ici, c'est encore moins à lui qu'il faut s'en prendre, qu'à la langue dans laquelle il a traduit.

J'en dis autant du commencement du récit d'Enée au deuxième livre. Comment traduirez-vous INFANDUM *dolorem*, LAMENTABILE *regnum*, *quœque ego* MISERRIMA *vidi*, DURI *miles Ulyssei?* Ces difficultés sont telles qu'on ne peut guère en vouloir à M. Delille d'avoir imité plutôt que traduit tout ce morceau. Deux de ces épithètes ont un caractère vague qui laisse beaucoup à faire à l'imagination du lecteur et d'où il suit que le poète, en les employant, ne passe jamais les bornes : je parle d'*infandus* et *durus* ; l'alliance que Virgile a faite de ces épithètes avec différens mots, me fera comprendre. Nous venons de voir *infandum dolorem*; dans le quatrième livre, l'amour naissant que Didon veut se cacher, est appelé *infandus amor*: plus loin, dans ses imprécations contre Enée, elle l'appelle *infandum caput*. Au livre onzième, Diomède nomme Clitemnestre *infanda conjux*, et dans le troisième, la même épithète est donnée aux Cyclopes, *infandi Cyclopes*. Il me semble que, même sans

savoir le latin, on doit concevoir que dans aucun de ces exemples, *infandus* ne peut être rendu par le même mot, et ceux qui en comprennent bien la valeur, sentent que jamais un mot français ne le rendra avec exactitude. Il en est de même de *durus*; on serait tenté de croire que, dans le passage cité, on pourrait traduire le *barbare Ulysse*, et M. Delille a, en effet, donné ce nom à ses soldats (D'Ulysse..... quel barbare soldat....) Mais au troisième livre, Apollon favorable nomme aussi les compagnons d'Enée, *Dardanidæ duri*, et là, ce mot est un éloge. Il s'applique également en éloge aux Scipions dans les Géorgiques, *duros bello Scipiadas;* et c'est l'épithète de l'Atlas dans la belle description du quatrième livre de l'Enéide, *Atlantis duri.* Qui ne voit qu'une expression adaptée à tant de divers usages doit impliquer, en quelque sorte, plusieurs sens à-la-fois? *Dardanidæ duri*, ce sont les Troyens patiens, éprouvés par l'adversité, *durs au mal*, comme dirait le vulgaire: *Duros bello Scipiadas*, les Scipions persévérans et terribles à la guerre; *Atlantis duri* désigne aussi, si je ne me trompe, la patience d'Atlas sous le poids du ciel, et en même tems sa force prodigieuse. Joint au nom d'Ulysse, ce mot n'indique donc pas la barbarie, la cruauté, mais bien l'obstination, l'opiniâtreté, mêlée cependant à une certaine dureté de

Digitized by Google

cœur. Comment un traducteur rendra-t-il toutes ces nuances (1) ?

Si je ne craignais d'être trop long, je chercherais encore à développer l'avantage de ces épithètes vagues et modérées sur les nôtres, qui, par cela même qu'elles sont trop déterminées et trop fortes, ne laissent rien à faire à l'imagination. Je comparerais les adjectifs latins, *infandus, immanis, ferox, durus, atrox, tristis, sacer, etc.* à ceux dont nous nous servons pour les traduire ; on verrait que, lors même que nous avons adopté les mots latins, la précision qu'ils ont acquise en passant dans notre langue, en a détruit pour nous l'usage poétique. De *ferox*, nous avons fait *féroce* ; mais nous ne pouvons dire comme Virgile : le coursier féroce ronge son frein blanchi d'écume, *et frœna ferox spumantia mandit* ; d'*atrox* nous avons fait *atroce* ; mais dirons-nous avec Horace qu'après la bataille de Pharsale toute la terre fut soumise, excepté l'ame atroce de Caton ?

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis ?

Ce mélange de bien et de mal dans le sens

(1) Nous avons vu que M. Delille n'a point donné d'épithète à Ulysse, dans le premier passage. Dans celui du troisième livre, il supprime aussi celle des Troyens ; dans les Géorgiques, il se contente d'appeler les vainqueurs de Carthage *braves Scipions* ; et dans sa description de l'Atlas, il s'est servi du mot *énorme* : pouvait-il faire mieux ?

Digitized by Google

des épithètes latines est précisément ce qui en fait la beauté; c'est ce qui arrête l'attention du lecteur, ce qui lui fait naître des idées, au lieu qu'il glisse sur nos grands mots bien prononcés, d'*atroce*, *féroce*, *barbare*, *terrible*, *horrible*, *affreux*, *effroyable*, *épouvantable*, *exécrable*, sans presque y attacher un sens. Nous en avons cependant qui peuvent donner une idée de l'avantage des ces épithètes mixtes : tels que *superbe*, *farouche* : voyez quel usage Racine en a fait!

Mais on ne finirait pas, si l'on voulait dénombrer et examiner toutes les imperfections de notre langue, comparée, comme poétique à celles des Grecs et des Romains. Il est tems de passer aux inconvéniens de notre versification et surtout aux difficultés qu'elle présentait au traducteur de Virgile.

Ce qui constituait la versification latine, l'heureux mélange des syllabes longues et brèves, n'est presque d'aucune considération dans la nôtre, et tout ce qui faisait d'ailleurs la beauté du vers héxamètre, tout ce qui le variait et le rendait pittoresque, est interdit à notre alexandrin. L'estimable Rollin, dans son *Traité des Etudes*, a montré en partie l'artifice merveilleux de la versification de Virgile; il parle de cadences graves et nombreuses, de cadences suspendues, de cadences coupées, de mots rejetés d'un vers au commencement du vers suivant.

Digitized by Google

On pourrait réduire toutes ces ressources de l'hexamètre à deux principales ; la liberté de rompre la mesure et l'enjambement. La première ne nous est permise qu'avec la plus grande sobriété ; l'enjambement est regardé comme un défaut intolérable. Tout le monde sent la beauté de ces vers :

Luctantes ventos, tempestates que sonoras
Imperio premit....
. . . . . Et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas...
Hæc ubi dicta cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus.
Illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit.

On en citerait mille du même genre, qu'il est presque toujours impossible d'imiter. Virgile se permettait même de violer en quelque sorte les règles de la versification, en faisant usage du vers spondaïque :

Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum....
Constitit, atque oculis phrygia agmina circumspexit.

L'effet de cette licence est très-sensible ; mais que dirait-on d'un poète français qui hasarderait quelque chose de pareil ?

M. Delille a donné un soin particulier à ce qu'on nomme l'harmonie imitative ; mais ce qui prouve combien notre langue lui fournissait peu de ressources, c'est que souvent il n'a pu y faire passer les beautés de ce genre que lui-même

Digitized by Google

nous indique dans ses notes. Tel est ce premier vers du discours de Jupiter à Mercure, dans le quatrième livre :

Vade age, nate, voca Zephyros et labere pennis.

« Marmontel, dit M. Delille, a remarqué avec raison l'extrême légèreté de ce vers, presque tout entier composé de dactyles. » Retrouve-t-on cette légèreté dans le vers français correspondant :

Va, cours, vole, mon fils, sur les ailes des vents.

La liberté des inversions, qui permet de placer les mots, non pas dans l'ordre logique, mais dans l'ordre pittoresque, est encore un moyen qui nous manque. M. Delille cite une observation de Racine le fils, sur ce demi-vers :

Navem in conspectu nullam.

« Mettez, dit-il, *nullam in conspectu navem*; cette seule transposition, sans changer un mot, gâte tout. » Traduirez-vous donc comme l'auteur ingénu qui nous a donné l'*Enéide de Publ. Virgile* :

De navires au loin pas un seul !....

Vous ferez rire tout le monde; et cependant je ne vois pas d'autre moyen d'imiter l'ordre des idées de l'original.

Au reste, tous ces avantages de l'hexamètre latin, ont été depuis longtems reconnus de tous ceux qui possédaient bien les deux langues. « En

Digitized by Google

ce point, disait Rollin (1), la versification latine a un avantage incomparable sur la française, qui, étant assujettie à la nécessité de couper toujours le vers alexandrin par deux hémistiches exactement égaux, de faire une espèce d'entrepôt après trois pieds parfaits, de fournir régulièrement une rime au bout des trois autres pieds, et de subir la même servitude dans tous les vers suivans, courrait risque de fatiguer bientôt l'attention du lecteur, si elle n'était soutenue et relevée par d'autres beautés qui font oublier cette espèce de monotonie perpétuelle. » C'est-à-dire, si les défauts de la versification n'étaient rachetés par des beautés qui lui sont étrangères.

Je cite ce passsage, parce qu'il est tiré d'un excellent ouvrage que les instituteurs et les élèves négligent beaucoup aujourd'hui, et parce qu'il me conduit à considérer nos vers alexandrins sous une autre point de vue.

C'est une ancienne observation que le génie de chaque peuple a influé sur celui de sa langue, et que les formes de cette langue, une fois fixées, ont influé à leur tour sur le génie du peuple, qui l'avait d'abord façonnée d'après ses besoins. Ce qui est vrai des langues en général, l'est en particulier du langage poétique, du système de versification qui sort de chaque

(1) Traité des Etudes, tome I, pag. 243, édit. in-4°.

Digitized by Google

idiôme. L'oreille délicate des Grecs, leur extrême sensibilité pour toute espèce d'harmonie, leur donna une langue sonore et prosodiée. Ces mêmes qualités leur permirent de suivre, de démêler, de sentir toujours le rythme poétique, malgré les inversions, les mesures brisées de l'hexamètre ; et jusques dans ces odes de Pindare ou dans ces chœurs de leurs tragiques, où le sens empiète sans cesse d'une strophe sur l'autre, où le mouvement change si fréquemment que nos plus habiles commentateurs ne peuvent plus aujourd'hui en saisir la mesure. Une imagination brillante, en s'emparant d'une telle langue, en travaillant sur un pareil système de versification, dut donner à toutes ses productions un essor lyrique. L'antithèse semble être repoussée par la nature du vers hexamètre, toujours indépendant de celui qui le précède et qui le suit, et qui n'est jamais coupé en deux parties parfaitement égales. C'est même une chose à remarquer, que la poésie grecque ne nous offre guère des antithèses et de l'esprit que dans les vers ïambiques d'Euripide, vers toujours composés du même nombre de syllabes, et que, de tous les auteurs latins, celui qui nous choque le plus par ce même défaut, c'est Sénèque le tragique, qui écrivit également en vers ïambes de six pieds (1).

(1) On peut encore citer Ovide dans ses élégies ; mais le vers hexamètre et le pentamètre y marchent naturellement deux à deux.

Digitized by Google

La langue et la versification françaises se sont formées sous des circonstances bien moins favorables. Un peuple dont l'oreille était rude, et si l'on peut dire barbare, se composant une langue de l'idiôme tudesque et du dictionnaire latin, perdit également la prosodie germaine et latine. Toutes les syllabes ayant à-peu-près la même valeur pour lui, on ne put lui faire sentir la mesure d'un vers qu'en le remplissant toujours du même nombre de syllabes; ce principe une fois admis, les syllabes même durent perdre ce qu'elles avaient conservé de prosodie, afin que l'uniformité et l'égalité fussent parfaitement établies dans le nombre de chaque vers. La langue se dépouilla donc de tout accent à la cour et dans la capitale où se réunissaient les poètes; et ce n'est que dans les provinces éloignées qu'un reste de prosodie, devenu ridicule, se fait encore remarquer. Bien plus, l'oreille inhabile n'avait même pas assez de portée (qu'on me passe cette expression) pour suivre l'harmonie du vers à travers douze syllabes, si on ne lui eût abrégé le chemin en plaçant le repos toujours exactement au milieu. Enfin, à tant de nécessités se joignit celle de la rime, pour marquer la fin da chaque vers.

Que l'on réfléchisse à présent à l'esprit de méthode, d'analyse, de comparaison qui distingue les peuples modernes, et l'on ne s'étonnera plus que le goût de l'esprit et de l'antithèse se soit

Digitized by Google

emparé de notre poésie. Le vers alexandrin semblait l'appeler : composé de deux membres bien égaux, et marchant toujours accolé d'un frère aussi méthodique, il invitait naturellement le poète à placer une idée dans chaque hémistiche du même vers ou dans chacun des deux vers que réunit la rime ; il n'y avait pas loin de là à mettre les deux hémistiches ou les deux vers en opposition. Il semble que cette manière contribue même à la perfection du vers alexandrin, et en effet M. Delille, l'homme qui, depuis Racine, s'est le plus occupé de perfectionner notre versification, et qui, sans doute, lui a donné des soins plus exclusifs que Racine même, M. Delille est, de tous nos poètes, celui qui fournit le plus de ces antithèses, de ces oppositions.

Et qu'on ne croie pas que j'établisse là une vaine théorie appuyée sur son seul exemple. Prenez *Cinna*, la tragédie de Corneille la plus simplement écrite : Emilie dit à sa confidente :

Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit,
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.

Cinna dit à Emilie :

Demain j'attends la haine ou la fureur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur ;
César celui de prince, ou d'un usurpateur.

Auguste dans sa délibération :

Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.

Digitized by Google

Maxime dit à Auguste, en parlant de ses grandeurs :

Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent;
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent.

Euphorbe, en donnant des conseils à Maxime, fait aussi sa petite antithèse,

Un véritable amant ne connaît point d'amis;
Et même avec justice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtresse osa trahir son maître.

et il n'y a peut-être pas une page de cette tragédie qui ne fournît de pareilles citations.

Prenez *la Henriade*, vous trouverez Mornay, confident d'Henri IV,

Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,
Fier ennemi de Rome et de Rome estimé.

vous y verrez Henri IV,

Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même;

ce prince dit à Élisabeth, en parlant d'Henri III,

J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;
Je l'ai vaincu, madame, et je vais le venger.

Les passages les plus brillans de ce poëme; le parallèle de Richelieu et de Mazarin, celui de Turenne et du chevalier d'Aumale, le portrait du duc de Guise, sont pleins d'antithèses et de vers en opposition. Je n'allègue point ces exemples pour critiquer Corneille ou Voltaire,

Digitized by Google

mais pour faire voir en général quelle est la tendance que donne la forme de nos vers aux meilleurs esprits.

Il en est un cependant, il en est un seul qui a su se dérober à cette maligne influence. Cherchant par-tout des excuses à M. Delille, j'ai osé lire le chef-d'œuvre de Racine, l'immortelle *Athalie*, toujours en garde contre le charme de ses vers, et j'en ai fouillé les hémistiches pour y découvrir quelques traces de ce goût mesquin. Qu'ai-je trouvé ? trois ou quatre vers où la méchanceté seule peut en soupçonner l'aparence, et qui, placés comme (1) ils le sont, font au contraire un très-bel effet. Gloire éternelle à cet homme illustre, qui doit être à jamais l'honneur de notre langue et de notre poésie ; qui, nourri de la lecture des Grecs et de Virgile, nous a peut-être enrichis des seules beautés antiques que nous pussions recevoir ! Mais n'abusons pas de sa supériorité prodi-

---

(1) Acte premier, scène première :

En des *jours ténébreux* a changé ces *beaux jours*.

Ibid.

Sans ébranler ton *cœur* frapperont tes *oreilles*.

Acte premier, scène troisième :

Livre en mes *faibles* mains mes *puissans* ennemis.

Acte cinquième, scène dernière :

L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Digitized by Google

gieuse pour condamner impitoyablement quiconque ne lui ressemble pas.

L'arrêt serait d'autant plus injuste envers M. Delille, qu'en sa qualité de traducteur il avait encore un autre désavantage. Le poète qui invente peut rejeter ou modifier une idée qui lui fournissait un beau vers, s'il ne peut l'accompagner d'un autre vers qui en soit digne. Le traducteur n'a pas cette liberté; il est assujetti à rendre telle idée; telle nuance d'idée, et lorsqu'il aura trouvé le vers dont il a besoin, y renoncera-t-il parce qu'il ne peut rendre avec autant de bonheur les idées qui suivent dans l'original? Il y a aparence qu'alors il n'acheverait jamais son ouvrage. Qu'arrive-t-il donc? Il intercale ses propres idées dans un vers postiche, pour reprendre ensuite celles de son modèle; et il s'ensuit qu'il devient diffus; qu'il change la couleur du tableau; qu'il mêle le goût moderne au goût antique, et que le critique qui le remarque doit en même tems convenir qu'il était difficile de faire autrement. Ainsi, lorsque Virgile, au sixième livre, dit qu'Enée priait les dieux et embrassait leur autel:

Talibus orabat dictis arasque tenebat.

M. Delille ne peut rendre ce vers qu'en le faisant suivre d'un autre qui n'est pas dans son modèle.

Ainsi le fils des dieux, appuyé sur l'autel,
Demande une faveur au-dessus d'un mortel.

Digitized by Google

Si Virgile dit que les Troyens, après avoir pleuré Misène, mirent son corps sur le lit funèbre :

Fit gemitus, tum membra toro defleta reponunt,

il faut encore un second vers à M. Delille pour accompagner la traduction de celui-ci :

On gémit, on le met sur le lit funèraire
De ses restes chéris triste dépositaire.

Plus loin, dans le même livre, le poète latin nous décrit l'orme touffu dont les feuilles servent de demeure aux vains songes :

Ulmus opaca ingens : quam sedem somnia vulgo,
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus hærent.

Le traducteur ayant donné aux songes le nom poétique de *fils du sommeil*, il a fallu, pour la rime, un second vers d'antithèse :

Au centre est un vieil orme où les fils du sommeil,
Amoureux de la nuit, ennemis du réveil....

Les éditeurs de M. Delille et plusieurs journaux ont cherché à le justifier d'avoir fait beaucoup plus de vers que Virgile. On a compté ceux de l'original et ceux de la traduction. On a dit que si le quatrième livre, par exemple, qui n'a que 705 vers dans Virgile, en a 1026 dans M. Delille, cette différence ne paraîtra rien, pourvu que l'on réfléchisse à l'attirail d'articles et de verbes auxiliaires dont nous mar-

Digitized by Google

chons embarrassés, et à l'avantage de l'hexamètre qui peut avoir jusqu'à dix-sept syllabes, tandis que le nombre de douze est immuablement fixé pour l'alexandrin. Calcul puérile et qui ne peut en imposer qu'à des écoliers! Je veux que le nombre total des vers de l'Enéide française, ne surpasse que d'un tiers ou d'un quart celui de l'Enéide latine; il n'en est pas moins vrai que, dans la plupart des beaux passages, ce nombre est double et souvent triple de celui de l'original. On peut en conclure hardiment que, pour affaiblir cette disproportion, il y a eu beaucoup de choses omises dans le reste de l'ouvrage, et nous en avons cité quelques exemples. Il en résulte un désavantage d'un autre genre: tous les passages importans sont délayés; beaucoup de détails intéressans ou destinés à reposer l'imagination du lecteur sont omis; et c'était encore un mal nécessaire. En effet, lorsqu'un beau vers hexamètre ne peut être rendu par un seul alexandrin, que ferez-vous? Deux vers au lieu d'un? Vous avez alors trop d'espace à remplir, il vous faut quelque addition; quelque cheville. Aurez-vous recours à l'enjambement? La chose est bien délicate. Ferez-vous un vers et demi? Vous perdez un peu trop d'espace; et, à dire vrai, lorsqu'un vers est frappé de manière à marcher seul, à se graver ainsi dans la mémoire, à faire une

Digitized by Google

maxime, il ne peut être bien traduit que dans un seul vers :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem !

M. Delille traduit :

. . . . . Tant dut coûter de peine
Ce long enfantement de la grandeur romaine !

Il y a du bonheur dans cette manière d'exprimer l'idée de Virgile ; mais il n'en résulte pas le même effet. Il est des cas assez rares où un vers latin peut être rendu par un vers français, et souvent M. Delille en profite :

Non ignara mali miseris succurrere disco ,
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

Mais en admirant cette traduction, on sentira combien doivent perdre tous les beaux vers qui ne sont pas rendus de cette manière.

Ce qui étonnera peut-être, c'est qu'il arrive quelquefois qu'un vers français peut rendre quelque chose de plus que tel vers latin. Hector dit à Enée :

. . . . . *Si Pergama dextra*
Defendi possent etiam hac defensa fuissent.
Si Troye avait pu l'être, Hector l'aurait sauvée :

le tour est hardi ; mais de telles hardiesses sont la seule ressource du traducteur qui lutte contre la précision de la langue latine. M. Delille a dû s'en servir souvent dans ses Géorgi-

Digitized by Google

ques, qui ne surpassent guère que d'un dixième le nombre des vers de l'original. Chose singulière ! dans la préface de cet ouvrage, il ne paraît pas attacher beaucoup de prix à ce genre de mérite; il a changé d'avis dans la préface de l'Enéide; et cependant c'est dans les Géorgiques qu'il a su atteindre cette extrême précision, c'est dans l'Enéide qu'elle lui manque. Quoi donc ! après avoir cherché des excuses à M. Delille dans toutes les difficultés qu'il avait à combattre, nous forcerait-il, par son propre exemple, à le condamner de nouveau ? Non, sans doute : il est bien différent d'avoir à vaincre de tels obstacles en traduisant deux mille vers ou dix mille. Il faut, pour y parvenir, une opiniâtreté de travail, une contention d'esprit qu'on ne peut soutenir que jusqu'à un certain terme. Les ressources d'une langue sont bornées; tel génie est plus propre à tel genre de poésie qu'à tel autre; la plus forte tête ne peut suffire qu'à telle durée de travail. Ce n'est point ici le cas de dire : *Il n'y a que le premier pas qui coûte.* Bien traduire cent vers de Virgile, une ou deux odes d'Horace, n'est pas une raison pour qu'on rende également bien un livre du premier ou vingt odes du second. Racine et Boileau nous ont transmis quelques beautés d'Homère, l'un dans son *Iphigénie*, l'autre dans sa traduction de Longin, et cependant c'est une tradition assez généralement

Digitized by Google

reçue qu'ils entreprirent, de concert, la traduction de l'Iliade en vers, et l'abandonnèrent. Si M. Delille a été plus hardi, s'il a voulu nous donner l'Enéide entière, disons le mot, s'il a tenté l'impossible, loin de le blâmer, on doit encore lui savoir gré de sa hardiesse et de son travail. Il nous a valu beaucoup de beaux vers, et un poëme qui pourra même être lu avec plaisir par ceux qui ne connaissent pas l'original. Mais il était du devoir de la critique de démontrer cette impossibilité de l'atteindre à ceux qui, trop prévenus en faveur de notre langue, et peu familiers avec celle de Virgile, auraient cru trouver son esprit dans la traduction, et même à ceux qui, par cela même qu'ils sont nourris de la lecture de Virgile, auraient jugé trop sévèrement le traducteur. Il était surtout important de dévoiler à tous les yeux ces fautes brillantes, ce goût vicieux en lui-même, qu'un poète du premier ordre se fait pardonner par des beautés, mais qui ne sont propres qu'à fonder une mauvaise école et à égarer les imitateurs.

CH. VC.

Digitized by Google

SECONDE LETTRE

SUR

L'ÉTAT DES SCIENCES, DES LETTRES,

DES BEAUX-ARTS

ET DES MŒURS EN DANEMARCK,

Au commencement du XIXme. siècle.

Dans ma première lettre (1), je ne vous ai fait récolter que des fruits. Essayons dans celle-ci de recueillir quelque fleurs sur le terroir du Danemarck. Il en produit autant que d'autres qui en ont plus la réputation.

Il n'est pas, je crois, de genres de poésie que les Danois n'ayent cultivés avec plus ou moins de succès ; mais leur langue a le désavantage d'être très-peu connue hors de leur pays ; et la gloire littéraire de leurs auteurs est circonscrite dans un horizon un peu étroit. Quelques pièces

(1) C'est toujours l'observateur allemand qui parle. Voyez le numéro précédent.

Digitized by Google

de théâtre de leur fécond et presque universel Holberg, sont cependant connues au dehors. Tel est son *Potier d'étain politique*, qui paraît encore quelquefois sur notre scène, et dont M. de Voltaire, si dédaigneux pour les productions du Nord, a bien voulu faire mention quelque part (1). Cet Holberg, qui n'est pas tout-à-fait un Molière, ni même un Lessing, était cependant un génie vraiment original; mais ses plans sont informes, ses plaisanteries de mauvais goût, quelquefois même grossières. J'ai pourtant remarqué qu'elles provoquaient de bruyans éclats de rire chez le public de Copenhague, assez difficile d'ailleurs à émouvoir.

Parmi les successeurs d'Holberg, les Danois en nomment deux avec une extrême complaisance; et ceux qui n'ont pas vu en eux de dangereux rivaux, ne se consolent pas de leur perte. Ce sont *Ewald* et *Wessel*. La reconnaissance publique n'a pas été tardive à leur ériger des monumens. Leurs médaillons figurent dans la salle de Copenhague, ainsi que celui de Holberg à côté de ceux de Plaute et de Molière. L'un est mort en 1781, l'autre en 1784. Les diverses poésies du premier forment 4 volumes in-8. Celles de Wessel ont déja eu plus d'une

(1) Entr'autres dans une des lettres de Voltaire au cardinal de Bernis. Voyez la correspondance de ces deux hommes célèbres qui a paru récemment, et qui se trouve chez les frères Levrault, rue de Seine, et chez Henricus, rue de la Loi.

Digitized by Google

édition. On m'a dit et répété qu'une pièce lyrique du second était un chef-d'œuvre comique. Son titre : *Kiærlihed uden Strumper* (l'Amour sans bas), ne m'a pas séduit. Je m'en suis tenu là. Peut-être faut-il qu'on soit du pays même pour aller plus loin. On m'a aussi vanté les pièces de théâtre de Heyberg, dont je parlerai plus bas. On m'en a nommé plus de douze auxquelles le public danois a déja fait ou fera bientôt le plus brillant accueil.

Au reste les Danois, tout en exaltant leurs richesses dramatiques, font comme plusieurs autres nations de l'Europe. Ils ont emprunté la plupart de leurs pièces des théâtres allemand, anglais et français. C'est à ces sources qu'ils vont modestement puiser leurs tragédies, comédies, drames larmoyans, et même leurs opéra-comiques ; en sorte, qu'un étranger qui voyage dans le Nord, peut voir représenter dans plusieurs langues, non-seulement *Tancrède*, *Othello*, *Misantropie et Repentir*, mais même *le Prisonnier* et *le Petit Mâtelot*. Cette bigarrure déploye, sur les théâtres du Nord, une grande variété de tons, de mœurs, de manières et de genres d'esprit ; mais assurément elle n'est pas propre à former un goût national ; aussi peut-on dire que celui des Danois, relativement au théâtre, n'a pas encore de caractère distinct.

Ils sont plus eux-mêmes dans les autres genres de poésie. Parmi leurs poètes modernes, j'en

Digitized by Google

nommerai d'abord trois qui portent le même nom, que l'on confond quelquefois, mais qui ont chacun leur mérite particulier.

Thomas Chr. Bruun, excelle, *suivant les Danois*, dans le genre de Bocace et de Lafontaine. De 1783 à 1799, il a donné, à six reprises, des recueils de ses œuvres qui marquent les gradations de son talent.

Joh. Nordahl Bruun est un prêtre de Berghen en Norvège, auteur de deux tragédies qu'on vante beaucoup, mais qu'on ne joue guère, et de plusieurs poésies légères qui ont été recueillies en 1791.

Enfin *Malte Conrad Bruun*, a, de l'aveu de tout le monde, un véritable talent poétique. On cite de lui, surtout, une excellente ode sur la mort du comte de Bernstorff. Il est présentement à Paris, et c'est lui qui vient de s'associer à M. Mentelle pour un ouvrage intéressant sur la géographie.

Un autre poète, à talens très-distingués aussi, c'est *Heyberg*, qui passe dans son pays pour le premier des poètes dramatiques. Deux volumes de ses comédies ont déjà été publiés. En 1802, on attendait le troisième. Ses ouvrages satyriques lui ont mérité le titre du *Churchill du Danemarck*. Partout il méritera celui d'homme spirituel et éclairé.

Il est un troisième poète danois, non moins habile que les deux précédens : c'est le pro-

Digitized by Google

fesseur *Baggesen*, qui a une grande réputation en Danemarck, en Suède, en Allemagne, et qui est connu des gens de lettres de tous les pays qui s'occupent de la littérature du Nord. En 1785, il commença par donner ses *Komiscke Fortœllinger* (narrations comiques); en 1791, parurent les travaux de sa jeunesse; en 1792, la description poétique de son voyage en Allemagne, en France et en Suisse, sous le nom de *Labyrinthen*. Il faudrait être bien injuste pour lui refuser de la chaleur, de l'originalité, une imagination brillante et féconde, en un mot, ce qui caractérise un vrai talent poétique. Ses censeurs, que son absence prolongée aigrit contre lui, prétendent qu'il manque quelquefois de goût. Je ne me permettrai pas de décider si l'humeur les rend injustes. Un libraire de Copenhague, M. Brummer, a entrepris, en 1800, l'édition complette de ses œuvres, précédées de son portrait. Pendant que j'étais en Danemarck, tous les amateurs du pays attendaient avec impatience les volumes de cette collection. Le danois n'est pas la seule langue dans laquelle M. Baggesen exerce sa muse; il fait des vers allemands qui peuvent lui assigner une place distinguée parmi nos poètes modernes. Il a aussi composé dans cette langue un poëme, intitulé *Pathéneis*, dans le genre de la *Louise* de Voss, et de l'*Hermann* et *Dorothée* du célèbre Gœthe, qui a trouvé beaucoup d'admirateurs.

Digitized by Google

Parmi les poètes danois que l'on place au premier rang, je ne dois pas oublier l'auteur d'un poëme, le seul vraiment épique qu'il y ait dans le Nord. Il est dommage que son titre et son sujet soient peu propres à éveiller la curiosité hors de son pays; c'est le *Stækodder* qui retrace un fait héroïque tiré de l'ancienne histoire du Danemarck. Son auteur, M. *Pram*, employé au bureau du commerce, a écrit aussi quelques pièces de théâtre et des ouvrages en prose qui annoncent beaucoup de goût et de sagacité.

Le professeur *K. L. Rahbek* mérite aussi d'être nommé parmi les Danois qui honorent leur pays par des talens littéraires de divers genres. Il est à-la-fois poète, historien, philosophe et journaliste. Il a publié six volumes de prose, et entr'autres plusieurs morceaux très-bien pensés sur l'art dramatique. Le travail de son cabinet ne suffisant pas à sa subsistance, comme il suffit à sa réputation, il s'est astreint à donner des leçons d'histoire et de littérature dans un institut d'éducation, établi à la porte de Copenhague, sur le chemin de Fredericsberg. Le chef de cet institut est M. *Christiani*, un de ces Allemands que nous aimons à retrouver dans les pays étrangers. L'établissement qu'il a formé m'a paru être un des meilleurs qu'il y ait en Europe et pouvoir se comparer à ce que nous avons de plus parfait dans ce genre. M. *Christiani* est lui-même littérateur et

Digitized by Google

philosophe, et, de plus, un des prédicateurs de la cour. Mais il trouve du tems pour tout.

Son institut n'est pas le seul établissement d'éducation dont la capitale du Danemarck puisse s'honorer. Outre trois écoles militaires, l'une pour les cadets de la marine, l'autre pour les militaires de terre, la troisième pour l'artillerie (ces deux dernieres sous la direction de M. *Abrahamson*, qui cultive avec un égal succès les sciences et les lettres), il y a à Copenhague cinq à six maisons d'éducation pour les garçons, parmi lesquelles on vante surtout celle de M. *Schouboe*, et quatre ou cinq pour les filles.

Mais je m'égare; je ne devais vous parler, dans cette lettre, que des objets d'agrément. Je rentre dans le champ de la littérature (1).

Par-tout les ouvrages périodiques lui appartiennent plus ou moins; et nulle part ils ne sont plus nombreux qu'à Copenhague. Je ne parlerai pas de ceux du Holstein, qui tiennent plutôt à notre littérature qu'à celle du Danemarck, ni même de ceux de la Norvège qui forme comme

(1) Je ne rangerai pas parmi les littérateurs danois, un Français qui est établi à Copenhague depuis plus de vingt ans; mais qui s'y est borné à cultiver avec succès la littérature française : c'est le professeur Fumars, auteur de plusieurs jolies fables, dont quelques-unes sont déja connues, et dont le recueil, retardé trop longtems, est attendu avec impatience, du moins par les nombreux amis de l'auteur. Au reste, la considération dont il jouit à Copenhague, prouve que les Danois savent accueillir le mérite de quelque pays qu'il vienne.

Digitized by Google

un royaume à part. On m'en a compté jusqu'à TRENTE UN pour la seule ville de Copenhague. Je vous en épargnerai l'aride nomenclature. Je n'indiquerai même que ceux qui s'occupent de sciences ou de littérature.

Il en est deux auxquels travaille le célèbre *Rahbek*, malgré ses nombreuses occupations ; la *Minerva*, journal philosophique et littéraire; et *Danske Tilskuer*, ou Spectateur danois, modelé sur celui d'Addisson ; ces deux feuilles éveillent constamment la curiosité du public et quelquefois aussi les sollicitudes du gouvernement.

Une autre feuille littéraire, intitulée *Iris og Hebe*, est un recueil de morceaux curieux puisés à diverses sources.

Les *Lærde Tidender*, ou Journal des Savans, dans lequel le professeur *Nyerup* rend compte de tous les ouvrages nouveaux qui paraissent, sur quelque matière que ce soit.

L'*Astræa*, du professeur *Schlegel*, journal politique très-estimé.

Themis, par le docteur *Nissen*, journal utile à ceux qui suivent le barreau.

La *Bibliothèque physique, économique de Médecine et de Chirurgie*, feuille périodique à laquelle travaillent plusieurs savans, entr'autres MM. *Rafn* et *Herhold*, et que les journaux étrangers, même ceux de France, citent quelquefois.

Je ne vous parlerai plus que de deux journaux

Digitized by Google

théologiques qui font sensation même hors du Danemarck; l'un a pour titre : *Jesus og Fornuften, Jesus et la Raison,* par le doyen *Horrebow*, un des meilleurs écrivains modernes que les Danois aient à citer; l'autre intitulé : *Bibelen forsvarer sig selv, la Bible se défend d'elle-même*, par le docteur *Balle*, évêque actuel de Copenhague.

Ces deux journaux tiennent l'un à l'autre. Ils forment une espèce d'ouvrage polémique où *Horrebow* se montre beaucoup plus philosophe que son adversaire, qui ne lui envie probablement pas cet avantage; et celui-ci, comme on doit s'y attendre, prouve plus d'orthodoxie et déploie plus d'érudition. La malignité s'amuse de cette lutte; mais la religion n'y gagne pas.

Tous ces divers journaux, auxquels on ne conçoit pas que puissent suffire les lecteurs et le papier, se trouvent dans les réunions connues sous le nom de *Clubs*, qui abondent à Copenhague, mais qui n'y ont jamais été bruyans et dangereux comme ailleurs. Je me suis fait introduire dans celui de *Dreier*, où j'ai trouvé une jolie bibliothèque et beaucoup de gens de lettres. Il en est d'autres plus brillans, comme celui de l'*Harmonie*, où l'on donne, pendant l'hiver, des bals et des concerts; un autre qui s'appelle *Académie de musique*; celui dit *de la Coalition*, où se trouvent les étrangers, les riches commerçans, et où l'on s'occupe plus de

Digitized by Google

la table et du jeu que des belles-lettres. Mon goût et ma profession m'ont écarté de ceux-ci.

Les maisons de campagne offrent, pendant l'été, aux habitans de la capitale, leurs plus chers délassemens. Elles sont en grand nombre dans les environs de Copenhague, qui ne le cèdent en beaux sites à ceux d'aucune autre capitale. Celles surtout qui sont situées entre Copenhague et Elseneur, le long de la Baltique, offrent une série de points de vue délicieux. Telles sont celle de M. le conseiller de conférence Classen, très-près des murs de la ville, celle du comte de Schimmelmann, celle de M. Fabricius, vieillard aimable, auquel j'étais adressé par mes amis de Hambourg.

Il y a aussi dans l'intérieur des terres, près de la route de Copenhague à Elseneur, plusieurs maisons de campagne qui réunissent tous les genres d'agrémens, ceux de la situation, de la distribution, de la décoration, ceux surtout que présente la société des personnes qui les habitent. A tous ces titres, je dois nommer celle du colonel *Oxholm*, au talent et aux soins duquel nous devons les excellentes cartes des deux principales îles danoises, *Sainte-Croix* et *Saint-Jean;* celle de M. *Brun*, mari de notre muse allemande, et celle de Drotning-Gaard, appartenante à M. *de Koningk*, un des négocians les plus recommandables du Danemarck. Ces trois maisons de campagne seraient dignes

partout de l'attention du voyageur. Elles dominent un lac fort varié dans ses contours pittoresques. On y trouve la nature aussi belle qu'elle peut l'être dans ces régions septentrionales, et on y reçoit le meilleur accueil.

C'est du même côté, mais sur la droite de la route de Copenhague à Elseneur, qu'est situé le petit, mais joli château de *Sorgenfrey*, où le prince Frédéric, frère du roi, passe une partie de l'année avec son aimable famille, qu'il fait élever avec un soin particulier.

Ce goût qu'on a pour la campagne dépeuple presque entièrement Copenhague pendant la belle saison. La cour est à Fredericsberg, résidence très-rapprochée de la capitale, dont les jardins, non pas somptueux mais élégans, forment alors une espèce de promenade publique. Les ministres, les principaux membres de l'administration, résident dans leurs châteaux la plus grande partie de la semaine. Les propriétaires aisés se disséminent au loin dans leurs terres, les uns dans l'île de Seeland même, les autres en Fionie, ou dans les îles de Laland, de Falster et de Mœn; quelques-uns même dans le Jutland et le Holstein. Bref, ce qu'on nomme la bonne compagnie a disparu de Copenhague, et un voyageur qui viendrait à cette époque y chercher ce qu'on appelle des plaisirs, serait trompé dans son attente.

Il y a cependant au mois de juin une espèce

Digitized by Google

de rassemblement qui rend pour quelques jours aux pacifiques habitans de la capitale un peu d'activité. A deux lieues de Copenhague commence un assez grand bois, clos de murs, qu'on appelle *le Parc;* là viennent s'établir des guinguettes, des marchands de bagatelles, de sucreries surtout, des petits spectacles, des danseurs de corde et autres artistes de ce genre, dévoués aux récréations du peuple. Là accourent de toutes parts, à pied, à cheval, en cabriolets, en voitures plus ou moins élégantes, tous les curieux des diverses classes, les oisifs surtout, et même aussi les gens occupés. Là se trouve (disent ceux qui ont voyagé en France) le *Long-Champ de Copenhague.* Mais là aussi expire cet accès d'activité passagère. Arrivé sur le terrein, on se promène silencieusement. On parcourt paisiblement les boutiques. On sourit à peine avec une satisfaction tranquille aux tours de force qui ailleurs excitent les bruyantes acclamations. Là, pas une chanson, pas un cri de joie ne trouble le silence majestueux des forêts. Là, enfin, on retrouve la nation calme jusques dans ses plaisirs.

Mais je ne vous ai presque rien dit encore de ceux de la capitale, des spectacles, des beaux-arts proprement dits. Ce sera le sujet d'une troisième et dernière lettre qui, pour cause, sera plus courte que les deux précédentes.

B.

Digitized by Google

GAZETTE LITTÉRAIRE.

AOUT 1804.

ÉTATS-UNIS.

Les états méridionaux de la confédération américaine manquaient jusqu'à présent d'universités. La législature de la Caroline méridionale vota, l'année dernière, des sommes considérables pour la fondation d'un pareil établissement dans la ville de Columbia, capitale actuelle de cet état. Les bâtimens nécessaires ont été construits l'hiver dernier, et l'inauguration en a été faite à la fin d'avril de cette année. Cette université est richement dotée; et, lors de son ouverture, la bibliothèque contenait déja cinq mille volumes, et la collection d'instrumens de physique et d'objets d'histoire naturelle, était supérieure à ce que l'on pouvait se flatter de trouver dans un établissement absolument nouveau.

La même législature a voté une bibliothèque pour l'usage du corps législatif, et a destiné une somme de mille piastres (5,250 francs), à son accroissement annuel.

La Société d'Agriculture de ce même état, vient d'acheter la belle pépinière et ferme expérimentale que feu M. Michaux, célèbre botaniste, avait établie à dix milles de Charlestown. Elle contient cent dix acres de terroin et des plantations d'arbres et arbrisseaux utiles des autres parties du monde, que son ancien propriétaire avait cherché à naturaliser dans la Caroline.

Tandis que la Caroline méridionale travaille ainsi avec succès au progrès des lumières, l'état de New-Yorck qui déja possédait une Université et une Société des sciences, vient de donner aux autres états de la confédération, le premier exemple d'une Académie des beaux-arts. Une souscription a été ouverte et bientôt remplie pour se procurer des plâtres des meilleures statues et bas-reliefs antiques, et une collection d'estampes et de dessins. On a destiné pour la nouvelle fondation, le bâtiment appelé *la Rotonde*, qui avait été jadis construit pour donner des fêtes. Quelques-uns des

Digitized by Google

objets demandés y sont déja arrivés d'Europe. Le printems dernier on a ouvert cette école, dont la nouveauté a fait une grande sensation, et excité l'enthousiasme des habitans de New-Yorck. D'après le caractère national, on doit s'attendre que sous peu de tems, cet exemple sera suivi par tous les autres états.

L'expédition d'ingénieurs-géographes et d'agriculteurs, envoyés par le président des Etats-Unis pour reconnaître le cours du Missouri jusqu'à sa source, et la nature des pays que ce fleuve parcourt, s'était présentée en janvier dernier à son embouchure, où le commandant espagnol lui avait refusé le passage, nonobstant la cession de la Louisiane. Ces ingénieurs et agriculteurs se sont retirés à Kaskaskias, sur la rive opposée du Mississipi, pour y attendre l'évacuation des Espagnols. On s'attend à des découvertes géographiques de quelque importance dans ces pays si peu éloignés des rivières qui se jettent dans la mer du Sud.

RUSSIE.

Nouvelles.

Il s'est formé, auprès de l'Université impériale de Moscou, une société pour la recherche et la publication des antiquités et de l'histoire de Russie. M. de Tchebotaref, recteur de l'Université, en est président, et M. Sochatzky, secrétaire perpétuel. Les membres ont été pris parmi les professeurs de l'Université. M. Schloetzer de Goettingue et M. de Karamsin ont reçu le titre de membres honoraires. La société s'occupera de rechercher les anciens manuscrits historiques qui se trouvent dans les bibliothèques, de les faire imprimer, de les enrichir de notes, et elle fera part de ses travaux à M. de Karamsin, historiographe de l'empire.

On vient d'imprimer à Pétersbourg, en langue française, un ouvrage très-important. Il est intitulé : *Histoire primitive des peuples de la Russie, avec une exposition complète de toutes les notions locales, nationales et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote.* L'auteur, M. le comte Jean Potocki, a dédié à l'empereur Alexandre ce savant ouvrage, fruit de vingt ans de travaux. On regrette qu'il n'en ait fait tirer que cent exemplaires, dont il a distribué lui-même la plus grande partie à Pétersbourg.

Digitized by Google

L'Académie des sciences de Pétersbourg, sur la proposition de son digne président, M. de Nowosilzoff, vient de doubler la pension de 500 roubles dont jouissait la veuve de l'illustre Euler.

Nous avons annoncé, dans le troisième numéro de cette gazette, la traduction allemande d'une description de la Géorgie, par l'archimandrite Eugenius. Nous aurons bientôt, sur ce pays très-peu connu, les renseignemens les plus exacts et les plus complets. C'est du moins ce que nous promet l'expédition entreprise l'année dernière, par ordre du gouvernement, sous la conduite du comte Mussin-Puschkin. Ce seigneur célèbre par ses connaissances variées, et chimiste habile, est accompagné de savans, de médecins et d'ingénieurs qui feront sans doute part au public de leurs observations intéressantes. M. le baron de Marschall-Biberstein à qui l'on doit un excellent ouvrage sur la côte occidentale de la mer Caspienne, voyage aussi en Géorgie pour examiner tout ce qui a rapport à la culture et au commerce de la soie; il a déja présenté un mémoire au gouvernment. Enfin, au commencement de cette année, trois ingénieurs ont été envoyés de nouveau en Géorgie pour rassembler de nouvelles notions sur ce pays.

M. Adam, qui a suivi le comte Mussin-Puschkin dans son voyage au Caucase, en a rapporté des plantes nouvelles et des graines précieuses pour le jardin de l'impératrice-mère, à Paulowsk, et pour celui de l'Académie. Il vient d'être nommé membre honoraire de cette société. M. Adam est un jeune naturaliste, élève de l'Université de Moscou. Il va entreprendre un nouveau voyage à Constantinople et dans l'Asie mineure, et se réunira en Géorgie à l'expédition du comte Mussin-Puschkin. Les sciences peuvent se promettre d'heureux résultats de ces différens voyages.

Le docteur Grindel publie à Riga un *Almanach russe de pharmacie*, dont le deuxième volume pour l'année 1804 est composé de mémoires sur la botanique et la chimie; on y remarque entr'autres un *Essai d'introduction à la théorie des affinités de Berthollet*, par le rédacteur.

Nécrologie.

Le docteur Willich est mort le 20 février à Charkow, où il venait d'être appelé pour professer l'histoire naturelle. Il était né en

Digitized by Google

Allemagne, mais il avait habité longtems l'Angleterre, et s'était fait principalement connaître par une traduction anglaise des voyages de Pallas. La nouvelle de la mort de ce dernier, qui avait été annoncée dans quelques journaux, se trouve aujourd'hui démentie.

Librairie.

Aventures du Persan Wassilii Michailow, au milieu des Calmouks, des Kirguises et des Chirenses Riga 1804.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces aventures, c'est que l'auteur et le héros tout ensemble est le fils de pauvres paysans de la Perse, a été vendu comme esclave, et que le traducteur souscrit lui-même ainsi sa dédicace. *Benjamin Bergmann, Livonien,* dans *le camp du vice Kan des Kalmoucks, sur les bords du Kuma. 25 janvier* 1803.

L'original est en russe, la traduction en allemand. On y rencontre cependant quelques détails curieux sur diverses peuplades peu connues de l'Asie.

SUÈDE.

Annonces.

M. le conseiller BERGSTAEDT qui a voyagé dans le Levant pendant les années 1794 et 1795, a publié l'année dernière à Stockholm, non pas une relation de son propre voyage, mais une traduction de celui de M. Le Chevalier dans la Propontide et la Troade. Le savant suédois a eu assez de modestie pour reconnaître qu'un séjour de treize mois ne l'autorisait pas à parler d'après sa seule expérience des pays qu'il a visités, et assez de bonne foi pour rendre hommage à chaque auteur des divers emprunts qu'il a faits pour compléter les notions qu'il voulait donner à ses compatriotes de ces contrées intéressantes. Il s'est donc borné en traduisant l'ouvrage de M. Le Chevalier, à l'enrichir de notes, d'observations, et même de morceaux entiers écrits par lui-même ou traduits d'autres voyageurs. L'anglais Dallaway est celui qui lui en a fourni davantage. On distingue parmi les morceaux originaux, la description que M. Bergstaedt nous donne de la ville de *Brusa*, des isles de Zéa, de Scio et de Rhodes, ses remarques très-judicieuses sur les efforts

Digitized by Google

qu'on a faits inutilement jusqu'ici pour introduire la tactique européenne parmi les troupes turques, un essai sur le commerce de la mer noire et des notes jointes à une traduction du voyage des Argonautes sous Orphée. Les morceaux traduits de Dallaway, de Gyllius, de Peyssonnel sont aussi fort intéressans. On ne peut que louer M. Bergstaedt d'avoir donné à son travail cette forme utile et modeste; mais il en résulte un désavantage pour ceux qui n'entendent pas le suédois. On ne peut guère traduire un livre fait de cette manière puisqu'il a l'aparence de n'être qu'une traduction, et il est à craindre que les observations de M. Bergstaedt ne soient perdues pour la plus grande partie du public européen.

Il vient de paraître à Stockholm une description très-intéressante des cascades et du canal de Trollhaetta, par M. Sköldebrand.

DANEMARCK.

Il semble que la méthode du célèbre *Pestalozzi*, pour instruire la jeunesse, ne doive pas faire de grands progrès en Danemarck. Le gouvernement envoya, l'année dernière à Burgdorff, en Suisse, deux hommes de lettres, MM. *Strom* et *Torlitz*, pour apporter cette méthode en Danemarck. Après six mois de séjour auprès de M. Pestalozzi, ces deux savans, de retour dans leur patrie, furent chargés de faire un essai de sa méthode; et on leur confia une vingtaine d'enfans. Une commission fut établie pour en examiner les résultats. Elle était composée de M. Balle, évêque de Sélande, de M. Plum, ministre du culte, et de M. Munter, professeur de théologie; le premier s'est déclaré contre, le second pour la méthode, et le troisième est resté neutre. Le gouvernement, sans abandonner tout-à-fait la cause, l'a remise entre les mains de M. Torlitz, qui doit continuer de faire des essais en petit; et M. Strom a été renvoyé au séminaire où il était professeur avant son voyage. Celui-ci, grand partisan de la méthode, ne cesse pas pourtant de contribuer de tous ses efforts à la faire prospérer. Il paraît qu'une des plus fortes objections que l'on puisse faire contre le nouveau système, c'est qu'il tend en quelque sorte à effacer dans les enfans, l'originalité du caractère, et qu'il les soumet à un mécanisme dont l'influence peut avoir des suites fâcheuses.

La méthode de Pestalozzi a encore moins de succès en Suède. Des deux commissaires envoyés à Burgdorff par le gouvernement,

Digitized by Google

Sociétés savantes.

La Société royale de Gœttingue avait proposé pour le concours d'économie politique du mois de juillet dernier, la question suivante :

« Quels sont les motifs qui peuvent autoriser ou proscrire l'exportation du numéraire dans un état ; et dans quelles circonstances cette mesure peut-elle être utile? »

Trois mémoires ont été envoyés à la société ; tous trois condamnent la prohibition de l'exportation ; mais par les motifs déja connus, et aucun n'a résolu le problème d'une manière satisfaisante.

La Société propose les sujets suivans, pour cette année et l'année prochaine :

« 1. La meilleure description des espèces et variétés de choux (*Brassicæ* de Linnée), cultivés en Europe, et les noms qui leur ont été donnés dans les divers états européens. » — Pour novembre 1804.

« 2. La meilleure histoire de l'emploi des biens domaniaux en Allemagne, depuis les tems anciens jusqu'à nos jours. » — Pour juillet 1805.

« 3. Quelle influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie du peuple? » — Pour novembre 1805.

Chaque prix est de 12 ducats. Les mémoires doivent être envoyés deux mois avant le terme.

Annonces.

On présume bien qu'un mois ne peut pas s'écouler sans que nous ayons à annoncer quelque production de la nouvelle école idéaliste de l'Allemagne. Elle vient de nous faire présent d'un *Essai de logique analytique et complète*, par l'organe de M. Mesmel. On loue beaucoup le style *poétique* de cette *logique*. Car la nouvelle école s'attache surtout à la poésie de la philosophie. Notre impartialité ne nous permet pas de prononcer, mais nous présenterons à nos lecteurs un échantillon de la préface :

« Dans le domaine de l'organisme, tout se moule dans les formes solides de l'individualité, et s'exprime comme un monde renfermé dans les limites absolues de sa propre existence. »

Digitized by Google

Nous remarquerons en passant qu'une des découvertes de cette nouvelle école, c'est que *la logique ne fait point du tout partie de la philosophie*, comme nous avions la simplicité de le croire. Cette privation est pénible pour la philosophie ; mais il faut croire que ces MM. ont eu leurs raisons pour l'y condamner.

M. le conseiller Meusel vient de reprendre à Zurich la suite de son *Magasin historique, littéraire et statistique*, qui paraissait autrefois à Erlangen et qui était interrompu depuis près de dix ans. Le mérite de cette collection était connu ; les premiers numéros qui viennent de paraître, renferment des morceaux curieux. L'ouvrage s'imprime à Zurich, chez H. Gesner.

Un article du Sincère (*der Freymüthige*), intitulé : *Nouvelles littéraires de Breslau*, suffirait seul pour démontrer combien la manie d'imprimer est générale en Allemagne, et pour donner une idée de la fécondité de ses écrivains. Il paraît, dans la seule ville de Breslau, cinq ouvrages périodiques, et l'on y a publié, en très-peu de tems, un *Almanach patriotique*, un roman imité de madame Radcliff, et trois ouvrages plus ou moins frivoles ; ce qui étonnera peut-être davantage, c'est que toutes ces productions trouvent des lecteurs.

On vient de publier à Gœttingue, le cinquième volume des *Commentaires des sociétés savantes*, en langue latine. Il comprend les mémoires relatifs à l'astronomie, et se divise ainsi : histoire de l'astronomie, astronomie générale et spéciale, instrumens, observations, tables, éphémérides. Il se distingue de la bibliographie astronomique de Lalande, par la méthode et par le choix des pièces.

Nous avons déja parlé du goût décidé des Allemands pour les ouvrages périodiques ; il en paraît un à Halle, qui a pour titre : *Journal de Liturgie ;* dans le troisième volume qui est sous nos yeux, nous trouvons en particulier une *histoire du Sursùm Corda.* Cette collection renferme des choses réellement curieuses, et n'est pas sans utilité.

M. Hoerstel, recteur du Catharinæum de Brunswick, vient de mettre entre les mains de ceux qui se dévouent à l'instruction publique, deux ouvrages utiles ; l'un renferme *les vies, les actions et les pensées des hommes les plus remarquables de l'antiquité ;* l'autre, *la doctrine de Platon sur la divinité, extraite de ses dialogues*, en grec et latin.

Digitized by Google

M. Baader a entrepris de donner, sous le titre de la *Bavière savante*, la nomenclature de tous les écrivains, qui sont nés en Bavière ou qui ont habité ce pays pendant le dix-huitième siècle. A en juger par le premier volume, l'auteur ne recueillera pas seulement la reconnaissance de ses compatriotes, mais celle de tous les amis des lettres.

M. Hellbach vient d'enrichir la jurisprudence d'une branche toute nouvelle, en publiant *un Manuel sur le droit des préséances, des rangs, et les principes du cérémonial*; accompagné, dit le titre, de la théorie et des règles-pratiques de cette *science*. On ne trouve pas une grande abondance de vues dans cet ouvrage; mais on accorde à l'auteur une vaste érudition en fait d'almanachs. C'est à Anspach que cette singulière production vient d'être publiée.

L'usage des Tables figuratives pour l'étude de l'histoire paraît se répandre toujours davantage en Allemagne. On remarque, dans le nombre des productions de ce genre, l'ouvrage de M. Strass, intitulé : *le Cours des tems*, ou *Tableau de l'histoire universelle depuis l'antiquité jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*. — Les peuples sont représentés sous l'image de fleuves qui descendent au travers des tems, s'accroissent, s'appauvrissent, et dont les branches se séparent ou se réunissent tour-à-tour. (Berlin.)

Atlas explicatif de l'histoire des états de l'Europe, depuis leur origine jusqu'en 1800, *accompagné de tables synchronistiques de l'histoire européenne*. — Première et deuxième livraisons, in-folio. (Oldembourg et Halle, 1804.)

Cet ouvrage, qui paraît avoir quelque analogie avec l'atlas de M. Lesage, présente, dans une suite de tableaux, les changemens géographiques de l'Europe. Une carte est affectée à chaque partage nouveau entre les puissances Européennes. On suit ainsi de l'œil les conquêtes et les migrations des peuples. Ce travail est destiné à l'instruction de la jeunesse. Les deux premières livraisons nous conduisent jusqu'à Charlemagne. L'exactitude et la clarté qu'on y remarque, font desirer une prompte publication de l'ouvrage entier.

Recherche d'un développement de l'idée de la vie. — Par Neumann, médecin à Pirna.

On ne peut trop féliciter la médecine d'avoir des adeptes qui

Digitized by Google

sont parvenus à expliquer le phénomène de la vie. On se rappelle que Brown, expliquant l'irritabilité par un principe chymique, a nommé la vie une force contrainte. M. Neumann la compare à la matière de la chaleur. Elle consiste dans une faculté donnée au corps d'agir sur sa propre excitabilité. (*Fiat lux!*) Il resterait une seule chose à prouver, savoir : la compétence de la chimie et de la physique pour juger ce que c'est que la vie dans les corps.

Tableau de Constantinople, par Fr. Murhard, 2 vol. in-8°. Le coloris a de la vivacité; les traits sont peu fidèles, et M. Murhard a eu le bonheur de voir Constantinople d'un œil bien plus favorable que le reste des voyageurs.

Histoire de l'éloquence parlementaire chez les Anglais, par M. Hegewisch, professeur à Kiel, in-8°. (Altona, 1804.)

Le sujet de cet ouvrage inspire un grand intérêt; l'auteur est fort savant et doué d'un bon esprit. On l'accuse cependant de quelques inexactitudes; mais le développement et les progrès de l'éloquence de la tribune, en Angleterre, sont en général exposés dans son ouvrage avec beaucoup de sagacité.

Histoire des Romains sous les empereurs, et des peuples contemporains jusqu'à la grande irruption des Barbares. (Freyberg.) M. Hubler nous avait déja donné les deux premiers volumes de cet ouvrage; on loue son exactitude comme historien, mais on trouve le plan de l'ouvrage trop restreint. On doit au même auteur, des tables historiques de la monarchie romaine, jusqu'au milieu du onzième siècle, dont on publie une seconde édition, et qui sont justement estimées.

Manuel de l'Histoire ecclésiastique, par M. Müncher. (Marbourg.) Il manquait jusqu'à ce jour un ouvrage qui résumât d'une manière sommaire cette importante histoire. Celui-ci a le double mérite de renfermer tout ce qui est nécessaire à son but, et de ne renfermer que ce qui est utile. La première partie se divise en quatre époques qui se terminent, la première, à Constantin; la seconde, à Grégoire-le-Grand; la troisième, à Grégoire VII; la dernière, à la réformation. La seconde partie de l'ouvrage s'est trouvée naturellement divisée en deux époques par la paix de Westphalie. L'auteur s'est créé quatre points de vue principaux, l'histoire de la hiérarchie ecclésiastique, celle de la religion,

Digitized by Google

celle de l'enseignement ecclésiastique, celle des travaux scientifiques qui se trouvent liés à l'enseignement.

ANGLETERRE.

Théâtre.

Les Anglais portent, en général, des dispositions si bienveillantes aux premières représentations des ouvrages qu'on leur soumet, que des étrangers ont passé des années entières à Londres, sans y être témoins d'une seule chûte. Cette indulgence du parterre anglais s'est cependant démentie cet été. Dans le cours du mois de juillet, on peut compter deux chûtes sur le seul théâtre de *Hay-market*.

On y donna, le 4 juillet, un opéra-comique (*musical entertainment*), intitulé le *Chasseur des Alpes* (*The Hunter of the Alps*), musique de M. Kelly. En voici le sujet en peu de mots. Deux frères, Félix et Rosalvi, ont été saisis de la manie des voyages. Le premier est allé aux Indes, et y a fait fortune; le second s'est fait chasseur dans les Alpes, et il y vit très-misérable avec une femme et beaucoup d'enfans. On le voit dans cette situation au lever de la toile. Après avoir tenté, pour en sortir, toutes les ressources légitimes, le malheureux Rosalvi se décide à voler. On se doute bien que le premier voyageur qu'il rencontre est son frère le *Nabab Félix*, qui arrive de l'Inde chargé des dépouilles de l'Orient. Il lui présente un pistolet, puis se repent, et reçoit de Félix une bourse. Cette bourse le rend suspect; Félix s'était égaré, ses gens ne le retrouvent point; on arrête Rosalvi dans sa cabane; Félix y arrive conduit par un des enfans de Rosalvi; reconnaissance et dénouement que chacun peut se représenter à sa manière. Cette intrigue occupe trois actes. Le premier fut très-applaudi; le second n'éprouva que de légers orages; mais à la fin du troisième, il fallut beaucoup de courage aux acteurs pour faire recevoir au parterre l'annonce d'une seconde représentation. La pièce, disent les journaux anglais, n'est pas encore bien morte, mais elle ne vivra pas longtems.

La seconde, qui a été donnée le 18 juillet, a eu un sort encore plus tragique; c'était aussi un drame en musique. L'auteur des

Digitized by Google

paroles est, dit-on, M. Arnold le jeune, et la musique est du feu docteur Arnold. La pièce est intitulée : *Foul Deeds will rise.* (Les crimes se découvrent.) Nous ne rendrons pas compte de la fable, qui est empruntée des *Canterbury-Tales* de Miss Lee ; il y est question d'enterremens, d'assassinats, de poignards, de mariage, de duels, et de tout ce qui peut faire un beau mélodrame. Malgré tant d'avantages, malgré les éloges que l'on donne à la musique du docteur Arnold, la pièce est tombée. La dextérité d'un acteur surprit pourtant au public l'annonce de la seconde représentation ; mais le public prit sa revanche lorsqu'on la lui donna ; les éclats de rire et les sifflets retentirent continuellement depuis la levée du rideau jusqu'à sa chûte.

Un amateur de spectacles, en lisant cet article, se demandera, peut-être, s'il ne serait à souhaiter que l'on rétablît à Paris cet ancien usage d'annonce, chaque jour au parterre les pièces du lendemain. On épargnerait ainsi au public cinq ou six représentations de chaque mauvais ouvrage qu'on le force trop souvent à essuyer. Les auteurs y gagneraient de voir le sort de leurs productions décidé tout d'un coup, ce qui vaut mieux que de se traîner péniblement vers une mort inévitable ; enfin les théâtres même y trouveraient leur compte ; ils ne resteraient pas vides ou livrés aux billets donnés, pendant plusieurs jours, uniquement pour consoler l'amour-propre des auteurs ou la gloriole du tribunal qui les a jugés en première instance.

Annonces.

Le déroulement des volumes de *papyrus* trouvés dans les ruines d'Herculanum, se fait maintenant avec beaucoup de succès sous les auspices du prince de Galles. On sait déja que ce prince employa toute l'influence de son rang et de son caractère pour procurer la sanction du roi de Naples au déroulement de ces débris de l'ancienne littérature, qui étaient sans cela condamnés à périr ignorés. Il réussit complettement dans son objet. Le roi de Naples fit non-seulement au prince présent du même nombre de volumes qu'il a donnés à l'empereur Napoléon, mais il donna aussi toute permission aux agens littéraires de son altesse royale, de faire la recherche de ces trésors cachés de la littérature. En conséquence, le docteur Heyter a été occupé à Naples pendant un tems considérable, ainsi que d'autres personnes, à cet important ouvrage.

Avant l'intervention du prince de Galles, dix-huit manuscrits

avaient été déchifrés dans le cours de quarante-six années ; mais sous ses auspices, près de quatre-vingt-dix ont été déchifrés en moins de deux ans. C'est un succès qui ne peut manquer d'inspirer au monde littéraire les espérances les mieux fondées. Parmi ces livres, il y en avait sept de latins ; mais malheureusement on a été obligé de les abandonner, en conséquence d'un accident qui les a réduits en poudre. M. Heyter a découvert à la fin d'un manuscrit le nom de Démétrius de Phalère. Les fragmens de quatre livres d'Épicure sont prêts à être publiés. Les gravures d'un livre et de six colonnes d'un autre, sont complettées. Un traité *sur la Colère*, un autre *de Natura Deorum*, ainsi qu'un essai de Logique, par Philodemus, sont aussi prêts à être publiés. Le traité *sur la Colère* est anonyme. Celui *de Natura Deorum* paraît être de Phœdre, l'ami de Cicéron.

Librairie.

A sysetm of chemistry, etc. Système de chymie, par Th. Thomson, professeur de chymie à Edimbourg, 4 gros vol. in-8°. Prix, 2 guinées en feuilles. (Londres, Edimbourg et Dublin.)

An essay of naval Tactik, etc. Essai de Tactique navale, par J. Clerk, 1 vol. in-4°. avec cinquante-deux planches. Prix, 1 liv. sterl. 16 sch. ou 43 fr. 20 cent. en feuilles. (Edimbourg et Londres.)

Les éditeurs de cet ouvrage annoncent que le système de tactique qu'il renferme est celui qui a été suivi par le célèbre Rodney et par les autres amiraux anglais les plus heureux.

The natural history of the human Teeth, etc. Histoire naturelle des dents humaines, où l'on explique les changemens qui ont lieu pendant la seconde dentition, la manière de procéder pour empêcher les irrégularités des dents, et où l'on traite des maladies auxquelles les enfans sont sujets pendant la première dentition. Par Jos. Fox, membre du collége royal de chirurgie de Londres et de la société de médecine de Paris. 1 vol. in-4°. avec treize planches. Prix, une guinée en feuilles. (Londres, Th. Cox.)

The Invalid, etc. L'Invalide, ou Dissertation sur les moyens les plus faciles de jouir d'une bonne santé et de vivre long-tems, par un *nonagénaire*, éditeur du Don-Quichotte spirituel, de Columelle, d'Euphrosyne, etc. On y a joint une traduction des

Digitized by Google

vers dorés de Pythagore, et d'autres poëmes. Prix, 4 schel. ou 4 fr. 80 cent. (Londres, Philipps.)

Ancient and modern Maltha, etc. Malte ancienne et moderne, contenant la description de cette île, son histoire naturelle, celle des différens gouvernemens auxquels elle a été soumise, la description de ses monumens antiques, et l'histoire des chevaliers de St. Jean de Jérusalem, depuis leur établissement à Malte jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, par Louis de Boisgelin, chevalier de Malte, 3 vol. in-4°. avec une carte. Prix, 4 livres sterl. 4 schel. ou 100 francs 80 cent. (Londres, Robinson.)

The narrative of a Voyage, etc. Relation d'un voyage de découverte, exécuté dans le vaisseau de S. M. *Lady Nelson*, pendant les années 1800, 1801 et 1802, par James Grant, lieutenant de la marine royale, 1 vol. in-4°, avec des cartes et gravures. Prix, une guinée. (Londres, Egerton.)

A defence of the slave-trade, etc. Apologie du commerce des esclaves, fondée sur les principes de l'humanité, de la politique et de la justice; in-8°. Prix, 2 schel. 6 p. ou 3 fr. (Londres, Highley.)

Letters on Silesia, etc. Lettres sur la Silésie, écrites pendant un voyage fait dans ce pays, en 1800 et 1801, par John Quincy Adams, alors ministre plénipotentiaire des Etats-Unis auprès de la cour de Prusse, et depuis membre du sénat Américain.

La table des matières de cet ouvrage annonce une description complète de la Silésie; le nom de l'auteur doit le recommander particulièrement aux hommes d'état. — 1 vol. in-8°. avec une carte. Prix, 8 schel. ou 9 fr. 60 cent. (Londres, Budd.)

An account of the Life, etc. Vie de James Beattie, contenant aussi les portraits des gens-de-lettres qui ont illustré l'Ecosse dans le siècle dernier, et une esquisse de l'état des sciences et de la littérature dans ce pays, par Al. Bower. 1 vol. in-8. Prix, 5 sch. ou 6 fr. (Londres, Baldwin.)

Memoirs of the Life, etc. Mémoires sur la vie, les écrits et la correspondance de sir William Jones, par lord Teignmouth, un vol. in-4. du même format que les œuvres de sir William Jones, avec son portrait, et un échantillon gravé de son écriture. Prix, 1 liv. sterl. 10 schel. ou 36 fr. (Londres, Hatchard.)

Digitized by Google

Memoirs of the Life of D. Darwin. Mémoire de la vie du D. Darwin, depuis son arrivée à Litchfield, jusqu'à son établissement à Derby, avec des anecdotes sur ses amis, et des remarques sur ses ouvrages, par Anne Seward, in-8.

Popular Tales. Contes populaires, par Marie Edgeuorth, auteur des contes moraux pour la jeunesse, de *Castle Rack-rent*, de *Belinde*, de l'Education pratique, et de beaucoup d'autres ouvrages, 3 vol. Prix, 15 sch. ou 18 fr. (Londres, J. Johnson.)

Traductions. *Select Icelandic poetry.* Choix de poésies islandaises, avec des notes. On y a joint des morceaux traduits de l'allemand, du danois, et Darthula d'Ossian, 2 vol. in-8. Prix, 12 sch. ou 14 fr. 40 cent. (Londres, Reynolds.)

Original correspondence, etc. Correspondance de J. J. Rousseau avec madame Latour de Franqueville et M. du Peyron, 2 vol. in-8. Prix, 12 schel. ou 14 fr. 40 cent. (Londres, J. Johnson.)

A ces traductions, il faut joindre celle du dernier *Voyage de Kotzebue à Paris*, laquelle vient d'être publiée à Londres, chez Philipps, et une imitation des *Fables espagnoles d'Yriarte*, par J. Belfour. (Londres, Richardson.)

ITALIE.

Servio Tullio, Servius Tullius, tragédie de Louis Parietti. Turin, de l'imprimerie Guaita, an 12.

L'auteur de cette tragédie est avantageusement connu par beaucoup de pièces en vers : une diction correcte et concise, des vers harmonieux, et des pensées nobles et développées avec grace, ont fait preuve de son talent.

Cette tragédie paraît être son coup-d'essai dans ce genre. Le sujet en est bien choisi, le style en est soigné, mais l'intrigue n'est pas assez nouée, et l'illusion manque par la faiblesse de plusieurs scènes et par la froideur de la narration. L'auteur ne connaît pas encore l'optique du théâtre : avec de très-beaux morceaux, sa tragédie n'est qu'une pièce médiocre. En la parcourant, on admire la vérité des tableaux, le talent de l'auteur pour tracer et soutenir des caractères ; mais on juge que la froideur du dialogue détruirait toute illusion à la scène. Il faut que cet auteur estimable s'applique

Digitized by Google

à tirer un meilleur parti de son talent : l'étude du théâtre et la méditation sur les ouvrages classiques des Euripide, des Alfieri et des Racine, pourront développer son génie, et donner à M. Parietti un rang parmi les poètes tragiques de l'Italie.

Quadro della Valsesia. Tableau de la Valsesia, par le chanoine Sottile, Novarre, 1804, in-8.

Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première contient la statistique de la vallée qui prend le nom de la Sesia : cette rivière descend du mont Rose, et se jette dans le Pô, entre Verceil et Valence. La description pittoresque des forêts, des montagnes et des sites de cette vallée, forme un tableau qui peut intéresser les lecteurs. La seconde partie renferme l'histoire politique du peuple qui habite cette contrée. Son indépendance s'est conservée jusqu'en 1415, époque où il se donna volontairement aux ducs Visconti, appelés à la seigneurie de Milan, qui lui conservèrent ses privilèges. La troisième partie traite des moyens d'améliorer le sort des habitans de ce pays, tels que le rétablissement de leurs anciens privilèges qu'ils ont perdus depuis la révolution, exploitation des mines, des établissemens d'instruction publique et l'amélioration de l'agriculture.

SUISSE.

Le gouvernement de Berne a accordé à la société *des Curieux de la Nature* de cette ville, pour y établir un jardin de botanique, le cimetière attenant aux bâtimens de la bibliothèque. C'est sur cette terre, où reposent les cendres de tant d'illustres bernois, qu'on se propose d'élever un monument à la gloire de l'immortel Haller. M. Wyttenbac, pasteur à Berne, au nom de la société des *Naturalistes* que nous venons de nommer, avait invité, non-seulement tous ses concitoyens, mais tous les admirateurs de Haller, à lui communiquer leurs idées et à l'aider de leurs conseils dans cette honorable entreprise. La liste des souscriptions était ouverte à la bibliothèque de Berne, et la somme pour laquelle on avait souscrit était déja considérable; mais les parens et alliés de Haller, voulant faire les frais de son buste, et le monument devant être fort simple, il a paru, dans une feuille de Berne, une déclaration portant que les concitoyens

Digitized by Google

de cet homme célèbre voudront sans doute se réserver exclusivement le droit de contribuer aux autres dépenses nécessaires. En conséquence, on s'excuse avec reconnaissance de recevoir les souscriptions des étrangers. On songe aussi à lier à ce monument, en l'honneur d'un des plus grands hommes de la Suisse, l'entreprise d'une superbe édition in-4. de ses poésies, dont les exemplaires seraient exclusivement réservés aux souscripteurs du monument.

FRANCE.

Nouvelles.

La classe de l'histoire et de la littérature ancienne de l'Institut national, a élu le sénateur Boissy-d'Anglas pour remplir la place vacante par la démission de M. Anquetil-Duperron.

On vient de nétoyer, par les ordres du préfet du département de la Seine, les belles sculptures de la fontaine de Grenelle. MM. Quatremère de Quincy, Molinos et Legrand, chargés de cette opération, y ont employé le procédé décrit par Vitruve et par Pline, pour passer les sculptures antiques à l'encaustique. Ce moyen, qui consiste à boucher tous les pores du marbre par une mixtion d'huile d'œillet et de cire vierge, appliquée à chaud sur le marbre échauffé lui même, le préserve dans la suite de ces taches noires que l'humidité y produit, et qui ne sont autre chose qu'une végétation de *lichen*, espèce de mousse très-fine dont les racines s'implantent dans les pores du marbre, les écartent à la longue, et en corrodent la surface....

Le succès de cette première expérience sur des figures d'une grande proportion, a parfaitement répondu à l'attente du préfet. Les figures n'ont éprouvé aucune altération, par le chauffage du marbre, au moyen des réchauds à main faits exprès et commodes pour communiquer la chaleur à toutes les parties d'une figure ou d'un groupe, avant de l'induire de la mixtion d'huile et de cire, pour répéter ensuite ce chauffage, et faire fondre la couche de cire qui reste figée sur le marbre, lorsqu'il est refroidi. .

Une telle opération, faite avec soin et précaution, remplit parfaitement les pores du marbre et les bouche à une certaine profondeur. On cire ensuite à froid la superficie et on la frotte avec un linge fin,

Digitized by Google

ce qui achève de former une espèce de vernis sur lequel l'eau glisse sans s'arrêter, et ne permet plus au *lichen* de placer ses racines.

Il n'y a point de doute que les figures antiques les plus précieusement exécutées, telles que l'*Antinoüs*, l'*Apollon* et d'autres, n'aient été ainsi polies à la cire, et l'on doit savoir gré au magistrat éclairé, au savant antiquaire et aux artistes zélés qui ont concouru, par cette utile expérience, à faire parmi nous l'application d'un procédé inusité jusqu'alors, et auquel on devra, s'il est généralement adopté, la conservation de nos plus belles sculptures. (*Extrait du journal des Bâtimens, des Monumens et des Arts.*)

MM. de Humboldt et Bonpland, dont plusieurs journaux avaient faussement annoncé la mort, sont arrivés, dans les premiers jours d'août, de Philadelphie à Bordeaux, après une traversée de vingt-neuf jours. On sait que ces savans voyageurs étaient engagés depuis cinq ans dans une expédition, entreprise à leurs propres frais, pour le progrès des sciences physiques; ils ont parcouru l'Orénoque, l'Amazone, la Nouvelle-Grenade, les Andes de Quito, le Pérou et le Mexique. Outre les collections géologiques et les herbiers qu'ils avaient déja fait passer en Europe, ils ont avec eux trente caisses d'objets qui doivent être d'autant plus intéressans, que les pays d'où ils sont tirés étaient moins connus. M. de Humboldt doit être maintenant à Paris.

M. Biot et un autre jeune physicien se sont élevés dans un ballon, le 6 fructidor (24 août), pour faires différentes expériences. Le vent les a portés vers le sud, et ils sont descendus le même jour à vingt-deux lieues de Paris, sur la route d'Orléans. M. Biot est très-content de ses observations, et se promet d'entreprendre bientôt une seconde expédition aérienne.

Depuis plusieurs années on découvre, en cultivant les jardins et les terres qui sont autour de Brou (département de l'Ain), les ruines d'une ancienne ville détruite par un incendie. On y a trouvé des médailles gauloises d'argent, des médailles romaines en or, en argent et en bronze, parmi lesquelles il y en a de fort curieuses qui ont été expliquées par M. Chapuis, qui les possède presque toutes. On vient aussi de trouver, dans une terre de ce même canton, environ trois livres pesant de médailles, de la colonie de Marseille. Elles sont toutes d'argent, d'un très-bon titre. D'un côté se voit la tête du génie de la ville, ou la ville même personnifiée, nue, tournée

Digitized by Google

à droite, sans inscription. Au revers, un bouclier sur lequel sont les lettres M. A. initiales du mot *Massilia*. Elles sont toutes du poids d'un demi-sesterce. Elles sont d'un fort relief, belles et d'un excellent goût, qui rappelle l'origine de la ville à laquelle elles ont appartenu. Toutes ces médailles sont bien frappées. On en avait déja trouvé une certaine quantité dans le même canton, il y a trois ans.

Annonces.

OEuvres d'Archimède, traduites littéralement, avec un commentaire, par F. Peyrard, bibliothécaire de l'école polythecnique. Cet ouvrage, qui paraîtra par souscription dans le courant de l'an 13, sera orné de planches et imprimé par Crapelet, en un vol. in-4. Prix, 36 fr., et en papier vélin, 72 fr. Tous les exemplaires seront numérotés et livrés suivant l'ordre des souscriptions. La liste des souscripteurs sera imprimée en tête du volume. On ne tirera pas un seul exemplaire au delà du nombre des souscriptions; ainsi il sera absolument impossible de se procurer cet ouvrage autrement qu'en souscrivant. On paie, en souscrivant, chez le traducteur, à l'école polytechnique.

L'Institut national, en approuvant la traduction d'Euclide, de M. Peyrard, engagea le traducteur de cet ouvrage à terminer sa traduction d'Archimède, de ce géomètre créateur que doivent lire et méditer tous ceux qui s'occupent du progrès des sciences mathématiques. M. Delambre, secrétaire perpétuel de la première classe de l'Institut, ce savant célèbre qui a cultivé, avec un égal succès, les sciences mathématiques et les langues anciennes, veut bien avoir la complaisance de lire les épreuves, de les comparer avec le texte grec, et de faire part au traducteur du résultat de ses observations. Cette invitation de l'Institut, et l'offre infiniment obligeante de la part de M. Delambre, ont déterminé M. Peyrard à publier sa traduction.

Dictionnaire de la Fable, ou Mythologie grecque, latine, égyptienne, celtique, persanne, syriaque, indienne, chinoise, mahométane, rabbinique, sclavonne, scandinave, africaine, américaine, iconologique, etc.; deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, par Fr. Noël, inspecteur-général de l'instruction publique, ancien professeur de belles-lettres dans l'Université de Paris, 2 vol. in-8. de 800 pages chacun, imprimés en petit-texte, à deux colonnes, et ornés d'une figure allégorique gravée d'après le

Digitized by Google

dessin de Girodet. L'exécution typographique de cet ouvrage est magnifique. Prix, 21 fr. et 26 fr. franc de port. A Paris, chez Lenormant.

Un bon *Dictionnaire de la Fable* est un ouvrage important et nécessaire ; et quand on veut joindre aux détails de la fable ancienne ceux des fables modernes, c'est encore un ouvrage difficile et qui demande beaucoup de recherches et des connaissances variées. Personne n'était plus propre à inspirer et à mériter la confiance sur un travail de ce genre que M. Noël, dont les talens et les connaissances littéraires sont connus et estimés depuis longtems. La seconde édition de son *Dictionnaire de la Fable*, publiée si peu de tems après la première, prouve, mieux que des éloges, le succès qu'a obtenu la première ; mais ce succès n'a fait qu'encourager l'auteur à rendre son ouvrage encore plus digne de l'estime publique, par des corrections, des développemens et une foule d'articles nouveaux.

Œuvres complètes de P. J. Bitaubé, membre de l'Institut national, 9 vol. in-8. contenant l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, 6 vol. ornés du portrait d'Homère, gravé par Saint-Aubin ; du Bouclier d'Achille et d'une Carte homérique qui n'a point encore été publiée ; Joseph, les Bataves, Herman et Dorothée ; suivi de plusieurs Mémoires sur la littérature des anciens. Prix de 45 fr. à 135 fr. selon la beauté du papier. A Paris, chez Dentu et Lenormand.

Le mérite de M. Bitaubé, comme auteur et comme traducteur, est trop généralement reconnu pour que nous ayons besoin de faire ici l'éloge de ses ouvrages. *Joseph* et *les Bataves* ont été traduits dans plusieurs langues. Sa traduction d'Homère a fait oublier celles qui l'avaient précédée. M. Bitaubé a revu, avec le plus grand soin, cette nouvelle édition de ses *Œuvres complètes*, et l'a rendue supérieure aux autres en la retouchant.

Œuvres complètes de mesdames de Lafayette et de Tencin, nouvelle édition, revue, corrigée, précédée de notices historiques et littéraires, et augmentée de la *Comtesse de Tende*, par madame de Lafayette ; de la *Correspondance de madame de Tencin avec M. de Richelieu ;* de la *Comtesse de Savoie et d'Aménophis*, par madame de Fontaines, etc. — Paris, chez Colnet, Debray, Delaunay, et autres.

C'est une idée heureuse que d'avoir réuni les œuvres de trois femmes célèbres par leurs succès dans le même genre de littérature. Les notices qui les concernent sont aussi intéressantes que bien

Digitized by Google

écrites, et l'on trouve, à la fin du recueil, un court essai sur les romans, qui fait également honneur aux talens de l'éditeur. Il est peut-être fâcheux d'observer que ces réimpressions d'ouvrages connus soient aujourd'hui la principale ressource de la librairie ; mais cela vaut beaucoup mieux que d'imprimer des œuvres posthumes que l'auteur n'avait jamais destinées à voir le jour. C'est ce que vient de faire l'éditeur anonyme de l'ouvrage suivant :

Lettres historiques et critiques sur l'Italie, de Charles Desbrosses, premier président au parlement de Dijon, et membre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris, imprimées sur le manuscrit original et inédit, avec des notes, par M***. nouvelle édition, 3 vol. in-8. — Paris, chez Ponthieu.

Un journal très-estimé (*le Publiciste*) a très-justement relevé la profonde ignorance de ce M***. qui ne sait même pas le nom du savant illustre dont il a vendu la dépouille à son libraire (le président se nommait de Brosses, et non Desbrosses), et qui confond des vers de Molière ou de Regnard avec la prose de celui qui les cite. Le même critique a fait également remarquer combien il est indécent de livrer au public des plaisanteries que l'homme du caractère le plus grave peut se permettre avec ses amis, mais qu'il ne se permet qu'avec eux. Malgré toutes les bévues de cet éditeur, qui ne sait ni écrire, ni ponctuer, l'ensemble de ces lettres intéresse par des observations neuves, curieuses, et présentées avec naïveté. On regrette que la correspondance du président de Brosses ne soit pas tombée en de meilleures mains, et l'on desire bien vivement de voir arrêter ce brigandage littéraire, qui va fouiller jusques dans les tombeaux, dont les Allemands nous ont peut-être donné l'exemple, mais où nous sommes en grand péril de les égaler.

Voyage aux états de l'Amérique, situés à l'Ouest des monts Alleganys, pendant l'an 1802, par Michaux. 1 vol. in-8. Paris, chez Levrault.

Cet ouvrage, rempli d'observations utiles, et de faits curieux, a le mérite de la nouveauté au suprême degré. Les trois états souverains, qui en font l'objet, ne datent leur existence, comme tels, que depuis un petit nombre d'années. Kentucky, le plus ancien, n'existe que depuis dix-neuf ans, Genessee depuis huit, l'Ohio depuis deux. Avant ces époques, les vastes contrées qui les composent, n'étaient que des forêts désertes, et maintenant la population de

Digitized by Google

ces trois états s'élève au dessus de quatre cent mille ames. Nonobstant leur extrême jeunesse, ils ont fait des progrès rapides dans l'agriculture et les arts, et l'on est tout surpris de voir des chantiers, situés à sept cents lieues de la côte, où l'on construit des vaisseaux de deux à trois cents tonneaux, destinés à naviguer dans toutes les mers, phénomène unique peut-être dans l'histoire du genre humain. M. Michaux, en botaniste et cultivateur habile, a observé surtout les qualités du terrain, et l'état de l'agriculture dans les pays nouveaux et intéressans qu'il a parcourus. Ce voyage, par la nouveauté du tableau et par les observations dont il est rempli, est destiné, sans doute, à être traduit dans toutes les langues savantes de l'Europe.

Gravure.

Ossian, estampe de vingt pouces de haut sur vingt-deux et demi de large, gravée par *J. Godefroy*, d'après un tableau de *F. Gérard*. — Prix, 48 fr. avec la lettre, et 96 fr. avant la lettre. — A Paris, chez l'*auteur* et propriétaire, rue d'Argenteuil, n°. 211; et chez *Gérard*, Pavillon des Quatre-Nations.

Le sujet de cette estampe n'est celui d'aucun des chants d'Ossian en particulier; il paraît plutôt que le peintre a eu pour but de représenter l'Homère de la Calédonie dans sa vieillesse. Il est assis au bord d'un torrent, évoquant, aux sons de sa harpe, et à la clarté mélancolique de la lune, les ombres de sa famille et de ses compagnons d'armes, auxquels il eut le malheur de survivre.

Le mérite du graveur est d'avoir bien rendu ces êtres aériens et fantastiques, d'avoir, par les divers travaux du burin, distingué les corps opaques, des transparens. Cette adresse donne à son estampe un caractère unique et singulier.

Portrait du pape régnant Pie VII, exécuté en marbre par le célèbre Canova.

Ce portrait, fait d'après nature, est le seul qui existe du souverain pontife. La réputation de M. le chevalier Canova est un garant suffisant et de la ressemblance et de la beauté de l'ouvrage. A peine a-t-il été exposé à Rome, aux applaudissemens des connaisseurs, que MM. Pierre Fontana et Joseph d'Este ont entrepris de le graver par souscription.

La planche vient d'être terminée; elle a de hauteur vingt-deux

Digitized by Google

pouces, sur seize de largeur. Cette belle gravure se vend chez M. Leclerc, libraire. Le prix est de six fr.

Tableau historique des costumes, des mœurs et des usages des principaux peuples de l'antiquité et du moyen âge, traduit de l'allemand de M. Robert de Spallart. A Paris, chez Henrichs, et à Metz, chez Collignon.

L'auteur a mis dans ses recherches un zèle infatigable, une érudition profonde et la plus saine critique. Il traite de chaque peuple en particulier. Il décrit d'abord le costume des femmes, celui des hommes, qui comprend non-seulement les vêtemens ordinaires des différentes classes, mais ceux qui étaient les attributs des emplois, ou les *insignes* de quelque dignité, les armes défensives et offensives, les chars et machines de guerre de toute espèce. Il parle ensuite de la cavalerie, des vaisseaux et de la navigation, de l'architecture, des jardins, des sacrifices, des cérémonies religieuses, funéraires et nuptiales, des meubles, des vases, des usages dans les repas, des traits qui distinguent souvent la figure chez les différens peuples, du caractère de ces peuples, de la sculpture, de la peinture, de l'écriture, des livres, de la musique, de la danse, des jeux de société, des exercices gymnastiques, et de plusieurs autres objets curieux.

Cet ouvrage contiendra six livraisons composées chacune d'un volume in-8. et d'un cahier in-folio oblong. Gravures enluminées, papier vélin. La première livraison vient de paraître. Prix, 36 fr. pour les souscripteurs de l'ouvrage entier.

Essai sur la théorie des trois élémens, comparée aux élémens de la chimie pneumatique, par M. Tissier, 1 vol. in-8. de 556 pages. Chez Ballanche, à Lyon. Cet ouvrage, dont il n'entre pas dans notre plan d'apprécier le mérite, a cela de particulier, qu'il n'est pas mis en vente, mais que l'auteur le distribue *gratis*.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT.

RUSSIE.

L'Académie impériale russe a tenu une séance publique, le 12 juillet, pour l'inauguration de la nouvelle salle qu'elle tient de la munificence de son auguste protecteur l'empereur Alexandre. Après la bénédiction de l'eau par M. le chevalier Paul Jacowlewitz, membre de l'Académie et grand aumônier de l'armée et de la flotte, le président, M. de Nartow, ouvrit la séance par un discours dans lequel il exprime la reconnaissance de l'Académie pour son immortelle fondatrice et pour l'empereur régnant. Le secrétaire perpétuel lut ensuite un compte abrégé des travaux de l'Académie depuis sa fondation, et de ceux de chacun de ses membres. Après cette lecture, on notifia les sujets de prix proposés par l'Académie, pour encouragier les talens et enrichir la littérature russe de productions nationales. Ces sujets sont : 1°. L'éloge du czar Jean IV Basilowitz. 2°. L'éloge de Minin et de Pojarski. (Voyez le numéro VII de cette gazette, article *Russie, beaux-arts.*) 3°. Des considérations sur le commencement et les progrès de la littérature russe, jusqu'à nos jours. 4°. Une tragédie en vers russes; le choix du sujet est laissé aux concurrens; cependant l'Académie verrait avec plaisir qu'il fût pris dans l'histoire nationale. Les membres de l'Académie ne sont point exclus du concours.

Le prix, pour les trois premiers sujets, sera une médaille d'or de 50 ducats, et l'*accessit* une médaille d'argent de la même grandeur.

L'auteur de la meilleure tragédie recevra 500 roubles, sur une somme qui a été envoyée à l'Académie, pour cet objet, par une personne inconnue.

ALLEMAGNE.

L'Académie royale des Sciences de Berlin, dans sa séance du 9 août, tenue pour célébrer l'anniversaire de la naissance du roi, a remis au premier mai 1806, tous les sujets de prix qu'elle avait proposés pour cette année, aucun des mémoires qu'elle a reçus ne lui ayant paru dignes d'être couronnés.

Digitized by Google

Un savant étranger à proposé un prix de 50 louis d'or, pour la question suivante, au jugement de l'Académie de Berlin : D'où vient que la civilisation du genre humain ne se trouve que dans l'Orient, et qu'on en reconnait à peine quelques traces dans les découvertes faites à l'Occident et dans les nombreux groupes d'isles de la mer du Sud? L'Académie recevra des mémoires sur cette question jusqu'au mois de mai 1805 ; ils pourront être écrits en latin, en français ou en allemand.

L'Académie a reçu, parmi ses membres honoraires étrangers, M. Haüy, de l'Institut national de France, et M. Alex. Monro, président du collège de médecine d'Edimbourg.

La Société royale de Goettingue avait proposé pour sujet du prix d'homélie : la démonstration de la certitude de la Providence divine, par la vie des grands hommes. — Il s'est présenté dix concurrens ; le prix a été adjugé à M. Germar de Wernigerode, l'*accessit* à M. Emile Arnold.

Les rédacteurs de la Gazette générale de littérature de Jena, proposent quatre prix pour les meilleurs tableaux et recensemens qui lui seront présentés de l'ensemble des écrits publiés pendant les cinq dernières années du dix-huitième siècle, sur la théologie, l'histoire naturelle, la poésie et l'histoire; si les concurrens devaient lire tous les ouvrages qui entrent dans ce cadre, ils auraient certainement droit, par leur patience, à une grande indemnité ; mais on n'attend d'eux que des jugemens sur les ouvrages vraiment *remarquables* : combien leur travail est simplifié !

Digitized by Google

ÉDITION COMPLÈTE

DES ŒUVRES

DE CONDORCET.

PROSPECTUS.

La place que Condorcet a occupée dans le monde savant, dispense de s'arrêter sur le mérite de la collection que nous offrons au public. Tant que les hommes conserveront le souvenir des sages qui ont étendu l'empire de la raison, le nom de Condorcet sera l'objet des hommages et de la reconnaissance.

Avoir soigné l'édition complète de ses œuvres, est la seule consolation que sa perte laisse à sa famille et à ses amis ; c'est le seul dédommagement qu'ils puissent offrir à sa patrie et à la république des lettres.

Cette édition en vingt-un volumes in-8. est composée d'ouvrages qui ont déja paru, et de quelques-uns que le public ne connaît pas encore : elle est divisée en trois parties distinctes, savoir :

PREMIÈRE DIVISION.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE.

I. Éloges des académiciens *de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an* 1666 *jusqu'en* 1699, première partie, *contenant* : Éloge de la Chambre. — de Roberval. — de Frenicle. — de l'abbé Picard. — de Mariotte. — de Duclos. — de Perrault. — de Huyghens. — de Rœmer. — Liste alphabétique des membres de l'ancienne Académie. — de Fontaine. — de la Condamine. — de Trudaine. — de Bernard Jussieu. — de Bourdelin. — de Haller. — de Malouin. — de Linné.

II. Éloges des académiciens *de l'Académie royale des sciences,*

Digitized by Google

morts depuis l'an 1171, deuxième partie, *contenant :* Éloge de Joseph Jussieu. — du comte d'Arcy. — de Lieutaud. — de Bucquet. — de Bertin. — de Courtanvaux. — de Maurepas. — de Tronchin. — de Pringlin. — d'Anville. — de Bernoulli. — de Montigny. — de Margraaf. — de Duhamel. — de Vaucanson. — de Hunter.

III. Éloges des académiciens *de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an* 1784, troisième partie, *contenant :* Éloge de Euler. — de Bezout. — de d'Alembert. — de Tressan. — de Wargentin. — de Maquer. — de Bergmann. — de Cassini. — de Courtivron. — de Praslin. — de Guettard. — de l'abbé de Gua. — de Paulmy. — de Bouvart. — de Lassones. — de Luynes.

IV. Éloges des académiciens *de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an* 1787, quatrième partie, *contenant :* Éloge de Fouchy. — de Buffon. — de Franklin. — de Camper. — de Fougeroux. — de Turgot. — de l'Hôpital. — de Pascal.

V. Vie de Turgot.

VI. Vie de Voltaire, première partie, *suivie des* Avertissemens et Notes insérés par Condorcet dans l'édition complète des OEuvres de Voltaire.

VII. Vie de Voltaire, deuxième partie, *contenant* la suite des Notes insérées dans les OEuvres complètes de Voltaire, rangées par ordre alphabétique.

VIII. Un volume, en deux parties, dont la première contient l'*Esquisse d'un* Tableau historique *des progrès de l'esprit humain*, depuis la première jusqu'à la dixième époque ; et la seconde, des *fragmens de l'*Histoire de la quatrième époque, avec un fragment sur l'Atlantide, ou *Efforts combinés de l'espèce humaine pour le progrès des sciences.*

(Cette seconde partie n'a pas encore paru ; elle est le fruit des derniers travaux de l'auteur, pendant sa proscription. Il en a été tiré un certain nombre d'exemplaires séparément, pour la facilité des personnes qui ne voudraient pas acquérir toute l'édition, mais qui possèdent et désirent compléter la première partie de cet ouvrage.)

IX. Un volume sur l'instruction publique, *contenant* : Mémoire sur l'instruction publique. — Sur la nécessité de l'instruction pu-

Digitized by Google

blique. — Rapport et Projet de Décret sur l'organisation générale de l'instruction publique.

X. MÉLANGES DE LITTÉRATURE, *contenant* : Lettres d'un Théologien à l'Auteur du Dictionnaire des trois siècles. — Discours prononcé dans l'Académie française, le jeudi 21 Février, à la réception de M. de Condorcet. — Lettres de M. de Condorcet au Roi de Prusse. — Discours de M. de Condorcet, directeur de l'Académie française, en réponse à celui de M. Bailly, le jeudi 26 février 1784. — Dissertation philosophique et politique sur cette question : *S'il est utile aux hommes d'être trompés ?* — Discours prononcé par M. de Condorcet à l'ouverture de la séance de l'Académie royale des Sciences, de Septembre. — Discours prononcé à l'Assemblée nationale par M. de Condorcet, à la séance du 17 Juin 1799. — Recueil de pièces sur l'état des protestans en France.

SECONDE DIVISION.

POLITIQUE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

XI. MÉLANGES DE POLITIQUE, *contenant :* Réflexions sur la Jurisprudence criminelle. — Réponse au Plaidoyer de M. d'E..... dans l'affaire du comte de Lally. — Réflexions sur l'esclavage des Nègres. — Réflexions d'un citoyen non gradué sur un procès très-connu. — De l'influence de la révolution de l'Amérique sur l'Europe.

XII. MÉLANGES DE POLITIQUE, *contenant* : Lettres d'un bourgeois de New-Heaven à un citoyen de Virginie, sur l'inutilité de partager le pouvoir législatif entre plusieurs corps. — Lettres d'un citoyen des Etats-Unis à un Français, sur les affaires présentes. — Sentimens d'un Républicain sur les assemblées provinciales et les Etats-généraux. — Idées sur le Despotisme, à l'usage de ceux qui prononcent ce mot sans l'entendre. — Déclaration des Droits. — Lettres d'un Gentilhomme à Messieurs du Tiers-Etat. — Réflexions sur les pouvoirs et instructions à donner par les provinces à leurs députés aux Etats-généraux.

XIII. MÉLANGES DE POLITIQUE, *contenant* : Considérations sur les Assemblées provinciales. *Première partie.*

XIV. MÉLANGES DE POLITIQUE, *contenant :* Considérations sur les Assemblées provinciales. *Deuxième partie.*

Digitized by Google

XV. MÉLANGES DE POLITIQUE, *contenant* : Sur la forme des élections. — Examen de cette question : *Est-il utile de diviser une Assemblée nationale en plusieurs chambres ?* — Lettres à M. le Comte Mathieu de Montmorency, député au bailliage de Montfort-l'Amaury. — Sur le préjugé qui suppose une contrariété d'intérêt entre la capitale et les départemens. — Sur l'étendue des pouvoirs de l'Assemblée nationale, pour que Paris forme un grand département. — Sur la formation des communes. — Sur la nécessité de faire ratifier la Constitution par les Citoyens. — Sur la formation des communautés des campagnes. — Réflexions sur ce qui a été fait et sur ce qui reste à faire, lues dans une Société d'amis de la paix. — Réflexions sur l'accusation judiciaire. — Réflexions sur l'usufruit des bénéficiers. — Sur les tribunaux d'appel. — Extrait du pacte de famille.

XVI. MÉLANGES DE POLITIQUE, *contenant :* Fragment sur la liberté de la presse. — Réponse à l'adresse aux provinces, ou Réflexions sur les écrits publiés contre l'assemblée nationale. — De la nature des pouvoirs politiques dans une nation libre. — Au Corps électoral, contre l'esclavage des Noirs. — Sur l'admission des députés des planteurs de Saint-Domingue à l'Assemblée nationale. — Adresse à l'Assemblée nationale sur les conditions d'éligibilité. — Des Conventions nationales. — Sur l'institution d'un conseil électif. — Déclaration de l'Assemblée nationale. — Projet d'une exposition des motifs qui ont déterminé l'Assemblée nationale, sur la propositton formelle du Roi, qu'il y a lieu à déclarer la guerre au roi de Bohême et de Hongrie. — La République française aux hommes libres. — Avis aux Espagnols. — Avis aux Bataves. — Aux Germains. — Lettre à M...., magistrat de la ville de ....., en Suisse.

XVII. MÉLANGES DE POLITIQUE, *contenant :* De l'influence d'un Monarque et d'une Cour sur les mœurs d'un peuple libre. — De la République, ou : un Roi est-il nécessaire à la conservation de la liberté ? — Opinion sur les émigrans. — Opinion sur le rapport des Comités militaire, diplomatique et de l'ordinaire des finances, réunis. — Révision des travaux de la première législature. — Ce que c'est qu'un cultivateur ou un Artisan français. — Sur la liberté de la circulation des subsistances. — Discours sur l'office de l'Empereur. — L'Assemblée nationale aux Français. — Opinion sur les mesures générales propres à sauver la patrie

Digitized by Google

des dangers imminens dont elle est menacée. — Opinion sur l'attentat commis contre la liberté des Membres du Corps législatif. — D'un avantage particulier à la Constitution française. — Opinion sur la nécessité d'une convocation extraordinaire en 1792. Adresse de l'Assemblée nationale aux Français. — Instruction sur l'exercice du droit de souveraineté. — Exposition des motifs d'après lesquels l'Assemblée nationale a proclamé la convocation d'une Convention nationale, et prononcé la suspension du pouvoir exécutif dans la main du Roi.

XVIII. Mélanges de politique, *contenant :* Sur le sens du mot *révolutionnaire*. — Que toutes les classes de la société n'ont qu'un même intérêt. — Réflexions sur la révolution de 1688 et celle du 10 Août 1792. — Opinion sur le jugement de Louis XVI. — Lettres de Junius à William Pitt.. — Plan de Constitution, présenté à la Convention nationale, les 15 et 16 Février 1793, l'an II de la République. — Ce que les Citoyens ont droit d'attendre de leurs Représentans. — Les Députés du Département de l'Aisne à la Convention nationale, aux citoyens du département. — Discours sur la convocation d'une nouvelle Convention nationale, en cas que la Constitution ne soit pas finie dans un tems déterminé. — Aux citoyens français, sur la nouvelle Constitution.

TROISIÈME DIVISION.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

XIX. Mélanges d'Économie politique, *contenant :* Lettre d'un Laboureur de Picardie, à M. N***, auteur prohibitif, à Paris. — Mémoire sur le canal de Picardie. — Réflexions sur les corvées, à milord ***. — Monopole et Monopoleur. — Réflexions sur le commerce des blés.

XX. Mélanges d'Économie politique, *contenant* : Plan d'un emprunt public, avec des hypothèques spéciales. — Sur la constitution du pouvoir chargé d'administrer le trésor national. — Sur le marc d'argent. — Mémoires sur la fixation de l'impôt. — Sur l'impôt personnel. — Nouvelles réflexions sur le projet d'acquitter la dette exigible en papier forcé. — Sur la proposition d'acquitter la dette exigible en assignats. — Des causes de la disette du numéraire, de ses effets, et des moyens d'y remédier. — Mémoires sur les monnaies.

Digitized by Google

XXI. MÉLANGES D'ECONOMIE POLITIQUE, *contenant :* Sur les caisses d'accumulation. — Mémoire sur les effets qui doivent résulter de l'émission de la nouvelle monnaie de cuivre. — Sur les opérations nécessaires pour rétablir les finances. — Sur la distribution des assignats, et sur l'établissement des paiemens par registre. — Instruction pour le paiement des annuités et leur remboursement. — Discours sur la nomination et la destitution des Commissaires de la trésorerie nationale, et des Membres du Bureau de comptabilité, prononcé à la séance du 3 Février 1792. — Discours sur les moyens de rétablir les finances, prononcé à l'Assemblée nationale, le 12 Mars 1792. — Lettre du Secrétaire de l'Académie des sciences à M. le Président de l'Assemblée nationale, le 12 Juin 1792. — Des lois constitutionnelles sur l'administration des finances. — Sur l'impôt progressif. — Tableau général de la science, qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales.

Cette édition a été rédigée par MM. Garat et Cabanis, amis de feu Ch. de Condorcet, et rien n'a été épargné, par rapport à l'exécution typographique, pour la rendre digne de son illustre auteur.

PRIX 105 FRANCS.

A PARIS, chez *Henrichs*, rue de la Loi, n°. 1231. *Fuchs*, rue de Seine. *Levrault, Schoell et Cie.* même rue. *Treuttel* et *Würtz*, quai Voltaire. *Kœnig*, quai des Augustins. Et à BRUNSWICK, chez *Vieweg* aîné.

Digitized by Google

SUITE

DES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'EMPIRE DE LA MER.

L'HISTOIRE maritime du Danemarck et de la Suède présente un caractère qui leur est propre, et qu'on ne retrouve chez aucune autre nation. A dater de la plus haute antiquité historique, jusqu'à notre âge, ces deux peuples ont été constamment navigateurs-guerriers et navigateurs-commerçans; les plus grandes expéditions maritimes leur appartiennent; l'histoire est remplie de leurs émigrations; ils ont envahi et conquis une partie de l'Europe et de l'Asie, et cependant jamais ces deux royaumes, lors même qu'ils étaient réunis, n'ont été sur la ligne des grandes puissances. Les Danois ont subjugué plusieurs fois l'Angleterre et l'Irlande; quatre de leurs princes ont régné sur les Anglais; les Suédois ont soumis toutes les côtes de la Baltique; et avant Gustave Adolphe, leur influence

Digitized by Google

sur le système politique de l'Europe était presque nulle.

Il y a dans cette histoire du Nord des faits authentiques qui paraissent inexplicables. L'*officina gentium* ne peut être contestée ; et d'où sortait cette immense population qui se répandit pendant plusieurs siècles du Nord vers le Midi? En examinant aujourd'hui son berceau, on trouve des déserts, un climat âpre, un sol infertile ; cependant on y trouvait, avant les Francs et les Germains, de grandes sociétés politiques ; l'agriculture, les arts et les manœuvres nautiques leur étaient familières ; elles avaient des flottes et des armées nombreuses. Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, Olaüs, trente-troisième roi de Danemarck, donne en mariage la *mer* à un de ses enfans, et à l'autre la *terre*. *Frothon*, l'un de ses prédécesseurs, avait armé trois mille vaisseaux contre le roi de Norvège. La mer avait alors ses chevaliers errans. Aldan, trente-sixième roi de Danemarck, après trois ans d'un règne heureux, cède la couronne à son frère, pour embrasser la profession de pirate qui était alors en honneur. Omond, quarante-septième roi, voulant épouser la fille de Ringon, roi de Norvège, et la mériter par des exploits dignes d'elle, arme une flotte puissante, va désoler les côtes de Norvège. Ringon accourt pour les défendre ; il est blessé à mort dans le combat ; il appelle près de lui son vainqueur, et lui donne

Digitized by Google

sa fille. L'histoire offre bien peu de variation dans les folies et les crimes des princes et des peuples.

Dans cette suite non interrompue pendant plus de vingt siècles de guerres maritimes entre les peuples du Nord, il n'y a point de résultat qui fixe l'attention et compense le dégoût de ces innombrables combats sur terre et sur mer. On s'étonne seulement, après ce laps de tems, après tant de carnage et de dévastation, de retrouver la Suède, le Danemarck et la Norvège occupant toujours la même place dans la balance de l'Europe. Leurs émigrations, leurs conquêtes lointaines, n'ont ni accru, ni diminué leur puissance. Les Normands, dans les Gaules, les Lombards, en Italie, forment de nouveaux peuples qui n'ont rien de commun avec leur mère patrie.

Remarquez ici un singulier rapprochement entre les invasions de ces hommes du Nord, et celles des hommes du Midi, connus sous le nom de Sarrasins : par-tout où les uns et les autres pénètrent avec leurs flottes, le pays dont ils s'emparent devient leur patrie ; ils fondent des états indépendans : ce sont des branches séparées du tronc pour ne s'y rattacher jamais. Ce ne sont pas là les colonies des Grecs, et surtout des Romains, qui appartenaient toujours à leur métropole ; mais ceux-ci procédaient dans leurs conquêtes, de proche en proche, seul moyen d'é-

Digitized by Google

tendre et de fonder un grand empire, comme les Moscovites, qui s'étaient pour ainsi dire, à l'insçu de l'Europe, étendus des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, jusqu'à la mer Blanche, lorsque Pierre-le-Grand essaya de développer et de consolider sa puissance. Mais les Danois, les Suédois, les Vandales s'embarquaient dans leurs ports, pour n'y plus revenir lorsqu'ils pouvaient s'emparer d'un meilleur sol. C'est ainsi que leur pays natal est resté circonscrit dans ses limites primitives, sauf quelques établissemens circonvoisins, aliment perpétuel de leurs guerres acharnées, tels que l'isle de Rugen, le Holstein, la Poméranie, la Finlande.

Depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, une seule institution honore également la marine et le commerce du Nord; c'est la formation de la hanse teutonique qui date de 1254. Elle commença par la réunion des villes de Lubeck, de Brunswick, de Dantzic et de Cologne, qui s'allièrent ensemble et mirent en commun leurs privilèges et leur droit de bourgeoisie. Cette confédération, mieux entendue qu'aucune de celle des républiques grecques, eut un succès prodigieux; soixante-douze villes s'y associèrent; et dans ce tems de superstition, où la souveraineté de droit divin était généralement proclamée, les villes anséatiques qui relevaient d'un prince, ne lui permettaient aucune infraction à leurs privilèges; elles disposaient de leurs revenus,

Digitized by Google

de leurs forces navales, de leur législation. Elles professaient, dans leur véritable acception, les principes de liberté et d'égalité; elles s'emparèrent sans violence du commerce de banque, de commission et de cabotage dans toute l'Europe; leurs forces étaient imposantes, leurs profits considérables, leur énergie soutenue; tant qu'elle restèrent unies, elles traitèrent de pair avec les rois, et ne souffrirent point leurs injustices.

Chose admirable! le système politique, le plus sage et le plus juste, s'est développé dans des tems d'ignorance. Ces villes donnaient aux grandes puissances un grand exemple : au lieu d'en profiter, celles-ci ont mieux aimé les diviser et les corrompre; elles y sont parvenues. Quelle est donc la destinée des sociétés politiques? Corruption des princes, corruption des républiques, aveuglement de tous, jusqu'à ce qu'il paraisse, d'âge en âge, quelque trait de lumière, quelque grand caractère, qui donne momentanément une meilleure direction à ses contemporains!

En 1385, Marguerite de Valdemar, connue sous le nom de la Sémiramis du Nord, publia de bons réglemens pour la protection de la navigation et la police des gens de mer; elle arma contre les pirates; elle en purgea les côtes de ses états. Après son règne, qui eut de l'éclat, les guerres maritimes du Danemarck et de la Suède, mêlées à celle de l'Angleterre, de la Hollande, de la hanse teutonique, ne présentent qu'un

Digitized by Google

conflit perpétuel d'intérêts, de prétentions rivales, de querelles sans cesse renaissantes, sans qu'on y voie aucun grand dessein; ce sont des vaisseaux pris ou brûlés, des côtes ravagées, des escadres détruites et renouvelées, beaucoup de sang répandu. Au milieu de tous ces combats de l'ambition, de la piraterie, on voit avec plus d'intérêt les Danois et les Suédois s'armer alternativement contre leurs tyrans, les chasser, les déposer, et le plus cruel de tous, le farouche Christiern, remplacé en Suède par Gustave Ericson, chef de l'illustre maison de Vasa, et en Danemarck par Frédéric d'Oldenbourg.

C'est de cette époque que date, pour ces deux royaumes, l'extension de leurs rapports politiques avec les autres puissances de l'Europe; mais la gloire militaire des Suédois sous plusieurs de leurs rois, leur influence momentanée sur le système politique de l'Europe, depuis le règne du grand Gustave jusqu'à la bataille de Pultava, ne peuvent être imputées à leurs forces navales, quoiqu'elles fussent plus considérables au commencement du règne de Charles XII, que ne le comportaient la population et les revenus de la Suède. Ce prince, en 1700, alla attaquer Copenhague avec quarante-trois vaisseaux, dont un de cent vingt-huit canons, et vingt-huit depuis quatre-vingt-dix jusqu'à soixante-deux. La flotte danoise était à-peu-près d'égale force; mais l'audace intrépide de Charles contraignit son

Digitized by Google

ennemi à lui demander la paix. Heureux si la modération, qui signala son début dans la carrière brillante qu'il devait parcourir, ne l'eût jamais abandonné!

C'est dans ce tems que s'élevait la puissance maritime et continentale qui devait dominer et les mers et les sceptres du Nord. Pierre-le-Grand policait son empire, y appelait tous les arts, créait des villes, des flottes, des armées. Charles, après l'avoir bravé et vaincu, en fut écrasé sur terre et sur mer; la politique plus sage du Danemarck, en l'attachant à la Russie sans perdre son indépendance, a assuré son repos, et a permis toutes les améliorations intérieures que facilite un pouvoir absolu sans oppression. Le commerce de ces deux états, celui de la Suède surtout, serait susceptible d'une plus grande extension; mais leurs établissemens dans les Deux-Indes paraissent proportionnés à leurs moyens, et leurs forces navales suffiraient pour la protection de leur commerce dans les différentes mers, quand ces gouvernemens voudront en combiner l'emploi : leur destinée est d'être ou les subordonnés de l'Angleterre, ou les alliés indépendans de la France, qui reprendra sans doute le rang qui lui appartient parmi les puissances navales.

La marine des Gaulois fut alternativement obstacle et moyen de la puissance romaine. Marseille en fut l'alliée avant d'avoir subi le

Digitized by Google

joug; et son commerce, ses navigateurs, avaient encore plus de célébrité que ses écoles. La ville de Vannes, du tems de César, lutta contre lui par ses escadres. Ce grand capitaine se servit habilement de la jalousie qu'excitait la domination des habitans de Vannes sur toutes les côtes de la Bretagne et du Poitou; il les mit aux prises avec leurs voisins, et les subjugua les uns par les autres.

Avant cette époque, les émigrations des Gaulois aux extrémités de l'Europe méridionale et sur les confins de l'Asie, avaient laissé des traces de leurs courses maritimes en Galatie, en Portugal, et en Angleterre dans le pays de Galles.

Sous la première race de nos rois, les Francs n'ayant aucune habitude de la mer, il ne fut plus question de navigation dans les Gaules. Elle se ranima sous Charlemagne, et s'éteignit encore sous ses successeurs; on les vit soumis aux contributions que leur imposèrent les pirates du Nord, qui, remontant nos rivières, portaient la désolation jusques dans l'intérieur des provinces.

Les premières croisades trouvèrent les Français dans un tel état de dénuement et d'ignorance sur la navigation, qu'il fallut faire venir des vaisseaux d'Espagne et d'Italie pour le transport de leurs troupes.

Le fanatisme de ce siècle qui produisit tant

Digitized by Google

de désastres, développa aussi l'activité et l'industrie nationale; *Louis VII* s'embarqua pour la Terre-Sainte, sur ses propres vaisseaux; et quarante ans après, on vit Philippe Auguste projeter une invasion en Angleterre, avec une flotte de dix-sept cents voiles, que les Anglais attaquèrent à l'ancre, sur les côtes de Flandre, pendant que les équipages étaient à terre : Philippe fut obligé de brûler lui-même les bâtimens qu'ils ne prirent pas. Cette destruction de la marine française, au moment où elle venait de naître, n'empêcha point Philippe-le-Bel d'armer de nouvelles flottes contre Edouard.

Philippe de Valois fit encore de plus grands armemens, dont les succès divers, et souvent malheureux, laissèrent à Charles V l'honneur de réparer de grandes fautes; mais c'est sous le règne désastreux de Charles VI que la marine française fut le plus menaçante. C'est ce prince qui construisit le port de l'Ecluse, et qui y rassembla douze cent quatre-vingt-sept vaisseaux de guerre, tirés de tous les ports du royaume. L'Angleterre fut consternée; elle n'était point alors en état de résister à de si grandes forces. *Ce nombre prodigieux de vaisseaux couvrait la mer*, dit Froissard, *et la faisait paraître comme une grande forêt.* La perfidie du duc de Berry, qu'on supposa d'accord avec les Anglais, rendit tous ces préparatifs inutiles. Les malheurs de ce règne, qui ne peuvent trouver

Digitized by Google

place dans cet écrit, influèrent sur la marine, plus languissante encore sous Charles VII et Louis XI ; mais Charles VIII et Louis XII, pendant leurs guerres d'Italie, eurent toujours des escadres sur la Méditerranée ; et le plus gros vaisseau qui eut été construit en France, *la Charente*, date de cette époque, 1501. Il portait douze cents soldats, sans compter les matelots, et deux cents pièces d'artillerie, dont quatorze de gros calibre. En 1513, *la Cordelière*, vaisseau du même rang, monté par Primanguet, capitaine breton, rendit célèbre le combat de Saint-Mahé, où vingt bâtimens français furent attaqués par quatre-vingts vaisseaux anglais, dont la moitié fut prise à l'abordage ou coulée bas ; mais *la Cordelière* embrasée, sauta en l'air avec l'amiral anglais. Il est inutile, pour mon objet, de multiplier ces détails historiques de la marine française. Toutes celles de l'Europe étaient alors à-peu-près dans le même état de force et d'instruction, sauf celles de Gênes et de Venise, dont nous avons fait remarquer la prépondérance ; mais toutes les expéditions maritimes se liaient dans ce tems-là aux guerres du Continent, et n'en étaient que l'accessoire ; les grands projets de commerce et de colonisation n'étaient pas encore nés ; la navigation marchande, beaucoup moins étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui, était aussi soumise à moins d'entraves ; elle ne connaissait

Digitized by Google

d'autre obstacle que la guerre, d'autres limites que ceux des besoins. Les consommations étant plus restreintes, les manufactures moins nombreuses, l'industrie beaucoup moins développée, les grandes spéculations étaient rares; l'avidité mercantile n'avait pas un si vaste horizon; la politique des états ne s'était pas encore associée à celle des comptoirs. C'est lorsque les richesses des Deux-Indes se déploient aux yeux des princes et des marchands, c'est alors que leurs intérêts et leurs combinaisons prennent le même caractère. L'esprit de la féodalité s'empare du commerce; il aspire au pouvoir, à la souveraineté; il a ses grands seigneurs et ses serfs; des compagnies de marchands prennent rang parmi les puissances, déclarent la guerre, font des conquêtes: la tyrannie des privilèges exclusifs, comme celle du fisc, pèse sur tous les peuples. C'est au milieu des progrès de la civilisation que l'espèce humaine est frappée de ce nouveau fléau. Les guerres, plus compliquées, s'étendent à-la-fois dans les quatre parties du monde; plus dispendieuses, plus acharnées, elles préparent les grandes révolutions qu'elles n'opèrent pas immédiatement. Les ravages du luxe se mêlent à ceux des armées, la misère à l'opulence, les habitudes de la molesse aux efforts de la cupidité, et l'avidité des jouissances aux travaux du génie; mais ne devançons pas l'époque où ce grand spectacle va s'offrir à nos regards.

Digitized by Google

La France, sous François Ier. fut plus guerrière, plus chevaleresque que commerçante; et quoiqu'elle participe aux abus et aux erreurs de principes qui altèrent en Europe le véritable esprit des sociétés politiques, il s'en faut bien que nous ayons, dans aucun tems, donné à notre commerce intérieur et extérieur tout l'essor qu'il devrait raisonnablement avoir. Ce n'est pas que les commerçans, les armateurs de nos ports, n'eussent aussi l'esprit d'entreprise. Dans les quinzième et seizième siècles, ceux de Dieppe, Granville, Saint-Malo, se signalèrent dans différentes expéditions. C'est de là que sortirent les premiers flibustiers, dont le brigandage égala la valeur. La marine royale eut aussi de la renommée sous le règne d'*Henri II* et de son père. L'amiral d'Annebault fit trois descentes en Angleterre, ravagea Portsmouth et l'isle de Wight; mais on est honteux de trouver au nombre de nos triomphes, celui du baron de Lagarde, commandant les galères de France dans la Méditerranée. Il rencontra une flotte de vaisseaux espagnols richement chargés et bien armés; il imagina, pour s'en emparer, de leur envoyer un de ses brigantins, pour les prévenir qu'il avait à son bord la reine de Hongrie, et qu'il espérait que, malgré la guerre, ils rendraient à cette princesse les honneurs qui lui étaient dus. Les Espagnols y consentirent, et prolongèrent l'escadre française, en la saluant

Digitized by Google

de toute leur artillerie. Quand ils eurent ainsi déchargé leurs canons, Lagarde les fit attaquer par ses galères, et s'en rendit maître, ce qui passa, dans le tems, pour une ruse de guerre admirable.

Charles IX et Henri III, dont il faudrait pouvoir oublier les règnes, comme ils oublièrent la marine et le commerce, laissèrent à Henri IV tant de maux à réparer, tant de plaies à cicatriser, que ce bon prince n'eut pas le tems de faire, avec Sully, tout ce qu'il projetait d'utile pour la navigation; car ces deux hommes avaient les idées les plus saines sur toutes les parties de l'économie politique, dont la science était encore dans l'enfance; et lorsque Sully fut envoyé par Henri en ambassade en Angleterre, un vaisseau anglais exigeant qu'il baissât le pavillon français pour saluer le sien, annonçait dès-lors à la France ce qu'elle avait à attendre des prétentions de l'Angleterre, et ce qu'elle devait faire pour les réduire.

Louis XIV profita de la leçon; il éleva ses forces navales à un degré de puissance et de gloire qui ne s'est pas soutenu. On l'accuse d'avoir aspiré à la monarchie universelle: cette imputation, absurde quant à la domination du Continent, n'était pas sans fondement, quant à la domination des mers; mais les magnifiques établissemens de Louis XIV, la création de ses flottes, la police admirable qu'il avait instituée

Digitized by Google

efficace, la direction de l'industrie nationale vers le commerce et les entreprises maritimes.

Lorsque Louis XIV a fondé son armée navale, et l'a portée à ce degré de puissance qu'on a tant célébré, il n'était pas en état de l'entretenir sur un pied aussi brillant.

En employant, sur les vaisseaux de guerre, la majeure partie des gens de mer qui pourrait servir à la navigation marchande, on en a arrêté les progrès.

Cette faute, constamment répétée depuis plus d'un siècle, a produit, comme cela devait être, l'épuisement proportionnel de la classe des marins militaires et des navigateurs marchands. On pouvait y remédier, en appelant à ce genre d'industrie un plus grand nombre de bras : cela n'a pas été fait ; la pêche et le cabotage n'ont pas été protégés. Depuis la perte du Canada et de l'Acadie, notre pêche, sur le grand banc de Terre-Neuve, n'a été que précaire ; nos établissemens de St.-Pierre et Miquelon étaient insuffisans ; les pêcheurs auxiliaires, que nous fournissaient nos colonies du Nord, nous ayant manqué, n'ont point été remplacés ; notre cabotage national a été abandonné aux étrangers, qui se sont emparés de l'exportation de nos sels, vins, eaux-de-vie, grains, et de la majeure partie de nos denrées coloniales. L'accroissement prodigieux des produits de St.-Domingue, qui a commencé en

Digitized by Google

1740, et qui s'est élevé rapidement de 20 à 150 millions, a enrichi plusieurs villes de commerce, et a présenté, dans cette partie seulement, le spectacle d'une grande navigation; mais nos flottes marchandes n'ont jamais occupé plus de vingt mille matelots; et nous avons eu, dans la guerre de l'Amérique, jusqu'à soixante-dix vaisseaux de ligne armés, et cent cinquante moindres bâtimens; ce qui ne laissait plus rien à la disposition du commerce. Il a donc toujours été en stagnation pendant la guerre. Celle de 1755 a ruiné nos armateurs, ainsi que la classe des gens de mer, dont 15 à 18 mille ont langui plusieurs années dans les prisons de l'Angleterre.

La guerre de l'Amérique, quoique plus brillante pour la marine militaire, qui s'est élevée alors à un degré d'instruction et de discipline inconnu jusques-là, n'a pas été moins funeste au commerce.

La guerre de la révolution a détruit une bien plus grande quantité d'hommes, de vaisseaux et de valeurs commerciales: le bouleversement des fortunes dans l'intérieur et la perte inappréciable de St.-Domingue, ont réduit, dans une proportion beaucoup moindre que par le passé, les bras, les instrumens et les capitaux disponibles pour la navigation. Si donc l'on considère tout ce qui s'opposait à ses progrès parmi nous, les préjugés nobiliaires qui excluaient des

Digitized by Google

comptoirs et des chantiers du commerce, une classe considérable de capitalistes; les mesures fiscales qui n'ont jamais été combinées en France, comme dans d'autre pays, avec les intérêts maritimes, et cette avidité de luxe et de consommation qui signalent notre nation, qui l'appauvrissent, malgré les richesses de son sol, en empêchant l'accumulation des capitaux; d'après ces considérations, dis-je, si l'on veut avoir une PUISSANCE NAVALE PERMANENTE, il faut la fonder autrement que Louis XIV, en ordonnant mieux les moyens d'un grand commerce maritime, qui sont les hommes, les matières, les travaux et l'argent.

La destination de toutes ces choses, et leur direction vers la fin indiquée, exigent une attention soutenue dans la législation, et une protection spéciale dans le gouvernement.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail, et d'établir une discussion de principes et de vues d'administration. Une esquisse aussi abrégée ne peut intéresser que par ses résultats; et celui qui occupe le plus ma pensée, est moins encore la splendeur du commerce maritime que son exagération. Mais autant il importe au repos, au bonheur des nations, qu'aucune puissance n'usurpe l'empire de la mer et du commerce, autant il est de leur intérêt commun que chaque peuple étende et multiplie ses ressources par le travail et la navi-

Digitized by Google

gation. Or, la France est, proportionnellement aux autres états, celui qui pourrait contribuer le plus, et qui contribue le moins à la multiplication des échanges et des produits de l'industrie. Des erreurs de régime en ont, jusqu'à présent, retardé les progrès, que beaucoup d'autres causes concourent à favoriser parmi nous. Ne craignons pas de prendre, chez les Anglais, des exemples et des leçons. En nous préservant de leurs écarts, examinons comment ils ont abusé de leurs succès!

M.

Digitized by Google

LETTRES
SUR LE PAYSAGE,

PAR M. FR. KOEPPEN (1).

LETTRE PREMIÈRE.

A Mr. N. à Eutin.

JE vous ai promis, mon cher ami, dans nos dernières conversations, de vous communiquer par écrit mes idées sur la peinture en paysage. Je vais remplir ma promesse, mais sans m'asservir à aucun ordre systématique : ce qui réussirait assez mal peut-être dans un sujet qui comporte si peu de règles générales, et où tant de choses dépendent de la manière de voir particulière, du talent et des habitudes de chaque artiste.

La peinture en paysage ne peut être cultivée

(1) L'auteur de ces lettres est un jeune théologien de Lubeck, qui cultive avec succès la philosophie, les belles-lettres et les arts. Je m'étendrais davantage sur son éloge, si je n'avais l'avantage d'être son ami. (*N. du T.*)

Digitized by Google

avec succès que dans un certain état de civilisation qui donne aux hommes assez de loisir et de repos pour s'occuper à imiter la nature inanimée. Dans tous les arts d'imitation, c'est par lui-même que l'homme commence, et par la nature qu'il finit. La poésie peignit d'abord les sentimens qui agitent le cœur de l'homme, les pensées qui occupent son esprit; ce n'est que fort tard qu'elle a décrit les objets physiques. A son aurore, elle prit le vol de l'épopée; à son couchant, la démarche mesurée du poëme didactique. La peinture a commencé par les dieux et et les héros; elle finit par le paysage. Depuis que nous avons moins de héros, nous peignons des sites. Le règne de la fable a disparu; celui de la nature l'a remplacé. Dans le siècle de Raphaël on voyait peu de paysages, et les peintres avaient peu de goût pour ce genre; aujourd'hui, nous avons plus de paysagistes que de peintres d'histoire; plus d'un Delille, et pas un Homère.

L'expérience nous indique, et peut-être la réflexion nous confirmera qu'il faut bien plus de connaissances pour goûter un paysage qu'un tableau d'histoire. Je m'explique : supposez que dans une exposition publique, un paysage des Alpes se trouve à côté d'un *enlèvement d'Hélène*. Sans doute, pour bien comprendre l'intention du dernier tableau, il faut des connaissances historiques dont on n'a aucun besoin pour examiner le paysage ; mais ces connaissances ne

Digitized by Google

sont nécessaires que pour l'explication du tableau d'histoire, et l'impression immédiate que nos sens en reçoivent n'en dépend pas. Amenez devant ces deux tableaux des personnes également ignorantes en histoire et en peinture; je parie que la plupart contempleront Hélène et Pâris avec quelque plaisir, et passeront froidement devant le paysage. D'où vient cette différence de deux impressions reçues uniquement par les sens? Sans doute de ce que la peinture d'un homme vivant, l'expression de sa physionomie et de son attitude se comparent plus facilement avec la réalité, tandis que la comparaison à établir entre un paysage et les objets qu'il représente, suppose une certaine connaissance de la perspective et de la dégradation des couleurs, et des yeux accoutumés à observer la nature. Montrez à un paysan le tableau de la contrée qu'il habite, qu'il a toujours sous les yeux, il n'y prendra aucun plaisir. Montrez-lui une scène de Teniers, il se plaira à cette représentation historique de sa vie journalière. Il en est de même à-peu-près de l'habitant des villes; un portrait l'intéressera beaucoup plus que le site le plus pittoresque. Le connaisseur donnera seul plus d'attention au paysage, et prendra surtout plaisir à remarquer comment le peintre a su exprimer fidèlement certains objets de la nature; pour lui seul, se joint à l'impression des sens un intérêt qui tient à ses

Digitized by Google

connaissances, et qu'il trouve à juger du mérite de l'exécution. C'est cet intérêt du connaisseur qui, selon moi, contribue le plus à donner du goût pour le paysage. Mettez à part la science, et vous trouverez que l'homme sera toujours ce qui intéressera le plus l'homme; et que, si l'ignorant en peinture s'arrête à quelque chose dans un paysage, ce sera aux figures qui lui expliquent le reste, et seules ont un véritable sens pour lui.

Toute science a, par sa nature même, quelque chose de raisonnablement froid qui la distingue fortement de toute espèce d'exaltation. C'est pour cela que l'intérêt du connaisseur pour le paysage diffère beaucoup de l'enthousiasme qu'inspirent les compositions du peintre d'histoire. Quand il n'y aura plus dans l'univers que de la raison (comme le veulent certains philosophes), on ne peindra plus que le paysage. Et à quoi bon éterniser par les arts des exemples de vertu, lorsqu'on la verra courir les rues? Si j'accorde l'avantage à la peinture en paysage, c'est donc seulement parce qu'elle occupe aujourd'hui le dernier rang. Elle sera debout la dernière sur le tombeau de l'art; mais aussi elle sera la moins importante et la moins considérée tant qu'il fleurira.

C'est aussi pour cette raison qu'elle convient particulièrement au simple amateur. Son principal but est de jouir. Comment se plairait-il dans la route pénible qui conduit au succès le

Digitized by Google

peintre d'histoire, succès qu'il faut encore acheter par tant d'études préparatoires, par tant de sacrifices? L'amateur fait de l'art un délassement et non un travail. Cependant, dès que son goût s'est formé, dès qu'il a atteint une certaine maturité, il demande aussi quelque perfection dans ses propres ouvrages, et c'est dans le genre du paysage qu'il peut y parvenir plus facilement. Il est bien plus aisé de dessiner un bel arbre dans toute la liberté de ses jets, que des figures humaines dans toute la variété d'attitudes et d'expressions dont elles sont susceptibles. L'art des draperies demande bien plus d'exercice que celui qui dispose des masses de rochers. La légéreté du pinceau, l'ordonnance ingénieuse des objets qui entrent dans un paysage, s'obtiennent bien plutôt que la sûreté des contours, la science du costume et le talent d'animer des groupes.

Un autre avantage de la peinture en paysage pour l'amateur, c'est qu'elle ne le fait pas sortir du monde où il est accoutumé de vivre; elle lui enseigne au contraire à y puiser ses amusemens. Pour peindre l'histoire, il faut se transporter aux tems des Grecs et des Romains; il faut étudier leurs armes et leurs costumes; car les armes et les costumes modernes répugnent à la toile et au pinceau. Or, comment vivre à-la-fois dans l'antiquité et dans le cercle étroit de ses affaires présentes? Les momens que je donne à l'art suffiront-ils pour me familiariser avec l'esprit des

Digitized by Google

siècles passés, lorsque mes occupations journalières me ramènent sans cesse au tems où je vis? J'aime bien mieux apprendre à considérer le présent sous un jour plus agréable, et jouir des beautés qui sont de tous les tems, les beautés de la nature. Les hommes que je vois tous les jours, et qui ne sont ni des Catons, ni des Antonins, figureront à merveille dans mes paysages; et la plus misérable chaumière qui sert d'asile à l'indigence et à la simplicité, me semble plus pittoresque que le plus riche palais.

En peignant le paysage, on prend en quelque sorte possession de la nature champêtre; on parcourt les vertes prairies, les bois ombragés; on s'établit au bord d'un lac tranquille. Les beautés de détail acquièrent insensiblement plus de charmes, plus d'empire sur notre cœur. Nous nous occupons ensuite à les peindre; et si le tableau réussit, il nous rappelle dans le calme de nos demeures les momens heureux dont nous avons joui. Ainsi, la peinture en paysage rend à l'homme comme sa compagne, ce qu'elle lui refuse sous le rapport de l'art. C'est une amie qu'il ne peut bien connaître que dans l'intimité, et qui, pareille aux nymphes des grottes et des bocages, veut qu'on la cherche et qu'on l'appelle, avant de paraître et de répondre favorablement.

Vous voyez que je ne suis ni l'admirateur outré, ni l'ennemi de la peinture en paysage;

Digitized by Google

et comment pourrais-je, sans ingratitude, taire tous les biens que je lui dois ? Beaucoup de jouissances dans l'occupation même et dans les souvenirs; quelques lumières sur les arts; enfin, de toutes les manies (1), la plus innocente, la plus favorable à la santé et à la gaîté. D'après cela, mon ami, vous me pardonnerez de laisser échapper un souhait bien vif et bien sincère. Aujourd'hui que les hommes ne peuvent pas tirer une grande utilité des tableaux d'histoire, je voudrais qu'ils se consolassent avec le paysage; et puisque nous sommes devenus trop raisonnables pour être susceptibles de cet enthousiasme, sans lequel on ne peut ni cultiver les branches les plus sublimes de l'art, ni jouir de ce qu'elles produisent, je desirerais que l'on prît goût à la branche plus scientifique du paysage; on y trouverait un passe-tems assez doux, ou, si vous voulez, un jeu qui du moins loin d'exciter les passions, ne peut que conserver la sérénité de l'ame.

II.

La nature demeurant toujours la même, il semble au premier coup-d'œil, que les paysa-

---

(1) L'allemand porte *Steckenpferd*, mot qui se rapporte à l'*Hobby-horse* de Sterne, rendu tour-à-tour chez ses traducteurs, par *Dadas* et *Califourchon*.

Digitized by Google

gistes qui cherchent à la peindre fidèlement, devraient tous arriver au même but et produire les mêmes effets par leurs tableaux. Cependant, ils ne présentent pas moins de différences que les peintres d'histoire dans la manière d'ordonner et de traiter les objets qui entrent dans leurs compositions. Et d'abord chaque saison nous offre la nature sous une forme nouvelle ; les variations de l'atmosphène, les tempêtes, les orages, les brouillards, et de plus les vicissitudes journalières du matin, du midi et du soir, nous la montrent sous divers aspects ; et voilà déjà pour le paysagiste bien des moyens d'introduire de la variété dans ses tableaux. Mais ce n'est pas tout : la même soirée, le même état de l'atmosphère, traités par deux différens peintres, produiront deux tableaux différens. Tous deux ont bien pour but d'imiter purement et simplement la nature, sans y rien mettre du leur : ils le feraient si cela se pouvait ; mais c'est précisément parce que la chose est impossible, que la couleur particulière de leur talent se mêle par-tout à celle de leurs objets. Il n'existe pas deux artistes qui voyent la nature exactement la même. Chacun la voit à sa façon. Les rochers, les bois, l'air et l'eau prennent, aux yeux de chacun, une couleur, une forme particulière. Le paysagiste, en peignant la nature inanimée, est sans doute asservi, bien plus sévèrement que le peintre d'histoire, à copier

Digitized by Google

fidèlement; mais par toutes les raisons que vous venez de voir, chacun n'en a pas moins sa manière. Il faut bien qu'il en ait une de peindre, puisque chacun a la sienne de voir. Peut-être le talent acquis d'un bon peintre de paysage, tient-il à ce qu'il s'est affermi dans ce rapport particulier sous lequel il voit et peint la nature, tandis que l'écolier, n'osant se fixer à rien, étudie et choisit avec timidité, et ne sait point se mettre en harmonie avec elle. Tous les grands maîtres ont une manière dans le sens que nous venons d'expliquer; mais rien n'est plus différent du goût maniéré des copistes, qui ne tient pas au développement d'un talent original, mais à l'imitation de la manière d'un autre, et à la routine. L'élève qui copie devient aisément *maniéré*; mais il n'a pas une manière; il ne se fait pas un *style*, si toutes fois vous me permettez d'appliquer à d'humbles paysages ce terme de l'art.

Avec une certaine habitude, on reconnaît presque au premier coup-d'œil les ouvrages des habiles paysagistes; et quel que soit leur nombre, on les confond difficilement. Leurs différences caractéristiques tiennent précisément au style; et sous ce rapport, on pourrait, je crois, ranger tous les paysagistes en certaines classes, pourvu qu'on eût comparé soigneusement leurs tableaux dans quelque riche galerie, et qu'on eût apprécié ce qui tient au génie particulier

Digitized by Google

de chacun, sans prévention pour l'un ni pour l'autre. Voici quelles pourraient être les divisions principales.

Je nommerai d'abord les peintres *énergiques;* ce sont ceux qui offrent à nos regards la nature imposante et sauvage. Comme ils nous la peignent avec leur génie vigoureux, ils n'ont vu et trouvé en elle que la force et la vigueur. Ils aiment le terrible, l'extraordinaire, les formes âpres et anguleuses; ils évitent ce qui est commun, les formes douces et arrondies; ils entassent fièrement les rochers, et en font sortir des ruines d'arbres. Tout ce qui a le caractère de la force est aussi ce qu'ils choisissent dans le règne végétal. Ils préfèrent le chêne audacieux au souple peuplier; on voit souvent des pins dans leurs paysages; on n'y voit jamais de tilleuls. Chez eux, on voit l'eau se précipiter à flots écumans à travers un lit étroit; il est rare qu'elle présente un miroir tranquille où se peignent l'azur des cieux et les arbrisseaux fleuris de ses bords. Leurs scènes se passent dans des déserts. Si un paisible hameau s'y montre, c'est pour contraster avec de sinistres cavernes, et le site n'est animé que par des voyageurs solitaires ou, plus souvent encore, par des brigands; le ciel est couvert de nuages et menace d'un orage prochain. Ce caractère énergique se trouve principalement dans les paysages de Salvator-Rosa et d'Everdingen : peu de peintres

Digitized by Google

peuvent leur être comparés pour la vigueur et l'audace.

En opposition avec cette première classe de paysagistes, nous mettrons ceux que l'on peut justement caractériser par les épithètes de *touchans* et de *gracieux*. Claude Lorrain est à leur tête. On ne trouve rien de sauvage, ni d'anguleux dans ses tableaux; tous les contours y sont doux, arrondis, agréables, et contribuent à augmenter l'impression que produit l'aspect d'un soleil couchant. Parmi ses arbres, vous ne verrez ni pins élancés, ni chênes robustes. Jamais il ne borne la perspective, et n'arrête le regard par de grandes masses placées en avant; le plus souvent, ses plans s'élèvent en amphithéâtre et se perdent dans le rouge pâle du soir. Ses rochers n'ont point la forme menaçante qu'on leur voit chez les peintres de la première classe; ils semblent inviter le voyageur à venir s'asseoir à leur sommet pour jouir de la beauté du site sous un autre point de vue. Ses eaux sont claires et tranquilles; il vous offre tout au plus de petites cascades qui interrompent doucement le calme de ses tableaux; et les ruines de quelques vieux temple, en rappelant l'idée du tems et de la destruction, relèvent encore, par le contraste, l'impression paisible de l'ensemble. Si la nature inanimée à ses *graces* particulières, Claude Lorrain peut être nommé leur peintre; ou du moins je n'en connais aucun qui touche

Digitized by Google

et plaise au même degré, par l'heureuse réunion de la vérité et du sentiment qui anime ses paysages. Les peintres qui s'approchent plus ou moins de son style seront rangés après lui dans la même classe.

Il est d'autres paysagistes que l'on pourrait caractériser par la richesse de leurs compositions. La multitude, la diversité des objets qu'ils y rassemblent, offrent à l'œil, comme à la pensée, la plus agréable variété. On sent que de tels sites ne sont pas l'ouvrage de la nature, qu'un artiste les a ordonnés; mais que si la nature voulait produire quelque chose de riche et d'extraordinaire, elle ne pourrait s'y prendre autrement que lui. Les tableaux de ce genre réunissent un grand nombre d'objets divers; de riantes collines et des rochers escarpés, des édifices en ruines et des temples nouvellement bâtis; enfin le chêne, le hêtre, le pin et le peuplier s'y mêlent dans les mêmes groupes. Le peintre qui me paraît avoir le mieux réussi dans ce genre, c'est Nicolas Poussin. Ses paysages, comme ses autres tableaux, donnent beaucoup à penser, et les richesses qui ne frappent pas au premier coup-d'œil, s'y développent aux regards du spectateur, avec tous leurs avantages, par une plus longue contemplation.

Peut-être serons-nous obligés de faire une classe particulière pour les paysagistes élégans. Ils ne se distinguent ni par l'énergie, ni par la

Digitized by Google

douceur, ni par la richesse; ils plaisent surtout par une certaine netteté, par une certaine élégance de pinceau et de composition (1). C'est en cela que consiste, selon moi, le principal talent de Berghem; talent qui se fait surtout sentir dans ses objets favoris, les animaux et les rochers. Ils sont la nature même, et cependant ils ont quelque chose d'attrayant qui manque le plus souvent à la nature, et qui semble être l'expression du génie particulier de Berghem. Comparez ses animaux à ceux des autres maîtres les plus célèbres, de Potter, par exemple, et je me trompe fort, si vous ne trouvez pas dans les premiers une nature plus élégante, moins commune, et, en quelque sorte, plus cultivée. La forme de ses rochers a aussi quelque chose d'idéal et d'attrayant. Ils sont peints avec vigueur, mais sans dureté; ils n'ont rien d'anguleux, mais l'agrément de leurs contours ne dégénère point en rondeur outrée. L'élégance de l'exécution est aussi très-remarquable chez Berghem; mais il en fait un si heureux emploi, qu'elle ne nuit en rien à l'effet et à la netteté des contours.

La dernière classe serait composée de ces peintres dont le mérite a surtout brillé dans

(1) La petite ville d'Eutin possède un paysagiste qui occupera une des premières places parmi ceux de ce genre, lorsque son talent sera plus connu. Les tableaux de M. Strack (c'est le nom de cet artiste estimable) ornent déja les cabinets des souverains du Nord de l'Europe.

Digitized by Google

telle ou telle partie de leur art. Nous y rangerions sans doute le plus grand nombre des artistes dont le caractère particulier n'est pas assez saillant pour qu'on puisse les placer dans aucune des divisions précédentes, mais qui avaient un talent très-rare pour traiter certains objets. La plupart des paysagistes flamands ou hollandais entreraient dans cette classe; Ruisdaël et Waterloo, pour la beauté de leurs arbres, et le premier aussi pour ses chûtes d'eau; Potter et d'autres, pour leurs animaux; le jeune Van der Velde et Backhuysen, pour les marines. En général, il y a peu de paysagistes que leur génie particulier n'ait portés à traiter plus heureusement telle ou telle partie du paysage, et c'est alors ce qui donne à leurs tableaux un style et un caractère. Dans ce cas, comme dans les précédens, c'est bien encore, si vous voulez, le caractère individuel de l'artiste qui se manifeste dans la manière dont il saisit et peint la nature, qui fait qu'un chêne devient toute autre chose sous le pinceau de Ruisdaël que sous celui de Waterloo; mais ici l'originalité du peintre influe moins sur l'ensemble que sur les détails ; il compose les détails, mais il n'est que copiste pour l'ensemble.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, qu'à l'égard du mérite et du rang que l'on peut accorder aux artistes de ces différentes classes, le jugement dépend en grande partie du goût particulier de

Digitized by Google

chaque amateur, de la préférence qu'il donne à l'énergique ou au touchant, à la richesse ou à l'élégance, ou enfin à l'exécution des détails. De même que tous les genres de poésie ne plaisent pas également à tout le monde, et que chacun revient, avec plus de plaisir, au poète dont le caractère sympathise le mieux avec le sien, de même aussi nous préférons le paysagiste dont les tableaux flattent le plus notre œil, et qui nous représente la nature comme nous la voyons nous-mêmes. Il peut y avoir aussi beaucoup de peintres qui appartiennent en même tems à plus d'une classe, qui se distinguent par le mérite des détails, et qui aient cependant un style. Le connaisseur se distingue du simple amateur par le talent de discerner exactement toutes ces nuances, et ce talent, formé par le tems et l'observation, peut aller jusqu'à distinguer les coups de pinceau de chaque maître.

CH. VC.

Digitized by Google

D'UN ANCIEN AUTEUR FRANÇAIS INJUSTEMENT OUBLIÉ.

POURRAIS-JE mieux témoigner ma reconnaissance pour les jouissances délicieuses que je dois à la lecture des poésies de *Clotilde*, qu'en retirant de la poussière de nos bibliothèques un écrivain aujourd'hui entièrement oublié, mais dont le talent pittoresque et la naïve sensibilité paraissent mériter un autre sort? Cependant j'ai des raisons pour invoquer d'avance l'indulgence des critiques, non pas précisément celle des cœurs sensibles. Si Clotilde jouit de l'avantage d'appartenir à un sexe enchanteur, et d'intéresser comme femme du monde, l'auteur dont je vais parler n'a rien de tout cela : c'est un pauvre solitaire, un dévot, un jésuite. En revanche, je n'aurai pas besoin, comme l'éditeur de Clotilde, de m'engager dans une querelle semblable à celle que l'Ossian de Macpherson suscita en Angleterre. Mes lecteurs pourront jouir, en toute sûreté, des productions du père *Binet, de Dijon*, sans craindre qu'on

Digitized by Google

veuille préparer quelque douce jouissance à leur cœur, quelque agréable surprise à leur esprit, au préjudice de leur sagacité critique. Les ouvrages du père *Binet*, ou, comme il s'appelle aussi, de *René-François*, prédicateur du roi, se trouvent imprimés dans la plupart de nos bibliothèques; plusieurs même ont eu jusqu'à quinze éditions différentes; mais depuis longtems il sont jetés au rebut, et le seul mérite que je puisse réclamer, c'est d'avoir eu la hardiesse de remuer les tristes cendres d'un dévot, si j'ose m'exprimer ainsi, pour y découvrir quelques perles.

Notre auteur, tout jésuite qu'il était, avait le cœur tendre et aimant, comme on le voit entr'autres par la dédicace d'un de ses ouvrages à sa mère. Les principes rigoureux de son ordre n'avaient pas pu éteindre en lui les sentimens de la nature, et c'est ce que prouvent suffisamment la naïveté de ses sentimens et une certaine abondance qui plaît tant dans les ames honnêtes et innocentes. Je me bornerai, quant à présent, à donner quelques extraits d'un de ses ouvrages intitulé : *Essai des merveilles de nature et des plus nobles artifices, pièce très-nécessaire à tous ceux qui font profession d'éloquence, par René-François, prédicateur du roy*, douzième édition, à Paris, 1646, in-8°. C'est, comme on peut le voir par le titre, un ouvrage de rhétorique plutôt que d'histoire naturelle,

Digitized by Google

quoique, dans plus d'un catalogue, je l'aie trouvé rangé parmi les livres de ce dernier genre, ou même parmi les livres de magie et d'arts de superstition. Il faut bien qu'autrefois il ait joui de beaucoup de réputation, à en juger par le grand nombre d'éditions qu'on en a données, tant à Paris qu'à Rouen et à Besançon. Il mérite encore aujourd'hui l'attention de tout littérateur capable de pardonner les défauts du style, en faveur des pensées neuves et des tableaux pittoresques que l'on y rencontre presqu'à chaque page. Mais pour le faire goûter au public, il serait nécessaire d'en retrancher quelques longueurs, et de supprimer quelques parties qui, de son tems, pouvaient être belles, mais qu'aujourd'hui on trouverait insupportables.

Il paraît que l'auteur n'était pas trop content de certains critiques : « Ces messieurs, dit-il dans sa préface, ne lisent les livres que comme les cantharides, qui ne se posent sur les roses que pour les empoisonner. »

L'idée qu'il s'était formée lui-même de son livre, était sans doute très-avantageuse ; car en s'adressant dans la dédicace à M. de Verdun, conseiller du roi, et premier président au parlement de Paris, il lui dit : « L'auteur vous offre ici toutes les pierreries de nature, toute la beauté des fleurs, tous les métaux du monde, le ciel et la terre, la nature et l'artifice, tout ce qui se peut de beau et de bon; mais tout cela

Digitized by Google

n'est rien au prix du cœur qu'il vous offre, car c'est la maîtresse pièce de tout ce qu'il vous présente, et qui vaut plus que le reste de son livre. »

Le père *Binet* n'a pas tort, quant à la première partie de ce petit tableau; car son ouvrage, qui est une espèce d'*Encyclopédie rhétorique*, traite de tous les objets capables de faire briller le talent de l'orateur; et quant à la seconde partie, on ne peut pas disconvenir qu'il n'ait raison, tant son cœur se montre sensible et généreux toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. Souvent il imite les anciens auteurs, même les pères de l'église, dont M. Morellet a si justement vengé l'honneur littéraire (1); mais plus souvent encore il puise dans son propre génie ces traits hardis et vrais qui caractérisent toujours le véritable talent. Voici ce qu'il dit de la *musique* : « Pour désaigrir les amertumes de notre pauvre vie, Dieu nous a donné les douceurs de la musique, qui est le refrein et l'écho des chansons harmonieuses du ciel, et un ingénieux amas de toutes les proportions et plaisirs que la nature a semés par l'étendue de cet univers, qui ne vit qu'à la cadence et au branle des cieux..... Quelle étrange puissance de savoir si doucement enchanter nos esprits, que

(1) *Voyez* l'article intitulé *Clémentiana*, pag. 42 du tome II de ces *Archives*.

Digitized by Google

sans dire mot, elle persuade et nous entraîne, distillant et coulant par l'oreille ses charmes et ses chansons, qui dérobent l'ame à l'ame même, sans qu'elle se mette en devoir de se défendre, et riant de sa captivité ! Pendant qu'elle parle des doigts, qu'elle fait haranguer les cordes d'un luth, et commande qu'un bois creux dégoise mille chansons, cette sirène se rend maîtresse de nos esprits qui se font ses esclaves. Qui le croirait, que chaque son eût son partage, sa puissance et son domaine à part? Le dorique coule dans nos cœurs l'amour de la chasteté, et allume les flammes innocentes de la virginité. Le son phrygien met l'épée au poing, fait bouillonner le cœur, ardre les esprits, roidit les bras, et jette tant de soufre dans nos veines, qu'on ne desire rien plus éperduement que le choc et le chamaillis de la guerre. L'harmonie éolienne calme les orages des esprits, et endort nos malheurs par la douceur de ses enchantemens sacrés. Le son jastien éveille les esprits assoupis, donne pointe à leurs pensées, et sur l'aile de ses harmonies les emporte vers le ciel. La musique chantée à la lydienne, chasse les ennuis qui tenaillent le cœur, et jette dans la poitrine le jour et la joie qui tranchent les nuages et les nuits de nos chagrins. Bon gré, malgré, elle imprime le ris au visage, la sérénité au front, la gaîté aux yeux, le chant sur la langue, les soupirs donnent air au cœur, et

Digitized by Google

quand on aurait la mort entre les dents, et l'ame fuyante sur le bord des lèvres, si faut-il rire d'aise. »

Est-il possible de faire un tableau plus animé et plus vrai des effets de la musique, que celui qu'on vient de lire? La manière dont parle l'auteur de cet art divin, ne donne-t-elle pas une idée extrêmement avantageuse de la tendre sensibilité de son cœur, et de son enthousiasme pour la musique? En parlant d'un joueur de luth, il donne le tableau suivant que je me fais un plaisir de transcrire ici, non pas parce que c'est le plus beau passage du livre, mais parce que c'est un des moins étendus. « On fait dire au luth tout ce qu'on veut, et fait des auditeurs tout ce qu'on veut. Quand un brave joueur en prend un, et pour tâter les cordes et les accords, se met sur un bout de table à rechercher une fantaisie, il n'a sitôt donné trois pinçades, et entamé l'air d'un fredon, qu'il attire les yeux et les oreilles de tout le monde. S'il veut faire mourir les cordes sous ses doigts, il transporte tous ces gens, et les charme d'une gaie mélancolie, si que l'un laissant tomber son menton sur sa poitrine, l'autre sur sa main; l'autre a les yeux tout ouverts, ou la bouche ouverte, comme s'il avait cloué son esprit sur les cordes, vous diriez que tous sont privés de sentiment, hormis l'ouïe; comme si l'ame, ayant abandonné tous les sens, se fût retirée au bord des oreilles,

Digitized by Google

pour jouir plus à son aise de si puissante harmonie ; mais si changeant son jeu, il ressuscite ses cordes, aussitôt il remet en vie tous les assistans, et leur remettant le cœur au corps, et l'ame ès sentimens, à qui elle avait été volée, ramène tout le monde avec étonnement, et fait ce qu'il veut des hommes. »

Pour donner une idée de l'étendue de la voix humaine, il s'exprime d'une manière, qui, malgré le mauvais goût qui domine dans ce morceau, me paraît si pittoresque et si heureuse, que je ne puis pas me refuser le plaisir d'en faire jouir le lecteur. « Quelle fâcherie se peut trouver, dit le père Binet, qui ne se laisse enlever, lorsqu'un gentil superius s'envole jusqu'au ciel, et s'emporte soi-même, dardant les mignardises de sa voix à perte d'haleine et d'ouïe? Ou lorsqu'un bassus, après avoir longtems poursuivi le superius, et ne le pouvant atteindre, quasi se dépitant contre soi-même, se précipite et s'enfonce jusqu'au centre de la terre, faisant, du tintamarre de sa voix, trembler les vîtres et les murailles. La taille et la haute-contre vont voltigeant par l'air, ondoyant par ascendans et descendans ; tantôt s'accordant volent si haut, qu'ils attaquent de près le plus brave superius, et qui est propre aux plus hautes entreprises ; tantôt se fondent sur la basse-contre, et lui faisant tourner le dos, le poursuivent toujours battant, jusqu'à tant qu'il s'abyme. S'ils s'ac-

Digitized by Google

cordent tous quatre, ô dieu, quelle douceur! ils pêlent-mêlent leurs voix et conspirant ensemble d'un accord heureusement désaccordé, ils mélangent haut et bas, aigre et doux, art et nature, et le *b* mol et le *b* quarre, et si vous n'y prenez garde, ils vous raviront l'ame par les oreilles. »

Je terminerai ces extraits sur la musique par un morceau qui peut manquer de tout ce qui constitue la belle prose, mais qui, à coup sûr, ne manque ni de ce feu, ni de cette vivacité qu'on critique tant devant le public dans nos vieux auteurs, et qu'on leur envie tant en son particulier. C'est une description d'un chant à deux ou à trois chœurs, sous la forme d'un duel: « Tantôt deux petits rossignols s'envoyent le cartel de défi pour se battre en duel, l'un présente la première estocade de sa langue, l'autre la renvoye et redouble; coup sur coup, fredon sur fredon, passe sur passe, l'un se feint, l'autre soupire, qui crie, qui se tait, puis se dardent tout-à-coup, puis se retirent; tantôt ils se flattent par mignardises, tantôt il se menacent rudement, souvent vous diriez que le cœur faut à l'un, et que l'autre vueille rendre son ame: souvent vous cuidez qu'ils soient d'accord, aussitôt ils se fâchent; même qu'ils contrefont l'écho, un dit, l'autre redit sans y faillir d'un seul point; l'un se plaint, l'autre pleure; l'un rit et l'autre éclatte; je pense qu'ils mourraient en duel, n'était

Digitized by Google

que par compassion quelque farouche basse-contre, avec le tonnerre de sa voix les épouvante et les sépare l'un de l'autre, ou plutôt que chaque chœur épousant le parti de son supérius, ne se mît en bataille rangée, dix contre dix, tête à tête, entre-choquant voix contre voix, haut contre bas, taille contre taille, à son de trompettes et de fifres, flûtes, cornets et tambourins, avec les coups de canons des orgues, les mousquets des saquebutes; qui bat, qui crie, qui lutte, qui soupire et rend l'ame, qui se cache en embuscade, et ayant demeuré coi longtems, en un clin-d'œil fend la presse, au moindre signe qu'on lui donne, et se jette dans la mêlée à corps perdu; enfin, sont si bien acharnés et enveloppés si avant au chamaillis, qu'ils y lairraient tous, ou la vie, ou au moins la voix, n'était qu'on sonne la retraite, et lors les rallians et faisant paix, s'en vont boire un coup de compagnie, et sont plus grands cousins que jamais, lorsqu'essuyant leurs visages, arrousant leurs flûtes, ils racontent leurs tirades, leurs prouesses et leurs ruses miraculeusement harmonieuses. » On voit bien que ce sont là des tours de force du siècle de Ronsard et de sa Pléiade; mais il faudrait être extrêmement injuste, si l'on voulait refuser au père *Binet* un talent peu commun et une verve vraiment poétique. Ses tableaux ont à-la-fois de la force et de la délicatesse, comme je pourrais le prouver par ceux

Digitized by Google

du *Moucheron* et de *l'Epi de bled*, s'ils n'étaient pas trop longs pour être transcrits ici. Le tableau du *Rossignol*, imité de celui qu'en a donné Pline le naturaliste, n'est pas moins beau, et on peut bien s'imaginer que dans l'article des *Fleurs* il doit y avoir des images infiniment agréables et délicates, comme il y en a de fortes et même de sublimes dans les articles : *Duel à cheval*, *Ciel*, et *le Feu et l'Air*. Il est encore un autre point de vue qui peut rendre ce livre digne de l'attention du savant littérateur, c'est sa forme encyclopédique. L'idée de nos Diderots et de nos d'Alemberts y est déja exécutée, comme elle a pu l'être dans un siècle qui du moins n'était pas celui des sciences. Quelquefois l'auteur se borne à donner de simples indications, dont cependant la plupart sont très-curieuses ; mais ordinairement il entre dans tous les détails de son sujet, et sous ce rapport, il a eu raison de dire dans sa préface : « J'ai vogué sur mer pour apprendre le pilotage ; j'ai tourné la roue pour épier les secrets de l'affinage des pierreries ; j'ai visité les boutiques, et disputé avec de fort bons maîtres pour apprendre quelque chose que vous puissiez apprendre après moi. »

La bibliothèque nationale ne possède pas encore tous les ouvrages du père *Binet* ; mais dans le catalogue alphabétique, on trouve la notice suivante sur la vie de cet auteur, que je

Digitized by Google

transcris ici comme la plus exacte et la plus circonstanciée de toutes celles que j'ai trouvées jusqu'à présent : « *Etienne Binet*, de Dijon, entra dans la compagnie de Jésus en 1590, âgé de vingt-un ans ; il fut un de ceux qui furent rappelés d'Italie, lorsque la société fut rétablie en France, par le roi Henri IV, et il fut pendant quarante ans recteur des maisons de Rouen et de Paris, ou provincial des provinces de Champagne, de Lyon et de France, où il vécut avec une piété et une prudence singulière. Il mourut à Paris, le 4 juillet 1639, âgé de soixante-onze ans. »

BUTENSCHOEN.

SUITE
DE L'ÉBAUCHE
D'UNE HISTOIRE
DE LA SIBÉRIE.

Les armées russes n'avaient pas pu, à la vérité, se maintenir en Sibérie, mais on en connaissait le chemin, et l'on ne renonça pas à l'espérance de recouvrer les provinces que l'on avait per-

Digitized by Google

dues. Dans cette vue, un petit corps de Cosaques et de Strélitz partit la même année (1586), sous la conduite de Ssukin et de Massepi, qui arrivèrent heureusement aux environs de la ville de Tschingidin. La fertilité du pays, le desir de mettre leur troupe en sûreté, les décidèrent à y bâtir une ville nouvelle, qui reçut le nom tartare de Tumen. Ils détachèrent des partis dans les pays voisins, et parvinrent à rendre tributaires la plupart des hordes tartares qui les entouraient. Encouragé par l'heureux succès des entreprises de Ssukin, le czar envoya de nouveaux renforts, qui pénétrèrent encore plus avant dans la Sibérie, et jetèrent, près de Sibir, les fondemens de Tobolsk, en 1587.

L'ancien possesseur de Sibir, Seidjak, vit sans s'alarmer des fortifications s'élever auprès de sa résidence; mais les Russes supportaient impatiemment son voisinage, et n'attendaient qu'une occasion favorable de s'emparer de sa personne. Cette occasion se présenta bientôt. (1588.) Seidjak chassait un jour près de Tobolsk, il se laissa attirer dans la ville par les démonstrations d'amitié de Tshulkof, qui en était gouverneur; sa suite fut surprise et massacrée, et on l'envoya lui-même à Moskou, où le czar le reçut avec bonté et le combla de présens. Depuis cet évènement, Sibir fut abandonné par les Tartares; ceux de l'Irtisch et du Tobol ayant été soumis, les Russes tournèrent leurs

Digitized by Google

armes contre les Wogules et les Ostiaques. Pour les mieux tenir en bride, on bâtit Pelym ; on jeta les fondemens de Berezow et de Sengut, dans le pays des Ostiaques et d'Obdorskoigorod, près de celui des Samoyedes : une partie de ces derniers étaient déja soumis aux Russes et obligés de payer le tribut.

Pendant que ces choses se passaient, il se rassemblait à Tobolsk une troupe forte d'environ 1,500 hommes, composée de Strélitz, de Cosaques, de Polonais, de Lithuaniens, de Tsherkesses, et d'autres aventuriers à qui le czar avait permis de tenter fortune dans les pays nouvellement découverts. Une partie de cette troupe fonda la ville de Tara sur l'Irtisch, à l'endroit où ce fleuve reçoit l'Agarka. Tara se distingua bientôt avantageusement des autres villes de la Sibérie, et fut fréquentée par un grand nombre de marchands nogais et bukariens, qui faisaient un commerce de chevaux ; d'ailleurs le pays des environs était riche en pelleteries. De Tara, on poussa les conquêtes dans l'intérieur du pays. On attaqua d'abord les Tartares des *steppes* (1) de Barabin, vastes plaines situées entre l'Irtisch et l'Obi ; elles sont fertiles et surtout riches en forêts, en gibier et en poissons. Vers le

(1) Les *steppes* sont de vastes plaines de la Tartarie, que l'on ne connaît que sous ce nom là, comme celles de l'Amérique sous celui de savannes.

Digitized by Google

milieu du mois de mars (1595), les Russes partirent en raquettes pour leur expédition. Partout l'ennemi prit la fuite, et rien ne put arrêter leurs progrès que l'arrivée du printems. Cette saison, qui ouvre ailleurs les campagnes, fut précisément ce qui termina celle-ci. Cela paraîtra singulier, mais il ne peut en être autrement en Sibérie, et dans tous les pays de la zone glaciale. Les deux mois qui précèdent l'entier dégel, y sont les plus favorables pour voyager; la gelée continuelle et modérée, maintient fermes et unis les chemins qui traversent les lacs et les fleuves. L'air est calme et serein, et les jours sont déja fort longs. On n'est point étouffé par la chaleur, ni engourdi par le froid. En été, au contraire, le voyageur est accablé, pendant le jour, par une chaleur dévorante; et la nuit, des nuées d'insectes l'empêchent, par leurs piqûres, de se remettre de ses fatigues, et de reprendre les forces dont il a besoin.

Il ne restait plus à combattre que Kutschumkan, qui, de tems à autre, inquiétait les territoires russes par ses incursions. Plusieurs de ses parens, avec un petit corps de Tartares, avaient abandonné son parti, et s'étaient soumis aux Russes. Ces derniers se préparèrent à entreprendre contre lui une grande expédition. Un corps d'environ mille hommes se mit en marche sous le commandement du prince Massalski. Kutschumkan, surpris et assailli dans

Digitized by Google

son camp, perdit une grande partie de ses troupes; sa famille et ses bagages tombèrent entre les mains des vainqueurs. Accompagné de quelques gens fidèles, il s'échappa et se réfugia dans la petite Bucharie, où il erra quelque tems sur les bords du Saissan. Le désespoir le porta enfin à retourner vers l'Irtisch supérieur; il voulait y rassembler le reste de ses partisans, et risquer une dernière tentative contre les Russes, mais sa mauvaise étoile en avait décidé autrement. Forcé par la misère la plus affreuse, il s'était laissé persuader d'enlever les chevaux de ceux qui lui avaient donné l'hospitalité, et de s'enfuir secrettement; on s'en fut à peine aperçu, que l'on se mit à sa poursuite; il fut atteint sur les bords de l'Ischim; le reste de ses partisans fut presqu'entièrement taillé en pièces. Assez heureux pour se sauver lui-même une seconde fois, il alla chercher un asile chez les Karakalpaks; mais, peu de tems après, il y fut réduit à se tuer de sa propre main. Ainsi finit un prince de la race de Gengiskan, dont les ancêtres avaient fait trembler la moitié du monde; et la domination de la race de Gengis, dans le nord de l'Asie, finit avec lui.

(1596.) Tandis que ces évènemens avaient lieu vers l'Irtisch supérieur, les Russes ne restaient pas oisifs dans les autres parties de la Sibérie. Les Ostiaques de l'Obi supérieur furent soumis au tribut, et l'on bâtit la ville de Narym. Pour

Digitized by Google

faciliter la communication entre l'Europe et les nouvelles conquêtes en Sibérie, qui s'étendaient tous les jours, on fit passer sur les montagnes de l'Ural un chemin plus commode que celui que l'on avait tenu jusqu'alors, et la nouvelle ville de Werchoturie fut destinée à servir de douane et d'entrepôt entre les possessions russes des deux parties du monde. On établit des relais de postes depuis les frontières de la Russie européenne jusqu'aux extrémités des provinces conquises; et selon l'usage des Romains, et des Perses, elles ne servaient qu'au gouvernement. Des familles de paysans, tirées principalement de Cholmogory, d'Ustyug et de Ssolwischegdan, furent établies aux environs de chaque relais. On leur assigna des terres considérables, et les colons, en revanche, furent obligés de tenir toujours un certain nombre de chevaux prêts pour le service du gouvernement. Turinsk, que l'on bâtit en 1600, était la station la plus considérable entre Werchoturie et Tumen.

Il y eut encore, outre les Cosaques, une autre espèce d'aventuriers qui rendirent de grands services dans la découverte et la conquête de la Sibérie: ils n'avaient pas d'autre métier que la chasse des animaux précieux pour leur fourrure. Partagés en petites troupes, les chasseurs faisaient des courses de côté et d'autre, et ne balançaient pas à s'enfoncer dans les pays les plus éloignés et les plus inconnus. Sous ce point

Digitized by Google

de vue, ils furent très-utiles à leurs compatriotes ; sous d'autres, ils leur furent très-nuisibles. Leur brigandage ne connaissait pas de bornes ; le gibier était entièrement détruit dans les pays qu'ils parcouraient, ou bien, fatigué d'être poursuivi sans relâche, il cherchait un asile dans des contrées plus éloignées. On dut à ces chasseurs infatigables la découverte du pays situé sur les bords du Pur et du Tas, que les Russes ne connaissaient pas encore. La grande abondance de martres zibelines que l'on y trouva, engagea les Cosaques à y tenter aussi quelques entreprises ; et l'on vit bientôt une nouvelle colonie s'établir sur les rives, et à deux cents verstes de l'embouchure du Tas, dont les bords sauvages n'avaient jamais vu d'hommes civilisés. Ce nouvel établissement prit le nom de Mungasei, des hordes Samoyèdes qui habitaient dans le voisinage.

L'heureux succès des armes russes en Sibérie, produisit un grand effet, même sur les peuples où elles n'avaient pas encore pénétré. Tojan, chef tartare, alla trouver en personne à Moscou (1604), Boris-Godunof, et lui jura obéissance en son nom et au nom de ses sujets. Tomsk fut bâti en conséquence de cette soumission, et de là on essaya d'assujétir les peuples voisins. Les Telengutes, nation tartare, furent les premiers attaqués : après une inutile résistance, ils se soumirent, et prêtèrent serment de fidélité ;

Digitized by Google

mais sous la condition qu'on les protégerait contre Altinkan (1), prince voisin, de race mongole, dont nous aurons encore occasion de parler. Les Russes eurent encore plus de peine à réduire à l'obéissance les Kirguises qui habitaient alors les bords de l'Abakan plus vers le Nord. Ils se révoltèrent plusieurs fois : à leur sollicitation, plusieurs peuples suivirent leur exemple, et attaquèrent les colonies russes. Ils ne cessèrent de les inquiéter qu'après avoir essuyé une défaite complète où ils firent une perte très-considérable en morts ou en prisonniers. Ce fut pendant le cours de ces évènemens que l'on bâtit Kuznezk, pour tenir en bride les Tartares de ce nom. Les Russes avaient donc pénétré à cette époque jusqu'au Jenissei, que l'on peut regarder comme une ligne de démarcation naturelle entre la Sibérie occidentale et l'orientale. Au delà de ce fleuve, commence même un nouveau monde. De la rive occidentale du Jenissei jusqu'à l'Ural, le pays est en grande partie uniforme et plat, les rivières coulent lentement, leurs eaux sont basses et bourbeuses ; au contraire, de la rive orientale jusqu'à la mer d'Ochotsk, le pays est montagneux et pittoresque, les fleuves sont limpides et coulent avec rapi-

(1) Altinkan, ou le roi d'or, régnait dans la partie occidentale du pays mongol. Sa résidence était sur les bords du lac d'Upsa, ou du fleuve Kemtschik, qui tombe dans le Jenissei, et qui, de ce côté, sépare le territoire russe de celui des Mongols.

Digitized by Google

dité. Mais avant de suivre les Russes dans leurs nouvelles conquêtes, nous allons jeter un coup-d'œil sur la manière dont ils s'établirent dans celles qu'ils venaient d'achever.

Par une ordonnance du czar, les caravannes étrangères étaient exemptes de tous droits, et il leur était accordé plusieurs autres avantages. Il s'ensuivit que les villes de Tara, de Tobolsk, de Tumen et de Tomsk, furent non-seulement fréquentées par beaucoup de marchands étrangers, mais que même un grand nombre d'entr'eux y établirent leur demeure. Une autre ordonnance interdisait le commerce des pelleteries à toutes les personnes qui étaient au service de l'état, pour les empêcher d'opprimer les naturels du pays par des exactions et des vexations arbitraires. Il fut aussi très-sévèrement défendu de porter et de vendre aux Tartares des instrumens de fer et des munitions de guerre. On s'occupa sans relâche et avec soin de peupler le pays par de nouvelles colonies, et d'en augmenter la prospérité, en découvrant de nouvelles sources de commerce. On établit une poste à Tumen (1601). L'on construisit à Werchoturie, la ville la plus considérable de la Sibérie, plusieurs édifices publics qui servirent à la fortifier et à l'agrandir, et dont chacun avait une destination particulière. On y bâtit aussi le premier couvent qu'il y ait eu en Sibérie. Il faut cependant observer qu'alors tous ces bâtimens ne furent exécutés qu'en bois. Quelques

Digitized by Google

années après, Tumen obtint aussi un couvent. Plus tard, Tobolsk devint même le siège d'un archevêque. Le premier qu'elle ait eu, s'appelait Cyprien, et avait été auparavant archimandrite du couvent de Chutinskoi, près de Novogorod. Cet homme actif, malgré tous les obstacles que lui opposait la rudesse des Cosaques, s'occupa sans relâche d'étendre la religion dans la Sibérie, et d'établir dans ses villes un grand nombre de nouveaux couvens, dont plusieurs furent dotés richement. Ce digne prélat n'oublia pas son propre archevêché, et il engagea le czar à lui abandonner environ douze lieues carrées d'un pays très-fertile sur la rivière de Niza; et cette fertilité y fit construire, en peu de tems, un grand nombre de villages. Cyprien rendit de plus un grand service à l'histoire de Sibérie; il fit venir tout ce qui restait des compagnons d'armes de Jermak, et les interrogea sur les évènemens les plus intéressans de leur expédition. On inscrivit dans le synodique (1) les noms de ceux qui étaient morts, et on institua un service annuel pour le repos de leurs ames. On écrivit les circonstances principales de l'expédition, et c'est à ces notes qu'ont eu recours la plupart des écrivains qui, dans la suite, ont

(1) C'est ainsi que l'on nomme le livre où l'on inscrit le nom de ceux qui font des présens à l'église, et pour qui on dit des messes.

Digitized by Google

parlé de la Sibérie. Ce ne fut cependant que quelque tems après (1636) que l'histoire de ce pays fut rédigée et mise en ordre par un certain Seswa-Jefimof, qui avait suivi Jermak dans son entreprise. Il fut accordé à la plupart des villes de Sibérie, dont il a été question, des terres dans le district où elles étaient situées; et elles étaient, à l'égard de ces districts, à-peu-près ce qu'est la capitale d'un gouvernement par rapport à sa province. Leurs prérogatives étaient cependant beaucoup plus grandes, comme cela est ordinaire pour les villes coloniales, ce qu'elles étaient encore alors. Tous les peuples qui dépendaient de ce district, étaient obligés d'apporter leur tribut de pelleteries à la ville où résidaient les collecteurs et les autres personnes du gouvernement. La recette du tribut et le commerce qui en résultait avec les naturels du pays, procuraient de grands avantages; aussi les villes cherchaient-elles à étendre le plus possible leur territoire; et l'on porta souvent à Moscou les procès que faisaient naître leurs discussions sur les limites. Les naturels du pays se plaignaient aussi de la dureté des collecteurs, et des vexations qu'ils se permettaient en levant le Jessak (1); on trouvait d'ailleurs ce tribut trop considérable, et il devenait très-onéreux,

(1) Ce mot, d'origine arabe, signifie tribut; on s'en sert en Sibérie pour désigner le tribut de Pelleteries, il y a une caisse du Jessak.

Digitized by Google

par la diminution du gibier qui se faisait déja remarquer. Quant aux autres plaintes, elles regardaient la défense du commerce des instrumens de fer qui étaient devenus de la dernière importance pour ce peuple, depuis que sa manière de vivre avait changé. En effet, le sort de ces pays nouvellement conquis ne s'était pas amélioré sous la domination de leurs nouveaux maîtres ; et à tous les maux auxquels ils étaient en butte dans leur changement de position, se joignit un fléau qui leur était entièrement inconnu. Ce fut la petite vérole, qui, dans sa première explosion (en 1633), fit de grands ravages parmi tous les peuples de la Sibérie, soumis alors aux Russes. Cependant, ces pays, découverts depuis peu de tems, devenaient tous les jours plus florissans ; la jeunesse de la Russie d'Europe y arrivait encore en foule, et le czar y donnait toutes sortes d'encouragemens. Il fut permis à tout paysan de la couronne d'abandonner le pays qu'il habitait, et d'aller se fixer en Sibérie. Le gouvernement y trouva de grands avantages ; le nombre des colons, en s'augmentant favorisait la culture du bled, à laquelle sont très-propres plusieurs provinces fertiles de Sibérie, et l'on n'avait plus besoin d'y faire passer à grands frais des vivres ; ce qui était arrivé jusqu'alors. Par les ordres du czar, souvent des corps de jeunes gens se rendaient en Sibérie pour y fonder de nouvelles colonies ; on y en-

Digitized by Google

voya même (en 1630) cent cinquante femmes ou filles destinées à devenir les femmes des Cosaques qui n'en avaient pas.

(1628.) Ce fut dans les environs de Turinsk que l'on découvrit la première mine de fer ; on y établit, pour l'exploiter, une colonie qui, par la richesse de la mine, devint bientôt considérable. Une foire célèbre s'établit à-peu-près dans le même tems (1633) à la colonie d'Irbitzk, sur le fleuve Irbit, et elle est fréquentée encore présentement par les Tartares, les Buchares, les Grecs et les Arméniens. C'est au mois de juin qu'elle se tient ; et le commerce de toutes sortes de marchandises étant très-actif à cette époque, les chemins sont alors couverts de traîneaux et de chevaux.

Je reviens sur mes pas, et reprends le fil de la narration que j'avais rompu. Nous avons laissé les Russes victorieux sur les bords du Jenissei supérieur : la partie inférieure fut également découverte par les courses des chasseurs. Réunis à quelques marchands mongases, ils se rendirent, en descendant le Turuchan, à une *simovie* (cabannes d'hiver) qui avait été bâtie quelques années auparavant et d'où sortit, dans la suite, la ville de Turuchamsk. Ils y construisirent des *kotschi*, espèce de bateaux couverts allant à voile et à rames, et dont se servent les Russes dans les mers du Nord ; ils descendirent le Jenissei, et arrivèrent au mois de juin à son

Digitized by Google

embouchure. Les glaces, amoncelées par le vent du Nord, arrêtèrent nos hardis voyageurs pendant cinq semaines; au bout de ce tems, ils se remirent en mer, entrèrent dans la Pasida, et soumirent au tribut les Samoyèdes qui en habitaient les bords (1614).

Ce fut le premier voyage entrepris dans la mer Glaciale à l'orient de la Sibérie; on en avait fait auparavant dans la partie occidentale, d'Archangel à Mongasei. On longeait la côte de Pustosero; on passait le détroit de Waigatz; et les voyageurs continuaient leur route tantôt sur de petites rivières, tantôt par terre, traînant avec eux leurs bateaux jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le golfe d'Obi, d'où ils gagnaient très-aisément l'embouchure du Tas. Cependant, ces voyages ne durèrent que jusqu'en 1620, où ils furent défendus, à cause de la contrebande.

Depuis ce tems, on put regarder la puissance des Russes comme établie solidement en Sibérie. Toutes leurs entreprises ne furent plus qu'une suite de victoires, et n'eurent pas d'autre but que de soumettre de nouveaux peuples et de s'étendre de plus en plus. Kutschumkan ne vivait plus; plusieurs de ses fils et petit-fils cherchaient, il est vrai, par des attaques réitérées, à chasser les Russes de leurs possessions; mais toutes leurs tentatives furent infructueuses. Deux de ses fils, Ischim et Kubei-Murat, voyant qu'ils ne pouvaient réussir, se soumirent volontaire-

Digitized by Google

ment et furent envoyés à Moscou. Un autre de ces princes, nommé Kantchuwar, avait précédemment été fait prisonnier. Les Russes commençaient déja à se lier, par des ambassades, à des peuples d'Asie plus éloignés. En 1616, Michel Fedor Iwanowitz en envoya une à Altinkan, dont nous avons parlé plus haut. Les présens que l'on fit dans cette circonstance sont remarquables et caractérisent l'état de rudesse où se trouvait alors la cour du czar : ils consistaient en draps de toute espèce, en étoffes de soie, ustensiles de métal, papier à écrire, miel, beurre, gruau, etc. On conserve dans les archives de Tomsk toute la relation du voyage. Le ton original de la narration et les remarques naïves qui y sont mêlées, la rendent très-intéressante. Ce voyage chez Altinkan procura aux Russes les premières notions détaillées sur la Chine; ce qu'ils en apprirent excita leur curiosité; on n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'on y eut envoyé des ambassades (1610 et 1629), qui cependant n'eurent pas de suite.

Le commerce avec Altinkan se coutinua encore longtems; des deux côtés on s'envoya des ambassadeurs. Il paraît que le but des Russes était de mettre un prince étranger au nombre de leurs vassaux. Pour Altinkan, il ne cherchait qu'à tirer du czar des présens qui avaient un grand prix à ses yeux, et qui jouaient aussi le plus grand rôle dans toutes les demandes que

Digitized by Google

ce prince faisait à la cour de Russie. Un jour, il demanda du drap, des perles, de l'or, des fusils à plusieurs coups, toutes sortes de volailles, un médecin, une montre, une cloche, du damas; il voulait en outre un moine chrétien qui eût été à Jérusalem, et pût lui apprendre à prier comme les chrétiens. On lui accorda une partie de ces présens. On remarque expressément que le drap qu'on lui envoya était anglais. Les présens de ce prince, si on en excepte le tribut de martres zibellines et de castor, étaient de très-peu de valeur; ils consistaient en damas, en satin noir, en thé, dont l'usage n'était pas encore connu en Russie. Il arriva plusieurs fois que la bonne intelligence de la cour de Russie et du nouveau vassal fut sur le point de se rompre. Altinkan soumis, ne voulait pas être esclave; le mot de servitude, qu'employa le czar dans un écrit, au lieu de celui de soumission, fit naître un différend; enfin, après quelque négociations, le prince Mongol prêta le serment de vassal; mais ayant remarqué que le traitement qu'il recevait de le cour n'en devenait pas meilleur, et que le czar lui-même était fatigué de ces présens continuels, Altinkan crut n'avoir plus de raisons de feindre. Il traita avec arrogance l'ambassadeur russe, et refusa l'obéissance au czar (1639); mais il mourut sur ces entrefaites. Les nouvelles négociations que l'on entama avec son fils qui lui succéda, n'eurent pas

Digitized by Google

de succès, et les Russes ne purent établir une domination durable sur les Mongols.

Ce fut de Mongasei que les Russes partirent en 1606, pour faire leur première connaissance avec les Tunguses; ils en rendirent tributaires une partie, et l'autre, enveloppée bientôt dans la guerre, subit le même sort. Pour être plus sûr de leur obéissance, on bâtit Jenisseiskoi.

(1620.) Les Tunguses, qui, dans les commencemens, s'empressaient d'apporter leurs présens, procurèrent aux Russes une riche récolte de peaux de martres; et comme les Américains employaient les plus nobles métaux aux moindres usages, de même les Cosaques trouvèrent parmi les Tunguses la plus grande profusion des plus belles pelleteries. Les uns portaient des bottes de martres, d'autres avaient même des semelles de ces fourrures précieuses. Les avides Cosaques dévoraient des yeux cette abondance, et s'emparèrent de toutes les peaux de martres qu'ils purent trouver; la soif d'amasser les poussa encore plus loin; ils allèrent jusques chez les Tunguses du Léna, et les soumirent au tribut.

A-peu-près dans le même tems (1626) Beketof, chef de Cosaques, naviguant sur l'Angara, découvrit les Burates; il leur livra, ainsi que ses successeurs, plusieurs combats qui se terminèrent par l'entière réduction des Burates des bords de l'Angara. Ceux du Baikal furent soumis de même; mais tous ne demeurèrent

Digitized by Google

pas dans cet état de sujétion. Plusieurs peuplades, fatiguées des mauvais traitemens qu'elles éprouvaient de la part des collecteurs des tributs, abandonnèrent leur pays natal, et se réfugièrent au loin chez les Mongols.

Parmi les héros de ce tems, qui se montrèrent de dignes successeurs de Jermak, le nom de Galkin mérite d'être distingué d'une manière honorable. Il était chef de Cosaques, et fut envoyé avec quarante hommes au delà du Jenissei contre les Tubinzes, peuple tartare, qui s'étaient révoltés. S'étant retranché derrière des baraques et des traîneaux, il s'y défendit pendant cinq jours contre les ennemis très-supérieurs en nombre, et il eut à la fin le bonheur de leur échapper.

On en était venu au point qu'un heureux évènement, une nouvelle découverte, étaient toujours suivis d'un autre; les Jakutes furent découverts et soumis au tribut par une troupe de Cosaques Mongases, qui bâtirent la ville de Jakutsk. Ces mêmes peuples furent ensuite de nouveau conquis et pillés par deux chefs de Cosaques qui se disputèrent leurs dépouilles. Ce n'était même pas la première fois qu'il y avait eu de pareils combats entre les conquérans de la Sibérie; mais les peuples vaincus n'y gagnaient rien, et ils restaient toujours en proie aux plus forts.

Il ne restait plus aux Russes à découvrir qu'une petite partie de la Sibérie orientale.

Digitized by Google

Iwanow, cosaque du Jenissei, tenta en 1638 une expédition en remontant la Jana. Il découvrit l'Indigirka et les Iukagires qui habitent ses bords ; ils étaient alors en beaucoup plus grand nombre le long de ce fleuve, qu'ils ne l'ont été dans la suite. Busa, autre cosaque, prit par hasard la même route. Ayant descendu le Lena, il se dirigea vers l'Est dans la mer glaciale, entra dans la Jana, et parvint jusqu'à Tschendon. Les Jukagires, beaucoup plus guerriers que les Jakutes, résistèrent longtems aux Russes ; ils furent à la fin obligés de se soumettre ; tous les peuples qui bordent l'Indigirka jusqu'à la mer glaciale se trouvèrent alors tributaires des Russes, qui, quelques années auparavant, avaient déja découvert l'Aldan et les Lamutes, chez qui ils avaient fait quelques incursions.

Le premier Russe qui parvint à l'extrémité orientale de la Sibérie, à travers du Kamschatka, fut Iwan Moskwitin. Il entreprit cette expédition en 1639, par les ordres de son chef Kopilow, et en rapporta les premières notions du fleuve Amur. Ses récits encouragèrent Pojarkof à tenter de mettre sous la domination des Russes les bords de ce fleuve ; il s'embarqua, et suivant son cours jusqu'à son embouchure, il y passa l'hiver. L'année suivante (1645), il arriva par la mer des Tunguses à l'embouchure de l'Ulia ; et de là, soit par eau ou par terre, il pénétra jusqu'à Jakutsk. Par-tout il fit de riches cap-

Digitized by Google

tures et des conquêtes, qui cependant ne furent pas de durée, quoique l'avidité de sa troupe fût fortement excitée par l'aisance des peuples qui habitaient les bords de l'Amur.

Vers la fin du dix-septième siècle, on fit la première découverte du Kamschatka et la première expédition dans cette presqu'isle; mais on n'en acheva la conquête qu'en 1736.

On peut regarder l'histoire de Sibérie comme finissant ici. Il ne s'agissait plus de grandes expéditions militaires; et une suite d'entreprises d'un autre genre, suggérées par l'esprit du commerce, et qui avaient pour but de trouver une route plus commode au travers de la mer glaciale, n'eurent pas le succès qu'elles méritaient. Le travail des mines fut suivi de résultats plus heureux. On découvrit, dans le cours du siècle dernier, des mines très-abondantes de métaux précieux, qui ne sont pas encore épuisées. Le commerce de l'intérieur reçut une nouvelle impulsion par les relations qui s'établirent avec la Chine et par les voyages entrepris dans l'Océan oriental. L'importance de la Sibérie en devint plus grande, et le gouvernement russe trouva que cet immense pays méritait de n'être plus regardé comme une colonie. On le soumit (1763) aux collèges de l'empire, comme les autres provinces. Parmi les évènemens qui se sont passés dans ces derniers tems en Sibérie, on doit remarquer la fondation d'une nouvelle colonie

Digitized by Google

sur les frontières de la Chine, celle d'une compagnie de commerce pour l'Amérique septentrionale, et différens établissemens d'instruction placés dans les principales villes de la Sibérie.

TROISIÈME ET DERNIÈRE

LETTRE

SUR

L'ÉTAT DES SCIENCES, DES LETTRES,

DES BEAUX-ARTS,

ET DES MŒURS EN DANEMARCK,

Au commencement du XIXme. siècle.

Nous en sommes restés aux beaux-arts de Copenhague, c'est-à-dire du Danemarck; car on en chercherait vainement des traces dans le reste de ce royaume, composé de provinces éparses, et qui, après sa capitale, n'a pas de ville importante à citer, si ce n'est celle d'Altona, ville allemande, et exclusivement occupée d'industrie et de commerce.

Digitized by Google

Cette dernière partie de ma carrière ne sera pas la plus brillante, ni la plus pénible.

Oui, il faut en convenir, il faut le répéter après tant d'autres, le Nord n'est pas la patrie des arts. On a beau les y appeler, les y soudoyer; ils y languissent comme ces plantes exotiques nées sous un climat tempéré, qu'on voudrait essayer de naturaliser dans le voisinage du pôle. Commençons par le théâtre.

Celui de Copenhague est au moins médiocre; les Danois eux-mêmes en conviennent. Leurs acteurs n'ont ni grace, ni chaleur, ni intelligence, ni entente de la scène : les plus beaux sujets les laissent froids comme leurs auditeurs. Il n'y a peut-être qu'un ou deux acteurs qui pourraient réclamer contre cet arrêt un peu sévère : c'est surtout *Schwartz*, qui a eu une bonne éducation, qui a voyagé en France, en Angleterre, et en a rapporté du moins la théorie de son art. On m'a aussi fait remarquer *Knutsen* comme un bouffon très-plaisant. Les éclats de rire de son auditoire auraient pu m'en avertir; mais il m'aurait fallu quelque chose de plus pour le croire. Quant aux actrices, j'ai eu beau vouloir être *galant*, ce qui ne me sied guère, ou *indulgent*, ce qu'on devient en voyageant, pour peu qu'on ait un bon esprit, je n'ai pu trouver une seule actrice danoise qui méritât mention honorable; car je ne vous citerai pas une madame *Dalin*, que le public affectionne

Digitized by Google

parce qu'elle chante agréablement dans les opéras-comiques, et qu'elle a de beaux traits et un extérieur très-modeste. Quelques autres sont protégées par certains amateurs; mais ces amateurs ne sont pas le public, et tous les amateurs ne sont pas des connaisseurs.

Le théâtre de Copenhague est mieux partagé en danseurs; mais c'est un peu grace aux emprunts qu'il a faits à la France. Le principal danseur est ce même Bournonville, que j'avais déja vu à Vienne, et dont j'ai retrouvé le talent plutôt perfectionné qu'affaibli. Il a pour pendant une petite parisienne, dont je n'ai pas retenu le nom, mais qui m'a paru avoir de la légéreté et de la grace. Un Français, naturalisé en Danemarck, a achevé de la former : c'est Laurent, qui a dansé quelque tems à l'Opéra de Paris, où il était connu sous le nom du *Petit Lapon;* car, pour les Parisiens, qui, dit-on, ne sont pas forts en géographie, le Nord ou la Laponie sont à-peu-près synonymes. Il faut tout dire cependant, cette parisienne a une rivale qui est danoise, c'est une madame *Biœrn*, que la partialité pariotique favorise quelquefois aux dépens de la jeune étrangère. Ne m'en demandez pas davantage sur le théâtre de Copenhague : c'est déja beaucoup pour lui et pour moi. Je ne l'ai, au reste, fréquenté que pour voir à mon aise le roi, qui y assiste régulièrement, entouré de sa famille. Le prince Royal, vrai souverain du

Digitized by Google

pays, n'y paraît presque jamais : il a mieux à faire.

Rendons justice toutefois à l'orchestre du théâtre de Copenhague ; peu de capitales en ont un plus complet et mieux composé. C'est que la musique ne doit pas être comptée parmi les arts qui s'effraient des climats glacés. Mais contentez-vous de la trouver dans les instrumens ; ne la cherchez pas dans les voix. Je n'excepterais guère que celle d'une madame *Knutsen*, qui m'a paru avoir un gosier presque italique.

Et la peinture, la sculpture, l'architecture ? vous allez me demander si on les cultive en Danemarck. On l'essaie ; mais les succès ne répondent pas encore tout-à-fait aux efforts.

Quant à la peinture, il y a cependant un assez grand nombre de beaux modèles à Copenhague, surtout dans le *Muséum* du roi ; mais il n'y a que peu de personnes qui se doutent des richesses qu'il renferme ; et sans le secours d'un M. Spengler fils, qui a bien voulu me servir de *Cicerone*, j'aurais quitté le Danemarck sans soupçonner leur existence. Copenhague contient quelques cabinets particuliers. On m'avait vanté celui du comte de Moltke : je n'ai pu le voir ; mais j'ai visité en détail celui de M. Spengler le père, qui est très-remarquable pour appartenir à un particulier. Outre une collection assez complète de minéraux, et surtout de coquillages, ce respectable vieillard, auteur de plusieurs ouvrages

Digitized by Google

en ivoire travaillés avec une extrême délicatesse, possède un assez bon nombre de tableaux, dont quelques-uns ont du mérite. Tels sont: celui d'Adam et Eve, par *Albert Durer*; deux marines de *Volheire*, qu'on peut admirer après celles de *Vernet*; deux belles têtes de *Largillière*; une charmante Suzanne de *Franchini*; quelques *Van-Ostade*; un *Rembrandt*; un grand tableau plein d'expression de *Rodenhammer*; et surtout une jeune tête de *Van-Dyck*, et un tableau de chevalet de *Steen*, représentant une jolie femme penchée nonchalamment sur un coussin, et à laquelle un grave médecin tâte le pouls. Le vieux amateur, quoique peu riche, refusa, en 1800, une grosse somme que le lord Withworth lui offrait pour ces deux derniers tableaux.

La galerie du roi occupe une des ailes de la superbe résidence de Christiansbourg, dont un incendie consuma, il y a dix ans, presque tout l'intérieur; cette galerie renferme encore un nombre de tableaux très-considérable, quoique plusieurs aient été, à cette époque, la proie des flammes. Je l'ai parcourue trois ou quatre fois avec autant de surprise que de plaisir. Me serais-je attendu à y trouver :

Deux tableaux de *Salvator Rosa*, dont l'un, Jonas prêchant aux Ninivites, est assurément un de ses chef-d'œuvres; un *Albane*, gracieux

Digitized by Google

comme tout ce qui est sorti de son pinceau; une Sainte-Famille charmante du *Parmesan;* une autre de *Carle Marati;* un *Caravage* d'un effet frappant, qui représente des joueurs dans les attitudes de l'avidité et du désespoir; quelques tableaux de *Rubens*, ou du moins de son école; plusieurs jolis paysages de *Ruisdaël;* un de *Claude Lorrain;* quelques grands tableaux de *Jacques Jordaens*, où on retrouve son coloris et sa manière exagérée jusqu'à la caricature; Jésus-Christ guérissant les malades, par le *Poussin;* une chûte des Titans, par le *Guide;* nombre de jolis tableaux hollandais de *Gérard Dow*, de *Poëlemburg*, de *Miéris*, de *Paul Potter*, de *Backhuysen*, de *Wouwermans*, etc., et surtout deux grands paysages, dont l'un, de *Jean Both*, représentant les effets d'un lever du soleil à travers les arbres, est comparable aux meilleurs morceaux de ce genre; un portrait du fameux Christiern II, par *Albert Durer*, qui seul mériterait qu'on allât voir la galerie du roi de Danemarck. On lit dans ce portrait un abrégé de l'histoire de ce tyran du Nord, son caractère sombre, impérieux, vindicatif, ses crimes, ses remords, et jusqu'aux malheurs qui terminèrent sa vie.

Je finirai là mon énumération, qui pourrait être beaucoup plus longue, en vous répétant, qu'à ces chef-d'œuvres de pinceaux étrangers, il ne manque que des appréciateurs nationaux.

Digitized by Google

Vous chercheriez vainement, dans cette collection, des tableaux danois. On m'en a montré quelques-uns d'historiques dans les salles de l'Académie des Beaux-Arts; mais ils ne m'ont pas frappé. Ils représentent quelques traits assez peu connus de l'histoire du Danemarck, et ne les feront pas connaître.

Ce n'est pas cependant que Copenhague soit tout-à-fait dépourvue de peintres nationaux. Le nom d'*Abildgaard* y est cher aux beaux-arts comme aux sciences. Le frère du savant de ce nom serait même un peintre de génie, si l'exécution répondait chez lui à l'invention. Il a fait une étude profonde de son art. Il est original et plein de chaleur dans ses compositions; mais son coloris est trop sombre et ses attitudes sont trop peu naturelles. Il ne s'est pas consolé de voir quatre de ses grands tableaux détruits par l'incendie de 1794. Le chagrin a séché sa palette, au grand regret de ses amis et de ceux des beaux-arts. Quelques-uns de ses tableaux, entr'autres celui d'Ossian, ont été gravés par un habile graveur du pays, dont nous parlerons plus bas.

Après lui, les Danois nommaient en 1801, avec complaisance, deux peintres de portraits qui n'étaient pas sans mérite, et qui sont morts depuis: *Juel,* dont le pinceau a de la magie, et qui excellait par le coloris et surtout par la ressemblance, et *Hœyer,* qui peignait agréa-

Digitized by Google

blement en miniature et en pastel, et dont les portraits sont connus dans quelques cours de l'Europe.

Les Danois sont peut-être encore moins riches en sculpteurs qu'en peintres. La place d'Amalienbourg est, à la vérité, décorée d'une des plus belles statues équestres qu'il y ait en Europe, celle du dernier roi Frédéric V; mais *Saly*, qui l'a faite, était de Valenciennes. Il y a cependant autour de l'obélisque érigé en 1788, entre Copenhague et Frédericsberg, en mémoire de l'affranchissement des paysans, quatre statues de beau marbre blanc, qui peuvent donner une idée favorable des sculpteurs danois. Deux sont de *Dajon*, et représentent, l'une le Courage, l'autre le Patriotisme; la troisième, la Fidélité, est de *Wiedewelt;* et la quatrième, l'Agriculture, de *Weidenhaupt*. Les noms de ces trois sculpteurs m'ont paru mériter d'être connus davantage; mais ma voix seule les fera-t-elle passer à la postérité?

Vous citerai-je encore, pour n'être pas accusé d'une réticence malveillante, vous citerai-je un buste en marbre qui se trouve dans une des salles du haut tribunal? Oui; car il retrace les traits chéris d'un grand homme que le Danemarck regrettera longtems, du feu comte de Bernstorff. Il est du même *Dajon* que nous venons de nommer, et suffirait seul pour sauver son ciseau de l'oubli.

Digitized by Google

Quant à l'architecture, le premier aspect de la capitale des Danois modernes peut faire croire qu'ils ne sont pas étrangers à cet art. La résidence de Christiansbourg, dont il ne reste plus que les murailles, était assurément un édifice aussi imposant que vaste; et, à en juger par ses pompeux débris, on ne voit guère ce que le goût aurait à lui reprocher. A une autre extrémité de la ville, les connaisseurs les plus difficiles souriront à l'aspect de ces quatre palais symétriques qui forment l'enceinte de la charmante place d'Amalienbourg, et dont deux ont été réunis par une galerie en colonnade, depuis qu'ils sont devenus la résidence la plus habituelle de la cour. Le goût n'eut pas désavoué non plus le temple dont les fondemens furent posés à la même époque, mais dont une sage économie a arrêté la construction. Dans son ébauche, il forme un beau coup-d'œil: il répond à une portion du port qui se prolonge dans l'intérieur de la ville, et il complète la symétrie du quartier d'Amalienbourg, qui ne le cède peut-être en élégance à aucun d'aucune autre capitale. Les autres quartiers, surtout ceux qui ont été rebâtis depuis les deux derniers incendies, achèvent de faire de Copenhague une des plus belles villes de l'Europe. Sa place principale, où on observe, sans l'admirer, une lourde statue équestre de Chrétien V, n'est pas régulière; mais il n'en est guère de plus spacieuses. Quatre à cinq rues très-longues et

Digitized by Google

tirées au cordeau, viennent y aboutir, et plusieurs grands édifices embellisent son contour. L'un deux, et ce n'est pas le moins aparent, est l'hôtel de Rau, celui où j'étais logé. C'est sur cette place que sont la maison royale de Charlottenbourg, où se tient l'Académie des Beaux-Arts; la salle de la comédie, et plusieurs grandes maisons qui frappent les regards; celle surtout du feu comte de Tott, occupée par le ministre de Russie, et celle que, pendant mon séjour à Copenhague, faisaient construire les frères Erichsen, négocians aussi affables qu'opulens, auxquels m'avaient adressé leurs correspondans de Hambourg. Ces deux maisons ne dépareraient assurément pas les plus beaux quartiers de Berlin.

Je n'ai plus à ajouter que deux mots sur la gravure. Elle n'est pas tout-à-fait négligée à Copenhague. *Clémens*, qui a voyagé en Allemagne et ailleurs, peut même être cité parmi les bons graveurs du second ordre. Des portraits du feu comte de Bernstorff, du prince Royal, de la princesse son épouse, de la duchesse d'Augustenbourg sa sœur, et plusieurs autres, en sont la preuve. Après lui, G. L. *Lahde* réussit assez bien aussi à graver le portrait, et *Grosch*, le paysage. La *Flora Danica*, connue avantageusement même hors du Danemarck, fait honneur au burin de C. F. *Müller*. Il y aussi à Copenhague un graveur en pierres fines, nommé *Jacobsen*,

Digitized by Google

qui a un talent distingué, mais qui ne trouve pas les encouragemens dont il aurait besoin. Les collections d'estampes sont au reste extrêmement rares à Copenhague. On n'a pu me citer que celle de la bibliothèque du roi, qui contient plus de quatre-vingt mille morceaux; mais, comme tout ce qui tient aux autres branches des arts, elle est oubliée dans l'absence presqu'absolue des connaisseurs et même des curieux. En un mot, pour compléter ce que j'avais à vous dire sur les arts en Danemarck, j'emprunterai une réflexion que m'ont faite en gémissant quelques-uns de ces amateurs....

Rari nantes in gurgite vasto...

C'est qu'à Copenhague, et à plus forte raison dans les autres villes, les peintres d'histoire, les statuaires, les architectes, les décorateurs, les graveurs, etc., sont à-peu-près condamnés à mourir de faim, s'ils ne sont pas employés par la cour ou pour son service. Le reste de la nation n'a ni le goût, ni les moyens de cette espèce de luxe. L'Académie des Beaux-Arts, fondée en 1754, sous la protection du dernier roi et par les soins de son favori, le comte de Moltke, aura beau distribuer tous les deux ans des médailles d'or; faire ensuite voyager à ses frais, en France et en Italie, deux des triomphateurs parés de ses récompenses, disons plutôt de ses encouragemens; exposer dans ses salles, à l'ad-

Digitized by Google

miration du public, les prétendus chef-d'œuvres de ses élèves, elle ne parviendra de longtems à arracher les Danois à leur insouciance presqu'universelle pour les beaux-arts.

Les plaindrons-nous pour cela, tandis qu'en revanche ils s'occupent avec succès de presque toutes les sciences; tandis qu'ils voyent fleurir autour d'eux l'industrie, que leur commerce et leur navigation vivifient leur pays et s'étendent aux régions les plus lointaines; qu'ils ne sont étrangers à rien de ce qui est vraiment utile? Non, en vérité. Les arts (que j'idolâtre cependant, vous le savez), les arts ne sont, après tout, que le brillant couronnement de l'édifice social, la plus agréable occupation des oisifs, la noble ressource des riches contre l'ennui, ou, si l'on veut, un des moyens les plus louables de déployer leur faste. Les arts, dit-on, *embellissent* la vie; mais qu'importe qu'elle soit *belle*, pourvu qu'elle soit bonne, paisible, heureuse, utilement employée; pourvu qu'elle ignore l'oisiveté et ses redoutables satellites? Or, sous tous ces rapports, les Danois n'ont rien à envier à aucune autre nation de l'Europe.

Vous conviendrez, du moins, mon ami, que je ne finis pas par un trait de satyre.

B.

Digitized by Google

DE LA PATIENCE,

PAR GARVE.

Il est un penchant devenu assez ordinaire à ceux qui tentent des excursions sur le territoire de la littérature étrangère : c'est de s'attacher de préférence aux productions qui, par leur singularité, leur bizarrerie même, forment un contraste plus frappant avec nos idées habituelles. Les uns cherchent à se dédommager de la fatigue que coûte l'étude d'une langue, par l'amusement que donne une critique facile; les autres s'exagèrent le mérite des idées en raison de leur nouveauté : on résiste difficilement au plaisir d'éprouver et de transmettre des surprises. L'empressement pour les idées neuves peut aussi dégénérer en manie, manie funeste souvent au bon goût autant qu'à la vérité. Si l'on cède trop à cet empressement dans le choix que l'on fait des productions des autres pays, on court risque d'importer, sous l'aparence d'idées neuves, des idées extravagantes; on s'expose à étendre sur une classe entière d'écrivains respectables, la censure ou le ridicule que peu-

Digitized by Google

vent mériter les écarts de quelques esprits mal réglés. On a voulu piquer la curiosité; mais on fait naître des préventions qui éteindront bientôt une curiosité légitime. D'ailleurs, ce n'est pas la peine d'aller chercher aussi loin des idées bizarres, si elles n'ont pas d'autre mérite que leur bizarrerie; on peut, sans sortir de chez soi, se satisfaire à moins de frais. La vie est trop courte encore pour recueillir toutes les lumières propres à notre perfectionnement. Commençons donc par demander aux étrangers ce qu'ils peuvent nous prêter en vérités utiles pour la morale, le goût, ou les sciences; observons en quoi il peut nous être bon de les étudier ou de les imiter : c'est le devoir de l'équité, c'est notre intérêt. Il sera tems ensuite de remarquer leurs travers, et d'appeler leur attention sur les nôtres.

Nous ne craindrons pas de le dire; il n'est pas même tout-à-fait sans intérêt de reconnaître comment des penseurs étrangers, placés dans d'autres circonstances, sous l'influence d'autres institutions, ont pu quelquefois se rencontrer avec nous dans les mêmes idées; il peut être utile, dans les vérités morales, de recueillir ces suffrages divers qui composent, en leur faveur, le témoignage de l'humanité; il peut être curieux d'observer comment un même sujet, traité en différentes langues, a pu recevoir des formes, des développemens plus

Digitized by Google

ou moins variés, et de retrouver ainsi avec les habitans d'un autre pays, si l'on veut nous accorder cette expression, les liens d'une fraternité littéraire et philosophique.

Cette réflexion s'applique surtout à la littérature allemande. Il est malheureusement trop facile de trouver, dans quelques écrits récens des métaphysiciens allemands, des systèmes qui peuvent surprendre; l'affectation de l'originalité a peut-être en Allemagne, plus qu'ailleurs, engendré dans ces derniers tems des conceptions assez étranges. Nous savons à-peu-près cela en France; mais ce que nous ne savons pas assez, c'est qu'il ne faut pas plus juger de l'esprit général de l'Allemagne par ces exemples, qu'on ne juge d'une famille de plantes par ses anomalies; c'est que ces écarts n'ont point entraîné, chez nos voisins, la majorité des esprits; c'est que, dans le nombre même des métaphysiciens modernes de l'Allemagne, il est des hommes, comme Jacobi, Platner, Eberhard, Sulzer, Mérian, Ancillon, Rosenstein, etc., dont les écrits sont pleins de sens, de justesse et de clarté; c'est qu'il est plusieurs carrières dans lesquelles les Allemands se sont honorés depuis vingt ans par des travaux aussi utiles que distingués, telles, par exemple, que la philosophie morale, la jurisprudence, l'histoire générale et particulière, l'histoire des sciences et celle des beaux-arts.

Digitized by Google

Nous espérons pouvoir indiquer successivement, dans les *Archives Littéraires*, les ouvrages qui, dans ces divers genres, nous paraissent les plus propres à remplir les vues que nous venons d'indiquer. Nous ne craignons point qu'on nous accuse d'une prévention aveugle en faveur des écrivains allemands, ayant été contraints ailleurs de relever une partie de leurs erreurs. Nous nous bornerons d'ailleurs à citer fidèlement des passages extraits de ces mêmes écrits, laissant à d'autres le soin de les juger, ou d'en donner une idée plus étendue. Nous commencerons aujourd'hui par mettre sur la scène un des philosophes les plus recommandables par la noblesse de son caractère, l'élévation de sa morale, la sagesse de ses vues, la pureté de son style; c'est Christian Garve, mort depuis quelques années, qui a professé avec beaucoup de succès à Breslaw, qui a donné à l'Allemagne deux excellentes traductions de l'Ethique d'Aristote et des offices de Cicéron, quatre volumes de mélanges, sous le titre de : *Recherches sur divers sujets de morale, de littérature*, etc. deux volumes de lettres et d'écrits que nous aurons occasion d'indiquer, lorsque nous donnerons ailleurs une notice sur sa vie.

Le traité *de la patience*, l'un de ceux qui composent ses mélanges, et dont nous allons traduire quelques passages, n'est peut-être pas le

Digitized by Google

plus fécond en idées *neuves et piquantes*; mais il est peu de sujets qui soient d'une utilité plus générale et plus constante, et ce morceau reçoit d'ailleurs, pour toutes les ames sensibles, un intérêt profond des circonstances dans lesquelles il fut composé. Garve alors était atteint d'une maladie douloureuse et mortelle qui le retint deux ans sur son lit, et finit par le conduire au tombeau. C'est dans cet état qu'il dicta à une main amie les lignes qu'on va lire. Ce n'est pas sans émotion qu'on peut contempler ces traces vivantes de son héroïque courage. On doit croire sur la patience un maître qui l'a si bien pratiquée; on doit adopter avec confiance les remèdes dont il a fait lui-même une si longue expérience; c'est à celui qui souffre qu'il appartient d'enseigner à bien souffrir.

Le traité est divisé en deux parties, l'une sur le mérite de la patience, l'autre sur les moyens de l'obtenir.

« Si l'on fixait le prix des vertus, en raison des efforts qu'elles coûtent, la patience, sans doute, occuperait un des premiers rangs; mais les hommes estiment plutôt les vertus par l'utilité de leurs effets, que par la difficulté de leur pratique; et en cela, ils ont assez raison; car il est bien plus facile de déterminer l'une que l'autre. D'ailleurs, si l'on posait en principe, que les vertus les plus difficiles sont aussi les plus éminentes, on s'exposerait à placer un mérite exa-

géré dans des mortifications arbitraires, des efforts sans but, et des sacrifices sans objet.

« Mais la patience n'est pas seulement d'une pratique difficile ; elle est aussi d'une utilité constante, quoique son influence immédiate ne s'étende guère que sur celui qui souffre et le petit nombre des amis qui l'entourent.

« La douleur est la plus forte et la plus violente de toutes les sensations humaines. Les sensations qui composent le bien-être du corps, ne causent qu'une impression douce, fugitive ; elles semblent le caresser ; celles qui l'offensent sont aigues, le pénètrent, le déchirent, le heurtent, semblent le menacer de son entière dissolution, et laissent toujours après elles des traces profondes. Il en est de même des jouissances et des peines du cœur ; et c'est pourquoi les moralistes se sont plaints dans tous les tems sur ce que les hommes sentent avec bien plus de vivacité, se rappellent avec bien plus de force les offenses que les bienfaits.

« La joie est, en effet, l'état naturel de l'homme ; son bien-être ne consiste que dans le libre développement de son existence, dans l'exercice facile et harmonique de toutes ses facultés ; cet état n'a donc rien d'assez extraordinaire pour se faire vivement remarquer. L'homme est content et heureux, parce qu'il est homme, parce qu'il jouit de toute la plénitude de sa nature, qu'il respire et agit à son aise. De même que l'homme

Digitized by Google

en parfaite santé ne sent en particulier aucune partie de son corps, l'homme complètement satisfait n'a le sentiment distinct et prononcé d'aucune portion de son existence morale; il semble même qu'il perd de vue son propre *moi*, du moment où tous ses besoins sont comblés. Sa pensée alors erre sur les objets qui sont hors de lui, sur les hommes avec lesquels il est en rapport, sur les affaires qui l'occupent.

« La douleur est en elle-même quelque chose de contraire à notre nature ; une secousse de destruction, un resserrement de notre existence, une lutte contre les penchans et les forces qui nous sont essentielles. La perception seule qui l'accompagne, a quelque chose qui la signale et la distingue tellement dans la chaîne de nos idées, que lorsqu'elle est présente, elle ne nous permet point de partager notre attention, et qu'elle reparaît souvent dans notre mémoire, lors même que sa cause n'est plus. La douleur tend à ramener l'homme sur lui-même, à détacher son regard des objets extérieurs, à le replier entièrement sur ces révolutions dont son intérieur est le théâtre.

« C'est en la considérant dans le plus haut degré de son énergie, qu'on apprend à bien connaître la nature de la douleur. Elle peut alors maîtriser entièrement notre ame, anéantir ses facultés intellectuelles, sa liberté, et jusqu'à la moralité de nos actions. Toutes les autres souf-

Digitized by Google

frances produisent, du plus au moins, un effet analogue ; toutes contrarient le mouvement naturel de l'esprit humain, dérangent, interrompent l'ordre et le cours de ses idées, suspendent cette marche facile et libre de la pensée qui compose sa vie intérieure. Toute souffrance est un combat ; c'est dans ce combat que la patience doit triompher.

« Les autres vertus, sans doute, ont aussi des victoires à remporter; mais les passions qu'elles doivent comprimer ne sont souvent que notre propre ouvrage ; elles naissent des besoins factices ; elles sont fondées ou sur des idées arbitraires, ou même sur des opinions erronées ; souvent elles ne se composent que d'émotions passagères et inconstantes. L'orgueil, l'ambition, l'avidité, ont certaines périodes, dans lesquelles elles agitent l'ame avec plus de violence ; d'autres, dans lesquelles elles se calment. La colère, la volupté sensuelle, ont aussi leurs crises, exigent certaines occasions propres à les exciter. Ainsi, la douceur, la tempérance, le désintéressement, trouvent souvent le cœur de l'homme dans la même disposition où elles devront le ramener ensuite, lorsqu'elles combattront les passions qui leur sont constraires. La raison peut saisir ces momens favorables, pour détruire, dans leur principe, les illusions qui en ramèneraient les accès; mais la patience se trouve en lutte avec le sentiment le plus na-

Digitized by Google

turel à l'homme, le plus durable, avec l'amour de l'existence, avec le besoin d'une existence complète et paisible. Ici, nos besoins n'offrent plus à la raison d'erreur qu'elle puisse détruire; il ne lui est permis que de balancer la vivacité des impressions réelles par des considérations d'une autre nature, et qu'elle doit tirer de son propre fonds. Il y a des remèdes entièrement efficaces contre les passions; il n'y a que des palliatifs pour la douleur.

« C'est encore un grand désavantage pour la pratique de la patience, qu'elle est, si l'on peut dire ainsi, une vertu solitaire.

« Il n'est rien qui prête à l'homme autant de courage pour se maîtriser, que d'avoir des témoins de ses actions. C'est à la présence des autres hommes, qu'une des vertus qui paraît d'ailleurs la plus difficile, la bravoure militaire, doit en grande partie ses forces. Aussi, semble-t-il que cette bravoure est en général plus facile et plus ordinaire dans les rangs élevés, que dans les conditions inférieures. Il en coûte moins au général pour être brave, qu'au simple soldat. Dans les conditions élevées, la patience elle-même trouve une sorte d'appui dans la réputation de celui qui souffre. Le prince, l'homme célèbre, quoique séparé du monde et enchaîné sur un lit de douleur, croit du moins les yeux du public fixés sur lui; ses contemporains, la postérité, sont témoins de sa

Digitized by Google

constance; il est comme en spectacle; il peut avoir le genre de courage que l'on trouve sur le champ de bataille. L'histoire nous montre tant de rois, faibles d'ailleurs, mourant avec fermeté, qu'on doit en chercher la cause dans quelque circonstance qui leur est commune.

« Mais la presque universalité de ceux qui souffrent, est dans une situation bien différente. Les plus cruels des maux de la vie, la pauvreté, la maladie, la persécution, isolent l'homme de la société. Il n'a pour témoins de la manière dont il supporte ses peines, que le petit nombre d'amis qui daigne y prendre part. Plus son malheur se prolonge, plus l'attention des autres s'affaiblit, et l'admiration même qu'on accordait à sa fermeté, s'éteint avec la compassion que son état faisait naître. Celui qui jouit des biens de la santé et de la fortune se retrace à peine, avec clarté, la situation du malheureux qui en est privé; mais il ne se met pas du moins pendant longtems à sa place. Ainsi, pour peu que les plaintes de celui-ci se prolongent, il est tenté de leur supposer de l'exagération. Le mérite de la patience, alors même qu'elle est en vue, n'est donc jamais apprécié à sa juste valeur, et l'estime qu'elle obtient, ne dure pas autant qu'elle.

« Un autre motif qui nous seconde plus puissamment dans la pratique des vertus difficiles, c'est de trouver dans les autres hommes le but de ces vertus elles-mêmes, et de pouvoir du

Digitized by Google

moins, par nos efforts, ajouter à leur félicité. Les veilles coûtent peu au savant qui espère éclairer son siècle ; le même travail, appliqué à une chose qu'il saurait inutile, lui deviendrait intolérable. Toutes les vertus bienfaisantes sont des vertus joyeuses : on jouit d'avance du bonheur qu'on procurera; et cette image, se mêlant au sentiment pénible qu'on éprouve, en tempère l'amertume. Peut-être l'attente de la reconnaissance et de l'estime, la vanité même, ont-elles quelque part à cette disposition; mais on se le dissimule, et d'ailleurs, la facilité qu'on trouve dans le dévouement est aussi en grande partie, du moins à mon opinion, l'effet des affections sociales. Faire le bien, répandre la félicité, composent, après la libre jouissance de nos propres facultés, la destination la plus essentielle de notre être.

« Or, cet appui manque encore à la patience : les effets de cette vertu sont à-peu-près renfermés dans celui qui la pratique. Elle ne change rien dans le monde; elle ne produit, n'engendre rien au dehors; tous ses efforts se bornent à rétablir la paix au dedans, à ménager, pour des tems meilleurs, les forces qui s'épuiseraient dans le mécontentement; son triomphe consiste à nous rendre, en quelque sorte, immobiles. Alors même que l'homme déploie la patience la plus héroïque, il paraît oisif, inutile : tout ce qu'il lui est permis d'espérer, c'est qu'il rendra moins

Digitized by Google

désagréable à ceux qui l'entourent la répugnance que la vue de la souffrance inspire ; c'est qu'il adoucira pour eux le sentiment des fatigues qu'exigent les secours dont il a besoin.

« Cependant, c'est encore un avantage peu commun que d'être placé dans une situation qui associe tellement les autres hommes à nos maux, qu'elle puisse convertir en un bienfait pour eux notre résignation et notre douceur. La plûpart des hommes sont en quelque sorte isolés dans le monde, et se trouvent atteints des traits de la douleur, sans que leurs semblables y prennent part : d'autres ne leur sont attachés que par de faibles liens, liens qui se brisent par l'effet même du malheur. La sphère de leur influence se rétrécit avec celle de leur prospérité, et la société s'éloignant d'eux, ne leur laisse pas même le mérite de l'édifier par leur constance.

« Mais en supposant que le malheur de l'abandon ne vienne pas se joindre pour nous à d'autres peines, combien il est triste pour celui qui, dans des jours fortunés, répandait la félicité, la joie sur ceux qu'il aime ; combien il est triste de ne pouvoir parvenir maintenant qu'à leur paraître un peu moins désagréable, qu'à les faire un peu moins souffrir !

« Ainsi, la patience est, de toutes les vertus, celle qui a de plus grands triomphes à remporter, et moins de motifs pour la soutenir.

Digitized by Google

« Examinons, cependant, les avantages que l'homme en retire. Elle est la seule vertu peut-être qui ne soit jamais oiseuse dans aucun moment de la vie. Elle ne se borne point à tempérer le sentiment de la douleur; souvent elle contribue à en détruire la cause. (Ici, Garve montre, à l'aide des lumières de la physiologie, combien la patience peut concourir à abréger les maladies du corps; il montre combien il lui est plus facile encore de guérir celles de l'ame, et il continue de la sorte :) Il est des maux dont la cause est dans la situation extérieure de l'homme, comme sa condition, sa fortune, ses rapports avec la société, et ne peut être détruite que par la vigilance, l'activité, la présence d'esprit, nécessaires pour saisir et pour faire valoir les circonstances favorables. Combien n'est pas précieuse alors une vertu qui conserve à la raison sa sérénité, qui permet à l'homme de se garantir, par une réfléxion paisible, des démarches inconsidérées, qui lui permet d'arrêter sa pensée sur les moyens d'intéresser les autres à son sort, de recourir à leur bienveillance, moyens que cache trop souvent au misérable une sombre mélancolie !

« En effet, l'intérêt et la bienveillance des autres hommes sont presque toujours la principale ressource qui nous reste pour nous arracher à l'infortune, ou du moins pour l'adoucir ; mais l'intérêt qu'on accorde au malheureux est en

Digitized by Google

proportion du calme et de la fermeté qu'on aperçoit en lui; il se dissipe en présence des murmures et des plaintes. On pardonne encore ces plaintes, quoique désagréables à entendre; on les pardonne à celui qui, dévoré par de cruelles et sensibles souffrances, se voit menacé de la destruction de son être; mais si c'est sur la privation seule des biens et des avantages de la vie que les murmures se dirigent; s'il ne souffre point dans sa personne, mais seulement par la comparaison qu'il fait de sa situation avec celle des autres hommes, alors on ne s'associe pas assez intimement à sa douleur pour n'être pas refroidi par la manière dont il s'exprime. Tombé dans l'abandon et la misère, on devient plus à charge encore aux autres si on leur fait entendre des plaintes amères. On fuit l'infortuné, précisément parce qu'on craint les effets de son humeur; et si l'on s'éloigne encore de lui, comment sera-t-il secouru? Mais rien ne recommande davantage un homme atteint par une destinée contraire, que lorsqu'on le voit parler peu de ses propres peines, conserver même quelque faculté de sentir le bonheur de ses semblables, et porter sur son front l'empreinte du calme et de la dignité. Non-seulement on l'estime d'avantage, on reconnaît en lui un caractère noble et élevé, mais on consent plus volontiers à l'avoir autour de soi; on s'unit même plus facilement à lui, parce qu'on est moins troublé par sa pré-

Digitized by Google

sence dans ses propres jouissances. Ainsi s'ouvrent pour lui de nouvelles ressources, de nouvelles espérances.

« Un visage serein inspire toujours de l'attrait; chez le malheureux, il imprime le respect.

« Un mérite particulier à la patience, c'est qu'elle est un élément nécessaire de presque toutes les autres vertus, une condition indispensable pour tous les travaux utiles : il n'est pas jusqu'à l'homme heureux qui n'en ait besoin quelquefois au sein même de ses plaisirs, pour les goûter sans interruption et sans trouble. Lord Chesterfield savait que l'ennui peut nous atteindre au sein des sociétés les plus choisies, et il crut devoir recommander souvent à son fils, comme un des premiers devoirs de l'homme du monde, de le supporter avec tant de patience qu'on ne pût même s'apercevoir du mérite de ses efforts. A quoi servirait le génie, s'il n'avait la patience pour compagne? L'homme de lettres et l'artiste, dans la carrière qu'ils parcourent, ont souvent à traverser des contrées arides et désertes avant d'atteindre au but qu'ils se proposent. Tout objet qui occupe ou l'imagination du poète, ou la raison du philosophe, leur présente certains aspects stériles, certains côtés obcurs, qui exigent de leur part une patience bien plus persévérante qu'on ne le croit, s'ils ne veulent pas laisser dans leurs ouvrages des inégalités et des vides qui les déparent. L'homme

Digitized by Google

d'état, s'il veut remplir ses devoirs, doit savoir s'arrêter patiemment sur les affaires que leur uniformité, leur aridité rend les plus fatigantes. Enfin, tous ceux qui dévouent leur vie au bien des hommes, ont besoin d'une grande, d'une très-grande patience, à l'égard de ceux qui sont les compagnons ou les ministres de leurs travaux, et... à l'égard de ceux qui en recueillent les fruits.

« Il n'est aucune entreprise qui ne coûte quelque sensation désagréable, et dont le succès ne paraisse lent au gré de nos desirs. Celui qui n'est pas armé d'un certain degré de patience, consumera, à s'irriter contre ces contrariétés, une portion des forces qui lui seraient nécessaire pour agir.

« La patience prend différens caractères, suivant la nature des contrariétés contre lesquelles elle doit lutter. Ainsi, il y a une patience pour l'ennui, une patience pour les souffrances corporelles, une patience pour les privations, une patience pour l'inquiétude et l'appréhension, une patience enfin pour l'oppression et l'injustice.

« L'expérience nous apprend que les hommes patiens se partagent eux-mêmes en autant de classes; tel homme qui supporte avec héroïsme les plus vives douleurs du corps, ne sait point se résigner à une tranquille attente, succombe en apprenant qu'une de ses espérances est renversée, s'indigne en rencontrant des obstacles dans ses desirs.

Digitized by Google

« Mais de ces cinq espèces de patience, la première, celle qui s'exerce contre l'ennui, semble être comme le fondement et la condition nécessaire de toutes les autres. La sensation pénible que causent une existence vide et inanimée, une prolongation uniforme du tems, se mêle à presque tous nos autres maux, et en forme presque toujours la circonstance la plus pénible. On ne souffrirait jamais rien d'intolérable, si l'on ne souffrait que dans l'instant rapide qu'on appelle *le présent;* mais l'imagination s'élance dans l'avenir, appelle le terme des souffrances, compte les momens qui s'écoulent, et nous compose de la durée de nos maux une sensation nouvelle qui les redouble. Ainsi le malade, à demi-éveillé pendant ses nuits douloureuses, ne peut se persuader que l'horloge ait marché si lentement; il a compté, par son martyre, un bien plus grand nombre d'heures. On supporte souvent bien plus impatiemment un simple état de marasme, une longue convalescence, qu'une maladie aigue dans son plus dangereux période. Dans ce dernier cas, l'ame préoccupée ou de la douleur actuelle, ou de l'image du péril, se concentre dans cette seule pensée; mais dans l'autre, au sentiment de la maladie, se joint encore celui du vide que cause l'inoccupation, l'absence des distractions ordinaires de la vie; et voilà ce qui est le plus difficile à tolérer.

« Ce qui concourt en grande partie aux peines

Digitized by Google

qu'éprouve l'homme affligé par des privations, ou tourmenté par l'inquiétude, c'est qu'il a un grand nombre de momens qu'il ne peut remplir désormais comme il desire, ou de la manière accoutumée. Comme la plus noble jouissance qu'un homme puisse attendre d'un autre homme, le rapport le plus désintéressé qui peut les unir, est l'échange mutuel et répété de leurs idées et de leurs sentimens, les secours qu'ils se prêtent par l'exercice de leurs facultés, et l'accord de leurs desseins; il n'y a rien de plus moral, tout ensemble et de plus pénible, pour un caractère généreux, dans l'éloignement ou la perte d'un ami, que cette privation d'un aliment exquis pour la raison et pour le cœur, que cette crainte d'un avenir aride et glacé, d'un assoupissement mortel pour les facultés morales, lorsque l'être qui lui était sympathique vient à lui être enlevé.

« *Savoir attendre* est la portion la plus essentielle du grand art de la patience. L'attente suffit même souvent pour exercer et éprouver toute notre patience. Lorsque le présent nous est à charge, nous attendons l'avenir avec un vif empressement; et par conséquent le tems nous dure. On est alors presque toujours occupé d'une seule idée, ou du moins d'un très-petit nombre; on se voit ainsi privé de cette succession rapide de sentimens et de pensées qui garantit de l'ennui. Tout prend d'ailleurs, aux yeux de l'homme

Digitized by Google

triste, une couleur sombre ; les objets les plus divers deviennent donc uniformes, et l'ennui se reproduit ainsi pour lui sous toutes les faces.

« S'il y a des hommes qui connaissent mieux que d'autres l'art difficile *d'attendre*, ce sont ceux qui, ayant une disposition plus calme, pressent moins de leurs vœux le cours rapide du tems, ou ceux qui ont appris à mettre à profit certains restes, certaines portions détachées du tems, à se créer de suite des occupations nouvelles ou à remplir ces intervalles par le jeu libre et spontané de leurs propres pensées. L'impuissance où l'on se réduit, par une trop forte préoccupation de l'objet qu'on desire, de varier ses idées et de diriger son activité sur d'autres points, fait seule sentir le poids du tems et l'existence de l'attente.

« En général, l'être le plus capable de patience est celui qui porte en lui-même une source de contentement, et qui a su se rendre plus indépendant des choses extérieures. Demeurer absolument privé de toute sensation agréable, ne pouvoir satisfaire aucun de ses besoins, ne pouvoir laisser prendre l'essor à aucune de ses faculté, et supporter un tel état sans murmurer, est une chose au-dessus des forces humaines. Le malheur enlevant successivement à l'homme tous les biens extérieurs, et le poursuivant de retraite en retraite, le dépouille de la fortune, des honneurs, des jouissances domestiques, de

Digitized by Google

la santé, et de ses amis; enfin, dans les extrêmes souffrances, des facultés même de son esprit, de la liberté de ses pensées. Le dernier bien qui lui reste, le plus intime, celui qui lui appartient le plus en propre, celui qui suffit à le dédommager de tous les autres, c'est la vertu, et avec elle un fonds de satisfaction inépuisable. »

Après avoir analysé de même les autres genres de patience, Garve indique ensuite les divers moyens qui en facilitent la pratique. « Il en est qui sont des dons de la nature; il en est qui sont le fruit de nos efforts. Dans le nombre des premiers, quelques-uns appartiennent à la seule organisation physique, et d'autres au caractère moral.

« Il est, par exemple, certains caractères heureusement disposés, doués d'une gaîté et d'une sérénité habituelle, qui savent donner constamment aux objets une couleur favorable, pourvu toutefois qu'ils ne soient pas accablés du poids de douleurs excessives. Combien n'a pas été utile à notre grand Frédéric, dans ses pénibles travaux et dans ses revers, cette facilité à s'égayer, ce goût de plaisanterie, cette imagination presque poétique, et ce talent particulier pour le comique, qui s'unissaient en lui à la la raison la plus élevée! Ainsi, il affaiblissait l'impression des choses désagréables, par les images gaies ou piquantes qu'il tirait de son

Digitized by Google

propre fonds, et retrouvait, avec leur secours, cette liberté d'esprit, cette clarté d'idées, qui, conservées au sein des périls, fonde le caractère des héros.

» D'ailleurs, la crainte entre pour une bonne moitié dans les maux qui nous tourmentent. Il en resterait peu d'insupportables si nous savions toujours bien séparer, dans nos peines, le présent qui nous atteint, de l'avenir qui nous inquiète.

» C'est donc aussi une chose bien précieuse pour la patience, que la faculté d'espérer.... Mais il est une condition que cette faculté exige, c'est qu'on n'ait pas toujours été malheureux. Notre grand Frédéric, dont l'exemple s'offre toujours quand il s'agit de fermeté et de courage, était un de ces hommes fortunés aux yeux desquels les objets se présentent sous un aspect avantageux; mais aussi combien de fois le succès, la victoire, n'ont-ils pas couronné ses entreprises?

» Une autre disposition naturelle non moins précieuse, c'est un caractère pacifique et doux, caractère qui naît d'une sorte d'équilibre constant entre les passions..... Certains hommes semblent nés pour opérer de grands changemens dans le monde; doués de forces énergiques, ils sont impatiens de les déployer: ils sont toujours en mouvement vers quelque objet. Un instant d'inaction leur paraît un malheur. La

Digitized by Google

maladie et l'adversité les contrarient donc doublement; leur nature entière se soulève contre l'obstacle qui les arrête. D'autres, au contraire, paraissent plutôt faits pour attendre les changemens que le cours des choses doit apporter dans leur situation, que pour rien changer au-dehors; ils sont prêts à jouir de la vie, ou à la supporter. Ils ne sentent que le mal réel, et très-peu les contrariétés; ils éprouvent la souffrance, mais ils connaissent peu l'ennui.

» Cette espèce d'hommes, qu'on appelle des *bons vivans*, qui jouissent et cherchent le bien de la vie dans la jouissance; cette espèce d'hommes n'est pas celle qui montre le plus d'impatience dans le malheur: ils sont accoutumés à concentrer leur pensée dans la sensation actuelle. Les hommes vains et entreprenans s'élancent dans l'avenir, et ajoutent, à leurs maux réels, mille suppositions qui les aggravent. Les premiers souffrent de la douleur; les seconds souffrent aussi de tous les genres de bonheur qu'ils n'ont pas.

» Les moyens de pratiquer la patience qui dépendent de nous-mêmes, sont ou l'effet de nos actions et de nos habitudes, ou la suite de nos méditations et des considérations qui ont nourri notre ame.

» D'abord, il n'est rien qui prête plus de secours pour la pratique de la patience, que la conscience d'une bonne vie. Toute douleur

Digitized by Google

conduit à la mort, ou ressemble aux approches de la mort. Ce qui rend l'idée de la mort moins terrible, rend aussi la patience plus facile. La satisfaction intérieure entretient l'ame dans cette douce égalité dont nous parlions tout à l'heure, ou plutôt lui prête une sérénité bien plus vraie que celle qu'on tient du tempérament. Il est rare d'ailleurs que des peines nous affectent, sans éveiller en nous des repentirs ou des regrets qui les rendent plus amers. Il est naturel à l'ame souffrante de faire un retour sur les actions passées, de les examiner avec une sévérité nouvelle. Ces souvenirs ne s'arrêtent pas aux erreurs ou aux fautes qui ont pu causer le mal dont on gémit; ils remontent encore aux occasions plus éloignées de ces fautes et de ces erreurs, et la vie entière se trouve successivement rappelée au tribunal de la conscience. C'est ici la source d'un mécontentement profond qui paraît se confondre avec le sentiment de la douleur, qui donne à son expression plus de violence et d'amertume. Il est même quelquefois nécessaire de faire une règle à celui qui souffre de ne pas s'appesantir sur les torts par lesquels il a pu s'attirer ses peines, afin de ne pas aggraver le mal par le désespoir.

» C'est un devoir pour l'homme, de savoir quelquefois se supporter lui-même avec patience, devoir qui peut être non moins sacré,

Digitized by Google

non moins méritoire, que ces pénitences et ce repentir dont nous entretient la morale théologique de toutes les sectes. L'exaltation que l'on porte dans le repentir des écarts commis, n'est pas le meilleur moyen de devenir meilleur et plus sage. Il faut pouvoir considérer avec quelque calme les causes de ces écarts, pour en découvrir les remèdes; mais ce calme, on ne l'obtient qu'en commençant par se résigner au spectacle de sa propre faiblesse.

» Cependant si, en revenant sur le tems passé, on ne rencontre, au lieu de reproches intérieurs, que des images douces et satisfaisantes, les images de l'innocence et de la vertu; si l'on ne se trouve effrayé par les traces d'aucun délit moral; si l'on a le bonheur de sentir qu'on a consacré sa vie au bien, qu'on s'est avancé vers la perfection, avec quelle facilité alors ne se place-t-on pas dans cette disposition paisible du cœur, qui est comme le baume de la souffrance! »

Nous regrettons de ne pouvoir suivre notre philosophe dans ses considérations sur les remèdes qu'il tire de la conviction du devoir de la patience, de sa pratique dans les petites choses, des sentimens religieux, de la pensée de la bonté divine, et de l'attente de l'immortalité; mais ceux qui ont l'expérience de la douleur, peuvent y suppléer.

J. M. D.

Digitized by Google

LETTRE

D'un vieil Amateur de la Littérature, sur la Littérature actuelle.

J'ai reçu les petits vers que vous m'avez envoyés de la part de notre ami L***; je conçois qu'ils aient pu avoir un grand succès au château de M**, et même dans toute la ville de Pont-Audemer. Le voisinage donne du prix à ces choses-là; l'occasion ajoute prodigieusement à leur mérite. Elles frappent beaucoup moins quand on les lit, comme moi, à huit jours de date et à cinquante lieues de distance; et je vous avouerai que les vers de L*** ne m'ont pas paru être de force à supporter le voyage. Aussi ai-je probablement assez mal rempli les intentions de l'auteur; car je les ai fort peu montrés. Quelques-uns de ceux cependant qui les ont vus, en ont jugé moins sévèrement que moi. G*** m'a demandé, presqu'en colère, si depuis longtems j'en avais beaucoup rencontré d'aussi passables; et pour dire la vérité, je n'ai trop su que lui répondre.

Mon ami, notre tems n'est pas, du moins en littérature, celui des jolies choses. Dieu veuille

Digitized by Google

que je vive assez pour lui en voir produire de belles! j'entends, produire de son propre fonds; car actuellement nous vivons encore un peu sur les restes du dix-huitième siècle. Vous ne me citerez pas la traduction de l'Enéide, comme preuve des talens poétiques qui honorent le dix-neuvième. Je sais bien qu'il nous reste encore, quoiqu'en bien petit nombre, quelques talens qu'a épargnés la révolution; mais j'en voudrois voir un qu'elle eût créé. Il faut qu'une révolution comme la nôtre crée bien des choses avant d'avoir réparé tout ce qu'elle a détruit; et nous voyons bien ce qu'elle a su détruire, mais nous n'avons pas encore la mesure de ce qu'elle pourra créer. Personne ne saurait douter du dommage que cause un incendie qui dévore une forêt toute entière; est-on également certain que les débris qu'il laisse après lui fertiliseront ensuite la terre qu'il a dépouillée de sa parure?

Malgré toutes les critiques qu'on a faites de la traduction de l'Enéide, et qu'on n'a peut-être pas assez mêlées d'éloges, parce qu'on a regardé les beautés comme des choses convenues, et les défauts comme des découvertes, c'est, dans les circonstances où nous nous trouvons par rapport à la littérature, un ouvrage qui fait à son siècle plus d'honneur qu'il n'en mérite. Que dans quelques milliers d'années ou à quelques milliers de lieues d'ici, on s'avise de juger sur de pareilles pieces de notre goût actuel pour la poésie, des

Digitized by Google

encouragemens que nous lui donnons, de l'importance que nous attachons à de beaux vers, on courrait le risque de se tromper beaucoup sur notre compte; nous jugeât-on même d'après le nombre des éditions que nous avons épuisées. Ce ne sont pas tant quelques hommages rendus à un mérite reconnu qui prouvent que la littérature soit en honneur, que les encouragemens accordés au mérite qui veut se produire. Nous n'avons pas en poésie de talent du second ordre; les talens agréables surtout nous manquent à un point vraiment affligeant. C'était la richesse de ce dix-huitième siècle dont on s'amuse à médire maintenant ne pouvant faire autre chose, et dont un des grands torts fut, dit-on, d'avoir trop d'esprit. Dieu nous rende ce bon défaut-là, et j'attendrai patiemment qu'il nous envoie quelque chose de mieux.

Un grand talent peut s'élever au milieu des circonstances les moins favorables; le génie tient sans doute à une organisation particulière que des accidens extérieurs peuvent développer, mais non créer. L'existence des talens agréables dépend précisément du degré d'intérêt que leur accorde la société. J'aimais assez le tems où une chanson, une épigramme, un joli conte, faisaient nouvelle dans Paris; où l'on était sûr d'être bien reçu en apportant le premier une pièce de vers agréable, une brochure piquante. L'esprit alors réveillait l'esprit; on était beaucoup plus aima-

Digitized by Google

ble, après avoir entendu de jolis vers, qu'on ne peut l'être après une partie de quinze, ou en revenant d'une promenade chez Carchi. En rentrant chez soi, la tête échauffée par la conversation du soir, c'était sans effort que l'on sentait naître ces bagatelles amusantes destinées à fournir le sujet de la conversation du lendemain. On avait de l'esprit pour son plaisir, avant d'en avoir pour le plaisir des autres; et des hommes supérieurs, assurés de l'admiration de leur siècle, ne dédaignaient pas ensuite de l'amuser en s'amusant. Mais aujourd'hui ce n'est plus avec de l'esprit que l'on s'amuse : la littérature est devenue pour les auteurs et les lecteurs une affaire de cabinet, qu'il faut oublier dans le monde. L'esprit parlé n'est plus d'usage; aussi a-t-on pris le parti de tout écrire. Tel homme qui aurait pu acquérir autrefois une réputation par ses bons mots, est réduit aujourd'hui à composer un livre. Si un autre veut absolument se faire connaître par des poésies légères, il faut de toute nécessité qu'il les présente en masse.

M. J. C. Grancher, par exemple, vient de publier un recueil de poésies fugitives : il est fort court; mais si court que soit un recueil de poésies fugitives, il y a toujours à parier qu'il sera trop long. Celui de M. Grancher ne contient guère qu'une douzaine de morceaux agréables, et il y aurait eu là de quoi donner une fort honnête réputation d'homme d'esprit; mais comme

Digitized by Google

il faut être homme de lettres ou rien, M. Grancher a été obligé de composer un volume. Il n'y a qu'heur et malheur; on aurait peut-être fort applaudi dans un salon, ces vers tirés du conte anacréontique : *L'Amour chez Fanny.*

Elle le prend dans ses bras,
Rentre au logis, et le pose
Sur un duvet que la rose
Orne et parfume à l'entour :
Ah ! ce que c'est que l'amour,
Et comme il paie un service!
Fanny s'éloigne du Dieu;
Tout-à-coup un trait de feu
Vient frapper *sa* bienfaitrice :
Par bonheur ce ne fut rien.
Mais le tour piqua la belle :
« Va, traître, je saurai bien
» Te châtier, se dit-elle;
» *Dors en paix, dors mon petit.* »
Cependant l'amour dormit.

Il y a un talent de relever, en lisant, les expressions communes, par un coup-d'œil fin, ou de laisser tomber une tournure prosaïque avec une aimable négligence, ou de couper la mesure de manière à faire oublier que ce sont des vers. Voilà ce que savent très-bien les amateurs qui lisent eux-mêmes leurs *pièces fugitives.* Mais imprimés, *ce que c'est que* ces vers de M. Grancher!

Il faut être juste, il y en a dans son recueil de mieux tournés; mais je dirai encore que,

Digitized by Google

s'il avait trouvé à qui les lire avant de les faire imprimer, quelqu'un lui aurait probablement fait observer qu'on ne dit ni n'imprime:

La fixe avec un sourire,

pour *fixe les yeux sur elle*,

Ni *m'ouvrir de mes feux*,

pour *déclarer mes feux.*

De même que des amis fidèles auraient sûrement empêché M. Hinard, qui est pourtant de l'Athénée de Toulouse, de faire imprimer ses poésies, aussi *fugitives*, dont on n'ose citer au hasard un vers ridicule, de peur de faire une injustice aux autres. Ce qui fait que, si j'avais dans ce genre à vous parler de quelque chose, je ne vous parlerais pas des poésies de M. Hinard.

Ni du poëme de M. Mareliaugy, sur le *bonheur*, parce qu'il a prié, dans sa préface, qu'on ne le critiquât point, de peur de faire de la peine à *madame sa mère.*

Ni des lettres d'un M. Oberman, faites par un M. de Senancour, où l'on voit *que dans quelque indifférence que l'on traîne ses années, il arrive pourtant que l'on aperçoive le ciel dans une nuit sans nuages*, et les étoiles aussi; d'où il s'ensuit, que dans quelques années votre ami *sera mort*, votre maîtresse *sera morte*, *le*

Digitized by Google

fils qui vous survivra sera mort. Tout de la même force, de la même conséquence et de la même clarté.

Ni, enfin, des loisirs littéraires de M. Regnault-Warin, qui a fait *Spinalba*, *le Cimetière de la Madelaine*, *le Masque de fer*, et à qui M. son éditeur ne trouve qu'un défaut, c'est que ses *réflexions sont trop profondes*, et ses descriptions trop riches; que son style en général est *trop nerveux* et *trop coloré*, ce qui l'expose à donner à ses romans, *la majesté de l'histoire, la gravité de la philosophie, l'éclat de l'éloquence et de la poésie.* Pas davantage! Malgré cela, il espère bien que ces *essais* satisferont *les critiques célèbres dont l'Europe admire les talens dans le* Mercure *et dans le* Journal des Débats; et il faudrait en effet que ces critiques fussent bien difficiles, s'ils n'étaient pas du goût de M. Regnault-Warin, qui trouve qu'il est beaucoup moins agréable de se promener pendant l'orage depuis que l'impie Francklin a élevé des paratonnerres qui empêchent le bon Dieu de faire tomber le tonnerre où il lui plaît. Voilà ce que nous avons eu de plus gai depuis six mois.

En fait de poésies sérieuses, je n'aurais guère à vous proposer que la tragédie de *Pierre-le-Grand*, dont vous avez peut-être assez entendu parler pour ne plus vouloir qu'on vous en dise rien; un volume de traductions des poésies sa-

Digitized by Google

crées, un chant d'un poëme de Charlemagne, et douze d'un poëme d'Oreste, sur lesquels je pourrai revenir à l'article *prose*.

Je serai plus heureux sur la partie de l'histoire; il semble que ce soit par-là que notre honneur littéraire veuille un peu commencer à se relever. A force d'avoir vu l'histoire, nous nous croyons tous en état de l'écrire. Cette présomption en fera naître certainement beaucoup de mauvaises; mais dans le nombre aussi il s'en trouvera nécessairement de bonnes. Pour ne parler que de ce qui a paru en ce genre depuis six mois, M. Picot de Genève vient de donner une *Histoire des Gaulois* qui me paraît un ouvrage d'un vrai mérite, et qui nous manquait. Il exigeait de longues et savantes recherches, et graces au soin que prend M. Picot d'indiquer presqu'à chaque ligne les sources où il a puisées, on ne peut douter que ces recherches n'aient été faites. Le premier sentiment que doive inspirer un livre d'histoire, c'est la confiance. Quant à l'intérêt d'un semblable ouvrage, il tient au sol même que nous habitons; nul objet n'est sec ou froid à nos yeux, dès que notre imagination ou nos souvenirs peuvent l'animer de couleurs qui nous sont familières. Le récit d'un évènement arrivé dans un lieu qui nous est connu, devient un tableau dont aucune partie ne nous échappe. Une bataille donnée près de Paris, d'Autun, de Bourges, prend pour moi un intérêt local. J'aime

Digitized by Google

à rencontrer dans le caractère de nos ancêtres, les défauts et les qualités des gens que je vois tous les jours. Il me paraît plaisant d'imaginer que c'est probablement l'habitude que nous avons de père en fils, de parler quand il faudrait nous taire, et de faire du bruit par-tout, qui avait fait instituer chez nos ancêtres la singulière coutume d'établir dans les assemblées publiques de la nation, un huissier qui, toujours le couteau à la main en guise de ciseaux, allait couper, de manière à ce qu'il ne pût plus resservir, l'habit du bavard ou du tapageur qu'il n'avait pu réussir à faire taire par trois injonctions consécutives. Dans cette autre coutume un peu plus rigoureuse qu'avaient les Gaulois, de tuer celui qui se rendait le dernier à l'assemblée, je crois voir une preuve de l'indolence que nous avons toujours portée sur nos intérêts publics. Je trouve aussi que ces formes un peu sauvages attachent quelquefois une sorte d'intérêt romanesque à des faits historiques intéressans pour nous. L'histoire du mariage de Clovis, entr'autres, est un vrai conte de chevalerie. L'ouvrage de M. Picot est d'ailleurs bien écrit, c'est-à-dire, avec la simplicité qui convient au genre, sans recherche, ni négligence.

Je n'en pourrais peut-être pas dire autant de l'ouvrage de M. de Villers, *Sur la Réformation*, malgré tout le plaisir qu'il m'a fait. Un ouvrage couronné par l'Institut, attaqué par tous les jour-

Digitized by Google

naux, un ouvrage intéressant, et dans le courant duquel l'auteur est rarement du même avis que moi; vous comprenez combien cela a dû me paraître piquant. J'aime, vous le savez, à me disputer avec l'ouvrage que je lis, pourvu cependant qu'il me contrarie avec esprit; et sous ce double rapport, M. de Villers m'a donné toute la satisfaction que je pouvais souhaiter.

Son but général est de prouver que, grace à la réformation, tout s'est passé, depuis trois cents ans, pour le mieux *dans le meilleur des mondes possibles*, à commencer par les guerres qu'elle a excitées, et à finir par notre révolution. Voilà d'abord un point sur lequel vous sentez bien que nous ne pouvons être d'accord. La partie historique de son ouvrage est le tableau des maux qu'a produits la réformation; la partie systématique est celui des biens qui sont résultés de ces maux. Il convient que, dans les pays où s'établit d'abord la réformation, on commençait depuis longtems à secouer le joug de la superstition, et à s'opposer aux entreprises des papes; mais qu'en Italie, où l'on voulut aussi la tenter, le peuple jeta les réformateurs au feu. Un changement devint impossible dans ce pays, précisément parce que les préjugés qui l'auraient rendu nécessaires étaient encore dans toute leur force. Les révolutions arrivent beaucoup moins quand elles sont nécessaires que lorsqu'elles se trouvent faciles; rarement sous les tyrans, très-souvent

Digitized by Google

sous les princes faibles : ce qui peut apprendre à les prévoir, nullement à les desirer.

Je ne puis donc, quoi qu'il en dise, me sentir très-satisfait de la réformation, ni des argumens que lui fournissent les faits historiques dont il prétend se servir pour me la faire aimer. Mais ces faits historiques sont rassemblés avec ordre, présentés avec rapidité, avec clarté, avec intérêt, groupés d'une manière piquante ; les rapprochemens en sont ingénieux, et l'auteur en sait faire sortir des idées nobles et frappantes. Il a fait ses recherches avec soin ; les faits qu'il rapporte sont en général exacts, quoique les résultats qu'il en tire manquent quelquefois d'exactitude ; enfin, il instruit, il attache, il fait penser, et ce morceau d'histoire intéressant méritait, sans doute, la couronne que l'Institut n'a point prétendu donner à un morceau de philosophie sans reproche.

Ce n'est pas non plus au mérite du style que s'est attaché l'Institut ; non que celui de M. de Villers ne soit toujours animé et intéressant ; qu'il n'ait quelquefois de l'éclat, de la force, de la hardiesse ; mais il n'est, en général, ni assez simple, ni assez correct. Je ne lui reprocherai pas quelques incorrections, qui sont des fautes dans le style, plutôt que des défauts de style, ni même des familiarités qui ressemblent un peu à de la recherche ; car, par exemple, ce n'est pas certainement sans dessein qu'on parle d'*une pré-*

Digitized by Google

cieuse trouvaille, quand on pourait dire *une précieuse découverte*; mais ce que je lui reprocherai de toutes mes forces, c'est un défaut moins commun encore chez lui que chez beaucoup d'autres, mais qu'on peut d'autant moins passer sous silence, que beaucoup d'écrivains méritent le même reproche : c'est l'affectation d'employer des termes ou de géométrie, ou de sciences peu familières à la plupart des lecteurs. J'avoue que quand il m'a parlé du *phénomène géométrique de l'assymptote*, tout en me rappelant assez mon ancienne géométrie pour le comprendre, je ne me la suis pas trouvée assez familière pour que ce mot-là me présentât une image bien vive et bien nette. Et quelle est l'utilité d'une expression métaphorique, si ce n'est de rendre clair par une image, ce qui demanderait un long raisonnement ?

Le *chiliasme de la philosophie* est aussi une expression fort savante, qui renferme, je le sais, beaucoup d'idées qu'on ne pourrait rendre que par une périphrase ; mais quel est l'avantage d'un mot qui renferme beaucoup d'idées, quand les trois-quarts et demi des lecteurs ne le peuvent entendre qu'avec beaucoup d'explications ? Je voudrais bien aussi qu'on n'*enclouât* pas les *destinées de la science* ; car on n'a jamais encloué qu'un canon, et on l'encloue pour l'empêcher de tirer, et l'on ne conçoit pas trop comment un canon qu'on ne peut plus tirer re-

Digitized by Google

présente quelque circonstance des *destinées de la science* ; et puis la science a-t-elle *des destinées* ? Je n'en suis pas bien sûr ; je n'affirmerais pas positivement le contraire. Voilà l'avantage de ces expressions vagues qu'on nous a mises à la mode. Nos images les plus précises se tirent actuellement de l'*immensité* et de l'*infinité*. On a trouvé que *les pensées* étaient quelque chose de trop facile à concevoir et à définir ; on en a fait un être général et abstrait, qui s'appelle *la pensée*. On n'a plus jamais qu'une pensée. Ainsi ce M. Oberman, dont je vous parlais tout-à-l'heure, a refusé de prendre un état, parce qu'il les a tous trouvés *étrangers à sa nature, et contraires à sa pensée*. Je trouve ailleurs un *observateur de la nature et de l'homme*, qui, tout en se promenant, observe que sur les montagnes le spectacle de la nature s'*amalgamme aux idées de la dignité de l'homme ;* ailleurs encore, dans la préface d'une *théorie sur les lois sociales* (ouvrage qui doit être clair, puisqu'il est destiné à être utile), je découvre que l'*être sans parties* (que je crois être Dieu) *qui précéda les tems, et en verra finir la durée, occupe le néant, comme il embrasse l'univers et remplit l'éternité ;* et puis qu'il se trouvera au jugement dernier des *météores malfaisans, ombres fugitives* (à ce que je suppose des philosophes), et que le *scandale des*

nations pesera sur leur mémoire de tous les excès de l'immoralité.

Ici, je me trouve comme madame Denis, qui, apprenant l'anglais, ne pouvait parvenir à prononcer le mot *bread.* — Pourquoi aussi, reprenait-elle, ne pas dire tout simplement *du pain?*

Ces écrivains qui appellent Dieu *un être sans parties*, pour rendre la chose plus claire, qui expliquent une idée métaphysique par une autre idée métaphysique, me rappellent toujours ce voyageur qui, en vertu du privilège accordé à ceux qui viennent de loin, soutenait avoir vu un homme âgé de cinq cents ans. Etait-il bien cassé, bien décrépit, lui demanda-t-on? — *Pas trop: représentez-vous un homme de deux cents à deux cent cinquante ans.* Un de nos auteurs les plus brillans, les plus en vogue, écrivait dernièrement, pour donner une *idée bien juste* du tableau que présente la campagne de Rome: *Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture.* Me voilà bien avancé! Quand j'aurai vu la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture, je saurai peut-être ce que c'est que la campagne de Rome; mais je crois qu'il sera encore plus simple de faire le voyage d'Italie.

Ce qui m'étonne, c'est qu'on prend tout cela pour de l'imagination. L'imagination, au contraire, se peint les objets qu'elle ne connaît

Digitized by Google

point avec les couleurs qui lui sont familières, et ne va point chercher dans le vague d'un monde inconnu de quoi se former un tableau positif et frappant. Les peuples à imagination sont ceux qui ont emprunté le plus d'images de la vie journalière. Les prophètes, qu'on se pique aujourd'hui d'imiter, ont comparé le soleil à *un époux glorieux*,

> Qui dès l'aube matinale,
> De sa couche nuptiale
> Sort brillant et radieux.

et nous, si nous avions à parler d'un *époux glorieux*, nous trouverions certainement qu'il est beaucoup trop commun de le comparer au soleil. Notre imagination peut être effrayée de l'idée d'un nez de femme qui ressemble *à la tour du mont Liban*, ou à celle d'une beauté orientale avec son *visage semblable à la pleine lune*; mais jamais aussi les Orientaux ne diront qu'une fille est *belle comme l'innocence, belle comme la vertu.* Les anciens ont dit souvent *rapide comme l'éclair*; mais, si je ne me trompe, *rapide comme la pensée*, doit être d'une origine moderne.

De toutes ces abstractions, il est assez naturel de passer à un ouvrage de métaphysique, celui de M. Degerando, sur les différens systèmes de philosophie. A mon âge, on n'aime guère la métaphysique; il faut, pour s'y plaire, un superflu de curiosité, d'activité, de constance que

Digitized by Google

je ne possède plus. Il est peut-être bon, dans l'âge de la force, de s'y exercer, comme un coureur s'exerce à courir dans une terre labourée, pour s'élancer ensuite plus légèrement sur un chemin uni ; mais, à mon âge, on a l'haleine trop courte.

« Si quelque chose, dit M. Degerando, pouvait réconcilier avec la métaphysique les personnes qui se plaignent de l'abstraction de ses idées et de la sécheresse de ses formes, ce serait sans doute de se rappeler que Fénélon ne dédaigna point de lui consacrer une portion de ses loisirs. » Mais cependant Fénélon a dit : *donnez-moi des idées claires*, et c'est ce que la métaphysique donne le moins volontiers. M. Degerando l'a, pour ainsi dire, forcée à se faire entendre. Malgré mon peu de goût pour ces sortes de discussions, il m'a entraîné par la clarté de son style, et attaché par la justesse de ses idées. Pour juger de l'exactitude des recherches approfondies qu'il a été obligé de faire, il faudrait l'y avoir suivi ; pour savoir si la doctrine qu'il m'a fait comprendre est bien celle de Kant, il faut avoir lu Kant, et qui plus est l'avoir entendu ; mais je sais que jamais doctrines philosophiques, métaphysiques, n'ont pu être exposées d'une manière plus sage, plus nette, ni jugées avec un esprit plus impartial. Il serait à desirer que tous les livres de philosophie fussent écrits sur ce ton. Je ne reproche à M. Dege-

Digitized by Google

rando que son opinion sur la philosophie d'Homère. Je ne sais trop ce qu'on peut gagner à faire, contre toute aparence, d'un grand poète un mauvais métaphysicien.

Un autre ouvrage pourra amuser vos loisirs pendant quelques jours, ce sont les *Souvenirs de vingt ans à Berlin*, par M. Thiebault. Vous y trouverez, sur le grand Frédéric, sa famille et sa cour, beaucoup d'anecdotes plus intéressantes par le fond que par la manière dont elles sont contées; des détails quelquefois piquans, quelquefois insignifians, qui, trop souvent, rapetissent le grand homme dont ils présentent, pour ainsi dire, la vie animale.

Heureusement, j'ai retrouvé sous ma main, dans une nouvelle édition des œuvres militaires de M. de Guibert, son éloge de Frédéric, morceau très-bien fait, rempli de l'enthousiasme qu'un si grand général devait inspirer à un militaire. Il faut lire ces deux ouvrages en même tems, pour modifier, l'un par l'autre, leurs différentes impressions. En voyant M. de Guibert s'extasier sur la belle discipline des armées de Frédéric, on songera, avec M. Thiebault, aux actes de dureté que nécessitait cette belle discipline; mais on excusera ensuite cette dureté, en songeant que sans son armée, et, par conséquent, sans la rigueur de discipline qui la tenait en bon ordre, c'en était fait de Frédéric, de ses états et de sa gloire. Ainsi, le héros fait passer l'homme

Digitized by Google

privé, et c'est pour cela qu'il est toujours bon, quand on le peut, d'être un héros. Dans cette nouvelle édition de M. de Guibert, on a inséré un morceau sur la décadence de l'empire d'Occident, qui n'a jamais été imprimé, et où vous trouverez beaucoup d'esprit ; ce qui prouve qu'avec beaucoup d'esprit, il ne faut pas vouloir refaire ou suppléer Montesquieu.

Ce n'est probablement pas là l'avis de tout le monde ; car, depuis quelque tems, les ouvrages de législation nous tombent en foule. Vous n'exigerez sûrement pas que je vous en rende compte. Je vous dirai pourtant que celui de M. *Nougarède*, intitulé : *Histoire des lois sur le mariage et le divorce*, présente de l'intérêt par les faits que l'auteur y a rassemblés et les idées morales qu'il y a attachées ; qu'il est d'ailleurs sagement écrit, et de plus égayé par de petites sorties contre les philosophes, de petites dissertations sur Montesquieu, qui, pouvant avoir du génie, voulut bien, par complaisance pour son siècle, n'avoir que de l'esprit; sur Rousseau, sur la nouvelle Héloïse, et sur le roman de madame de Staël. Vous voyez qu'un ouvrage de législation se prête à tout.

Aimez-vous mieux des ouvrages d'éducation? Ah! c'est là ce qui abonde vraiment. Jamais on n'a vu tant de grammaires, de géographies, géographies universelles, historiques, etc. ; d'histoires naturelles élémentaires, d'élémens de toutes les

Digitized by Google

sciences possibles. Je suis toujours à comprendre comment, depuis le tems qu'on élève des enfans, il y a encore des livres à faire sur l'éducation. Si par hasard vous étiez tenté de recommencer la vôtre, vous auriez de quoi la conduire à bien avec la moitié des livres nouveaux annoncés depuis six mois ; après quoi, pour la compléter, on vous donnerait un petit traité sur l'*usage du monde et des gens de bonne compagnie*, où vous trouveriez des exemples de deux ou trois formules pour inviter les gens *à se couvrir*; et puis le modèle de la conversation qu'il faut avoir avec une jeune demoiselle quand on va lui faire une visite de politesse. Vous entrerez dans son cabinet, où nécessairement elle sera à peindre une tempête ; vous comparerez son cabinet au *temple des muses*. Réponse modeste de la demoiselle ; redoublement de galanterie de votre part. Elle vous observera *que les muses sont neuf, et qu'elle est toute seule*. A quoi vous risposterez finement qu'elle réunit tous leurs talens; puis vous vous arrêterez avec des points. Nouvelle réplique de la demoiselle; nouvelle repartie de votre part, et *encore une reticence*. Ensuite la demoiselle vous parlera un peu de la philosophie de Descartes, et puis vous vous en irez en disant : *je me sauve*. Tout cela est de l'usage du monde. Vous serez alors un jeune homme très-bien élevé, de bon ton et de bonne compagnie. Mais non, car nous avons

Digitized by Google

oublié précisément la chose par où il fallait commencer, ce sont *des élémens du langage.* L'auteur les a trouvés sans livres, parce que les livres n'apprennent rien. Vous trouvez pourtant dans le sien que la *matière infinie, tranchée par un plan, présente deux parties qui sont bornées chacune par un côté; les autres côtés restent infinis, le plan lui-même a les siens infinis.* Vous entendez bien; après cela, on coupe la matière infinie en quatre, et il en résulte tout naturellement que quand un pigeon passe en volant auprès de vous, votre oreille est frappée de ce bruit *l'l'l'l'l'*, comme qui dirait *aile* de pigeon, et qu'ensuite la lettre Q représente à l'œil la main qui se forme en *cuillère* pour prendre un objet *liquide.* C'est ce qui fait, non pas *que votre fille est muette*, mais que nos enfans parlent. Je vous dis, mon ami, qu'à force de sérieux, notre siècle finira par devenir plaisant.

E. H.

Digitized by Google

TESTAMENT

D'UN VIEUX CÉLIBATAIRE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR Mme. DE MONTOLIEU.

L'HONNÊTE et bon Landau mourut garçon, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Sa mort fut aussi douce, aussi tranquille que sa vie avait paru l'être, et ses funérailles se passèrent avec la même régularité que toutes les journées du bon vieillard. D'après son ordre, toutes les petites dépenses d'usage dans ces occasions furent payées au sextuple; ainsi tous les employés à cette cérémonie furent on ne peut pas plus contens. Sa vieille gouvernante avait pleuré une fois au moment où son bon maître expira; elle essaya de pleurer encore lorsqu'elle vit partir le convoi, et parla beaucoup du bonheur qui l'attendait au ciel. Son neveu, qui était héritier, en grand habit noir et crêpe pendant, le conduisit à sa dernière demeure; reçut les complimens d'usage, fit l'éloge de son oncle défunt, rendit justice à sa probité, à son économie, à

Digitized by Google

son esprit d'ordre. Il aurait voulu, disait-il, hériter aussi du cher oncle, cette santé vigoureuse, cette excellente constitution qui avait autant prolongé sa vie, et avait souvent excité l'étonnement du neveu.

Tout se passa donc avec convenance à l'enterrement du vieux célibataire, et chacun en revint avec cette disposition calme qu'on éprouve, lorsqu'on a l'idée que les choses vont tout naturellement comme elles doivent aller.

Le testament fut ouvert; le défunt avait récompensé si généreusement sa gouvernante, qu'elle se crut en conscience obligée de le pleurer une troisième fois. Il léguait quatre mille écus pour doter des pauvres filles, et quelques autres petites sommes aux enfans d'un parent éloigné, nommé Heuffeld; et laissait, sous une condition, le reste de sa fortune à son neveu, auquel il adressait les instructions suivantes :

Mon cher Neveu,

Le tems n'est pas éloigné où je dois passer de la tranquillité de ma maison à celle du tombeau. J'ai mis ordre à mes affaires, et j'attends sans impatience et sans effroi le moment marqué pour ce passage; mais je ne puis dire que ce soit sans regrets. J'en éprouve souvent sur la manière dont ma longue vie s'est écoulée. Je songe quelquefois avec chagrin, que, lorsqu'on

Digitized by Google

me verra partir pour l'autre monde, personne n'aura le desir de me retenir plus longtems ; que pas un œil ne sera mouillé de larmes. Sans doute il est douloureux de penser, en expirant, qu'on laisse après soi des cœurs déchirés; mais n'est-il pas bien triste aussi de ne pouvoir compter sur les regrets d'aucun être sensible? Ne crois pas, mon neveu, que je veuille t'engager à donner des démonstrations d'une douleur que personne ne croirait sincère, et d'une affliction à laquelle je n'ai point de droits. Tout ce que je te demande, c'est qu'en accompagnant mon convoi funèbre, tu ne fasse pas éclater une joie intéressée. Je souhaite que tout s'y passe avec ordre et décence. Cette cérémonie qui vous attend tous, qui rappelle la fin de l'homme, doit se faire avec gravité et solemnité. J'ai donc assez de confiance en ta délicatesse, pour espérer que ton maintien témoignera que ton cœur est touché, si ce n'est par le regret, au moins par la reconnaissance.

Voilà, cher neveu, tout ce que je puis espérer de toi, ainsi que l'accomplissement de la condition à laquelle je te laisse mon bien ; et cette condition, c'est que tu te maries. J'ai pris des précautions, pour que si tu restes garçon, il soit disposé de mon bien d'une autre manière : tu ne dois pas en être surpris, non plus que de la fondation de quatre mille écus, dont les intérêts doivent être employés à doter une pauvre fille

Digitized by Google

chaque année ; j'agis, en cela, comme la plupart des célibataires. Ils sentent qu'ils ne remplissent pas les devoirs les plus importans de la vie ; ils voudraient réparer leur tort, faire croire qu'ils ont eu de bonnes raisons de renoncer au mariage, et engager tous les autres à se marier ; ils laissent le bien dont ils ont joui tout seuls pendant leur vie, sous la condition que leur héritier le partage avec une compagne. Ma conduite n'est donc qu'une suite de ce vœu, de cette impulsion que la nature a mis dans tous les cœurs.

C'est à toi, moins qu'à personne, mon neveu, que je dois demander pardon de ne m'être pas marié ; et cependant, je veux m'en justifier, parce que les motifs de ma vie solitaire n'ont pas été mis en évidence, et qu'ils peuvent être mal interprêtés.

Tu ne me rendrais pas justice, si tu m'accusais d'insensibilité pour un sexe aimable, et pour les doux sentimens d'époux et de père, quoique je n'aie été ni l'un ni l'autre. J'ai éprouvé cet attrait puissant qui entraîne avec tant de force notre cœur vers la plus belle moitié de l'espèce humaine ; et de bonne heure, j'ai senti le pouvoir de l'amour. Il me souvient encore de ces instans, où, malgré l'absence de l'objet aimé, je n'étais jamais seul, où cet objet chéri était toujours présent à ma pensée avec tous ses charmes. Mon imagination m'offrait alors le bonheur domestique dans les bras de mon

Digitized by Google

épouse entourée de nos enfans, comme le premier des biens et la vraie destination de l'homme. Des enfans..... je les aimais avec passion ; je courais à la fenêtre dès que j'entendais dans la rue le bruit de leurs jeux, et je les suivais des yeux avec plus d'intérêt, plus de vrai plaisir, que je n'en aurais éprouvé dans la fête la plus brillante. La naissance d'un enfant, dans la famille d'un ami, me comblait de joie ; je prenais dans mes bras l'innocente petite créature ; je la contemplais avec délice ; je la promenais des heures entières, en éprouvant la douce illusion de la paternité. Je me rappelle encore comment, dans mes douces rêveries, je me représentais le délice de se voir renaître dans un autre soi-même, et de devoir ce bonheur à une femme chérie ; je me peignais la douce impatience avec laquelle on attend la naissance d'un premier enfant, comme on se réjouit de connaître son sexe, de voir ses traits à peine formés, mais qui sont toujours charmans aux yeux d'un père ; et les préparatifs pour recevoir le nouvel habitant de la maison, et la joie avec laquelle il est accueilli, les soins que chacun lui rend à l'envi, l'importance avec laquelle on cherche sa ressemblance avec son père ou sa mère, et tous les plaisirs qu'amènent successivement les développemens de l'intelligence du cher petit être qui nous doit l'existence. Quelle joie à son premier sourire, au premier mot qu'il bégaye, au premier

Digitized by Google

pas qu'il fait! Il me semblait voir mon enfant se raîner d'abord sur ses pieds et ses mains, puis se soutenir en tremblant sur ses petites jambes, et se jeter dans les bras que lui tend sa mère craintive; et lorsqu'ensuite, il anime la maison par ses jeux bruyans; lorsqu'il vous apporte ses joujoux pour vous les faire admirer, et que vous pouvez le rendre heureux tout un jour, en lui en donnant un nouveau; même lorsqu'il vient en pleurant vous demander des consolations pour les petits chagrins passagers de l'enfance, ou pour la bosse qu'il s'est faite au front en tombant, on le caresse, on le guérit; les larmes coulent encore sur sa ronde petite joue, et sa jolie bouche sourit déja. Oui, les pleurs même de mon enfant, et le plaisir de les changer en sourire, formaient dans mon imagination une partie de l'intérêt continuel attaché au bonheur domestique. Plus je réfléchissais sur la vie, et plus s'augmentait le desir de m'entourer d'objets d'intérêt, d'animer mon existence par l'exercice des plus douces affections de l'ame. N'est-ce pas le seul moyen d'étendre notre sphère d'activité et de jouissances? L'amour, l'espérance, la crainte même, doivent tour-à-tour émouvoir le cœur humain, pour que les jours ne s'écoulent pas dans une triste monotonie. N'est-ce pas pour échapper à cette monotonie insupportable à l'homme, qu'il s'occupe de mille inutilités, de mille niaiseries? L'un joue aux échecs, l'autre

Digitized by Google

bâtit des maisons ; l'un apprend à siffler à des oiseaux, l'autre à déchiffrer de la musique ; celui-ci cultive des fleurs, cet autre fait des livres, etc. Tous ces différens moyens d'échapper à l'ennui ne me tentaient point. En examinant tous les différens intérêts que peut offrir la vie, je n'en trouvai qu'un seul qui pût m'y attacher et me la faire chérir: c'était les douces relations d'époux et de père. Une femme, des enfans confiés à vos soins, à votre protection, nous font éprouver, à chaque instant, que notre existence n'est pas inutile, que nos travaux ne sont pas sans but; et la certitude d'être aïeux des êtres pour qui on travaille, en est la récompense.

Il n'entrait donc pas dans mes projets de vivre célibataire ; et, si je suis resté dans ce triste état, c'est bien malgré moi ; je n'ai pas été heureux en amour. Peut-être y a-t-il de ma faute ; mais elle est bien involontaire, et mérite quelque indulgence. J'aimais de bonne foi, mes vœux ont toujours été honnêtes et légitimes, puisque je n'aspirais qu'à devenir un bon mari et un bon père de famille.

Mon neveu, j'ai eté amoureux sept fois, n'est-ce pas assez, et n'est-ce pas malheureux de n'avoir pu trouver une femme ? Ma première inclination, ah ! mon ami, c'est la seule qui fasse encore couler mes larmes, une douce, innocente fille, que j'aimais comme on aime la première fois, et qui m'aimait aussi tendrement; la mort

Digitized by Google

me l'a enlevée. Je fus bien près de la suivre au tombeau. Jamais je n'ai oublié cette aimable enfant ; je la porte encore dans mon cœur. Il n'y a pas de jour que je ne pense à cet ange. Son image réjouit encore mon ame, comme un rayon du soleil réjouit mes yeux et réchauffe mon sang.

Je ne mourus pas, et je me consolai ; l'un est une suite de l'autre. Après quelques années de douleur et d'indifférence, une très-jolie blonde ranima mon cœur. Je fis tous mes efforts pour lui plaire, et bientôt je crus avoir réussi. Elle recevait mes soins avec bonté ; souvent je l'entendais soupirer ; elle rougissait et baissait les yeux d'un air ému, lorsque je prononçais le mot d'amour. Voilà celle qui sera la compagne de ma vie, pensais-je avec ravissement ! et je lui déclarai ma passion. Dès les premiers mots, elle m'interrompit en m'assurant de sa tendre amitié, dont elle allait me donner une preuve. Alors elle me confia qu'elle avait depuis longtems une forte inclination pour un jeune homme, et qu'elle n'épouserait jamais que lui.

En renonçant, bien malgré moi, à ma tendre et jolie blonde, je ne renonçai pas à l'espoir d'être heureux par le mariage ; j'adressai mes vœux à une troisième jeune personne, belle comme un ange. Elle reçut ma déclaration avec des témoignages d'estime, mais comme on reçoit un hommage qui vous est dû. Amélie, c'était

Digitized by Google

son nom, fière de sa beauté et de son esprit, ne songeait qu'à multiplier ses conquêtes, et regardait comme au dessous d'elle de se consacrer à faire le bonheur d'un seul homme. Tant que je ne parlai que d'amour, on me toléra; dès que je prononçai le mot de mariage, je fus éconduit. Je la quittai, et rentrai chez moi fort mortifié de son refus; mais comme j'avais plutôt été ébloui par ses charmes que touché de son caractère, j'avais plus de dépit que de chagrin. Rien n'étouffe comme le dépit et la colère; j'ouvris ma fenêtre pour respirer, et mes yeux se fixèrent machinalement sur la rue. Dans ce moment, une jeune brune svelte et piquante la traversait; je la connaissais de vue, mais jamais elle n'avait attiré mon attention. Sa tournure élégante me frappa; et, comme un éclair, il me passa dans la tête de narguer la fière Amélie, en faisant ma cour à cette jeune personne. Cette idée devint bientôt un projet arrêté; et comme à l'ordinaire, il s'y joignit des idées de mariage qui embellirent encore à mes yeux l'objet de mon nouvel amour. Je me présentai chez elle; je la suivis avec assiduité; je ne laissai échapper aucune occasion de lui faire connaître mes sentimens. Elle ne paraissait pas éloignée d'y répondre, lorsque tout-à-coup ses parens me dirent « que mes fréquentes visites dans leur maison les honoraient beaucoup; qu'ils me priaient de les continuer et d'être toujours l'ami

de la famille ; mais qu'ils croyaient de leur devoir de m'avertir que leur fille était promise depuis longtems à un homme très-riche d'une autre ville ; que cet époux allait arriver, et qu'on me priait, comme ami, de ne pas lui donner d'ombrage. » Ma jeune amie me fit entendre qu'elle m'aurait préféré ; mais qu'il fallait obéir. L'époux arriva ; il était beau ; il était aimable, et je vis bientôt que ma jolie brune obéissait sans peine.

Tu comprendras facilement que j'étais devenu timide et défiant, après tous ces *désappointemens* ; à peine osais-je regarder encore une femme, de peur de redevenir amoureux ; mais bientôt le mal me guérit de la peur ; je le fus de nouveau, et cette fois, ce fut très-sérieusement. J'aimais avec passion ; mais avec une telle défiance, une telle crainte de ne pas réussir, que je n'osai jamais la faire connaître à celle qui me l'inspirait. Je passais régulièrement trois fois par jour devant ses fenêtres ; et lorsqu'elle y était, j'ôtais mon chapeau jusqu'à terre, de l'air le plus tendre et le plus respectueux. Depuis quelques jours, elle y était plus souvent ; je remarquai même que, lorsqu'elle m'avait entrevu de loin, elle s'établissait sur son balcon, et répondait à mes salutations avec un doux sourire. J'étais au comble de la joie, et je m'occupais des moyens de me faire présenter chez elle, lorsqu'un jour que je passais comme à l'or-

Digitized by Google

dinaire devant la maison, et que je marchais lentement pour prolonger le plaisir d'être près d'elle, je l'entendis rire aux éclats, et dire : « Viens, je t'en prie, mon cher ami, viens vite voir l'homme aux courbettes : c'est bien l'être le plus ridicule. » Un jeune homme s'approcha, passa un bras autour de sa taille, et rit beaucoup avec elle, en me suivant des yeux. Je m'en allai plus vite que je n'étais venu, et j'appris bientôt que ce jeune homme était son mari depuis deux jours. Cette triste aventure, qui devait m'humilier tout-à-fait, me donna au contraire un nouveau courage. Résolu de n'être plus la dupe de mes sentimens, et de me marier, coûte qui coûte, j'allai dans une société de jeunes personnes ; et, m'adressant à celle qui me plut le mieux, je lui demandai un entretien particulier chez elle ; elle me l'accorda. J'y fus le lendemain. Etes-vous libre, lui dis-je en entrant ? Oui, me répondit-elle, absolument libre. Acceptez-vous mon cœur et ma main ? L'un et l'autre, dit-elle en souriant et me tendant la sienne. Pour le coup, je me crus marié ; mais cet engagement, pris avec tant de rapidité, fut rompu de même. Il m'en coûterait trop de te dire les circonstances. Heureusement, avant la cérémonie, je m'aperçus.... bref, elle me fut infidelle ; et, Dieu soit loué ! elle n'était pas encore ma femme.

Il faut plus de précautions, pensai-je ; il faut étudier longtems, et avec soin, celle dont on

Digitized by Google

veut faire sa compagne. Essayons encore une fois. Je fis donc un septième choix, sage et raisonnable, une jeune personne charmante, bien élevée, qui n'avait point encore aimé. Pour cette fois, on ne peut pas m'accuser de trop de précipitation. J'observai avec soin tous ses pas, toutes ses démarches, tous ses propos; sans me déclarer du tout, je l'épiais sans cesse. Je n'en étais encore qu'à ma quatrième année de vigilance et d'observation; et, content d'elle, j'allais me déclarer, lorsqu'au moment où je m'y attendais le moins, elle me fut enlevée par un homme qui ne la connaissait que depuis quatre jours.

Ce fut là ma dernière tentative; dès-lors je n'ai pu me résoudre à recommencer de nouvelles amours. J'aimais encore les femmes; mais ce sentiment était accompagné d'une telle défiance, que je ne me hasardais plus à leur parler. Si je n'avais pu réussir à m'en attacher une dans ma jeunesse, que pouvais-je espérer à cinquante ans?

J'arrangeai ma petite demeure solitaire, et je ne pensai qu'à me faire une existence aussi agréable et commode que possible; mais jamais mon but n'a été rempli: ma maison, mon jardin, mon bien, ne me paraissaient pas m'appartenir, parce que je n'avais personne que je pusse regarder comme une partie de moi-même, et qui pût en jouir avec moi. Je travaillai pour me

Digitized by Google

distraire, et je gagnai de l'argent. Mais pourquoi, et pour qui ce travail et cet argent? J'en ai déja plus qu'il ne m'en faut. Je donnai aux pauvres; mais le pauvre me remerciait, et ne m'aimait pas: mon orgueil seul était satisfait.

Quelquefois une tristesse mortelle s'emparait de moi en regardant ma maison, mon jardin, mon or. Celui à qui tout cela devait appartenir, m'était alors inconnu ou indifférent. Tu n'étais pas né, mon neveu. Lorsque tu vins au monde, je te regardai comme mon héritier, et j'eus ce souci de moins; mais bientôt un autre en prit la place. Je pensai que tu n'avais pour moi aucune affection, aucune reconnaissance des peines que je prenais pour augmenter ta fortune. Je ne t'avais donné ni la vie, ni les soins de l'enfance, ni l'éducation de la jeunesse. Quelle obligation devais-tu m'avoir de te laisser après moi des biens que je ne pouvais emporter? Qui sait même, disais-je dans mon chagrin, s'il ne trouvera pas ma santé bien robuste, ma vie bien tenace? Pardonne-moi si je t'ai fait tort; j'ai été assez puni de ces pensées par la tristesse qu'elles me donnaient. Ma vie s'écoulait sans joie et sans plaisir; avec tous les moyens de jouir, je ne jouissais de rien. J'étais pauvre au milieu de mes richesses, parce que je manquais du seul bien que j'avais desiré d'avoir. Je vivais dans ma patrie comme un voyageur qui passe sans laisser de traces; et dans ma maison, comme

un étranger qui soupire après la famille qu'il a laissée dans son pays: j'avais beau agir, penser, m'occuper, faire du bien, une solitude profonde me suivait par-tout, et s'augmentait en rentrant chez moi. Une espèce de terreur me saisissait lorsque j'entendais le retentissement de mes pas dans ma grande salle silencieuse; quelquefois je me retournais vivement comme si quelqu'un que j'attendais m'eût suivi; et ce quelqu'un, c'était une compagne, dont l'idée était encore au fond de mon cœur, et que j'attendais sans cesse, quoiqu'elle ne dût jamais venir pour moi. J'avais pris la ferme résolution de ne pas me marier. Je me trouvais trop âgé pour oser espérer d'être aimé, et c'est d'un être qui m'aimât dont j'avais besoin. Cependant, il restait encore au fond de mon cœur une espérance confuse. En dépit de mes projets, mon imagination agissait sans cesse dans le sens de cette espérance et la nourrissait. Dès que j'étais seul, je ne pensais qu'aux femmes que j'aurais pu ou que je pouvais encore épouser; et ces idées vagues d'un état si différent du mien, rendaient ma vie réelle, pénible et agitée.

Cependant les années s'écoulaient tristement, et j'arrivai à ma soixante-dixième. J'ai commencé ma confession, il faut la finir. A force de penser aux femmes et au mariage, je devins véritablement le jouet de mes folies imaginaires. Ne pouvant plus supporter le vide effrayant que je trouvais autour de moi, je rentrai dans le

Digitized by Google

monde. Je fus entraîné insensiblement dans les sociétés des jeunes personnes; je fis le galant, l'empressé auprès des plus jolies; je me mêlais à leurs jeux, à leurs amusemens, et je croyais être encore amoureux; mais bientôt je m'aperçus combien mes antiques gentillesses leur paraissaient ridicules, plus encore que mes habits à la vieille mode. Elles souriaient en regardant ma grande veste brodée et mes longues manchettes; mais elles riaient aux éclats, quand je commençais à faire l'agréable avec elles; j'en fus honteux moi-même, et je rentrai dans ma coquille, en m'efforçant de prendre l'esprit de mon âge. Mais, te l'avouerai-je? jusqu'à présent, et je suis dans ma quatre-vingt-unième année, ce sentiment ou cette espérance confuse que je me marierais une fois, n'a pas encore abandonné le fond de mon ame. Ne t'étonne pas de ce que je te dis, mon neveu; si c'est une folie, elle tient à un sentiment profondément gravé par la nature dans le cœur de tous les hommes. Ils ont tous le besoin d'avoir auprès d'eux un être sensible et sage, qui double leur existence par la communication intime des affections et des pensées, et par des intérêts communs entr'eux. C'est un bonheur dont j'ai été privé; aussi, ma vie s'est-elle passée comme un songe pénible. J'avais des connaissances, des convives; mais à un certain âge, les amitiés même se forment difficilement; l'ami qui vous aurait convenu, à

Digitized by Google

lui-même d'autres liaisons, d'autres rapports, d'autres devoirs que les vôtres; et dans votre solitude, vous lui paraissez un être froid, égoïste, qui n'a su, ou n'a pu vivre avec personne. Mon neveu doit associer sa vie à celle d'un être sensible..... Quand, dans ces dernières années, je cherchais à me rapprocher des enfans, j'éprouvais avec douleur que je n'avais plus aucun attrait pour eux. Un enfant s'accoutume insensiblement aux rides de son père; les miennes leur faisaient peur. Lorsque j'allais chez Heuffeld, je remplissais mes poches de cerises, de poires, d'abricots, de bonbons de toute espèce; dès que j'entrais, tous les enfans sautaient autour de moi, pillaient mes poches; et lorsqu'elles étaient vides, me quittaient les uns après les autres, et n'approchaient plus de moi. Ils m'appelaient entr'eux, le vieux bonbon, le cousin aux abricots, et lorsque je n'apportais rien, je n'étais plus que le vieux cousin, dont personne ne se souciait. Je te l'avoue, tout ce qui me prouvait que je n'étais pas aimé pour moi-même, m'affligeait cruellement.... Je me renfermais de nouveau chez moi, et j'y trouvais des peines domestiques. Les femmes qui me servaient, me faisaient éprouver mille humiliations; j'étais pour elles une espèce d'être nul, qui devait se trouver trop heureux qu'on lui rendit quelques services pour son argent. Tout était toujours assez bon pour le *vieux monsieur*, comme elles m'appe-

Digitized by Google

laient : une fois même j'entendis qu'en parlant de moi, une d'elles disait : *notre vieux drôle.* J'en fus si irrité, que je la renvoyai tout de suite. Combien de fois ai-je vu ces insolentes petites filles faire des grimaces derrière moi, quand j'arrangeais ma perruque au miroir, me montrer l'une à l'autre, et retenir avec peine des éclats de rire! Je ne voulus plus de jeunesse, et je pris des vieilles gouvernantes. Celles-ci ne criaient pas, mais grognaient toute la journée ; ne cessaient de me parler de leur grand âge, pour se dispenser de travailler et de me servir.

Je n'aurais jamais fini, si je voulais dire tout ce que j'ai sur le cœur. En voilà bien assez pour te convaincre que j'ai de bonnes raisons pour exiger que tu te maries ; et que ce conseil, ou plutôt cet ordre, est ce que je te lègue de plus précieux.

Reçois ma bénédiction et mon vœu sincère pour que tu jouisses longtems et joyeusement de la fortune que je te laisse, avec une femme jolie, tendre et vertueuse, qui te donne un nombre d'aimables enfans. Mon pauvre cœur si longtems serré par le chagrin, le regret et l'isolement, bat encore de plaisir, en pensant qu'un heureux ménage, une femme et des enfans habiteront sous ce toît où j'ai vécu trop longtems seul triste et malheureux. Ne manque pas d'inculquer de bonne heure à tes fils le principe que je te recommande, et de leur répéter sans

Digitized by Google

cesse que, passé la jeunesse, l'homme ne peut pas être heureux dans le célibat. Comme je ne suis pas femme, j'ignore s'il les rend aussi malheureuses, et je ne dis rien là dessus à tes filles, parce qu'il ne dépend pas d'elles de se marier ; mais que tous les hommes profitent de ma leçon et prennent une compagne, il y aura peu de femmes délaissées.

Ton vieux et bon oncle,

J. Landau.

Digitized by Google

GAZETTE LITTÉRAIRE.

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE.

1804.

Digitized by Google

Digitized by Google

GAZETTE LITTÉRAIRE.

JUILLET 1804.

ÉTATS-UNIS.

QUELQUES ouvrages originaux d'auteurs américains ont paru depuis le commencement de cette année, 1804; la plupart traitent de la politique du pays, et *sont* (selon la phrase nationale) *calculés pour l'horizon de l'Amérique*. Nous les y laisserons. Un petit nombre est fait pour franchir ces bornes, et peut intéresser, en quelque façon, les autres nations, comme, par exemple, les suivans :

Mémoires de la société d'Agriculture de l'état de Massachussets. — Ils contiennent entr'autres, différens essais sur la culture des arbres, et particulièrement des pêchers, dont on sait que les Américains tirent la plus grande quantité de leur eau-de-vie, et sur les moyens d'avoir des forêts d'arbres d'espèces choisies, après le défrichement des anciennes forêts, dont les arbres étaient de toute espèce. Il semble que ces deux objets occupent de préférence les cultivateurs actuels de cet état. La société a distribué des prix pour la valeur de 700 piastres, et une médaille d'or au colonel Humphreys, pour avoir apporté d'Espagne un troupeau de mérinos, le premier que l'on ait vu dans les Etats-Unis.

M. Bordey a publié un traité où il applique aux arbres fruitiers de l'Amérique les idées et les méthodes du fameux Jorsyth. M. B. passe pour être le plus expérimenté des cultivateurs américains dans ce genre de culture.

M. Binns, fermier, qui jouit d'une grande réputation de savoir théorique et pratique dans l'économie rurale, a publié un traité d'agriculture pratique qu'on loue beaucoup, à cause du bon sens et de la maturité de jugement qu'il décèle dans cet ouvrage. Ses expériences ont été très-variées : par exemple, pour plâtrer les terres, il a employé du plâtre blanc de France, du plâtre jaune et du plâtre rouge de l'Acadie : celui-ci a été le plus profitable. On loue beaucoup ses observations sur les insectes nuisibles au bled.

Digitized by Google

M. William Bertram a publié une brochure sur les espèces de vigne indigènes aux Etats-Unis, et sur les hybrides de ces espèces que l'on rencontre souvent dans les bois.

Le juge Tucker, professeur en droit dans l'Université de Virginie, vient de publier une nouvelle édition des commentaires de Blackstone, sur les lois anglaises, à l'usage des étudians américains. Vingt-huit ans de séparation de l'Angleterre, marchant dans une direction différente, ont produit des changemens et des modifications dans la législation, qui ont nécessité des notes et des explications très-nombreuses du texte de Blackstone. Les journaux américains disent que ces notes, dans l'édition dont nous parlons, passent le nombre de quinze cents. On peut présumer, d'après cela, que, dans vingt-huit ans d'ici, les lois anglaises et Blackstone pourront être des matières de simple érudition dans les Etats-Unis.

Le Dr. Barton Smith, professeur de botanique dans l'Université de Philadelphie, vient de publier des élémens de cette science, selon le système de Linné modifié, et où les exemples sont pris principalement des plantes de l'Amérique septentrionale. Trente planches accompagnent cet ouvrage.

M. Davies, américain, vient de publier ses voyages dans plusieurs états, et son livre a fait quelque sensation, parce que ses remarques, que l'on trouve hardies, viennent d'un naturel du pays. On lui trouve aussi un style quelquefois trop tranchant, et quelquefois trop guindé. Au reste, il semble que son livre va commencer, dans le pays, cette branche de littérature qui consiste en relations de voyages dans l'intérieur de la patrie, branche que l'on sait être plus étendue chez les Anglais que chez aucune autre nation.

Le D. Waterhouse, le premier introducteur de la vaccine dans les Etats-Unis, vient de publier un livre en deux parties, sur *la possibilité d'éteindre la petite vérole.*

M. Granger, directeur-général des postes de l'Union, vient de publier un livre des postes et grandes routes des Etats-Unis, depuis les frontières de la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Nouvelle-Orléans, par lequel on voit combien le gouvernement général et ceux des états particuliers, ont favorisé les communications intérieures du pays dans ces dernières années. Il y a treize cents bureaux de poste dans les Etats-Unis.

Digitized by Google

RUSSIE.

Nouvelles.

Nous avons annoncé, dans le numéro 5 de cette Gazette, que l'écrivain favori de la nation russe, M. de Karamsin, quittait la rédaction de son journal intitulé : *Westnik Jewropii*, pour écrire l'histoire de Russie. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit alors des espérances que cette résolution doit donner au public, d'avoir enfin une histoire de Russie solidement et agréablement écrite; mais nous devons dire que M. de Karamsin, perdant avec son journal un revenu considérable, l'empereur Alexandre a voulu l'en dédommager par une pension de 2000 roubles, jointe au titre d'historiographe de l'empire.

Le journal de M. de Karamsin sera désormais rédigé par MM. Sumarokof et Makaref, qui publiaient auparavant, l'un le *Journal de lecture agréable et instructive*, l'autre le *Mercure de Moscou*. Ces deux journaux ne paraîtront plus.

On annonce en revanche de nouvelles feuilles périodiques pour l'année prochaine, telles que les *Annonces du Nord*, publiées par M. Martynow, avantageusement connu par sa traduction de Longin. Cette feuille traitera de l'histoire des lumières et de la civilisation en Russie, et contiendra des vies des hommes les plus célèbres de ce pays. Le second journal que l'on annonce pour la même époque, sera publié à Moscou, sous la direction de M. Kutusof, ancien curateur de l'Université; il sera intitulé l'*Ami des lumières*, ou *Journal des sciences et des arts*. On nous promet encore un ouvrage considérable, intitulé : *Pythagore*, et qui doit contenir la vie et les voyages de ce philosophe, sous la forme d'un journal. L'écrivain allemand qui nous l'annonce, s'écrie à ce sujet : Eh quoi ! les auteurs modernes ont-ils donc une destinée pareille à celle de Midas ? Faut-il que sous leurs mains, tout se convertisse.... .non pas en or, mais en journaux ? Puis il observe que cet abus n'est pas encore allé si loin même en Allemagne. Cela est vrai ; mais c'est qu'on y a une autre ressource : ce qui n'y paraît pas dans les journaux, se publie sous la forme d'almanachs : l'un vaut bien l'autre. Pour compléter cette liste des nouvelles feuilles russes, nous citerons encore un *Journal du beau sexe*, qui sera un mélange de prose et de vers.

Il paraît, au reste, que les autres branches de la littérature ne sont pas, à beaucoup près, aussi fécondes. On tâche d'y suppléer

Digitized by Google

en nous parlant de divers ouvrages publiés en 1803 ; aucun ne nous paraît racheter, par son mérite intrinsèque, le tort d'avoir perdu, pour nous, celui de la nouveauté, et nous n'en ferons pas mention.

Les traductions se poursuivent en Russie avec un zèle beaucoup plus constant. On y a publié depuis quelque mois, dans la langue du pays, l'ouvrage de M. Hufeland, sur l'*art de prolonger la vie* ; celui de Smith, sur *la richesse des nations* ; *la correspondance de Catherine II avec Voltaire*, *le Paradis perdu* de Milton, et les *poésies d'Ossian*, découvertes et publiées par Harold. Ces poésies sont tout-à-fait différentes de celles que nous a données Macpherson.

Le théâtre russe ne nous fournit aucune nouveauté. Ce n'est pas cependant que la nation manque de goût pour les spectacles. Au contraire, Pétersbourg a un théâtre français, un opéra italien, un théâtre allemand, outre le théâtre national, et l'on en trouve autant à Moscou, qui jouit de plus d'un théâtre polonais. Ce qui doit surprendre davantage, c'est qu'un opéra italien s'établit à Odessa, sur les bords de la mer Noire, et que l'empereur Alexandre y contribue de 20,000 roubles par an.

Il paraît qu'en général l'amour des lumières et de la civilisation en Russie va aujourd'hui jusqu'à l'enthousiasme, et que cet enthousiasme, grace à l'exemple de l'empereur, gagne jusqu'aux peuplades les plus reculées et les moins civilisées de l'empire. Les Burates du gouvernement d'Irkutz, ayant appris que le gouvernement envoyait au delà du lac Baïkal, une colonie d'agriculteurs, ces peuples à demi-sauvages se sont empressés d'y conduire un troupeau de 630 bêtes, dont ils ont fait présent à cet établissement.

La bibliothèque de M. le conseiller de légation de Dobrowski, est justement célèbre par les manuscrits et livres rares qu'elle renferme Dans le nombre, se trouvent des cartes géographiques chinoises, un grand nombre d'ouvrages chinois manuscrits ou imprimés à Pékin, tels qu'une histoire de la Chine, en 12 volumes, qui fut rédigée en 1573 pour l'empereur Van-Ly, par son instituteur Tsang-Kin-Tschin ; une *Histoire naturelle* en 24 volumes, avec des figures gravées en bois ; des romans, etc. On y remarque encore divers écrits dans la langue de Madagascar, du Thibet, du Malabar, tracés sur des feuilles de palmier ; d'autres en langue éthiopienne, plusieurs manuscrits cophtes, et surtout un livre en caractères cufiques écrit sur du parchemin, qui est certainement du tems de Mahomet, et

Digitized by Google

paraît avoir été tracé de la main même de Fatime. Enfin quelques ouvrages philosophiques en arabe, et les poésies turques de Bakig, etc.

M. Köhler, conseiller de collège, et M. Kügelgen, peintre de paysages impérial, entreprennent ensemble un voyage en Crimée, dans le dessein, l'un d'étudier les productions naturelles du pays, l'autre d'en dessiner les sites. M. Redowski, directeur du jardin botanique du comte Rasumoski, entreprend de même, aux frais de ce seigneur, un voyage au Caucase. On espère recueillir les fruits les plus précieux des travaux d'hommes aussi distingués par leur mérite.

Le docteur Linde, directeur du Lycée de Warsovie, travaille depuis dix ans, avec le plus grand zèle, à un dictionnaire esclavon, qui promet de précieux documens et des rapprochemens entièrement nouveaux à ceux qui s'occupent de l'origine et de la formation des langues. Il doit une portion des matériaux sur lesquels il a travaillé à la précieuse collection du comte Joseph Ossolinzki, à Vienne.

M. l'ingénieur général de Suchtelen a offert à l'Académie impériale de St.-Pétersbourg sa carte de l'empire russe, en soixante feuilles ; on la regarde comme un modèle d'exactitude.

L'assesseur de collège Lebedeff, avait rempli jusqu'à ce moment, à la cour du Grand-Mogol, les fonctions de directeur des théâtres. De retour en Russie, il a obtenu la permission d'établir une imprimerie en caractères indiens ; il se propose de faire traduire les meilleures productions de la littérature française, allemande et russe, et de les répandre dans l'Indostan.

SUÈDE.

Dans le nombre des poètes auxquels les muses suédoises devront un jour une portion de leur gloire, on fonde de grandes espérances sur M. Cullberg, à peine âgé de 22 ans ; il a obtenu trois fois le prix de l'Académie, s'est fait remarquer par des productions dramatiques et didactiques ; par un poëme sur l'*antiquité*, une traduction d'*Osear* et de la *Sémiramis* de Voltaire.

L'école supérieure de Lund a aussi formé un poète distingué dans M. Wallmark, plus jeune encore, distingué surtout par son chant

Digitized by Google

patriotique en l'honneur de la bravoure danoise dans le combat de Copenhague en 1801, poëme qui a été traduit en danois par le célèbre Rahberg. Il a enrichi la littérature suédoise de traductions, de Xénophon, de Bion, d'Ælien, d'Horace, etc.

On annonce pour la fin de l'année, la publication des œuvres en vers et en prose du C. Jos. Gabriel Oxenstierne, en 3 vol in-8.

ALLEMAGNE.

Théâtre.

Le 3 août, on a donné, sur le théâtre de Berlin, la première représentation d'une nouvelle *Iphigénie en Aulide*, tragédie en cinq actes, de M. le professeur Lebezow, antiquaire distingué, auteur d'une dissertation critique sur la famille de Lycomède. Cette pièce a été fort applaudie jusqu'au dénouement qui a beaucoup refroidi les spectateurs. Elle a, dit-on, de grandes beautés de détail; quant à l'ensemble, nous n'en pouvons juger que sur une très-courte analyse que nous allons communiquer à nos lecteurs. Ils y verront que M. Lebezow a du moins traité d'une manière très-neuve, un sujet très-rebattu, et qu'il a eu le mérite ou le tort de ne vouloir imiter ni Euripide, ni Racine.

Agamemnon reçoit sur la scène l'oracle qui condamne Iphigénie à être sacrifiée en réparation du meurtre d'une biche consacrée à Diane, qu'Agamemnon a tuée en chassant, sans le savoir, dans le bois de cette déesse. S'il obéit, les Grecs seront vainqueurs de Troye; s'il désobéit, il doit se démettre du commandement, un autre conduira les Grecs à Troye, et l'évènement de la guerre demeure incertain. Il s'agit donc du salut de la Grèce, et ce motif détermine Agamemnon. Iphigénie se résout courageusement à mourir; Achille même, quoique éperduement amoureux, se rend aux raisons d'Iphigénie, et cette tragédie, vraiment patriotique, finit en effet par sa mort. Nous n'en dirons pas davantage sur cette pièce, parce que c'est là tout ce que nous en savons.

Nous avons reçu des réclamations d'un homme de lettres allemand, en faveur du *Guillaume Tell* de Fr. Schiller. Ce que nous avons blâmé dans cette pièce a déplu, dit-il, à ses compatriotes comme

Digitized by Google

à nous. Il cite à son tour un fort beau trait de cette tragédie, et il observe qu'en général, nous n'en avons pas bien deviné le caractère : elle ne pêche, selon notre critique, que par un trop grand fracas d'action, et ne risque pas d'ennuyer sur le théâtre. Schiller, ajoute-t-il, en mettant sur la scène toute la vieille chronique de Tell, sans se soucier d'aucune règle dramatique, entraîne par une force de génie égale à l'intérêt naturel du sujet. Nous voulons bien le croire; nous donnerons acte au critique de sa protestation contre notre jugement anticipé ; mais nous ne le rectifierons, et n'adopterons le sien, qu'après un examen réfléchi de la pièce et après un succès mieux constaté. On sait ce que c'est en France que les succès dramatiques, et quelle en est la valeur.

On vient d'imprimer à Hambourg un drame non représenté, dont l'héroïne est Charlotte Corday, et qui porte le titre de tragédie. En effet, il est divisé en cinq actes, écrit en vers, orné de chœurs, et l'on y tue plusieurs personnes. Le critique dont nous empruntons cette annonce, ne veut pourtant pas ranger cette pièce parmi les tragédies. On en trouvera peut-être la raison dans l'analyse qu'il en fait en peu de mots. Au premier acte, les parens de Charlotte Corday attendent leur fille de Paris, et elle en revient, mais plus agitée encore qu'elle n'était partie ; au second acte, on apprend son projet et ses motifs ; au troisième, elle l'éxécute ; au quatrième, elle est jugée ; elle périt, au cinquième, sur l'échafaud, et la pièce est terminée par les funérailles de Marat. On loue dans cet ouvrage le caractère de l'héroïne, quelques belles strophes des chœurs, et beaucoup de pensées fortes, grandes et bien exprimées. On annonce qu'une femme en est l'auteur.

Le célèbre chanteur Crescentini jouit à Vienne des succès les plus flatteurs. Le public lui a donné les preuves les plus décisives de son enthousiasme à une représentatiou de *Roméo et Juliette*. Après la belle ariette que Crescentini chante dans le jardin, deux colombes descendirent des nuages et lui apportèrent une couronne de lauriers; on lui jetta de tous côtés des fleurs et des couronnes, et l'on distribua un sonnet italien en son honneur. On dit qu'il est attaché à la cour de Vienne avec un traitement de 3,000 florins. Il vient cependant de partir pour Plaisance, afin d'y faire l'inauguration du nouveau théâtre qu'on y a bâti.

Digitized by Google

Annonces.

Le sculpteur Wichmann et le graveur Wachsmann (le même qui a gravé, l'année dernière, les dessins tirés d'Homère par le célèbre Flaxmann), ont reçu du roi de Prusse un présent considérable et une lettre très-flatteuse, en remerciement d'un ouvrage qu'ils ont eu l'honneur de lui présenter. M. Wichmann, élève de Schadow, est déja connu par plusieurs bons ouvrages de sculpture. On a de lui les bustes de plusieurs princes de Prusse, et il est auteur d'un monument funèbre à la porte de Prenzlaw.

Le libraire Mettra, de Berlin, vient de publier un *Catalogue raisonné* d'une partie de sa collection de tableaux. Il y a joint un petit traité instructif sur la connaissance et le commerce des tableaux. Cette petite brochure se vend au profit des pauvres, et sert ensuite de carte d'entrée à ceux qui desirent voir le cabinet de M. Mettra, lequel est ouvert trois heures par jour. On y voit aussi une collection très-précieuse de gravures formant quatre-vingt-quatre volumes ou porte-feuilles. Les estampes, depuis l'invention de la gravure jusqu'à nos jours, y sont classées par écoles.

Les entrepreneurs de la *Gazette générale de Littérature (Allgemeine Litteratur Zeitung)* ont renouvelé l'annonce de leurs prix. Ils promettent 20 frédérics d'or, et de plus, 20 écus (80 fr.) d'honoraires par feuille, 1°. pour le meilleur exposé des progrès de la littérature théologique de 1785 à 1800; 2°. pour la meilleure revue des ouvrages d'histoire naturelle; et 3°. de poésie pendant le même intervalle; 4°. enfin, pour la meilleure appréciation des ouvrages historiques qui ont paru dans le même tems. Les concurrens doivent envoyer leurs mémoires avant le premier décembre.

M. Krause de Bareuth, publie, depuis le commencement de cette année, un journal intitulé: *l'Ami des Pauvres*, dans lequel il développe les utiles méthodes de Rumford.

Le public attend avec une vive curiosité, un écrit qui va révéler enfin tous les secrets de la franc-maçonnerie. Il est publié par MM. Nemnich et Biorne. On doit croire à l'authenticité de leurs récits, puisque les deux auteurs ont été revêtus des premières dignités de l'ordre.

M. de Knobelsdorf, qui, pendant son ambassade à Constantinople, a été nommé membre de l'Académie royale des sciences de

Digitized by Google

Berlin, a présenté à cette société, lors de son retour, douze volumes de manuscrits persans, qu'il a rassemblés en Orient. Ce précieux don comprend, 1°. *Rauzat al Safa*, ou la grande Histoire de l'Orient, par le célèbre historien Mirkond, en 6 vol. 2°. *Zobde Tavari*, Histoires choisies. 3°. Une histoire de la famille *Sefi*, jusqu'au Schach Abbas. 4°. L'histoire du Schach Nadir. 5°. Deux ouvrages du célèbre poète Giami, intitulés : *Divan, etc.*

Les Allemands ont un goût remarquable pour les collections; une comtesse, Sophie-Eléonore de Stolberg, commença, il y a cent ans, un recueil d'oraisons funèbres, dont la piété a été le premier auteur, que la curiosité a continuée, qui a coûté des sommes considérables, qui forme aujourd'hui un trésor d'un grand prix, et dont le catalogue seul, qu'on s'occupe de publier, forme un gros volume in-fol. — M. le conseiller d'Oeffeld a formé une collection de soixante-huit mille cartes géographiques que le roi de Prusse vient d'acquérir pour la somme de 20 mille florins. — M. Spengler a consacré cinquante ans de sa vie a former une collection de coquilles, pétrifications et minéraux, trouvés dans les Etats danois, qu'il vient de céder au Musée d'histoire naturelle de Copenhague, pour une somme très-modique, avec une générosité égale à sa patience.

Nécrologie.

La Prusse a perdu le mois dernier, dans la soixante-dixiéme année de son âge, Louis Müller, major du corps des ingénieurs et professeurs des sciences militaires, auteur du *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand*, et de quelques autres écrits sur l'art militaire.

Librairie.

Description du Caucase et des nations qui l'habitent, d'après la comparaison de Strabon et des autres auteurs, par M. *Lunman.*

Cette description latine a obtenu le prix à Goettingue, et en était digne. Strabon s'y trouve rectifié d'après les témoignages les plus authentiques des derniers voyageurs. Leur nomenclature est complète, et les rapprochemens exécutés d'une manière judicieuse.

Nouveau Lexicon complet, géographique, statistique, topographique et historique des principautés d'Anhalt, Schwarzbourg, Reuss, etc. par M. Arnold. (Hambourg.)

Digitized by Google

L'Allemagne est très-féconde en ouvrages de statistique. Il en est d'extrêmement précieux ; mais d'autres ne sont que des compilations presqu'aveugles : celui-ci est de ce nombre, et les étrangers ne doivent pas s'y méprendre.

Tableau de Valence, par M. Fischer, 2 vol. (Léipsick.)

Description élégante et presque poétique d'une contrée qu'on peut appeler justement le jardin de l'Espagne.

Tableau de Madrid, par le même. Si le premier annonce une imagination exaltée par l'aspect des scènes les plus magnifiques, celui-ci nous montre l'observateur judicieux, le penseur sage et profond ; la peinture des mœurs espagnoles est dessinée avec une grande vérité ; celle des lieux et des productions avec une égale exactitude.

M. Fischer a donné aussi une traduction allemande du *Viagero universal*, sur les possessions espagnoles en Amérique.

Recherches sur les moyens de conserver la santé, par le docteur Paulus. (Bamberg).

Conseils tracés par la sagesse et la prudence, résultant d'un bon système d'observation, non moins utiles peut-être et certainement plus sûrs que ceux qui ont pour objet de nous rendre la santé quand elle est perdue. Le docteur Paulus s'élève contre l'abus funeste qu'on a fait de l'opium, pour avoir mal entendu la doctrine brownienne.

Voyage dans le Sund, 1 vol. in-8. (Tubingue, Cotta).

Le voyageur, qui garde l'anonyme, est certainement un homme instruit et un bon observateur. Croirait-on que la somme totale des honoraires actuels de l'amirauté suédoise, ne s'élève qu'à 65 mille rixdalers. C'est un des faits curieux, entre beaucoup d'autres, que nous remarquons dans ce récit.

Remarques historiques sur le Baptême, par M. Eisenlohr. (Tubingue).

Cet écrit, destiné à éclaircir quelques points importans, relativement à la cérémonie la plus auguste et la plus importante de la religion, est précieux, non-seulement aux théologiens, mais encore aux érudits, et à tous ceux qui attachent quelque intérêt à saisir dans leur origine les institutions religieuses.

Digitized by Google

ANGLETERRE.

Nouvelles.

Il s'est formé nouvellement à Londres une société littéraire qui promet de rendre de grands services à la science des antiquités. Elle porte le titre de *Société des Voyageurs Athéniens*, (*Society of Athenian Travellers.*) Les membres qui l'ont établie sont : le comte d'Aberdeen, lord Brooke, MM. Drummond, Hawkins, Th. Hope, Morritt, etc. Pour y être admis à l'avenir, il faudra avoir fait le voyage d'Athènes, et passer, comme pour toutes les autres sociétés, par la formalité du scrutin.

On continue à étudier les langues orientales avec le plus grand succès au collége de Calcutta, capitale du Bengale. Le 29 mars 1803, on y soutint des thèses dans les langues de la Perse, du Bengale et de l'Indostan. Il y eut aussi des exercices publics en Arabe. Des prix furent distribués. On imprime à Calcutta plusieurs ouvrages sur la littérature de l'Orient, et principalement des Grammaires et des Dictionnaires Persans, Arabes, Indiens et Sanscrits à l'usage des commençans.

Le *Voyage de Découvertes*, du capitaine Grant, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, est, dit-on, très-important pour les navigateurs ; mais il est, d'ailleurs, assez dénué d'intérêt. Quelques remarques sur des productions de la nature assez rares, et sur les côtes peu connues de la Nouvelle-Hollande peuvent seules le recommander à la généralité des lecteurs. On en dit autant du Journal de M. Ellicot, qui avait été envoyé par le président des Etats-Unis, pour établir la ligne de démarcation entre leur territoire et celui des colonies Espagnoles. Les géographes pourront seuls en profiter. Il n'en est pas ainsi du *Voyage de Barrow* à la Chine. A en juger par le rapport des différens journaux, il doit être très-intéressant.

Nous avons aussi annoncé le premier volume d'une histoire du Canada, par M. Heriot. Il n'a guères fait autre chose dans ce volume qu'extraire Charlevoix, et compiler les *Lettres édifiantes* et l'*Histoire des Voyages ;* mais on espère que dans les volumes suivans il donnera plus du sien.

Sir Will. Young vient de donner une troisième édition considéra-

Digitized by Google

blement augmentée de son *Histoire d'Athènes*. Ce savant homme y est sans cesse occupé à tourner au profit de sa patrie la sagesse politique des anciens Grecs. Son ouvrage a obtenu, parmi les penseurs de son pays, tout le succès qu'il mérite.

Un autre ouvrage captive à présent l'attention des savans de l'Angleterre. Ce sont *les Mémoires sur la vie, les écrits et la correspondance* du célèbre Sir Willam Jones, publiés par lord Teignmouch. (Voyez le N°. VIII.) Rien n'est plus propre que ces Mémoires à prouver de quelle estime jouissait Sir William dans toute l'Europe. Ses principaux correspondans sont: Schultens, Michaelis, le baron de Leviczki, Burke, Halhed, Orme, Lord Spencer, le P. Bayer, en Espagne, Banks, etc. Tous les amis de l'érudition et surtout des langues orientales liront cet ouvrage avec le plus vif intérêt.

La correspondance de Richardson, publiée en six volumes, par Mistress Barbauld a obtenu le succès le plus complet; pour tout dire en un mot, nous répéterons, d'après un journal étranger, qu'on quitte les romans pour s'occuper des lettres de l'illustre auteur de Clarisse. Il en est un cependant intitulé : *Ce qu'il vous plaira*, (*What you please.*) qu'il faut distinguer de la foule et qui trouve encore des lecteurs. Celui du docteur Bisset, intitulé, *Modern Literature* n'est pas aussi heureux. Quoique l'auteur ne soit pas un mauvais écrivain, on ne lit guères de son ouvrage que les morceaux où il s'égaie aux dépens des méthodistes. La satyre a presque toujours le mérite de réveiller les lecteurs; mais on prétend que ceux du docteur Bisset s'endorment dès qu'il cesse d'employer ce moyen.

M. James Parkinson vient de donner le premier volume d'un ouvrage intitulé, *Organic Remains of a former World* (*Restes organiques d'un monde primitif*, ou *Examen des débris minéralisés des végétaux et animaux du monde anti-diluvien.*) Ce sont les débris des végétaux qui remplissent ce premier volume in-4., orné de planches coloriées. L'auteur a mis à profit, pour cet ouvrage, toutes les bibliothèques et tous les cabinets minéralogiques de l'Angleterre. Quelque soit le système qu'il ait suivi, une pareille collection est toujours un présent très-précieux pour les sciences.

Parmi les ouvrages dont on nous annonce la publication comme

Digitized by Google

très-prochaine, on doit distinguer une vie du célèbre John Wilkes, par M. J. Ammon, auteur de la vie du lord Chatham. M. Ammon était l'ami de Wilkes et l'éditeur de ses ouvrages, et c'est à lui que le fameux maire de Londres a légué ses manuscrits.

On attend aussi avec impatience la vie du docteur Priestley, écrite par son fils et par M. Cooper.

Nécrologie.

Le célèbre philologue et traducteur des tragiques grecs, Robert Potter, est mort, le 9 août, à Lowestoffe, où il était curé, âgé de 83 ans.

ESPAGNE.

Les botanistes de l'expédition royale du Pérou, ont reçu, par le ministère de grace et de justice des Indes, quatre-vingt-deux descriptions de plantes précieuses que le botaniste Don Juan Tafalla avait envoyées sous les dates du 6 janvier et du 21 février 1804, par le président de Quito, pour enrichir la Flore du Pérou et du Chili, que ces botanistes publient conformément aux ordres du gouvernement. On remarque dans ces nouveaux envois deux genres nouveaux des classes de la Pentandrie et de la Didynamie, accompagnés de leurs dessins et différentes espèces nouvelles de genres connus. De ce nombre est le Cinchona rouge, ou Kina coloré du commerce, espèce très-différente des autres Quinquina rouges du Pérou et de Santa-Fé, dont la description et le dessin nous manquaient.

HOLLANDE.

Les deux poëmes de l'abbé Delille, *l'Homme des Champs* et le *Dithyrambe sur l'immortalité de l'Ame*, viennent d'être traduits en langue hollandaise; le premier par M. Bilderdyck, le second par M. J. Immerseel.

Digitized by Google

ITALIE.

Le chevalier Landolini a découvert dans les fouilles qu'il vient d'éxécuter en Sicile, une statue de Vénus, et d'autres précieux monumens de l'antiquité.

Le peintre Tosanelli exécute un portrait en pied et de grandeur naturelle, représentant Pie VII, au moment où il signe le concordat avec la France.

SUISSE.

FLORE Helvétique, renfermant la description des plantes indigènes de la Suisse, etc., par le docteur Suter. (Zurich.)

Les amis de la botanique accueillent avec empressement et reconnaissance cette description d'une contrée si riche en plantes; c'est un commentaire à l'ouvrage de *Haller*; mais ce commentaire est enrichi d'un grand nombre de familles nouvelles, et ramène les familles de Haller à la nomenclature de Linné.

FRANCE.

Sociétés savantes.

Dans la séance du 27 thermidor, la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut national a nommé trois correspondans, dont un régnicole et deux étrangers : M de Villers, auteur de l'*Essai sur l'influence de la Réformation*, d'un traité sur la philosophie de Kant, d'un autre sur la liberté, etc., etc. M. Schnurrer, savant orientaliste, professeur de théologie à l'université de Tubingue, et M. Scrofani, sicilien, connu par plusieurs bons ouvrages sur sa patrie, sur le commerce et la statistique.

L'Académie de Marseille a proposé pour sujet de prix d'éloquence, l'éloge de Pierre Pujet. Ce prix sera double, c'est-à-dire, de 600 fr. et sera décerné dans la séance publique du mois de prairial de l'an 13.

La société d'agriculture du département des Landes s'est réunie au

Digitized by Google

mont de Marsan, le 30 fructidor, pour distribuer trois médailles d'or aux cultivateurs qui, pendant les années 9 et 10, ont planté le plus grand nombre d'arbres, cultivé le plus de pommes de terre, et amélioré, par le croisement avec des mérinos, leurs troupeaux de bêtes à laine.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, propose, pour sujet de prix à décerner en l'an 13, la question qui suit :

« Quels sont les moyens qu'un gouvernement peut employer pour faire tourner au profit de l'agriculture, du commerce et des arts, le développement qu'une grande révolution donne aux idées, et l'énergie qu'elle imprime aux caractères ? »

Le prix consiste en deux médailles d'or, chacune de la valeur de 300 fr. Les fonds, pour la seconde, seront fournis par M. Guillaud, membre ordinaire de l'Académie, négociant de Lyon.

Conditions. Ce prix sera décerné dans la séance publique du mois de thermidor. Les mémoires ne seront admis que jusqu'au 15 prairial an 13, *terme de rigueur.* Les mémoires seront écrits en français ou en latin.

Prix d'encouragemens pour les Arts. L'Académie aura encore à distribuer, dans sa séance publique de thermidor an 13, des prix d'encouragement aux artistes qui auraient inventé quelque procédé avantageux pour les manufactures lyonnaises; tels que des moyens pour faire baisser le prix de la main-d'œuvre, pour économiser le tems, pour perfectionner la fabrication, pour introduire de nouvelles branches d'industrie, etc.

Semblables prix seront distribués toutes les années; S. A. S. M. Lebrun, archi-trésorier de l'empire français, en a fait les fonds à perpétuité.

L'Académie des sciences, et la société libre des sciences et arts de Paris, ont admis au nombre de leurs membres M. Stassart, auditeur près le conseil d'état, déja connu par un Abrégée de Géographie et de Chronologie, des vers agréables et des Idylles en prose.

Les grands prix de peintures ont été décernés pendant les jours complémentaires. Le sujet était *la Mort de Phocion.* Le premier prix a été remporté par M. Odevaere (de Bruges), élève de M. David. Le second, par M. Chasselat (de Paris), élève de M. Vincent.

Digitized by Google

Nouveau Journal.

Il paraît à Commercy, chez M. Denis, imprimeur-libraire, un nouveau journal intitulé : *Le Narrateur de la Meuse*. Les éditeurs se proposent de rendre un compte fidèle des évènemens et des choses, en promettant de ne prendre pour leurs guides que la prudence et vérité. Ils suiveront la marche des autres journaux politiques ; mais ils s'occuperont particulièrement de ce qui concerne le culte catholique. Ils y insèreront un précis des rescrits de la cour de Rome, ainsi que des lettres pastorales de MM. les évêques, et ils donneront l'analyse des écrits sur la religion ; en sorte que ce journal peut être considéré comme une gazette ecclésiastique. Il paraîtra deux fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 18 francs par an.

Annonces.

Annonces. On vient de mettre en vente la première livraison du *Dictionnaire des sciences naturelles*, composée de deux volumes in-8., et d'un volume d'atlas in-4. Les auteurs de ce Dictionnaire sont MM. Al. Brongniart, pour la minéralogie ; G. Cuvier et G. F. Cuvier, pour les articles généraux de l'histoire naturelle et pour ceux de la zoologie, l'anatomie, la physiologie, l'histoire des reptiles et des vers ; C. Duméril, pour celle des insectes ; Ch. Dumont, pour celle des oiseaux ; A. Fourcroy, pour la chimie ; Geoffroy, pour l'histoire des mammifères ; A. L. de Jussieu, avec ses coopérateurs MM. Beauvois, Desportes, Duchesne, Jaumes, Petit-Radel, Aubert du Petit-Thouars et Poiret, pour la botanique ; B. G. E. L. Lacépède, pour l'histoire des poissons ; S. F. Lacroix, pour l'astronomie et la physique ; J. B. Lamarck et G. Duvernoy, pour l'histoire des mollusques, des radiaires et des polypes ; C. F. B. Mirbel, pour la physique végétale ; H. A. Tessier, pour l'agriculture ; Coquebert-Montbret, pour quelques articles généraux d'économie.

Les figures, au simple trait, sont gravées d'après des dessins exécutés par MM. Cuvier, Duméril, Jaumes et Brongniart, ou dirigé par eux.

Le prix de la première livraison de ce dictionnaire est, pour les souscripteurs, de 5 fr. par volume, soit de texte, soit d'atlas, ou du double pour les exemplaires sur papier vélin. La première livraison coûte par conséquent : pour le dictionnaire, sans atlas, sur papier ordinaire, 10 fr. ; et franc de port, 13 fr. 75 cent. Pour le

Digitized by Google

dictionnaire et l'atlas, sur papier ordinaire, 15 fr.; et franc de port, 19 fr. Pour le dictionnaire sur papier ordinaire, et l'atlas sur papier vélin, 20 fr.; et franc de port, 24 fr. Pour le dictionnaire et l'atlas sur papier vélin, 30 fr.; et franc de port, 34 fr.

La souscription sera terminée au 30 fructidor; ce terme est de *rigueur*. Après cette époque, les prix seront augmentés.

On souscrit à Paris, chez MM. Levrault, Schoëll et compagnie, libraires, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, grand hôtel de la Rochefoucault.

Recherches chronologiques sur Hippocrate, par C. Legallois; docteur en médecine; à Paris, de l'imprimerie de la Société de Médecine, rue d'Argenteuil, n°. 211. Brochure in-8. chez Croullebois; rue des mathurins. Prix, 50 cent.

L'auteur de cette brochure prouve qu'Hippocrate a vécu dans le tems de la guerre du Péloponnèse, contrairement à l'opinion de M. Boulet, qui avait soutenu, d'abord qu'Hippocrate n'a jamais existé, et puis, que les ouvrages qu'on lui attribue ont une antiquité de treize mille ans. Les preuves établies par M Legallois, sont simples et convaincantes, et on lira avec plaisir ce petit ouvrage destiné à contre-balancer les effets d'une espèce de manie aujourd'hui fort à la mode, et qui consiste à attaquer l'existence d'un auteur, quand on n'a rien à dire sur le fonds de ses ouvrages.

Librairie.

Almanach des Dames pour l'an 13 (1805), composé d'une collection de morceaux en vers et en prose, en grande partie inédits et de femmes auteurs, orné de six gravures, d'après les meilleurs tableaux du Muséum, représentant, 1°. l'Amour et Psyché, de Gérard; 2°. la Vierge, dite *Madona della Sedia*, de Raphël; 4°. la Samaritaine, du Guide; 5°. les Bergers d'Arcadie, du Poussin; 6°. la Fuite en Egypte, de Van der Werff; suivi de quatorze planches gravées de souvenirs pour chaque mois de l'année. 1 vol. in-16, papier vélin. Prix, 5 fr., et 5 fr. 50 cent., franc de part. A Paris, chez Henrichs, rue de la loi, n°, 1231, ancienne librairie de Dupont.

On y trouvera le même Almanach relié, depuis 7 fr. 50 cent. jusqu'à 18 fr.

C'est peu de chose qu'un almanach; mais celui-ci, outre son mérite particulier, peut donner lieu à une observation utile; il peut indi-

Digitized by Google

quer la manière dont nous pourrions quelquefois nous rapprocher du goût de nos voisins les Allemands, sans blesser celui qui nous est propre. En Allemagne, on met trop de choses sérieuses en almanachs; en France, on n'y met le plus souvent que des choses très-futiles. Les Allemands impriment et décorent leurs almanachs avec un luxe qui paraît contredire leur caractère grave et sérieux; chez nous, l'Almanach des Muses lui-même a toujours paru sous un extérieur fort négligé. Les éditeurs de l'Almanach des Dames semblent avoir pris un juste milieu. Le petit volume qu'ils publient cette année renferme des morceaux de littérature qui figureraient à merveille dans le meilleur journal; le papier est beau, l'exécution typographique très-soignée et les gravures choisies avec goût. Elles font suite à celles qui ont paru dans l'Almanach des Dames de l'an XI et de l'an XII. Toutes ces raisons paraissent devoir en assurer le succès. Nous croyons devoir recommander cet exemple, en général, à tous ceux qui veulent faire fleurir parmi nous le goût de la littérature allemande: emprunter aux Allemands ce qu'ils ont de bon, et demeurer toujours français, telle est la maxime qu'ils doivent prendre.

Essai sur l'état de l'Agriculture, au seizième siècle, par le sénateur Grégoire.

Cet ouvrage forme une partie des intéressans mémoires que la Société d'agriculture du département de la Seine a publiés à l'occasion du théâtre d'Olivier de Serres. Il se recommande par l'utilité du but, l'érudition des recherches, et la pureté du style.

M. Boulard, imprimeur-libraire, vient de publier un *Traité élémentaire de Bibliographie*, contenant la manière de faire les inventaires et de classer les catalogues. On peut recommander cet ouvrage à tous les bibliomanes.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIERES.

MÉLANGES.

Notice sur M. Canova, sur sa réputation, ses ouvrages et sa statue du Pugilateur, par M. *Quatremère de Quincy*. pag. 3
Observations sur la langue grecque. 24
Lettres sur l'état des sciences, des lettres, des beaux-arts et des mœurs en Danemarck, au commencement du dix-neuvième siècle. Première lettre. 36
Des moyens dont il ne faut pas se servir pour avoir des succès dans le monde. Lettre d'une vieille femme à un jeune homme. 54
Observations sur le froid de Russie. 73
Sur la traduction de l'Énéide, par M. Delille, second article, par M. *Ch. Vg.* 85
Ebauche d'une histoire de la Sibérie. 110
Traduction d'une ode allemande du comte Frédéric L. de Stollberg, par *Ch. Vg.* 135
Notice sur la personne et les ouvrages du comte Vittorio Alfieri. 137
Observations de Benjamin Franklin, sur la presse des Matelots en Angleterre, écrites à l'occasion de l'apologie de cette pratique par Foster, publiée dans l'édition des œuvres de ce jurisconsulte, par M. *Morellet*. 150
Essai sur l'histoire de la princesse d'Ahlen. 158
Préservatif contre les troubles de l'ame, poëme sanscrit par M. *F.* 205
Lettres originales de Catherine II, impératrice de Russie, à feu M. le docteur Zimmermann. 210
Sur le jeu d'échecs des Chinois, par M. *Egles-Irwin*. 233

Digitized by Google

Sur la traduction de l'Enéide par M. Delille, troisième et dernier article, par M. *Ch. Vg.* 243

Seconde lettre sur l'état des sciences, des lettres, des beaux-arts et des mœurs en Danemarck, au commencement du dix-neuvième siecle, par M. *B.* 269

Suites des considérations sur l'empire de la mer, par M. *M.* 281

Lettres sur le paysage, par M. Fr. Koeppen, par M. *Ch. Vg.* 301

D'un ancien auteur français injustement oublié, par M. *Butenschoen.* 315

Suite de l'ébauche d'une histoire de la Sibérie. 325

Troisième et dernière lettre sur l'état des sciences, des lettres, des beaux-arts et des mœurs en Danemarck, au commencment du dix-neuvième siècle, par M. *B.* 345

De la patience, par Garve, par M. *J. M. D.* 357

Lettre d'un vieil amateur de la littérature, sur la littérature actuelle, par M. *E. H.* 381

Testament d'un vieux célibataire, traduit de l'allemand par madame de Montolieu. 401

GAZETTE LITTÉRAIRE.

États-Unis d'Amérique. i, xxxiij, lxv

Russie. iij, xxxix, lvij

Suède. vij, xxxvj, lix

Danemarck. ix, xxxvij

Hongrie. x

Allemagne. xj, xxxviij, lxi

Angleterre. xix, xliv, lxxv

Espagne. xxvj, lxxviij

Portugal. xxvij

Italie. xxv, xlviij

Suisse. xxv, xliv, lxxviij

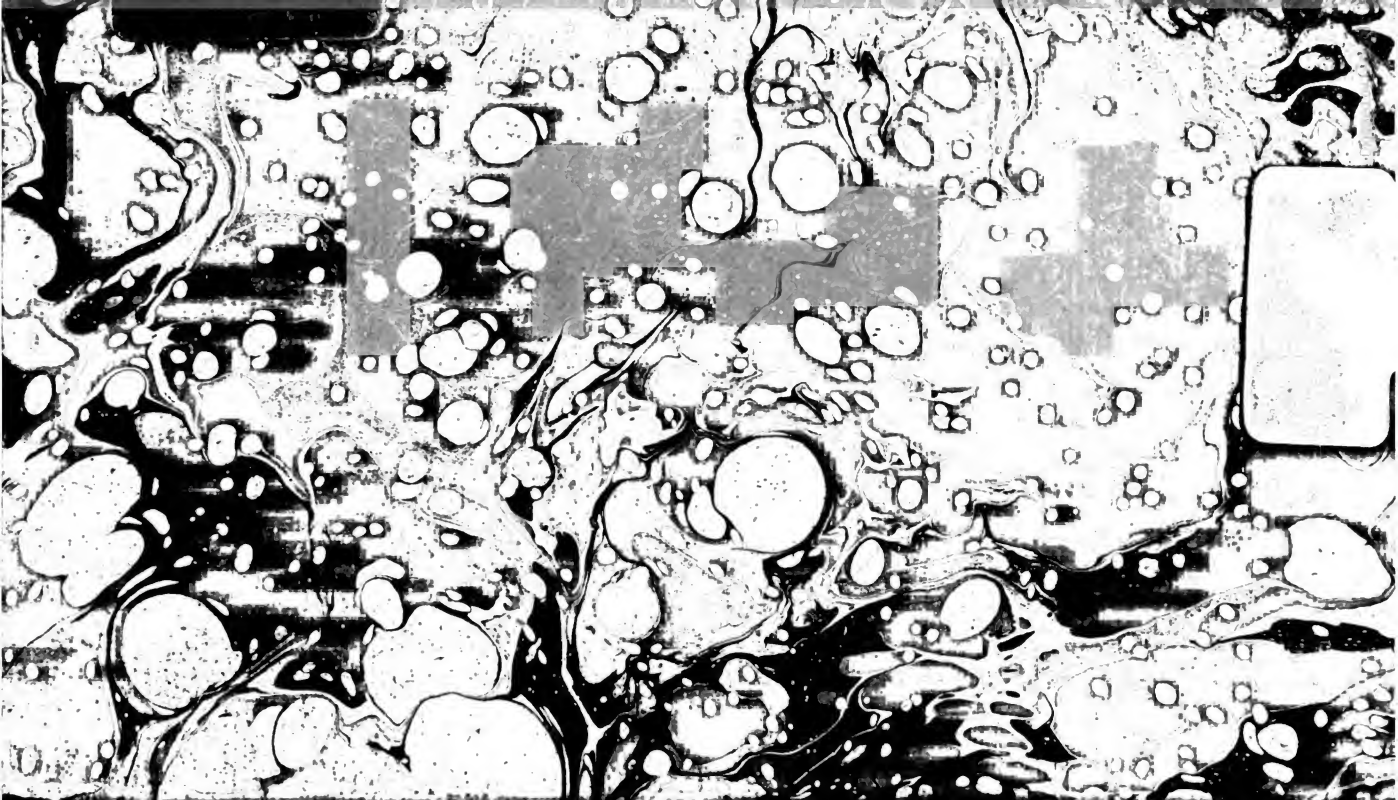
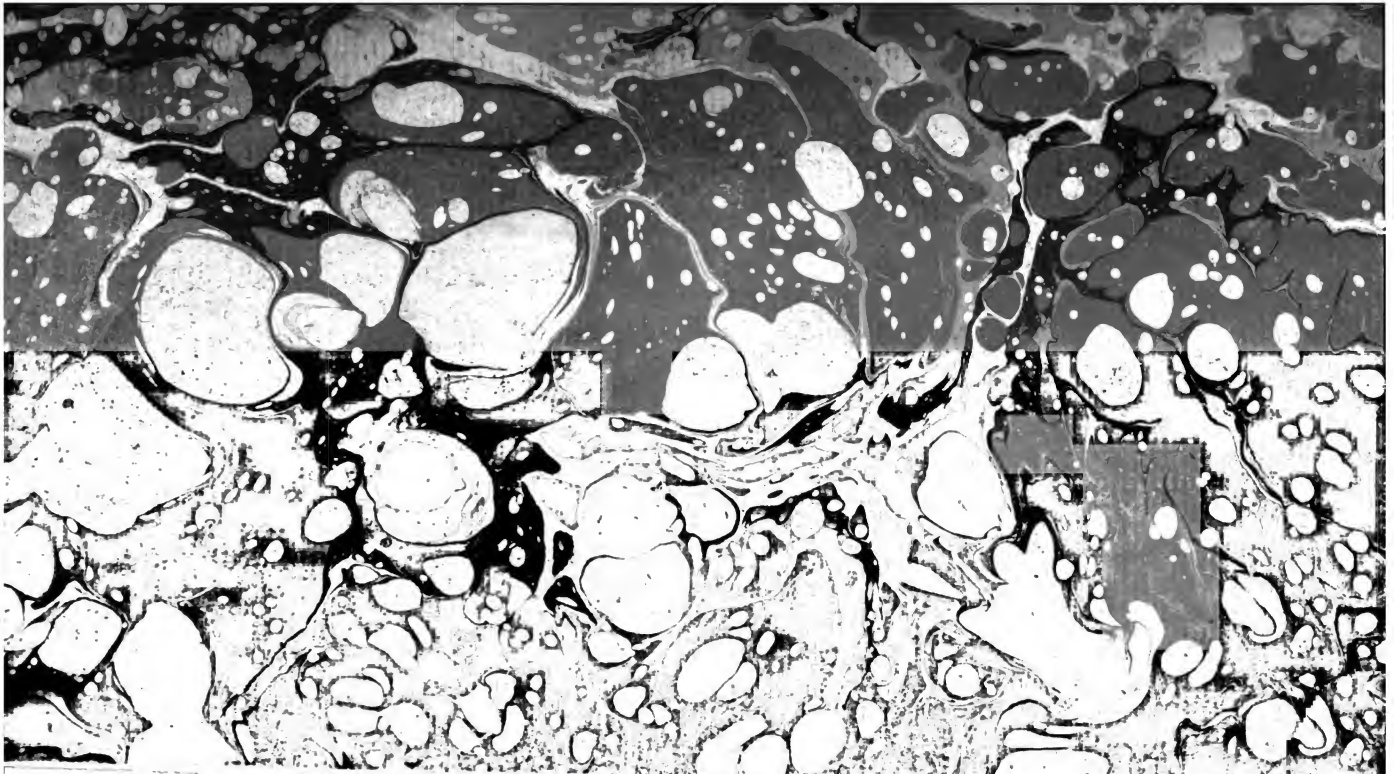
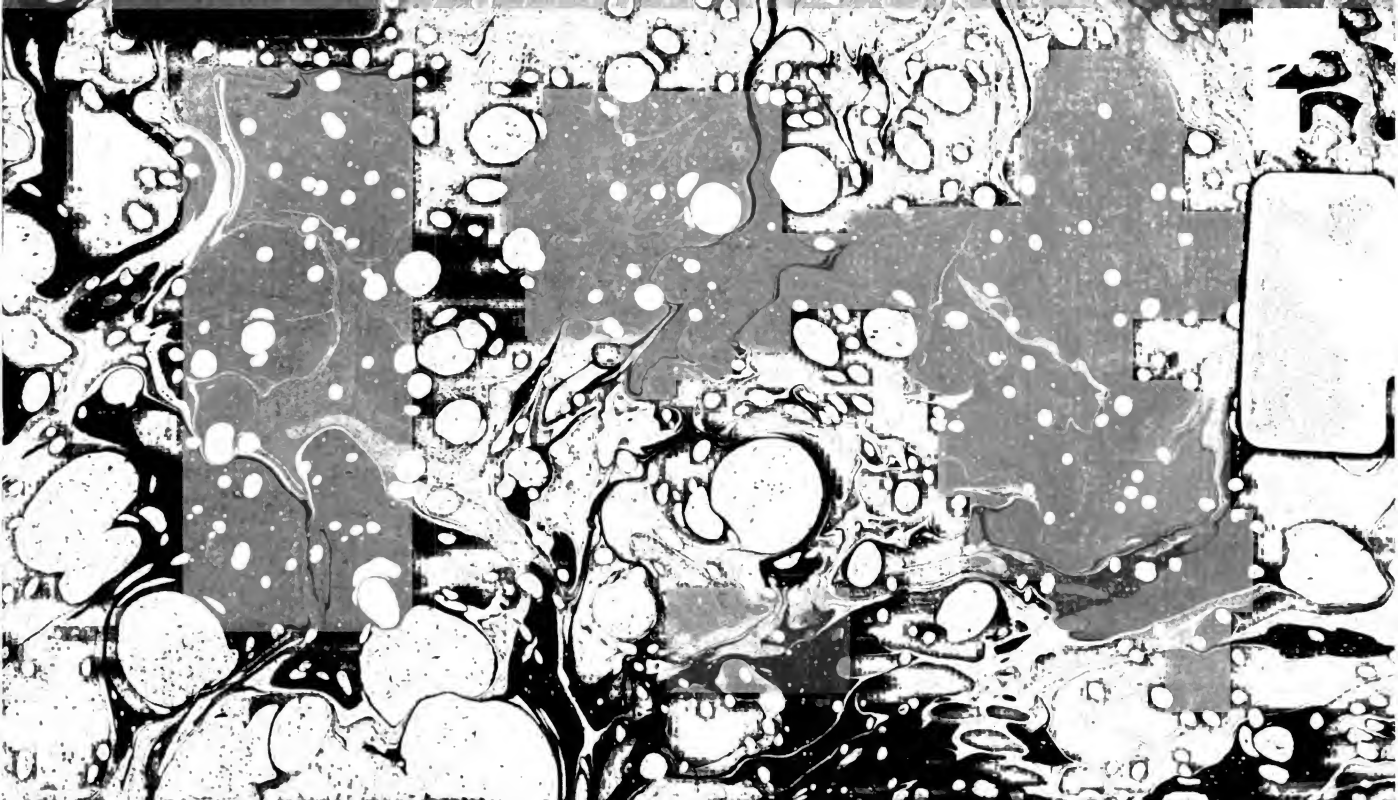
Hollande. xxiij, lxxvij

France. xxvij, l, lxxviij

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google